



HAL
open science

Comprendre l'expérience d'enfants et de jeunes adultes de parent(s) décédé(s). Perdre un (ses) parent(s) avant 25 ans.

Martin Julier-Costes, Julien Grange, Charlène Feige, Magali Bicaïs, Valérie Breysse

► To cite this version:

Martin Julier-Costes, Julien Grange, Charlène Feige, Magali Bicaïs, Valérie Breysse. Comprendre l'expérience d'enfants et de jeunes adultes de parent(s) décédé(s). Perdre un (ses) parent(s) avant 25 ans.. [Rapport de recherche] Institut de Formation en Travail Social Echirrolles; Fondation OCIRP (Paris). 2019. hal-02325653

HAL Id: hal-02325653

<https://hal.science/hal-02325653v1>

Submitted on 22 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

RAPPORT FINAL

Comprendre l'expérience d'enfants et de jeunes adultes de parent(s) décédé(s).

Perdre un (ses) parent(s) avant 25 ans.

Février 2019

ÉQUIPE DE RECHERCHE

Martin JULIER-COSTES – IFTS, responsable scientifique
Julien GRANGE – La Critic
Charlène FEIGE – La Critic
Magali BICAIS – IFTS
Valérie BREYSSE – IFTS

CETTE RECHERCHE BÉNÉFICIE DU SOUTIEN DE LA FONDATION D'ENTREPRISE OCIRP

Elle a fait l'objet de l'expertise de son Conseil scientifique

Convention de recherche

n°00001-2015-IFTS38-2019

Fondation
OCIRP
agir pour les orphelins

ifts
Institut
de formation
en travail
social

Table des matières

RESUME	5
PROJET, DÉMARCHE ET MÉTHODOLOGIE	7
L'approche socioanthropologique	8
L'analyse de la pratique comme outil méthodologique	10
Déroulé général de l'enquête	10
INTRODUCTION GÉNÉRALE	17
1. LE DÉCÈS COMME IRRUPTION DU CHAOS	19
1.1. Subir et (con) tenir le désordre	20
1.2. Reprendre le cours de la vie	30
2. PERSISTANCE DU TROUBLE : EXPRESSION, REMISE AU TRAVAIL ET STRUCTURATION D'UN RAPPORT AU MONDE SPÉCIFIQUE	45
2.1. Retours du trouble	45
2.2. Persistance du trouble : répercussions sur la vie psychique et sociale	57
2.3. Un rapport au monde spécifique : entre méfiance et défiance, le besoin de contrôle	72
2.4. Un besoin de contrôle diffus : se rendre la vie à la fois possible et impossible	82
3. (RE) DEVENIR ACTEUR DE SA VIE : « EN FAIRE QUELQUE CHOSE »	89
3.1. Des soutiens à moyen et long termes : la mise au travail et en signification de la perte	89
3.2. (Re) trouver prise sur son histoire : la mise au travail et en signification de la filiation	100
3.3. Orientation et activités : « en faire quelque chose »	109
4. « ORPHELINS » ET « INVISIBLES » ?	129
4.1. « Orphelin », une <i>catégorie</i> problématique	130
4.2. Les orphelins en manque de visibilité ?	142
Conclusion	155
Constats	155
Préconisations pour l'action	156
Préconisations pour la communication	156
Pistes de recherches	157
Références bibliographiques indicatives	159
Annexes	161
Annexe 1 : Appel à témoignages	161
Annexe 2 : Formulaire Consentement Éclairé – Liste Personnes Ressources	162
Annexe 3 : Guide d'entretien - Orphelin	165
Annexe 4 : Le point de vue de Valérie Breysse	172
Annexe 5 : Texte - Assistante de Service social (ASS)	175
Annexe 6 : Les ateliers de réflexion collective (ARC)	178

Julier-Costes M., Feige C., Grange J. et coll., 2019, « Comprendre l'expérience vécue d'enfants de parent(s) décédé(s) », rapport final IFTS - La Critic, Fondation OCIRP, Échirolles, 187 p..

RESUME

Malgré leur poids statistique, 800.000 selon l'INED, les enfants et les jeunes ayant perdu un ou deux de leurs parents avant l'âge de 25 ans (orphelins « précoces »), restent une population relativement absente des débats publics, des politiques publiques et du traitement médiatique. Pourtant, la perte d'un parent peut entraver le processus de socialisation (rapports à soi et à autrui), créer des inégalités scolaires, voire engendrer des problèmes de santé et impacter durablement la vie professionnelle. Des travaux récents pointent les manques et les besoins des professionnels, notamment en matière de formation, pour les accompagner et agir sur les conséquences psychologiques et sociales de la perte d'un parent.

Face à ces constats, notre projet de recherche-action avait pour ambition de comprendre les trajectoires et l'expérience vécue d'enfants et de jeunes adultes de parent(s) décédé(s) afin de faire émerger des pistes d'actions, d'interventions et de formations auprès des professionnels. Déployée en Isère, cette recherche-action a consisté en un premier recueil d'expériences vécues à partir des témoignages de personnes concernées directement par la perte de leur(s) parent(s) et parallèlement d'entretiens avec leur entourage proche et des professionnels accompagnants. Une seconde phase a vu la mise en place d'ateliers de réflexion collective (ARC) réunissant orphelins, entourage et professionnels avec pour objectif d'enrichir le premier recueil et de confronter les points de vue, autrement dit d'interroger la réalité collectivement et d'investiguer les problèmes pour faire émerger des pistes de solutions.

Face au désordre de la perte de leur(s) parent(s) et à ses répercussions, les interviewés et les participants aux ARC déploient une énergie impressionnante pour tenir face à cet événement qu'ils subissent, mais aussi, dans les mois et les années qui suivent, pour continuer à avancer, malgré tout. Subir, con(tenir), avancer : trois verbes qui résument les discours recueillis.

Unaniment, le fait d'être écouté et de se sentir écouté, pouvoir déposer ce qu'on a dit, quand on a besoin de le dire et sans jugement, est plébiscité. Par contre, ce qui peut être un soutien pour l'un peut être un frein pour l'autre, voire une entrave, pour les autres : les tentatives de réconfort ; les funérailles (y aller ou pas, être impliqué ou pas) ; la famille (resserrement/délitement des liens ; présence/absence de la famille élargie ; aider son parent) ; l'école (le retour, les enseignants, la scolarité) ; les psychologues ; les pairs, les proches ; le village ou le quartier.

Face à un événement destructeur, l'enjeu permanent est de « *reprendre la main sur sa vie* », de retrouver un certain équilibre, pour en faire un élément fondateur/créateur de quelque chose de positif, malgré la persistance et les retours toujours possibles du trouble. Cette expérience est structurante et a des répercussions sur le plan de la construction de soi, des relations à autrui et de la construction de son rapport au monde.

Ces répercussions prennent des formes différentes, elles n'ont rien de mécanique, d'univoque ou d'unilatéral, ni de continu. En fin de compte, les orphelins sont tous un peu en lutte avec la vie, avec leur vie, mais leurs difficultés à vivre et leurs problèmes existentiels sont aussi le point de départ d'une transformation du décès, événement destructeur et subi, en un événement fondateur, et moteur de l'action.

Julier-Costes M., Feige C., Grange J. et coll., 2019, « Comprendre l'expérience vécue d'enfants de parent(s) décédé(s) », rapport final IFTS - La Critic, Fondation OCIRP, Échirolles, 187 p..

PROJET, DÉMARCHE ET MÉTHODOLOGIE

Notre projet s'appuie sur une démarche collaborative associant l'Institut de Formation en Travail Social d'Échirolles et l'association de chercheurs en Sciences Sociales La Critic. Sont rassemblés des sociologues, psychologues et politistes ayant tous une activité de formateur et d'intervenants (animation, médiation, accompagnement, co-construction de la connaissance et maîtrise des outils de l'intelligence collective et de la créativité). Cette équipe conjugue compétences en recherche fondamentale, connaissances des dispositifs d'accompagnements de l'aide sociale, des acteurs de la santé et du réseau associatif isérois autour du deuil. Par sa fonction d'établissement de formation, l'IFTS occupe une position privilégiée, localement et régionalement, en matière de valorisation des résultats et de formation initiale et continue.

Les personnes ayant vécu la perte d'un ou des deux parents avant 25 ans constituent une population méconnue et la compréhension des conséquences sociales de ce deuil est encore insuffisante. En découlent des difficultés en termes de prévention et d'actions proposées à leur rencontre. De ce constat émerge un problème concret, celui de l'identification plus fine des besoins et des problématiques en matière d'accompagnement pour les professionnels et les intervenants auprès d'enfants dont le ou les parents sont décédés.

Notre approche présume une multiplicité des expériences, autrement dit une diversité des situations et des parcours qu'il s'agit d'identifier et de comprendre en profondeur, parcours qui peuvent varier selon de nombreux critères dont : la perte de l'un ou des deux parents ; la cause/les circonstances du décès ; l'âge au moment du décès de son (de ses) parent(s) ; la présence ou l'absence d'autres membres de la famille, pouvant ou non l'accueillir et/ou le soutenir, notamment lorsqu'il est mineur ; la capacité d'adaptation à des situations difficiles et douloureuses (en lien avec son environnement social, économique, culturel) ; les dispositifs d'aide dont il a pu bénéficier et les professionnels et intervenants associés ; sa relation avec les aidants ou encore celle qu'il entretient avec le ou les parents décédé-s. Au-delà de la diversité de ces critères, notre approche a permis de saisir des points saillants et communs à différentes situations personnelles. Les relier et les confronter a fait émerger un modèle compréhensif qui rend compte de la complexité des expériences via les discours recueillis.

Notre projet avait pour ambition de comprendre les trajectoires et l'expérience vécue d'enfants de parent(s) décédé(s) afin de faire émerger des pistes d'actions, d'interventions et de formations auprès des professionnels. Déployée à l'échelle du département de l'Isère, cette recherche-action a consisté en une première phase de recueil d'expériences vécues par les enfants, adolescents et jeunes adultes, des professionnels et des intervenants, à travers l'analyse d'entretiens individuels. Un second recueil de données s'est effectué par des ateliers de réflexion collective (ARC) réunissant orphelins, proches et professionnels. Ils nous ont permis d'approfondir des points de la phase 1 et ont fait émerger des pistes d'actions, d'interventions.

Ce projet est original et innovant par le dispositif de recherche-action : mise en place d'un espace-temps au cours duquel les divers acteurs concernés se rencontrent, s'appuient sur les résultats d'une recherche pour impulser un travail de réflexion collective et l'émergence de pistes d'action. La place des personnes ayant perdu leur(s) parent(s) est centrale dans notre démarche, d'abord par le recueil de leur parole en entretiens semi-directifs, mais également par leur participation à la réflexion lors des ARC où ont été affinés les constats des entretiens individuels.

Concrètement, les outils mis en place (entretiens individuels et ARC) répondent aux enjeux de la Recherche-Action : interroger la réalité pour la mettre en perspective, investiguer les problèmes pour faire émerger des solutions, déployer l'intelligence collective entre les acteurs en présence. Cette confrontation a également élargi les points de vue personnels et produit une réflexion plus collective.

L'approche socioanthropologique

Comprendre sans prescrire

Notre approche est d'orientation qualitative et compréhensive (Weber, Watier, 2002) reliée aux travaux de l'école de Chicago, avec un accent sur l'interactionnisme symbolique (Becker, 1985, Goffman, 1968, Le Breton, 2012). Cette approche met l'accent sur l'expérience vécue des enquêtés et les (re) situe à leur place d'acteur réflexif, donc capables de penser leur propre trajectoire, aussi difficile soit-elle. Les premiers travaux issus de cette approche sont désormais classiques (le vagabond, les classes sociales particulièrement défavorisées, les « stigmatisés », les « déviants », les « fous », etc.) et enseignés dans les cursus universitaires de sociologie. Ces travaux donnent la parole aux principaux concernés et s'appliquent à mettre en regard leurs discours avec le contexte et l'environnement dans lesquels s'inscrivent les acteurs. Sur la question du rapport à la mort et plus directement au deuil, notre démarche rejoint les travaux de J.H. Déchaux (2000, 2004), de G. Clavandier (2009), K. Roudaut (2012), M. Molinié (2006) ou encore V. Despret (2014) qui s'emploient à saisir les dynamiques des trajectoires de deuil, formes d'épreuves nécessairement contraintes et parfois compliquées, mais aussi sources toujours singulières de créativité, sociale et symbolique. Autrement dit, notre approche replace le deuilleur (M. Molinié) dans sa dimension d'acteur et intègre « les vivants et les morts dans un système de relations dans lequel il s'agit (pour les deuilleurs) de maintenir et de redéfinir leurs liens réciproques » (Julier-Costes, 2013).

Notre approche s'intéresse donc aux dimensions sociales et symboliques de l'expérience vécue des individus. Plus que des déterminants et des mécanismes, ce sont des expériences et des discours singuliers qu'il s'agit d'analyser tout en relevant ce qu'ils ont de commun. La méthode qualitative et compréhensive (ici par entretiens semi-directifs et ateliers de réflexion collective - ARC) ne recherche donc pas à être représentative. Elle considère l'individu comme l'expert de son propre vécu et en multipliant les points de vue, elle vise à embrasser la complexité d'un problème posé ou d'une situation. Elle n'est pas opposée à une démarche quantitative (généralement associée aux statistiques) et représentative, elle lui est complémentaire, mais elle n'apporte pas les mêmes résultats en termes d'analyse des situations. Elle permet de mettre en lumière l'expérience sensible du vécu d'un deuil toujours singulier et qu'il est difficile de résumer uniquement à des chiffres ou à des proportions. C'est le rapport subjectif qu'entretient l'individu avec l'événement et ses conséquences que cette démarche interroge et cherche à comprendre. L'apport de la démarche qualitative réside dans ce qu'elle désigne comme tendance(s) plus ou moins marquée(s), des points saillants des discours et c'est en multipliant des points de vue singuliers (échantillon contrasté) sur une situation similaire qu'il est possible d'extraire des analyses pertinentes.

La démarche qualitative cherche à rendre compte de la diversité des expériences vécues et des représentations, de leur richesse et de leur caractère parfois contradictoire, voire paradoxal. Cette approche reste résolument compréhensive et sans visée applicative et/ou de résolution. Notre posture est donc non-prescriptive.

Le statut de la parole : une visée non thérapeutique

Le point de vue socioanthropologique mobilisé est complémentaire à celui de la psychologie, de la psychiatrie et de la psychanalyse. Il s'en distingue toutefois sur le statut de la parole et sur les conditions du discours recueilli, qui expliquent la production de réflexion et d'analyses différentes sur les mêmes questions.

Les récits recueillis ne l'ont pas été dans le cadre de consultations thérapeutiques. Ils ont été explicitement désignés comme des témoignages pour une recherche sociologique de type recherche-action. Du point de vue des interviewés, le sens de leur démarche diffère et ne les renvoie pas au même statut que face à un psychologue, psychiatre ou psychanalyste (soignant/soigné, thérapeute/patient). Nous n'avons pas à poser un

diagnostic sur les personnes interviewées ni sur les éventuels troubles dont ils ont témoigné. Nous n'avons pas ces compétences et ce n'est pas notre propos. Instaurant un cadre différent, l'entretien semi-directif, ou les ARC, place l'interviewé dans un statut d'informateur détenant une expertise singulière, il est le témoin de sa propre trajectoire qu'il restitue en une seule fois, à l'aide du chercheur qui a des questions prédéfinies à lui poser, dans un temps limité et qui servira aussi à d'autres qu'à lui-même.

Bien que le contrat ne soit pas à visée thérapeutique, l'entretien peut servir à l'interviewé comme point d'appui pour se raconter autrement et bénéficier d'un point de vue extérieur qui puisse l'aider à (re) formuler et regarder/interpréter autrement son expérience. L'entretien semi-directif et les ARC font appel à la réflexivité de l'individu, les entretiens agissent donc sur le vécu de l'interviewé en lui faisant prendre de la distance à un instant T sur son propre parcours. Certains plus que d'autres ont donc eu l'occasion de mettre en mots leur expérience et, in fine, de la re-penser, à l'instar de **Richard** : « *Ouhla, on est en train de faire une psychanalyse, là ! Moi je sais pas faire. Mais vous êtes meilleure !* »

Pour d'autres, la mise en récit de leur vécu intime peut être obscure pour eux-mêmes et/ou ils expriment des inconnues, voire des impensés avant l'entretien. Nombreux sont les interviewés qui d'ailleurs se sont préparés à notre rencontre, par des échanges de mails et/ou des contacts téléphoniques en amont. Certains ont aussi souhaité avoir des nouvelles de l'enquête en cours ou avoir accès à leur retranscription pour garder une trace, d'autres ont manifesté leur intérêt de participer à la phase 2 ou encore de pouvoir lire le rapport.

Les travaux d'orientations psychologiques – outre le fait qu'ils portent essentiellement, et non sans raison, sur des deuils traumatiques ou traumato-gènes – étudient nécessairement la partie la plus visible et peut-être la plus problématique du phénomène. Autrement dit, les thérapeutes produisent de la connaissance et des savoirs sur ces sujets et ont pour objet d'études plutôt ceux qui, parce qu'ils se sentent mal, voire particulièrement mal, viennent déposer chez les professionnels des éléments de leur vie (et de leur deuil) qui leur posent problème. Les thérapeutes réfléchissent donc le deuil, ici des orphelins, à travers le prisme du soin.

Notre point de vue socioanthropologique n'est pas moins orienté. Tout comme les thérapeutes, nous sommes tournés vers la compréhension, comment l'individu tient face au décès et à ses conséquences, mais sans intention ni mandat pour intervenir auprès de lui, pour le guérir ou le soigner. Notre démarche les place dans une posture de témoin, encore là malgré tout, qui ont tenu et tiennent encore face à cet événement particulièrement déstabilisant. Une de nos limites est donc que nous avons eu accès à des personnes en capacités, à ce moment-là, de venir nous parler de leur expérience, de témoigner. Ceci exclut donc celles, pour qui en parler pose problème (dans ce cadre ou en général) ou qui tout simplement ne souhaitent pas en faire part à des chercheurs.

Par ailleurs, la question du deuil étant, dans le sens commun, surtout associée à la psychologie, plusieurs interviewés ont accepté d'échanger avec nous justement parce que nous n'étions pas des psychologues. Cette posture des interviewés a été un levier et une occasion de comprendre quelle place les psychologues ont dans leur trajectoire et les enjeux pour eux d'aller voir ou non un *psy, quelqu'un*, puisqu'une grande partie d'entre eux ont consulté. Au final, leur discours à ce sujet soutient plus une posture et une attitude face à cet événement. Ainsi, cette enquête relève probablement donc plus des invisibles et/ou de ceux qui ne consultent pas ou peu et sont finalement peu connus des institutions et associations.

Il est essentiel et constructif de multiplier les points de vue, mais aussi d'identifier leurs limites méthodologiques et les impacts sur la production de savoirs. En ce sens, du côté des enquêteurs, travailler sur cette thématique n'est pas anodin et nous éprouve depuis le début. Indissociable de la démarche de recherche, nous avons donc instauré de l'analyse de la pratique, outil qui s'est imposé rapidement comme une évidence méthodologique.

L'analyse de la pratique comme outil méthodologique

Dès la rédaction du projet, nous avons décidé d'expérimenter un groupe d'analyse de la pratique, intitulé officieusement *Dispositif Expérimental de Réflexivité*. Cette démarche a été encadrée par une professionnelle confirmée, Valérie Breysse, psychologue et déjà engagée dans le projet initial, sur 16 mois, de janvier 2017 à mai 2018, à raison d'une séance d'une heure trente tous les mois.

Nous avons distingué ce groupe d'analyse des pratiques de chercheurs d'un travail plus personnel vis-à-vis de la thématique de la mort et du deuil. Ces séances sont collectives et ne sont pas des thérapies individuelles, nous avons acté que chacun de nous avait les ressources pour y recourir le cas échéant dans le cadre d'une démarche individuelle, sans avoir nécessairement à en référer aux autres. Ces séances d'analyse de la pratique visaient d'abord à réfléchir collectivement à la manière dont la recherche nous travaillait, mais aussi à en tirer des enseignements à même de nous ouvrir des pistes pour la phase d'analyse, tout comme à (re) penser certains points de méthodologie. C'est donc bien un outil de travail pour l'activité du chercheur que nous avons mis en place et expérimenté.

Le deuil convoque le chercheur dans son rapport intime à la mort et aux morts. Par les émotions des interviewés lorsqu'ils témoignent, le travail d'analyse implique une mise à distance plus accrue. À ce titre, l'analyse de la pratique est un outil probant, car il permet de travailler ce que les entretiens font vivre aux chercheurs : d'exprimer, de mettre au travail et d'objectiver les différents points de vue des chercheurs impliqués. Puisque l'objet de recherche porte sur l'intime, recueillir et analyser ces thématiques brouille dès le début la frontière entre soi et les autres, et implique des allers-retours constants. C'est donc un des outils permettant de « dé-brouiller », c'est-à-dire faire la part des choses et prendre de la distance.

Le rythme des séances (1 h 30 tous les mois) s'est aussi révélé être très important dans la dynamique de travail. Elles complétaient des temps de travail en commun et les enrichissaient par l'éclairage psychologique sur certaines situations. En outre, ces séances ont permis d'harmoniser nos approches auprès des interviewées en comprenant mieux les points de vue de chaque chercheur-se (questionnements, intérêts particuliers, etc.) et finalement comprendre plus finement les points forts et faibles des membres de l'équipe de recherche.

Bien que la méthodologie de recherche en sciences sociales induise et produit une distanciation du chercheur face à l'objet étudié, quel qu'il soit, l'analyse de la pratique n'est pas, à notre connaissance, pensée comme pouvant nourrir ce processus et faire partie intégrante de la méthode. Outil d'accompagnement à la distanciation à face à l'objet, outil réflexif et bénéfique à la dynamique de travail de l'équipe, l'analyse de la pratique, ou *Dispositif Expérimental de Réflexivité*, expérimenté lors de cette recherche s'est avéré être une innovation méthodologique concluante et pertinente.

Déroulé général de l'enquête

Phase 1 : Les entretiens semi-directifs

Suite à l'aval du comité d'éthique local réuni début décembre 2016, le démarrage effectif de l'enquête a eu lieu à partir de la mi-janvier 2017.

Pour le démarchage, nous avons sollicité les réseaux personnels (recrutement direct, bouche-à-oreille), professionnels et institutionnels (Éducation nationale, CAF, Mission locale, CHU, etc.), dans le nord et le sud de l'Isère, en ville, à la campagne et en montagne. Nous avons eu recours à de l'affichage à la volée : médecins, bars, boulangeries, machines à café de l'université, bibliothèque, affichage de Mairies, etc.

Courant mars, nous avons déjà trop de sollicitations pour des entretiens. En accord avec l'Ocirp, et dans la mesure où nous ne pouvions pas doubler le nombre d'entretiens individuels, nous avons proposé aux 27 personnes orphelines supplémentaires un guide d'entretien, spécialement remanié, à compléter par écrit et qu'il était possible de nous soumettre jusqu'à la fin juin 2017. Comme pour l'entretien, le courriel garantissait aux répondants la confidentialité et l'anonymat de leur témoignage. Le guide d'entretien agrémenté d'un texte explicatif ainsi que le formulaire de consentement éclairé à signer (voir Annexes 2 et 3) ont été attachés en pièces jointes. Deux guides remplis ont été reçus.

Le fait qu'un nombre important d'agents de l'éducation nationale réponde positivement et souhaite témoigner peut s'expliquer de plusieurs manières. La consigne émanant de l'EN précisait que les agents pouvaient répondre à titre personnel et beaucoup d'entre eux/elles nous ont contacté en précisant que leur témoignage pourrait aider d'autres orphelins.

Les derniers ont été effectués à la fin de l'été 2017. Ils durent en moyenne entre 2 et 4 h et ont été réalisés majoritairement au domicile des personnes. Les entretiens sont intenses, avec des temps forts en émotion et avec des moments de prise de recul et de questionnements. Pour plusieurs interviewés, c'était aussi une occasion rare de parler autant de ce sujet. Il se dégage de la part de ces personnes une énergie, une force impressionnante pour faire face à cette épreuve.

Comme présenté par le tableau présenté plus bas, nous sommes parvenus à constituer un échantillon contrasté cohérent avec une diversité en termes d'âges (de l'interviewé-e lors du décès et lors de l'entretien), de circonstances de décès (maladies, suicides, accidents) et de lieux géographiques en Isère. Concernant la variable sexe, seuls deux hommes nous ont contactés suite à l'appel à témoignage, les autres ayant été recrutés grâce à des réseaux d'interconnaissances et/ou des face à face. Les femmes ont, elles, répondu majoritairement aux appels à témoignage.

Malgré nos efforts, les catégories les plus modestes sont peu nombreuses dans notre échantillon. Généralement les plus touchées et exposées à la précarité, elles sont moins en position de prendre la parole, se censurant parfois, mais étant aussi marginalisée. Pour les atteindre, nous aurions notamment eu besoin de plus de temps avec des structures d'accueil et des relais dans les structures spécialisées et les zones rurales.

Concernant la répartition des interviewés selon le type d'orphelinage (sexe du parent décédé et décès des deux parents), notre échantillon est le suivant, il respecte assez fidèlement les proportions statistiques :

- 14 orphelins de père
- 9 orphelins de mère
- 2 orphelins complets

Puis, nous avons également interviewé :

- 4 membres de l'entourage : 3 mères veuves, 1 tante qui a recueilli ses neveux.
- 4 professionnelles : 1 psychologue, 2 ASS de la CAF, 1 ASS de la ville de Grenoble.

Pour donner un premier aperçu des profils des orphelins rencontrés en entretien, nous présentons ici un tableau récapitulatif des interviewés. Pour garantir l'anonymat des interviewés, l'ensemble des prénoms a été changé.

ORPHELINS DE PÈRE

		Âge actuel	Âge au décès	Cause du décès	Profession/activité
1	Aurore	19	18	Tumeur au cerveau et du poumon associé	Étudiante L2 - Édicateur spécialisé
2	Alicia	22	8	AVC	Étudiante L3 - Psychologie
3	Kevin	24	21	Cancer des poumons	Étudiant, M2 - Anthropologie biologique
4	Jeanne	27	6	Défenestration en hôpital psychiatrique	Psychologue clinicienne
5	Laëtitia	27	8	Suicide	Assistante d'éducation, Éducation nationale Sophrologue-analyste - soins énergétiques
6	Sophie	32	22	Suicide	Ingénieur EDF
7	Sarah	34	23	Crise cardiaque	Psychologue
8	Édith	38	7	Accident de vélo	Assistante d'éducation dans un collège et passe des examens pour devenir enseignante
9	Nathalie	40	17	AVC	Professeur des Universités - Sismologue
10	Carole	42	5	Crise cardiaque	Formatrice en travail social
11	Adrien	42	17	Tumeur au cerveau	Professeur des Universités - Sociologue
12	Louis	43	12	Accident de voiture	Responsable Magasin
13	Chantal	50	19.5	Causes du décès « floues »	Fonctionnaire - Service gestion - Lycée
14	Marie	51	12	Longue maladie pulmonaire (séquelles camps de concentration)	Orthophoniste - SESSAD

ORPHELINS DE MÈRE

		Âge actuel	Âge au décès	Cause du décès	Profession/activité
1	Élodie	19	6	Péricardite	Étudiante, L3 - Droit
2	Vika	22	22	Causes floues	Étudiante - FLE
3	Bruno	35	15	Suicide	Maître de cérémonie funéraire
4	Mélanie	35	23	Crise cardiaque (3e)	Adjointe administrative dans une société
5	Thomas	38	20	Cancer généralisé (2 ans)	Hydrologue
6	Antoine	40	13	Méningite foudroyante	Professeur des écoles
7	Christine	45	9	Décès en HP, circonstances floues	Adjointe administrative, Éducation nationale
8	Évelyne	45	18	Cancer du sein	Assistante maternelle
9	Richard	48	7	Tumeur au cerveau	Chef d'équipe - entreprise de BTP sur route

ORPHELINS COMPLETS

		Âge actuel	Âge au décès	Cause du décès	Profession/activité
1	Nicolas	22	17	Père, cancer	Étudiant, L1 biochimie, (redoublement)
			20	Mère, cancer du poumon	
2	Sofiane	30	3	Mère, accident de voiture	Bac + 5, cadre dans une agence marketing
			12	Père, accident de voiture	

Phase 2 : les ateliers de réflexion collective (ARC)¹

Nous avons lancé l'appel à participation début janvier 2018. Initialement appelé groupe de travail, nous avons rapidement opté pour la dénomination ARC. Nous avons contacté chaque personne nous ayant laissé un contact lors de la première phase de l'étude, qu'elles aient été interviewées ou non. Comme lors de la première phase, nous avons mobilisé les réseaux de l'institut de formation, les institutions comme la CAF, le Crous ou encore l'Éducation nationale. Par le Rectorat pour l'Éducation nationale, notre appel à participation a été plutôt fructueux. Les groupes de travail se sont tenus, dans les locaux de l'IFTS, 3 samedis matin de suite, de 9 h 30 (accueil) à 13 h, les 27 janvier, 3 février et 10 février 2018.

Malgré les nombreuses réponses positives qui nous sont tout d'abord parvenues, plusieurs potentiels participants ne sont pas venus : non disponibles, plus de nouvelles, changement d'avis, routes difficiles (neige). À l'inverse, certains se sont finalement rendus plus disponibles que prévu.

Si nous avons posé initialement comme consignes de venir aux 3 samedi, face aux difficultés d'organisation des uns et des autres, du trop grand investissement que cela pouvait demander, bref, constatant que cette exigence constituait un frein trop important, nous avons décidé d'ouvrir à la possibilité de venir, au choix : aux 3 sessions, à 2 ou même une. Finalement, il nous a été possible de réunir :

- Session 1 : 14 participants en 2 groupes
- Session 2 : 19 participants en 2 groupes
- Session 3 : 11 participants en un seul grand groupe

Parmi l'ensemble des participants :

- 13 sont venus à 1 session
- 8 sont venus à 2 sessions
- 5 sont venus aux 3 sessions

Parmi l'ensemble des participants :

- 7 avaient participé à la phase 1
- 19 ont participé à la phase 2 sans avoir participé à la phase 1
- 17 étaient orphelins précoces de père ou de mère
- 1 était orphelin précoce des deux parents
- 3 étaient veuves avec enfants
- 4 étaient des hommes
- 11 étaient fonctionnaires de l'Éducation nationale
- 3 étaient uniquement présentes à titre professionnel (non concernées personnellement)
- 7 ont été interviewés lors de la phase 1 du projet
- 6 avaient déjà pris contact avec nous lors de la phase 1, mais n'avaient pu être interviewés

La plupart participants étaient orphelins précoces. Peu de professionnels ou de membres de l'entourage des orphelins ont pu être mobilisés. L'assistante de service social du Crous² est venue à deux sessions et les deux ASS de l'ASE sont venues à une session chacune. Parmi les orphelins, nombreux sont enseignants du primaire ou du secondaire. Si la plupart d'entre eux venaient d'abord à titre d'orphelins, quelques-uns se sont positionnés à double titre, en tant qu'orphelins et enseignants concernés par le sujet professionnellement. En conséquence, la manière dont sont accompagnés (ou non) les élèves orphelins aujourd'hui a pu être abordée à plusieurs reprises. Pour les membres de l'entourage des orphelins, trois mères veuves sont venues à une session chacune et une participante (enseignante) est venue à titre d'amie, conjointe et ex-conjointe d'orphelins.

¹ Un texte complémentaire sur le contenu plus détaillé des échanges est en annexe 7.

² Voir son texte en annexe 5.

Lors de la constitution des groupes, nous avons veillé à répartir au mieux : « orphelins », « professionnels » et « membres de l'entourage ». Si, dans un premier temps, nous avons misé sur une stabilité des groupes de travail pour garder une dynamique collective forte, après la première matinée, nous avons choisi, au contraire, de jouer sur un brassage des groupes. S'il s'agissait, pour nous, plus d'une expérimentation dont nous n'étions pas assurés de la pertinence (à part que nous avons l'intuition qu'il « fallait » que certains se rencontrent), il s'est avéré que non seulement ce principe de brassage n'a pas affaibli les dynamiques collectives, mais que les participants en ont été très contents. Ceci a permis de mettre au travail une dimension essentielle de la réflexion sur l'expérience vécue, à savoir : la découverte, pour soi, de ce qui rassemble et sépare, de l'existence simultanée d'une convergence et d'une divergence des vécus, des manières de faire avec, de ce qui a pu faire soutien ou entrave, même quand les parcours apparaissent de prime abord plutôt similaires.

Les ARC : fonctionnement, déroulé, animation

La participation aux ARC a rencontré plusieurs besoins intimes des orphelins, en premier lieu un besoin de parler et d'être écoutés, d'avoir un moment spécifiquement consacré à la prise de parole sur son parcours, la manière dont on le comprend, l'envisage ; un moment consacré au dépôt de son histoire. Nous commençons chaque session par un tour de présentation pour que les participants disent quelques mots sur les raisons qui les ont conduits à venir. Témoigner, parler et rendre compte de son expérience a clairement été une motivation majeure de la participation. Et si ce besoin de témoigner n'a pas toujours été explicité, il a souvent été palpable au travers des manières de se présenter, de se raconter, d'intervenir.

Or, comme il s'agissait de témoigner dans le cadre d'une étude, la participation aux entretiens et aux ARC impliquait de fait un processus de légitimation et de transformation :

- Les participants étaient mobilisés à titre d'« experts » de leur propre réalité
- Les témoignages étaient mobilisés comme base de travail afin de tirer des enseignements à même de bénéficier à d'autres enfants et jeunes orphelins
- Laisser un temps spécifique aux participants pour déposer leur histoire a permis de cadrer ce besoin sans qu'il ne submerge le principe et l'enjeu des ARC : la prise de recul, la mise au travail de cette expérience pour nourrir la réflexion collective

Ainsi, ces occasions d'échanger ont été pour beaucoup une démarche permettant de répondre à (au moins) quatre enjeux intimes : le besoin de parler et d'être écouté, le sentiment de reconnaissance, le besoin de faire quelque chose de son expérience (ici en la rendant utile pour d'autres) et aussi la réflexivité (renouveler, pour soi, la compréhension de son propre vécu).

Ces ARC ont été l'occasion de poursuivre notre travail de recueil de données. Lors des deux premières sessions, lorsque deux d'entre nous étaient en lead sur l'animation des groupes, un restait en back-up pour prendre des notes et passait d'un groupe à l'autre au moment de la pause. Aussi celui qui était en charge de l'animation prenait également des notes dans la mesure du possible lorsqu'il se retrouvait « seul » avec son groupe. La troisième session, l'un de nous a pu prendre des notes sur la séance complète.

L'animation a nécessairement demandé de composer avec les émotions, parfois très fortes. Lors de la première session, nous avons découvert une participante pleurant à l'entrée de la salle où se déroulait l'accueil. Impossible, dans un premier temps, pour elle, de franchir la porte. Après quelques échanges, elle est entrée (et est venue aux 3 sessions). Nous avons rappelé en début de chaque session, qu'il était important que chacun reste à l'écoute de ses possibles et de ses limites, que chacun était bien évidemment libre à tout moment, de sortir prendre l'air si besoin ou d'arrêter sa participation aux ARC et sans avoir à s'en justifier.

Au-delà de l'animation, la prise en compte et la prise en charge de l'émotion a été véritablement portée par les groupes. Les échanges suscitaient souvent des pleurs, des rires et des colères aussi parfois. Très vite, le groupe a composé avec, considérant l'irruption de cette émotion forte comme faisant partie des modalités d'expression. Très rapidement dédramatisée, cette charge émotionnelle a été intégrée au fonctionnement collectif, notamment grâce au recours à l'humour et a pu faire l'objet de discussions. Ceci a été particulièrement notable avec une participante (Édith), pleurant de manière presque systématique à ses prises de paroles et riant crescendo d'elle-même au fil des sessions ; le groupe jouant le jeu à la fois de l'écoute et de la blague.

Traiter d'un sujet intime nécessite de penser en amont un cadre bienveillant et d'y être attentif. Pour ce faire, nous avons pris appui sur un principe de convivialité, introduit par les moments d'accueil. Chaque matinée a donc débuté par un accueil voulu (très) convivial, dès 9 h 30, autour de boissons chaudes et de viennoiseries afin d'instaurer un moment pouvant mettre à l'aise les participants (et nous-mêmes) et comme un espace de rencontres. Il s'agissait d'en faire un rituel et un sas en quelque sorte, symbolisant l'entrée dans les groupes de travail tout en suscitant une dédramatisation, non pas du thème, mais des répercussions de la charge du thème sur le cadre et *in fine* sur chacun d'entre nous. Le message suggéré était : nous sommes réunis pour réfléchir et travailler avec sérieux sur un sujet lourd, nous allons évoquer des choses sûrement encore difficiles, alors prenons soin de nous et faisons-le dans un cadre agréable et bienveillant (et qui doit le rester).

À la première session, on a pu remarquer des bises pour se saluer, un tutoiement quasi immédiat et de nombreux échanges. Si ce temps a été essentiel pour la première session, il l'a été également pour les samedis matin suivants. Il permettait à ceux qui commençaient à se connaître de refaire lien, d'échanger sur la session passée ou de partager et, pour les nouveaux arrivants, d'être pris par cette dynamique mise en place. L'accueil a, à chaque fois, été clos par un temps de rappel et d'explications de l'étude en cours, des enjeux et objectifs des ARC et de l'annonce du programme de la matinée. Les participants se répartissaient ensuite dans les groupes que nous avons constitués.

Chaque session a commencé par un rappel du programme et des enjeux/objectifs de la matinée suivi d'un tour de table de présentation, puisque de nouveaux participants étaient accueillis chaque semaine. S'il est arrivé que les tours de présentation soient rapides, ils ont souvent été l'occasion d'enclencher des premiers échanges, des débats sur des thématiques sensibles (place/rôle de la parole et de l'écoute ou encore du parent survivant, répercussions du décès à court et long terme, débat autour du mot orphelin). À la fin des tours de table, les participants, répartis en sous-groupes, commençaient les ateliers de réflexion.

Les deux premières sessions ont suivi le même mode de fonctionnement avec pour objectifs de mettre en discussion et analyse des situations problématiques vécues sur le « court » terme pour la session 1 et sur le « moyen/long » terme pour la session 2. Les ARC se déroulaient en 2 temps :

Temps 1 : échange en sous-groupes autour de situations identifiées comme problématiques, puis mises en travail, analyse à l'aide des documents supports préalablement distribués. Les participants devaient décrire les situations retenues, puis y repérer et lister ce qui a précisément fait problème ou freins. Ensuite, ils devaient réfléchir aux ressources et/ou leviers qui avaient pu être malgré tout mobilisés, qui auraient pu l'être ou qui ont manqué.

Temps 2 : les participants étaient cette fois-ci invités à imaginer, à penser des pistes d'action, de préconisations sur la base des situations analysées en première partie de matinée.

La troisième session s'est déroulée autrement. Nous avons organisé un « world café », les participants étant cette fois-ci debout, autour de trois tables avec chacune une grande feuille et une question : « Orphelins ? » ; « Rendre visible ? » ; « Au fil de vos parcours (court, moyen, long termes), qu'est-ce qui a été aidant ? » (Qui, quoi, comment). Les deux premières questions, volontairement lapidaires dans leur formulation visaient à ouvrir les échanges le plus largement possibles. Il s'agissait, à titre d'expérimentation, de voir dans quelles

directions pouvaient spontanément s'orienter les discussions, si les ambiguïtés qui sous-tendent ces deux thématiques et que nous avons identifiées allaient émerger ou non, et si oui : comment et qu'allaient en faire les participants. La dernière question avait un double objectif. Elle visait tout d'abord à recueillir des éléments à même de nourrir la réflexion collective quant aux pistes d'action et de préconisations. Elle avait aussi un objectif latent : celui de contribuer à la clôture de nos rencontres en terminant sur tout ce qui a aidé à, malgré tout, se construire, continuer, surmonter, bref de repartir (dans la vie et très prosaïquement aussi chez soi après ces rencontres).

Comment terminer ? Avec quoi et comment laisse-t-on repartir autrui ? Qu'allions-nous mettre en place pour clore ces rencontres ? Si nous avons fait de l'accueil un moment rituel, nous avons souhaité aussi marquer de manière concrète, symbolique et conviviale le moment de fin, de séparation, de créer un sas de sortie. Il était prévu à chaque fin de session de se retrouver tous ensemble, quelques minutes pour remercier les participants, d'annoncer la session suivante, de dire au revoir aux participants qui ne reviendraient pas. Pour le dernier samedi, nous avons inclus dans le programme de la session un moment final de casse-croûte. Si nous avons prévu denrées et boissons, nous avons aussi demandé à ceux qui le souhaitaient une contribution. Ce qui a été largement fait. Si 1/2 heure avait été prévue pour ce moment, et si nous avons prévu qu'il déborderait certainement un peu, nous sommes restés plus d'une heure à échanger en mangeant.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

« Toute mort peut être considérée comme un désordre fondamental ou, pour utiliser un terme de portée plus philosophique, un désordre ontologique »³, Gaëlle Clavandier

« Je suis ce que j'ai vécu », Carole

« C'est pas une chance, mais une force pour la vie », Karine

L'enjeu de cette étude a été d'abord de recueillir des témoignages permettant de mieux comprendre la manière dont les individus ayant perdu de manière précoce l'un ou leurs deux parents, ont vécu, et vivent aujourd'hui cette situation. Comment les orphelins, dans un contexte d'invisibilité et d'inaudibilité sociales vivent-ils leur(s) situation(s) d'orphelinage ? Notre hypothèse était que l'invisibilité sociale des orphelins/de l'orphelinage, rendait particulièrement compliquée la mise en œuvre d'une prévention efficace et d'un accompagnement adapté.

Comment restituer les heures d'entretiens individuels et collectifs dans lesquelles les interviewés ont livré leur expérience singulière afin d'en saisir et d'en traduire la teneur, tout en soulignant les dimensions sociales, relationnelles et symboliques de l'expérience du décès et de ses effets, impacts et répercussions, sur la vie des individus ?

Nous avons cherché à comprendre avec les personnes interviewées et à partir des témoignages recueillis, nous avons analysé les *répercussions* possiblement récurrentes de la situation d'orphelinage sur leur vie sociale, en matière de scolarité, de santé, de vie affective, familiale et professionnelle, et *in fine* sur leurs parcours, leurs trajectoires, leurs conduites de vie (problématiques existentielles et sociales : rapport au monde, à autrui, à soi-même).

Ainsi, de quoi nous parlent les interviewés ? Que nous racontent-ils de leur expérience ? De quoi parle ce qu'ils nous racontent ? Au fil de l'enquête, il est apparu avec toujours plus de pertinence que nos interviewés, au-delà des singularités de leurs expériences et de leurs parcours, nous parlaient tous un peu, au fond, de la même chose. Non pas tant, ou seulement, de leur deuil, mais plutôt, et comme à rebrousse-poil de l'imaginaire toujours un peu larmoyant auquel renvoie le terme d'orphelin, de la façon dont ils sont parvenus, chacun à leur rythme et à leur manière, face au désordre provoqué par la mort, à la pesanteur de l'absence, et malgré le caractère indélébile de la perte, à *tenir* d'abord face à l'épreuve qu'ils subissaient puis, peu à peu, à *retrouver prise sur leur vie*.

Subir, (con) tenir, avancer sont les maîtres mots du processus à la fois psychique et social dont témoignent les interviewés. Un des mots employés de manière récurrente est le verbe avancer. Ce qui peut apparaître comme un simple tic de langage a selon nous un sens plus profond. L'emploi du verbe d'action correspond à un schème sensori-moteur fondamental, celui de la *marche* – associé si l'on s'en réfère à la sociologie de l'imaginaire, au « *régime diurne de l'image* », à la lumière, à la station debout, à l'ascension et à la (re) conquête, et opposé à la chute et aux affres de l'indistinction nocturne. Emploi récurrent qui traduit au fond assez bien, en condensé, la teneur des témoignages recueillis, comme **Élodie** : « *C'est grave, c'est dur, c'est horrible, mais la vie, elle va continuer. De toute manière, il va falloir avancer, donc c'est pas s'enfermer dans*

3 Gaëlle Clavandier, *La mort collective: Pour une sociologie des catastrophes*, CNRS Sociologie, p 116

le... *Pauvre Bichette quoi !* ». Elle ajoute plus loin : « *J'ai pas fait mon deuil, j'ai juste appris à recommencer à vivre et à continuer à vivre sans ma mère en fait. Après à l'accepter, après à me poser des questions et trouver des réponses ou pas, à me dire que c'est comme ça. À me faire une raison en fait. Pour moi, on devrait pas parler de deuil, mais juste de se faire une raison et d'avancer* ».

Ou encore **Kévin** : « *ce qui me faisait le plus peur, c'était stagner en fait, même avancer dans la vie, même doucement, c'est pas un problème, le problème vraiment, c'est être à l'arrêt complet et plus savoir quoi faire* ».

Pour les intéressés, il s'agit de sortir du malheur, de la situation d'infortune et de la position d'infortuné, de passer de quelque chose qu'on subit, par lequel on est agi, à quelque chose qui fait moteur ; de « *faire quelque chose* » de la perte, et a *fortiori* d'en faire « *une force* », comme **Carole** :

« *Quand on perd son père, comme ça, petite, que du jour au lendemain tout change dans notre vie, c'est un tsunami, mais n'empêche que j'ai jamais... j'ai subi pendant longtemps je pense et puis, jusqu'au jour où on décide de plus subir. Et où on décide de prendre sa vie en main [...] Il y a eu un moment où ouais, vraiment, ça a basculé. Et j'ai plus envie de subir quoi, de subir. Un deuil, on le subit hein, ce genre de drame, on le subit, on subit beaucoup de choses à l'issue de tout ça et puis un jour on a plus envie de subir, enfin, je pense que c'est ça hein, je dirais, le moteur de la résilience. C'est de se dire, ben je subis pas, je subis pas la douleur, je subis pas le malheur, je subis pas, j'en fais une force, j'en fais quelque chose qui viendra me donner une lecture de la vie des autres, des rencontres, des décisions, de tout ce qui fait ce que je veux être... Voilà. L'envie de vivre quoi ! [...] Je me suis construite dans des difficultés depuis petite et j'ai développé les compétences pour pouvoir m'en sortir quoi* ».

Laetitia évoque également la manière dont la perte est constitutive de ce qu'elle est en tant que personne, et de la façon dont, au bout du compte, les forces de la vie ont triomphé :

« *Aussi étrange (que cela puisse paraître, je ne changerais ma vie pour rien au monde. La mort de mon papa m'a construite, m'a rendue celle que je suis aujourd'hui et je suis fière de moi. Cela a été un élément fondateur en effet, cela m'a rendue plus forte, plus mature, plus déterminée, plus optimiste, plus sincère, plus confiante en la vie, remplie d'espoir et plus dans l'amour* ».

C'est un des fils rouges de notre analyse : le décès d'un parent est un événement *destructeur* qui bouleverse, sur le moment et durablement, la vie intérieure et la vie sociale de l'individu. Le décès est un fait de vie, un événement qui fait définitivement partie de soi, de l'histoire personnelle, qui va se révéler peu à peu à l'individu, et a *posteriori*, comme un événement *fondateur* et *constructeur* de ce qu'il est, de ce qu'il est devenu.

Paramètre incontournable de sa vie sociale et intime, il va se présenter à l'individu, avec le temps qui passe, comme un élément essentiel de la construction de soi : comme un élément *moteur* de ce qu'il fait ou veut faire, de la manière dont il donne sens et valeur à ce qu'il vit, creuset des motifs à partir desquels il se représente et agit dans le monde et vis-à-vis des autres.

« *il y a un truc par contre que j'ai toujours dit... C'est que je ne regrettais pas [...] il y a des fois on me dit : est-ce que tu voudrais changer des trucs dans ta vie, en tout cas, ça, c'est pas un truc que je changerai [...] Parce que j'ai vraiment conscience, pleinement, que... la personne que je suis est très liée à ça [...] c'est fondateur, exactement [...] J'aime la personne que je suis et je trouve ça cool et je pense que ça va être de plus en plus cool et heu... Que ça me permet d'être une personne juste et dans la vérité et que, du coup, ce que je vais construire et ce que je construis maintenant, c'est pertinent et... Je pense que, du coup, moi, je n'exploserai pas en plein vol à 50 ans par exemple* ». (**Jeanne**)

Avec le recul, **Bruno** pense que la mort de sa mère a été un moment, non pas seulement destructeur/de rupture, mais fondateur de ce qu'il est finalement devenu, et à l'origine d'une nouvelle relation au monde : événement qui fait certes éclater son monde, mais qui lui « *ouvre* » en contrepartie, en contre-don, des « *perspectives* » ; moment-socle à partir duquel il va commencer à se « *construire* » : « *quand toi tu réfléchis*

un petit peu aussi à toi, ta vie, comment tu l'as construite, justement au fur et à mesure à te dire ben en fait qu'est-ce que ça m'a donné ? Enfin, à sa mort moi ça m'a ouvert des perspectives, je me suis construit à partir de ce moment-là ». Mais un tel processus ne va pas complètement de soi. Certain-e-s interviewé-e-s n'utilisent pas ses termes et pourraient affirmer qu'ils regrettent le décès de leur parent (parmi d'autres **Richard, Mélanie, Franck, Éric, Christine**). L'enjeu ici est de saisir les différentes manières dont les individus interviewés sont plus ou moins parvenus, au fil du temps, à faire de cet événement *destructeur* un événement fondateur.

Ce rapport rend compte et analyse le processus de désocialisation/resocialisation, de dé-liaison/re-liaison au monde et aux autres qui s'enclenche depuis le décès, tout ce par quoi, de quelles manières, avec qui et à quels moments les interviewés sont parvenus à *repandre la main sur leur vie*, comment ils sont progressivement arrivés à donner sens à la perte ou à « *en faire quelque chose* »⁴. Subir, (con) tenir, traverser l'épreuve, retrouver prise, reprendre la main, redevenir *acteur* de sa vie et *avancer*, sont donc les axes conducteurs de ce rapport. Pour les parties I, II et III, nous avons fait le choix de rendre visible les points saillant par de nombreux extraits d'entretiens afin de restituer la complexité des vécus. La partie IV est plus analytique et problématisée.

1. LE DÉCÈS COMME IRRUPTION DU CHAOS

Perdre un parent/ses parents, c'est d'abord faire l'expérience précoce de la mort. C'est perdre le premier refuge, le point d'ancrage de l'amour, de l'attention et des soins, qui fondent la sécurité et l'intégrité première du petit humain : la relation dans laquelle s'acquièrent et se construisent de manière privilégiée les compétences culturelles qui lui permettent de devenir un individu adulte, socialisé et autonome. C'est faire l'expérience d'un désordre qui se répercute sur toutes les sphères de l'existence. Désordre dans le sens où quelque chose arrive qui s'écarte radicalement de ce qu'on se croyait en droit d'attendre de la vie ; désordre qui bouleverse les perceptions, les croyances et remet en question les perspectives d'avenir. Expérience d'un désordre, d'une rupture, d'une cassure, qui ébranle l'individu dans son intimité et dans sa vie sociale.

Les interviewés témoignent de réactions différentes au décès (tristesse, abattement, soulagement, colère, violence, stupeur, repli sur soi) en partie relativement à l'âge, à la cause ou aux circonstances de la mort, au contexte familial en amont et au moment du décès, au fait d'assister ou non au décès. Sans pouvoir hiérarchiser les manières de réagir ni énumérer toutes les situations, ces réactions témoignent toutes de la charge destructrice du décès, d'un désordre à la fois affectif et social, que les individus concernés vont d'abord *subir* et qui va les transformer définitivement.

⁴ Notre démarche est qualitative et ne se veut pas représentative des orphelins dans leur ensemble, mais elle alimente et affine la compréhension de leur parcours. De plus, les modalités de recrutement des témoins nous invitent à la prudence. Peut-être ceux qui ont fait la démarche de répondre à l'annonce et de participer sont-ils précisément ceux qui sont à un moment de leur vie capable de restituer leur expérience – et de la restituer du point de vue de ce qu'elle a de finalement *positif/constructif/fondateur* face à un événement destructeur.

1.1. Subir et (con) tenir le désordre

1.1.1. Les situations de décès

1.1.1.1. Ne pas réaliser que le parent est malade

Le père de **Marie** meurt vers 55 ans, d'une longue maladie pulmonaire, elle a 12 ans. Son père a une santé fragile, mais elle ne se rend pas compte de la gravité : « avec mon insouciance d'enfant, j'ai pas trop vu, mais objectivement il y avait de quoi comprendre parce qu'il avait une bouteille d'oxygène ». Il se fait hospitaliser une première fois, environ 2 ans auparavant. Marie a très peur qu'il meure, mais une tante lui dit que l'hôpital : « c'est pour soigner ! Il y a rien à craindre... et du coup, j'ai vraiment été confiante... Mais, j'ai dit : ah bon ! Et j'ai cru l'adulte ». Il est hospitalisé une seconde fois et décède 6 mois plus tard. L'hôpital, c'est donc fait pour soigner, pas pour mourir et personne ne lui dit. Encore aujourd'hui, elle ne sait toujours pas si rien ne lui a été dit pour la protéger ou parce que ses proches pensaient qu'elle savait. Marie n'a pas revu son père après son départ pour l'hôpital, elle n'avait pas le droit : « c'était interdit aux enfants, le côté microbes ». Au moment où elle se rend à l'hôpital après le décès de son père, elle est abasourdie par la légèreté de ton : « On aurait pu le dire quoi ! [...] On aurait pu au moins me prévenir à l'avance quoi ! Je sais pas ! Ouais, pour moi, c'était vraiment la grosse surprise ». Avec le recul, Marie a l'air un peu consternée de ne pas avoir pris conscience de la gravité de l'état de santé de son père : « j'avais quand même déjà 12 ans ! Mais, septembre, octobre, novembre, décembre, janvier, février, six mois quand même, j'aurais dû me dire : il y a un problème ! ». Consternée aussi que personne ne lui ait dit clairement, elle se revoit en colère contre les adultes.

Thomas (mère décédée d'un cancer, lorsqu'il avait 20 ans) :

« mes parents ou ma mère ont fait le choix de ne pas parler de la maladie. Du coup si j'ai un peu de frustration ou un sentiment d'injustice par rapport à mon expérience personnelle, c'est plutôt du fait qu'ils ne m'ont pas laissé le choix de savoir ou ne pas savoir, donc en gros ils m'ont infantilisé. Moi j'avais plusieurs mois de retard sur le diagnostic, ce qui n'est pas le cas de mon frère, lui il avait le poids de savoir, il était seul à le porter. Moi j'avais toujours un cancer de retard, du coup j'ai pas pris la mesure de ce qui se passait, après j'avais tous les moyens de prendre la mesure, après à l'adolescence, ou à la fin de l'adolescence, on a d'autres expériences à vivre. Donc si j'ai un regret c'est ça, de ne pas avoir su et de ne pas avoir vu ».

1.1.1.2. Être au chevet du parent malade

Le père de **Kévin** meurt à 54 ans d'un cancer des poumons, il a 21 ans. Il apprend le diagnostic par un SMS de son père : « il était pas très doué pour ça ». Lorsque son père rentre à l'hôpital, tous deux savent que « c'était bientôt la fin ». Il lui rend visite très régulièrement, avant ou après les cours et les week-ends. Il était avec son père la veille de son décès.

C'est une première période de deuil :

« comme on savait de toute manière comment ça allait se finir et à peu près quand ça allait se finir, ce travail-là avait déjà été fait, je m'étais déjà préparé, le fait d'aller le voir quand il était encore chez lui, discuter avec lui, passer du temps, à l'hôpital, d'aller dormir à l'hôpital et tout, ça, c'est aussi... C'était difficile, mais je savais qu'il fallait que je le fasse parce que j'allais le regretter toute ma vie si je l'avais pas fait ».

Nicolas est orphelin de père et de mère.

Nicolas a 17 ans et voit son père malade, affaibli par les chimiothérapies, mais se souvient être un peu distant de tout ça. Cette mise à distance, il la cultive aussi : « j'ai vraiment pris sur moi à me dire : bon, ben, il est malade, ok, qu'est-ce que je dois faire pour bon, pour avancer, pour pas y penser, en fait de moi-même, j'y ai pas pensé ». Au décès, sa mère et sa sœur aînée sont effondrées, lui dit ne pas vraiment réaliser, mais qu'il s'y était préparé.

Trois ans après, sa mère meurt trois mois après avoir été diagnostiquée d'un cancer des poumons. Nicolas s'occupe d'elle à domicile. Des infirmières viennent tous les jours. Très vite les métastases gagnent les méninges, sa mère devient de moins en moins cohérente. Lui, continue de lui faire la conversation, d'être là. La rentrée universitaire approche. Lui va reprendre les cours et sa sœur, qui a quitté le foyer parental depuis plusieurs années, travaille. Il est à l'époque en lien avec l'assistante sociale de l'hôpital. Il est question de mettre en place un système d'aide à domicile, mais le dossier traîne : « *je comprends pas que ce soit assez long dans des cas assez extrêmes* ». Nicolas s'angoisse d'avoir à laisser sa mère seule à la maison alors qu'il est en cours. Sa mère rentre alors à l'hôpital où elle décède peu de temps après.

Les parents d'**Adrien** sont divorcés lorsque son père décède, après 20 mois de maladie (tumeur cerveau), 15 jours avant le bac :

« elle a compris que c'était incurable [...] elle ne nous l'a jamais complètement dit, de manière claire, en face [...] on l'a compris euh, petit à petit hein, en voyant ce qu'il se passait autour de nous, les réactions autour de nous, etc., cinq à six mois avant le décès que c'était, qu'il n'y avait plus d'espoir en fait [...] de manière implicite si tu veux : « Tu sais ça ne s'arrangera pas », etc., mais pas « Voilà c'est incurable ça s'arrêtera bientôt ».

Adrien s'est fait un peu tout seul à l'idée que son père allait mourir :

« je ne sais pas si j'en veux à ma mère ou pas – mais le fait que, que j'ai eu à me faire tout seul à l'idée qu'il allait mourir, c'était pas évident quoi de le gérer [...] j'ai été dans un doute à un moment, qui m'a un petit peu perturbé et euh.. , pff voilà quoi, moi j'ai traversé le lycée avec ça, c'était un peu dur quoi ». La douleur de le voir « perdre ses capacités » et dépérir est présente dans son discours : « sachant qu'avant c'était quelqu'un de très actif et, assez charismatique et tout, ça ça a été dur [...] le déclin assez brutal quoi. »

1.1.1.3. Le suicide

Sophie a 22 ans quand son père (50 ans, cardiologue) se suicide par overdose d'antidépresseurs dans la maison familiale en pleine nuit. Il ne laisse rien, « *ni explication, ni mot, ni lettre* ». Cette nuit-là, toute la famille, sauf Sophie, est à la maison. Il est découvert mort le matin par son plus jeune frère (alors 17 ans). Il avait déjà réchappé à une tentative de suicide par strangulation, mais cela n'avait pas fait « *électrochoc* », le sujet est peu abordé et tout le monde fait : « *confiance au staff médical qui le suivait* ».

Son père était dépressif depuis « *toujours* » avec un syndrome mélancolique. La maladie imprègne toutes les relations familiales. Rester près de son père est « *dangereux* ». Ces frères et sœur avaient pris de la distance. Sophie est en Amérique du Sud pour ses études quand il meurt :

« Il fallait que je sauve ma peau, voilà...Je pouvais pas sauver tout le monde avec moi, donc heu... Je suis partie et ça m'a fait le plus grand bien, même si après, ben, voilà, sur la fin, c'est difficile de se dire : j'ai un peu fui... j'étais loin quand il est parti... Loin de mes frères et sœurs aussi. Mais en même temps, c'était, c'était pour ma peau quoi ».

Une semaine avant son suicide, son père l'avait appelé pour lui dire qu'il l'aimait. Peu coutumier de ce genre de déclaration, Sophie trouve ça bizarre, mais ne s'inquiète pas, ça lui fait plutôt plaisir. Après le décès, la famille réalise : « *il était en train de dire au revoir, et il avait fait la même chose avec mes frères et sœurs [...] quand il a pris sa décision, il nous a tous appelés. On n'a pas recoupé entre nous l'information, peut-être que dans ce cas-là, on se serait un peu inquiétés* ». « *C'est à la suite d'une dépression (pendant 7 ans) et c'est un suicide* ». **Bruno** a 15 ans. La « *maladie* » de sa mère fait partie de leur vie familiale, mais la vie continue (école, vacances, loisirs). Il se souvient des deux (ou trois) tentatives de suicide et que son père lui a parlé alors, mais que la perspective de la mort reste malgré tout assez abstraite. Sa mère met fin à ses jours après

un an et demi sans « *grosse période où elle allait mal* », à un moment où Bruno avait « *un peu mis de côté* » la maladie. Il conserve le souvenir encore très clair et très « *présent* » du jour du décès, en matinée, lui et sa sœur étant devant la télé et son père retrouvant sa mère inanimée dans la chambre.

« Ma sœur s'appelle S., il crie : "S. ! appelle les pompiers !" [...] je ne sais pas encore ce qu'il se passe, mais du coup je monte à l'étage et, et je vois mon père qui sort de la chambre, j'ai juste le temps de voir ma mère par terre comme ça et mon père qui me fait "Non tu redescends tout de suite !" (Petit silence) Bon, en même temps le sentiment de ne pas trop comprendre ce qu'il se passe quoi ».

Laëtitia

« Mon papa s'est suicidé le 30 décembre 1997, il s'est pendu dans les bois. Il faisait une dépression depuis 3 mois, il mettait cela sur le compte de sa mutation et de sa difficulté à se faire à sa nouvelle tournée (il était facteur), mais ma maman pensait que c'était lié à son enfance traumatisante. Mon papa refusait de se faire aider. Il est parti au travail comme tous les matins, mais n'y est jamais allé, car La Poste a appelé ma maman à 8 h pour savoir où était mon papa. Ma maman a contacté les gendarmes et les recherches ont commencé. Mon frère et moi avons passé la journée avec ma grand-mère pendant que la famille cherchait mon papa. Ce sont les gendarmes qui l'ont trouvé le soir. Il a juste laissé une lettre d'excuses sans plus d'explications [...] Mon papa avait 35 ans au moment de son suicide. J'avais 8 ans et mon frère 3 ans ».

1.1.1.4. Accidents/décès brusques

Le père de **Carole** meurt à 38 ans d'un arrêt cardiaque alors qu'il conduit avec elle, âgée de 5 ans et demi, et sa mère. Sentant le malaise arrivé, il a juste le temps de s'arrêter sur le bord de la route. Carole se rappelle le voir la tête basculée en arrière, les yeux ouverts. Sa mère panique. Carole qui croit d'abord à un jeu, comprend vite que c'est très grave. Elle ne se souvient de rien ensuite. Ou plutôt, elle s'est créé des souvenirs : une femme qui la prend dans ses bras, l'ambulance qui arrive, alors que ce n'est pas le cas. Et en même temps, elle se souvient de son père, la tête sur les genoux de sa mère à l'arrière de la voiture, ils partent (à l'hôpital). Elle se dit qu'elle ne le reverra jamais. À l'hôpital, ils ne peuvent que constater le décès, une autopsie est faite. Carole a fait « *un post-traumatique* », elle prend conscience plus tard qu'elle a effacé certains événements et créé d'autres souvenirs : « *j'ai quand même oublié, j'ai effacé de ma mémoire ce que j'ai vécu, donc pour l'effacer, c'est que le cerveau, en tout cas, que les émotions ont dit que c'était trop dur à supporter [...] ma mère m'a dit par la suite que mon père était devenu en fait noir [...] je l'ai vu, mais je m'en souviens pas* ».

Lors d'un week-end, **Nathalie** a 17 ans et se retrouve avec des cousins et le frère de son oncle pour une randonnée en Auvergne. En redescendant, son père tombe,

« il avait les yeux injectés de sang, on lui a fait un massage cardiaque, il bavait, etc., et puis bon il n'y avait pas de téléphone portable à l'époque donc mon cousin a couru appeler les secours [...] ils sont arrivés bien 3/4h plus tard et bien sûr c'était trop tard [...] j'ai ressenti le dégoût [...] j'ai pas pu lui faire du bouche à bouche parce qu'il y avait des glaires, il avait les yeux injectés de sang et.. etc. et pis en fait j'ai failli vomir quoi... ça m'a vraiment dégoûté ».

Sarah

« c'est allé assez vite en fait. Il s'est allongé sur le canapé et puis il avait vraiment très très mal [...] on a appelé les pompiers avec mon frère. Et ils ont entendu les pompiers, c'était pas vraiment des cris, un peu des râles quoi. Du coup ils ont guidé pour faire un massage cardiaque, du bouche-à-bouche [...] ils ont pris en charge la suite, mais en fait il était déjà mort. Ils ont essayé de le ranimer pendant 40mn [...] Le médecin a attendu qu'elle (sa mère) soit là pour dire officiellement qu'il était mort. Donc ça s'est passé à la maison ».

1.1.1.5. Circonstances floues sur le décès⁵

Jeanne a 6 ans quand son père meurt. Il a 29 ans et décède à l'hôpital psychiatrique où il est interné depuis moins de 24 heures : « *C'est pas très clair, mais en tout cas ce qui est sûr, c'est qu'il s'est défenestré* ». De nombreuses versions coexistent au sujet des circonstances et cette confusion rend difficile l'appropriation de l'histoire de son père (« *j'ai du mal à intégrer* ») et sa restitution (« *je vais essayer de la raconter comme moi je la comprends...* »). Elle ajoute : « *ça, c'est un côté trop désagréable de ne pas avoir un truc super clair et net* ».

Jeanne s'interroge encore : est-ce une chute (version des grands-parents paternels) ? Un mouvement de fuite généré par une hallucination (version de sa mère) ? Une volonté de fuir l'établissement où il est interné contre son gré en sciant les barreaux de sa fenêtre (version de l'ancien ami de son père) ? Un suicide (comme le suggère une psychologue que **Jeanne** voit en consultation des années plus tard) ? Elle repasse encore aujourd'hui ces différentes versions au crible de son analyse et des connaissances acquises au cours de sa formation en psychologie et de sa consultation du dossier médical de son père : « *quand j'étais petite, c'était que : il pensait qu'il y avait des gens qui le poursuivaient, genre des démons, et du coup, il a essayé de s'enfuir et il est mort* » ; « *je sais que quand j'étais petite, je me disais tout le temps : c'est lui qui a décidé de sauter quand même (...) maintenant, j'en sais rien* ». Et pour **Jeanne**, c'est non seulement une possibilité, mais ce serait aussi compréhensible : « *je comprends qu'on ait envie de mourir et d'un côté je me dis ben c'était peut-être mieux pour lui* ».

La mère d'**Élodie** décède à 37 ans d'une péricardite, une semaine avant ses 7 ans. Elle évoque une notion distordue du temps, l'impression que la séquence se prolonge sur un mois, alors qu'elle s'écoule sur trois jours. Emmenée aux urgences, sa mère ne revoit ni ne parle ensuite à Élodie. À l'adolescence, elle commence à se poser des questions et (ré) interroger ses proches sur les circonstances. Élodie, comme sa famille, témoigne de rancœurs envers les médecins de la petite ville que sa mère a tous consultés. Quelque temps avant le décès, Élodie se rappelle avoir accompagné sa mère (par ailleurs fumeuse, en surpoids, « *facilement* » essouffée) chez le médecin, car elle toussait beaucoup et ne se sentait pas très bien. Pour le séjour de la mère d'Élodie à l'hôpital : Que s'y est-il vraiment passé ? Y a-t-il eu erreur médicale ? La famille avait fait une demande d'autopsie, mais « *l'hôpital a tout fait pour qu'on ne la fasse pas, ils l'ont acceptée le jour de l'enterrement... Donc, mon père a dit : c'est bon, elle est dans son cercueil, on va pas... Là, on va l'enterrer* ». La famille d'Élodie tente en vain de déposer une plainte ou une main courante, mais : « *à la gendarmerie, on a refusé, alors maintenant que je fais des études et que je sais que c'est complètement illégal, ça me met hors de moi !* » Élodie a consulté le dossier médical de sa mère. Cette zone d'ombre a forgé au fil du temps le terreau d'une nébuleuse de questions auxquelles elle espère bien trouver des réponses un jour : « *si ça arrive, c'est que ça devait arriver, mais ça veut pas dire que celui qui a fauté ne doit pas un peu répondre de ses actes en fait tout simplement* ». Les circonstances ont donc des incidences majeures dans l'expérience vécue pour les interviewés, mais il est difficile ici de les illustrer toutes, d'autant plus qu'elles sont aussi reliées aux annonces.

1.1.2. **Annonces et non-annonces : compréhension et incompréhension**

Le contexte de l'annonce (qui, où, quand), comment est-elle énoncée et ensuite comprise, vont influencer différemment les interviewés. Elle est souvent le premier impact, le choc initial, le point de départ de l'orphelinage, et peut rester un souvenir vivace sur le long terme. À nouveau, notre volonté n'est pas de tout exposer, mais d'illustrer la diversité des annonces pour en retenir quelques points saillants. Il ressort toutefois

⁵ Nous avons fait le choix de décrire ces deux seules situations. Néanmoins, les situations de Vika et Christine ont beaucoup de similitudes et génèrent des sentiments similaires pour les interviewées.

un élément clef, l'entourage, les personnes pouvant contenir le choc de l'annonce d'autant mieux si elles sont entourées et soutenues, physiquement et moralement.

1.1.2.1. Dire directement

Lors des ateliers de réflexion collective (ARC), **Claudine** revient sur la manière dont l'annonce de la mort de son père avait été vécue comme particulièrement violente et traumatisante. Sa mère n'étant pas en mesure de le faire elle-même, c'est un gendarme qui, lors de l'arrivée de Claudine (7 ans) et de sa grande sœur à la gendarmerie, leur annonce froidement la nouvelle, sans précaution ni tact, et de façon strictement informative. En contrepoint, **Catherine** témoigne de l'importance d'un gendarme qui leur a annoncé, mais qui s'est révélé être, pour le parent restant comme pour les enfants, une personne ressource de grande valeur, sur le coup et après.

Laëtitia

« Les gendarmes ont appelé chez moi et c'est moi qui ai décroché et, mais ils m'ont demandé de leur passer un adulte [...] J'avoue que je ne sais plus qui me l'a annoncée. Mais on m'a dit : "Papa est mort". Mon frère était à côté de moi et je l'ai pris dans les bras, mes tantes se sont assises à côté de nous et nous on fait des câlins et des bisous [...] L'annonce a été un choc immense, comme si une plaie béante s'était ouverte en moi. Et en même temps, je m'y attendais quand le soir est arrivé et que nous étions sans nouvelles de mon papa, je me souviens avoir pensé avec certitude qu'il était mort. J'ai bien compris qu'il était mort et j'ai eu l'impression que la terre s'écroulait. J'étais perdue [...]

Je me souviens que j'avais hâte qu'elle arrive, car j'avais besoin d'elle [...] je l'ai vu tomber à genoux, devant le portail, car mon grand-père venait de lui annoncer la mort de mon papa. J'ai eu peur en la voyant ainsi, je me suis demandé comment nous allions survivre. Puis elle s'est relevée, est venue vers moi et m'a prise dans ses bras. Le soir, de la famille est restée dormir chez nous. Ma maman, mon frère et moi avons dormi tous les 3 dans le lit de mes parents, on se raccrochait tous les 3, on était comme seuls au monde. On est devenu très fusionnel [...] Je ne supportais pas qu'elle s'éloigne, j'étais morte de peur à l'idée de la perdre aussi. Ces jours avant les obsèques sont un peu flous, j'avais l'impression d'être anesthésiée, d'être dans un cauchemar dont j'allais me réveiller et j'ai eu l'impression de grandir en quelques jours, j'avais perdu mon insouciance ».

Bruno n'a pas compris tout de suite ce qu'il s'était passé. Son père annonce la nouvelle sans euphémisme ni détour : « Maman est morte ». Il prend ses enfants dans ses bras : « On va continuer à être fort ensemble, et en se serrant quoi, et je pense que ça, ça reste. C'est pas pour rien et ça reste. Donc ça a été la force ». La famille « fait boule ». Toutefois Bruno reste un peu stupéfait :

« c'était pas réel, je me suis tout de suite dit ben si, je ne la reverrai pas quoi, mais [...] ce que ça implique vraiment, je l'avais pas quoi [...] même après dans la journée le défilé des amis tout ça, mon père, ben, qui étaient autour de moi euh... Je ne me rappelle plus ce qu'ils me disaient, mais je pense des mots de réconfort quoi, et en fait euh, pfftt ! (...) je suis ailleurs ».

Sophie apprend le décès de son père par téléphone, elle est en Amérique du Sud. Sa mère lui annonce : « Je m'en doutais, je sentais que ça pouvait venir... C'était pas, c'était pas non plus une surprise ». Elle décide de ne pas changer son billet d'avion et de rentrer comme prévu, 3 jours plus tard. Elle profite au maximum des derniers jours :

« je voulais dire au revoir à mes copains heu, pour moi, c'était important, c'était ça qui était... Enfin, pendant l'année qui s'était écoulée, c'était avec ces gens-là que j'avais passé un maximum de temps et que j'avais envie de dire au revoir heu... avec autant de joie que toutes les joies que j'avais eues pendant toute, toute l'année donc heu, je ne me suis pas privée ». Mais le retour en avion est une autre affaire, elle commence à « gamberger [...] c'était vraiment difficile ».

Mélanie :

« ma maman a fait un infarctus une semaine auparavant et est dans le coma. Nous nous apprêtons à monter dans la voiture avec mon père et mes 2 frères quand le téléphone sonne. Mon père décroche et nous annonce le décès de ma maman... Brouillard et incompréhension. Nous nous rendons à l'hôpital pour voir ma maman. J'ai appris le décès de ma maman le [...] à 17 h 30 et cette date reste maudite. Dans la voiture qui nous mène à l'hôpital, pas un mot, pas de communication. Gros problème de communication, la mort de ma maman a été un sujet tabou dès l'annonce de sa mort ».

Pour **Adrien**, cette annonce était attendue et l'a soulagé. Les derniers mois, son père est perdu, hospitalisé, puis inconscient. Adrien est dans :

« l'attente qu'on en finisse [...] C'est ma mère [...] peut-être à 11 h/11 h 30, c'était un soir où il faisait beau, etc. - je rentre et puis bon voilà, j'ai compris, quand j'ai franchi le pas de la porte, j'ai vu ma mère (...) et puis elle m'a dit voilà que c'était terminé, qu'il était décédé – je ne sais plus comment elle me l'a dit, je dis "décédé"... C'était fini quoi elle me l'a dit, et là elle m'a pris dans ses bras. Et là tout de suite je suis monté [...] il y avait la fenêtre ouverte les oiseaux qui chantaient, etc., parce qu'il faisait chaud [...] j'ai ressenti un grand soulagement. Devant ma fenêtre là je me rappelle très bien : pfff (Expiration). Soulagement. Tristesse, pas tant que ça en fait. Mais soulagement. Soulagement, c'est fini quoi. C'est fini, ce déclin, cette pression. Je ressentais une espèce de truc qui me pesait dessus là et j'en avais marre » [...] Alors après bon j'ai, j'ai chialé devant ma fenêtre hein, j'étais pas bien non plus (la voix qui tremble) ».

1.1.2.2. L'annonce différée

Les grands-parents paternels de **Jeanne** ont fait pression sur sa mère pour qu'elle ne dise rien, voire ment, à elle et à sa sœur, sur les circonstances du décès : *« ma mère a refusé catégoriquement »*. L'annonce a lieu un ou deux jours après le décès. **Jeanne**, elle, se préparait à aller voir son père à l'hôpital :

« j'avais apporté des jeux de société, j'avais fait un dessin pour mon père, quelqu'un dans un lit d'hôpital avec une jambe surélevée, dans le plâtre en disant, genre : rétablis-toi vite ou bien, un truc comme ça, j'avais amené des jeux pour qu'il s'occupe, ça, c'est ma première image [...] c'est la sœur de ma grand-mère qui m'a dit : votre père est mort, il a fait une chute, en gros, deuxième image, après troisième image que j'ai, c'est que je suis passée sur les genoux de chaque personne qui pleurait, moi, dans mon souvenir [...] je pleurais pas et genre, je les consolais, je les consolais ou j'étais...Je sais pas trop si je comprenais en fait ».

Pour **Christine**,

« ça a été très flou, parce qu'elle est décédée, moi je la voyais très peu ma mère. Elle rentrait dans les hôpitaux, elle sortait. Donc jusqu'à mes huit ans, je l'ai vu, mais pas beaucoup. Je l'ai vu en crise aussi, j'ai des souvenirs positifs, mais négatifs aussi [...] ça m'a choqué, j'étais en colonie et quand mon père est venu me chercher, il avait une voiture, je ne sais pas pourquoi... il avait une Mercedes blanche et il m'a dit dans la voiture "voilà ta mère est morte" il m'a dit ça comme ça. Sauf que moi j'ai su après par d'autres personnes que ça faisait déjà un mois qu'elle était décédée, donc mon père me l'a caché pendant un mois ou plus je ne sais pas, mais il me l'a caché ».

1.1.2.3. L'annonce « oubliée »

Ce jour-là, **Marie** dort dans le lit de ses parents :

« un coup de fil de mon beau-frère un peu rude...Passe-moi ta sœur ! Je me dis : ah ben d'accord, il me réveille et en plus il m'engueule ! Ben d'accord, merci...Je vais taper chez ma sœur qui dormait avec son mari, donc j'étais gênée de rentrer dans une chambre de couple, parce qu'on m'a dit : on ne dérange pas les couples, bref, et je lui passe mon beau-frère et je vais me recoucher [...] Ting ting, ça sonne à la porte, je me dis : mais quoi, c'est pas possible cette baraque ! Du coup, je suis allée ouvrir, et j'ai vu ma sœur, la femme de celui qui était au téléphone et elle me dit : mais t'es pas habillée ?! Et je dis : ben quoi ?! Et elle

me dit : mais tu sais pas ?! Je dis : Ben quoi ?! Et puis, là, elle me dit : papa est mort... bon alors là, là, c'était vraiment... étonnant... Je dis étonnant parce que j'ai même pas pleuré... sur le coup, je me suis dit : mais ?! Comment ça, quoi ?! [...] ils étaient tout à leur chagrin, et ils ont pas pensé à moi [...] du coup ma sœur aînée, super sympa, elle me l'a dit, elle a dû me prendre dans les bras et toute la clique, et j'ai dû quand même pleuré ».

1.1.2.4. L'annonce euphémisée

Carole a assisté au malaise cardiaque de son père, elle est conduite chez ses grands-parents paternels. Sa mère revient en pleurs, elle comprend que c'est très grave. Pourtant, Carole ne se souvient pas qu'on lui ait annoncé : *« je l'ai compris évidemment parce que quand on est enfant on comprend bien plus de choses me semble-t-il que... On perçoit, on sent tout ce qu'il se passe, j'ai compris que c'était extrêmement grave, mais je me souviens vraiment aussi que les adultes répondaient pas à... à mes questions »*. Elle se rappelle par contre qu'on lui parle de « Ciel » :

« j'avais 5 ans et demi, ben la mort, pour moi, c'était complètement abstrait, j'avais pas conceptualisé donc, on me parlait de la mort, on me disait : il est au Ciel... Pour moi, c'était pas du tout irréversible, voilà... Ma mère me disait : 3 mois après la mort de ton père, quand tu tombais, tu l'appelais quoi [...] Moi, j'ai mis beaucoup de temps à comprendre qu'il était mort ».

Bien plus tard, alors qu'elle fait de la balançoire :

« je pensais qu'il allait revenir, on m'avait dit qu'il était au Ciel, donc, en gros... Ma grand-mère me disait que quand j'étais petite je faisais de la balançoire et que j'allais très très haut, très très haut, et ma grand-mère m'avait dit : ah, mais tu vas t'envoler ! Tu vas aller dans le ciel si tu continues comme ça ! Je lui avais dit : mais c'est ce que je veux faire parce que je veux retrouver mon papa ».

Élodie a des souvenirs très précis. Sa mère est toujours à l'hôpital. Elle ne l'a pas revue ni ne lui a parlé au téléphone. Elle est chez ses grands-parents maternels avec ses cousins, c'est le midi, ils mangent du poulet-frites. Le téléphone sonne, son grand-père décroche : *« Je l'entends stupéfait dire : Elle est morte ?! Mais vraiment en hurlant »*. Lorsqu'Élodie lui demande s'il s'agit de sa mère, sa cousine lui répond : *« arrête de dire de bêtises et tout ! Non, elle a vraiment... Je sais maintenant qu'elle savait, elle avait compris, mais elle a gardé son sang-froid »*. Les grands-parents quittent la pièce, laissent les enfants finir de manger. Les cousins d'Élodie retournent à l'école, pas elle. Une de ses tantes arrive et Élodie sent bien que quelque chose cloche : *« elle me dit : Maman est partie... Et là, ben j'ai compris tout de suite. Donc, je me revois beaucoup pleurer, ma tante qui me dit : crie aussi fort que tu veux, les voisins ils ont rien droit de dire »*. Sur le vocabulaire « partie » potentiellement ambigu utilisé par sa grand-mère, Élodie dit : *« j'aurais pu comprendre : partie de l'hôpital... Partie d'où ? Enfin, partie vers quoi ?! Et non, j'ai tout de suite compris »*.

Richard comprend tout seul. Ce moment se déroule au bout de la petite route qui longe l'église que l'on voit de la fenêtre de sa cuisine. Son père et sa tante reviennent de l'hôpital : *« j'ai vu que ma tante était en pleurs, je me suis dit : là, il y a quelque chose qui ne va pas »*. Sa sœur vient le chercher : *« j'ai percuté tout de suite »* ; *« j'ai tout de suite compris : c'est maman elle est morte »*. Pour autant, personne ne le lui dit clairement *« Non. Il y a rien eu »*. Il se rappelle se sentir *« détaché de l'événement »*, voir des *« gens en pleurs, des gens crier »*, des *« gens du voisinage »* malheureux pour lui auxquels il se rappelle clairement leur dire : *« c'est la vie, c'est comme ça »*.

Par ces témoignages, on réalise les effets de l'annonce, quelle que soit sa forme. Il semble évident qu'elle se doit d'être explicite, réitérée et en présence si possible d'autres proches, mais elle peut être euphémisée et l'enfant comprend. Parfois, c'est à l'enfant qu'on a annoncé le décès et que l'on charge d'annoncer aux autres, comme **Nathalie** :

« ils (secouristes) nous ont annoncé le décès, enfin non, qu'ils m'ont annoncé le décès puisque j'étais la plus proche parente [...] c'est à moi qu'est revenue cette responsabilité, soit revenir avec le corps mort de mon père à la maison... soit de l'envoyer dans un funérarium [...] je ne me suis pas sentie de rentrer à la maison avec le corps de mon père mort donc... j'ai dit que je voulais qu'il soit au funérarium [...] c'est pas moi qui l'ait annoncé à ma mère [...] y avait pas de téléphone portable à l'époque, on est rentré...donc voilà...ma mère s'est effondrée, c'était dur ».

1.1.3. Les funérailles : organiser, assister, participer

Les funérailles révèlent une des problématiques majeures de cette étude : quelle place est donnée aux enfants (petits et grands) par les adultes qui généralement organisent les funérailles ? Comment ont-ils été considérés et intégrés dans ces moments cruciaux ?

Une nouvelle fois, il n'y a pas de recette, hormis celle de leur accorder de la considération et de les solliciter pour qu'ils décident de ce qu'ils souhaitent faire ou non. Nombreux sont les interviewés qui insistent sur l'importance de se sentir partie prenante des événements, acteur de la situation ou tout du moins ne pas se sentir dépossédé, dans des moments où justement tout semble leur échapper. Beaucoup disent également s'en souvenir de manière très floue, lointaine, comme s'ils étaient des observateurs, voire des « étrangers », des scènes auxquelles ils participent plus ou moins. Comme **Nathalie**,

« plus observatrice que partie prenante quoi...à part dans le choix de la musique, à la messe [...] Le truc de ma mère c'était qu'il fallait absolument être digne, ne pas s'effondrer tout ça...pour faire bonne figure devant tous ces gens... alors moi ça n'a pas du tout marché, je me suis complètement effondrée, j'ai même dû sortir [...] j'ai complètement craqué au moment où on dit au revoir au cercueil ».

1.1.3.1. Voir le corps

Plusieurs interviewés n'ont pas pu le voir. Nous insistons ici plus sur le bénéfice que cela peut apporter pour un enfant, mais aussi l'importance de respecter le choix de ne pas souhaiter voir le corps.

Sophie est allée voir son père deux fois, à la mise en bière et avant : « j'y tenais, j'y tenais vraiment... après c'était difficile d'y aller ». Elle était accompagnée par le plus grand de ses frères : « il fallait vraiment que je le vois, parce que, j'avais pas été là les derniers temps, que j'avais pas été là le jour-j ». Si c'est un besoin et si elle considère que ça l'a aidé dans son processus de deuil :

« c'est quand même hyper impressionnant [...] j'ai trouvé qu'on avait du mal à le reconnaître, c'était difficile de... de recoller le visage de quelqu'un de mort avec... la personne vivante, je trouve ça très difficile, et donc... ses mains, c'était plus facile de les reconnaître, par exemple, mais le visage, pff, pas grand-chose à voir ».

Son père est conduit au domicile familial pour y être veillé. **Marie** parle d'un véritable défilé de personnes. Elle, va auprès de son père lorsqu'il n'y a personne :

« à l'époque, on ramenait les corps à la maison, ça c'était bien [...] j'allais voir mon père quand il y avait personne, je le touchais, j'ai encore ce sentiment de froid, mais un peu genre expérience ! [...] je voulais lui parler...Mais par contre, il y avait un petit côté : il y a personne, je peux le toucher ! »

Les enfants n'ont pas été impliqués du tout dans les funérailles du père d'**Adrien** :

« On n'a pas été acteurs [...] Rien de tout ça. Hein ça paraît fou [...] je suivais, je faisais ce qu'on me demandait de faire, j'étais un peu à l'ouest [...] j'ai craqué au moment où, ben voilà on va voir le.. , on va voir le cadavre pour la dernière fois [...] Je me souviens - ce qui m'arrive pas souvent – qu'on s'est pris avec mon frère dans les bras, qu'il a cherché à me, à me réconforter un peu et... C'est finalement pas des

mauvais souvenirs, quoi c'est ça qui est bizarre... Peut-être que.. j'avais besoin de me laisser un peu aller, et là ouais grande détresse pendant je sais pas allez, un quart d'heure ! ».

Bruno lui ne souhaite pas voir le corps de sa mère : *« je dis non quoi. Tout de suite. Et pareil pour la mise en bière, juste avant la cérémonie : “est-ce que tu veux venir ou pas ?” - “Non non. Non non.” Euh, avec le recul maintenant je ne sais pas pourquoi, mais c'était très clair en tout cas. J'avais vraiment pas envie de ça [...] ce n'était pas une question de peur ou quoi, mais pour moi, ça avait pas de sens [...] est-ce que j'avais pas envie de me confronter à ça en me disant, ça va être le dernier... Enfin tu vois je pense qu'il y a plein de choses quoi... J'ai pas ça en tête à l'époque en tout cas [...] on arrive le jour des obsèques et, c'est un peu genre, ça va se faire, faut que ça se passe quoi. »*

1.1.3.2. Les funérailles comme « réconfort moral »

Lors de la cérémonie, certains ont pu « se tenir » et faire « bonne figure », leur place d'enfant a été reconnue, comme **Sophie**. Elle se sent un peu sidérée, mais *« je me sentais pas au fond du trou... parce que, parce qu'on était très soutenus et parce que j'étais très occupée [...] je faisais ce que j'avais à faire et puis j'avais pas envie de sombrer non plus »* ; *« j'étais plus sur tout ce qui est petits fours, machin, pour recevoir les gens... et puis aider ma mère à faire les choses à la maison »*. La cérémonie lui a fait du bien, surtout les témoignages de patients, de membres de la famille : *« ça adoucissait un peu le souvenir aussi »*. Ils lui ont permis de se reconstruire une image plus complète et positive de son père :

« reconstruire la personne qu'il avait été avant que la maladie soit vraiment, vraiment présente... on retrouvait la personne que j'avais connue dans mon enfance, la personne qu'il avait été avant, la personne qu'il était au travail, parce qu'il était hyper apprécié, c'était un super médecin, très humain, très à l'écoute [...] j'avais besoin de retrouver une image positive de, parce qu'il a, il a aussi fait des choses bien ».

Élodie assiste à la cérémonie à l'église, mais ne va pas au cimetière et reste avec une amie de sa mère. Son père refuse qu'elle y aille, alors qu'elle insiste :

« avec le recul que j'ai de l'adulte, je comprends, et puis sur le coup je me disais : mais pourquoi ? J'avais envie d'être partout ! Enfin, c'était ma mère, j'avais envie d'y être, j'avais envie que les gens voient que j'y étais, mais ça m'a pas non plus... Sur le coup, je me disais : mais pourquoi il veut pas ?! Mais après, ça m'a pas... ça a pas été un traumatisme, alors que oui, la cérémonie aurait pu l'être ».

Marie souvient clairement qu'elle veut y aller. Et elle ira. Juste avant les obsèques, elle décide de contribuer de manière anonyme à la cérémonie :

« j'avais glissé une petite intention... et dans un papier, dans une enveloppe, ah le truc, glissé sous la porte : une amie, est-ce que vous pouvez lire ça ? (rire) [...] Heureux J. dans la paix... Je voulais que ça, ce soit dit (...) maman elle n'a jamais fait le coup de : je sais que c'est toi... (...) cette phrase a été lue ! (rire) Voilà je voulais participer ! C'est drôle les enfants... C'était tellement évident que c'était moi ! »

La cérémonie se déroule dans une grande église, elle est comble, Marie se sent très fière :

« parce que c'était plein à craquer ! [...] il y avait plein de fleurs et j'avais raconté à une amie, maman avait dit : ça ne se fait pas, on crâne pas avec ça... Toutes les marches [...] étaient recouvertes de fleurs... mais de dons, maman trouvait ça ridicule, elle disait : quel gâchis ! En fait, moi je trouvais ça super beau... alors j'avais une fierté en fait Je me disais : ouah ! Un peu crâneuse sur ce coup-là ».

Bien que certains aient pu avoir le sentiment de ne pas être pleinement acteurs des funérailles, beaucoup évoquent la présence des proches, des petits détails et/ou des instants particulièrement intenses et qui les marquent profondément.

Parmi d'autres, **Adrien** l'exprime ainsi :

« j'ai souvenir d'une marche comme ça derrière le cercueil [...] il y avait beaucoup de monde en fait. Et là mine de rien quand même tu te dis, bon ben voilà il y a des gens qui sont venus et qui étaient peut-être attachés à lui [...] je me souviens aussi que c'est quand même pas facile d'être au centre de tous les regards ».

D'autres choses lui ont fait du bien, pendant et après l'enterrement, comme le regard de ses oncles sur lui : *« ils avaient pas cherché à détourner le regard, qu'ils me regardaient avec compassion, etc. [...] j'étais content qu'ils soient là, et j'étais pas triste ».* Plus loin : *« Oui je me suis senti un peu étranger à ce qu'il se passait. Voilà. Ça, il faut le dire. Après est-ce que j'en ai voulu à quelqu'un ? Non, parce que, à l'époque je ne savais pas du tout comment ça se passait, etc., mais je me suis senti un peu étranger à ce qu'il se passait, sauf au moment effectivement où, ben voilà j'ai été émotionnellement totalement impliqué, jusqu'au point où j'en ai chialé pendant un quart d'heure quoi. »*

Sans avoir besoin de faire des choses pendant la cérémonie, le simple fait de pouvoir suivre un programme imposé peut être aussi suffisant puisque tout le monde suit. **Bruno** est présent, mais dans sa bulle, un peu ailleurs : *« Je ne prends pas la parole je le sais parce que je, parce que, à cette époque je n'ai pas grand-chose à dire quoi ».* La famille ne participe pas, ou peu, à la cérémonie et encore moins lui-même. Bruno se souvient malgré tout du choix de la chanson : *« le prêtre faisait ce qu'il avait à faire et la famille ne prenait pas vraiment la parole quoi [...] On avait mis Cabrel, Je t'aimais je t'aime et je t'aimerai et euh, c'était limite genre déjà quelque chose qui ne se faisait pas trop à l'époque quoi tu vois de sortir des musiques euh, religieuses ».* Il se souvient vaguement du cortège funèbre jusqu'au cimetière – comme en somnambule – et sans vraiment que tout ça ait du sens. C'est le programme et il fait ce qu'on lui dit de faire. Plus loin, il reviendra sur un texte choisi, *« L'amour ne passera jamais, c'était un des textes religieux, qui m'est resté ».* D'autant que ce même texte fera également – plusieurs années après et sans qu'il s'en soit rendu compte, avant que son frère le lui fasse remarquer – partie des textes sélectionnés avec sa future épouse au moment de la préparation de leur mariage.

Comme un contre-exemple, pour d'autres orphelins, le parent restant n'est pas en mesure d'organiser les obsèques, ou alors comme **Nicolas**, la fratrie se retrouve sans parent. La question est alors tout autre. Pour son père, Nicolas avait pris en main les obsèques avec sa sœur, sa mère n'étant pas en mesure de le faire : *« de toute façon, on a été obligés d'y participer ! »* Il se rappelle surtout de la rapidité avec laquelle il a fallu tout organiser. C'est une cérémonie catholique à l'église suivie d'une crémation et de la dispersion des cendres dans le jardin du souvenir. Pour sa mère, sa sœur ne peut pas et c'est lui qui s'en charge, il prépare tout en une semaine, il y a cérémonie à l'église et la dispersion des cendres dans le même jardin du souvenir. Il dit avoir plutôt envisagé les funérailles dans une perspective machinale et automatique, il en parle comme quelque chose qui ne lui a fait ni du bien, ni de la peine, c'était juste à faire : *« on s'est pas trop posé la question, plus vite c'était fait, mieux c'était en fait ».*

1.1.3.3. Faire participer l'enfant ?

Richard n'assiste pas aux funérailles de sa mère, ses cousines le gardent, *« parce que c'était pas dans les mœurs d'amener un garçon de 7 ans aux sépultures ».* Il ne regrette pas dans la mesure où il estime que ça n'a eu aucune incidence. D'une certaine manière, le problème se pose lorsque la participation ou la non-participation n'est pas soutenue par l'entourage comme étant sensée. Richard n'a jamais vraiment questionné le fait qu'il ne soit pas allé aux obsèques de sa mère puisque c'était dans les mœurs.

Le prochain exemple est encore plus explicite à ce sujet. **Jeanne** et sa sœur choisissent de ne pas aller à l'enterrement de leur père : *« ma mère nous a dit : est-ce que vous voulez y aller ? Moi, je me souviens de lui avoir dit : Non. Non. (rires) ».* À l'adolescence (14/15 ans), une psychologue qu'elle consulte remet en

question ce choix : « *Votre mère aurait dû vous forcer à y aller* ». Ce qui violente par-dessus tout **Jeanne**, c'est la critique émise envers sa mère : le mauvais choix de leur avoir laissé le choix. **Jeanne** trouvera de la réassurance plus tard : « *J'avais eu un cours sur le deuil chez l'enfant et la prof avait, je crois qu'elle avait plutôt dit qu'on laisse le choix à l'enfant, ça m'avait rassurée ! (rires) [...] Je sais pas trop si ça aurait changé un truc, de toute façon, je peux pas savoir.* »

Comme souvent dans cette étude, nous avons quantité de contre-exemples. Ici, le choix a été laissé à l'enfant, qui adolescente puis adulte a pu douter de ce bien-fondé. Dans un autre registre, **Édith** a participé aux obsèques de son père, mais elle nous explique qu'elle n'avait finalement rien compris à ce qui se passait : « *Personne n'a pris le temps de... Avec ou sans ma maman, pour nous parler en fait. On entendait ce que les gens disaient, on était là, comme si on était des fantômes. Personne ne s'adressait à nous* ».

Lors des groupes de réflexion (ARC), la question de la place donnée aux enfants est revenue très régulièrement, plusieurs des participants n'ayant pu participer aux obsèques et le regrettant. Ceci a donné lieu à l'identification par les participants de leviers potentiels en la matière : « *Important d'assister activement à l'enterrement, voir le corps si possible* » ; « *préparer l'enfant à ce qui va se passer à l'enterrement* » ; « *Participation à l'enterrement* ». Les funérailles sont perçues comme une étape charnière à « *ne pas louper* ». Les participants se sont prononcés en faveur de la présence des enfants et se sont agacés de leur position de passivité dans laquelle les adultes peuvent parfois les mettre. Assister et participer aux funérailles est donc essentiel, notamment parce que c'est parfois le seul moment, à défaut de soutien ou de suivi dans l'immédiat et dans l'après, lors duquel l'expression de la peine est rendue possible. **Alicia** rappelle toutefois qu'il ne s'agit pas non plus d'imposer cette participation, mais de la suggérer et d'expliquer la fonction des funérailles. Au final, selon les participants, il est essentiel de rendre l'enfant acteur des funérailles et ceci passe par :

- le préparer : expliquer ce que sont des funérailles, comment ça se passe, à quoi doit-il s'attendre (cérémonies, gens tristes/qui pleurent)
- avoir les mots justes, pas d'euphémisme (« *parti* », « *au ciel* », etc.) ;
- le faire participer à son niveau.
- certains se demandent si un professionnel (ou un proche) peut aider la famille, si besoin, à préparer l'enfant : notamment si le parent survivant ne se sent pas capable, n'y arrive pas, ne sait pas comment faire.

Face à cette épreuve destructrice, les individus s'efforcent donc de tenir et tentent d'avancer. Malgré tout, le cours de la vie reprend et nous examinerons dans les prochaines parties les différentes formes de soutien (à court terme) dont ils ont bénéficié pour tenir dans tous ces sphères de leur vie. Nous esquisserons progressivement ce qui leur « *a fait du bien* », mais aussi ce qui les a aidés à retrouver une posture d'acteur face à une situation qui semble les en avoir privés. Ceci nous permettra alors de finaliser la partie 1 sur les manières dont les interviewés mobilisent leurs propres ressources personnelles et intimes pour faire face au désordre et à ses conséquences, en définitive pour reprendre le cours de La vie, avant de pouvoir envisager de reprendre celui de LEUR vie.

1.2. Reprendre le cours de la vie

1.2.1. Famille et entourage

1.2.1.1. Reproduction d'un schéma familial déjà compliqué...

Richard ne connaît rien de « *l'histoire familiale du couple* », mais « *c'était pas folichon* ». Sa grand-mère paternelle s'installe ensuite à la maison et devient le pilier du foyer : « *sans elle, je pense que j'aurais été placé, ou un de mes oncles m'aurait pris chez eux* » ; « *c'était une guerrière (...)* Elle a été super

gentille avec moi, mais elle n'avait pas le temps d'être dans l'amour ». Son père s'enfoncé dans l'alcool et devient exécration : pas de violence physique, mais verbale et quotidienne. Il rabaisse et insulte Richard à la moindre occasion (« *bon à rien* », « *fainéant* »). Sa sœur, à 18 ans, part faire ses études sur Grenoble. Il ne l'a pas revu depuis 25 ans. Il parle de calvaire, même s'il vit ce quotidien plutôt bien dans le sens où c'était comme ça : « *j'étais bien, heureux, je me faisais engueuler tous les jours, mais pour moi c'était normal. Et à 16 ans, je commençais un peu à réfléchir, c'est là où ça a commencé à déconner sérieusement* ».

Le père de **Sophie** se suicide la nuit qui suit la signature du compromis de vente de la maison familiale, sa mère venait d'entamer la procédure de divorce. Sophie a beaucoup de colère contre son père et sa mère, mais elle se sent partagée, comme ses frères et sa sœur : « *la soutenir, c'était pas non plus très facile, parce que... lui apporter 100 % de soutien, c'était ne pas apporter de soutien aussi à notre père... c'était une situation un peu difficile* ». Sa mère porte cette culpabilité, cultivée aussi par la famille paternelle. Sa grand-mère tient la mère de Sophie pour responsable de la mort de son fils. La cellule familiale tient malgré tout, mais les relations sont parfois tendues, notamment entre Sophie et sa mère. Après un travail psychologique engagé chacune de leur côté plus tard, elles arriveront à parler « *sereinement* » du décès. Elles essaient plutôt de le comprendre, de retracer le parcours de son père, son éducation. Elle garde de la colère contre sa grand-mère paternelle (morte il y a peu).

Les parents de **Nicolas** n'entretenaient pas de relations très proches avec le reste de la famille. Sa sœur, 15 ans plus âgée, avait fondé son foyer. C'est elle qu'il voit le plus régulièrement et il est dingue de sa petite nièce. Il voit sa grand-mère ponctuellement. Sa mère décède alors qu'il est un jeune adulte, il se sent complètement livré à lui-même puisqu'il n'a d'autre choix que de tout assumer seul. Le reste de sa famille, si elle a été présente aux enterrements, brille par son absence ensuite :

« quelles personnes normales, enfin normalement constituées ou psychologiquement stables, va laisser un gamin de 22 ans se débrouiller tout seul après ça ? Et je me dis : tant mieux... au final, parce que j'ai pas besoin d'eux, ils sont jamais venus m'aider et au final, je m'en sors très bien sans eux, donc pour moi, c'est comme si c'était pas ma famille [...] c'est sur le papier, sur l'arbre généalogique, ma famille pour moi, c'est rien [...] C'est assez triste de se dire que la famille est même pas là pour aider, mais bon ».

Avant le décès du père de **Jeanne**, ses parents sont séparés. Lui « *était avec une autre nana, mais il voyait quand même ma mère* ». Elle a peu de souvenirs de son enfance et vit alors avec sa mère et sa petite sœur. « *La mère de ma mère (...) elle est pas venue quand il est mort, elle est restée dans ses vacances, c'est pour montrer un peu la folie quoi* ». Avec les grands-parents paternels, c'est lourd : « *il y a eu une obligation de garder ce lien. Et de les voir alors que, moi, j'en avais pas envie et que c'était HORRIBLE à chaque fois* ». Ils ont même pensé faire un procès à sa mère, car ils ne les voyaient pas assez : « *Je pense qu'il y a eu un truc..., vous pouvez plus vraiment exister parce que lui, il est mort, donc en fait, votre existence, ça nous rappelle sa mort tout le temps (...) ça fait des rapports mêlés de haine en fait, mêlés de haine et d'amour* ».

Suite au décès, Jeanne se souvient être devenue tyrannique, un « *démon* » : « *avec ma sœur, j'étais un peu un tyran, et elle, elle m'obéissait (...) ma mère c'était compliqué parce que, en fait, on s'engueulait beaucoup (...) toute l'adolescence* ». **Jeanne** est très accrochée à sa mère, elle a peur qu'elle meure à son tour : « *C'était fou. J'étais hyper accrochée à ma mère (...) je m'inquiétais tout le temps, tout le temps, tout le temps pour elle, je me demandais tout le temps : est-ce que, elle aussi, elle va mourir ? Si j'avais pas de nouvelle, en deux secondes, je me disais : ça y est, elle est morte* ».

Le beau-père de **Jeanne** intègre la famille à peu près un an après. Tout se passe bien au début, mais : « *un truc, moi qui me gêne vraiment c'est d'avoir jamais senti qu'il m'aimait en fait, alors que je vois qu'il aime L. (...) il a pris une place de devoir à mon égard et de responsabilité du coup qui est vachement culpabilisante en fait parce que des fois il y a des trucs, je sais qu'il les fait pas parce qu'il a envie de les faire, il les fait parce qu'il pense que c'est juste de les faire comme ça, c'est moral... Et du coup ben c'est trop chiant* ». Son beau-

père fait tiers séparateur entre **Jeanne** et sa mère : « *il faisait vachement barrière en fait, pour je pense la protéger, pour mettre des limites tout le temps (...) très agressive, très... Fièvre, (...) Genre, c'est moi qui décide et j'en ai rien à foutre que vous soyez des adultes, enfin, c'est... J'ai autant de pouvoir, de place et d'importance que vous, on est à égalité* ».

Lors des ARC, **Alicia** dit elle aussi être devenue un « tyran » entre 8 et 17 ans, elle éprouve aujourd'hui de la difficulté à reconstituer les relations avec sa mère et sa sœur, qui lui ont pardonné, mais elle s'en veut encore beaucoup malgré tout.

1.2.1.2. Restent soudés, malgré difficultés...

Selon **Élodie**, les liens familiaux se sont resserrés suite au décès de sa mère, « *tout en ayant une possibilité d'élasticité entre certaines personnes* ». L'affection est très forte entre son père et ses grands-parents maternels, qui le considèrent comme leur fils. Par contre, c'est plus compliqué avec la « remplaçante » et son caractère peu apprécié. Élodie constate aussi une certaine pression à ne pas faire de vagues, à ne pas rajouter du malheur au malheur en quelque sorte, comme une d'injonction à faire famille, comme pour sa tante : « *ça lui pèse je pense, de se dire qu'elle peut pas agir comme elle aimerait et que si elle a envie de dire merde à sa sœur, elle peut pas parce que les parents derrière : bon, quand même, on a déjà perdu une de nos filles, on n'a pas envie que les deux dernières s'embrouillent* ». Peu de temps après le décès, un oncle et une tante sont sur le point de divorcer et son oncle fait une tentative de suicide. Ils divorcent, mais s'attirent les remontrances d'une partie de la famille sous prétexte que le malheur venait de frapper la famille.

Carole décrit une famille idéale, très aimante, soudée, insouciant avant le décès de son père, et qui mène une « *vie douce* ». Les liens sont très forts avec la famille paternelle, c'est un grand clan, il y a souvent de grandes réunions familiales. Le « *verniss qui craque un peu* » est la découverte par sa sœur aînée qu'elle n'est pas la fille biologique du père de Carole.

Les familles maternelles et paternelles ont été très présentes. Carole est très entourée par ses sœurs, encore aujourd'hui : « *elles m'ont sauvée aussi. J'étais la petite sœur, elles se sont énormément occupées de moi, elles étaient très prévenantes avec moi et j'ai été un peu portée* ». Son grand-père paternel devient un « *substitut paternel* » extrêmement important, jusqu'à son décès lorsqu'elle a 13 ans : « *après c'est vrai quand il est décédé, je pense que je me suis vraiment sentie orpheline* ». Enfant, elle se souvient qu'après le décès de son père, « *il y a eu quelque chose qui s'est brisé (...) La fête, c'était terminé. C'était les Noël sans lui, c'était tous les bons moments rappelaient son absence, donc je pense que, ouais, nous petit à petit on n'y allait plus parce que c'était trop compliqué* ». De la distance est prise au fur et à mesure. Deux ans après, la mère de Carole décide de déménager dans la région parisienne pour se rapprocher de ses sœurs. Plus tard, le décès du grand-père paternel scelle la césure en quelque sorte.

Bruno parle d'une famille unie avant le décès de sa mère, et qui le restera après. Son père est son premier et plus solide soutien. Sa grand-mère paternelle vit dans l'hôtel et il la voit tous les jours. Il est également « *très très très proche* » de ses grands-parents maternels et de ses oncles et tantes. Son frère revient travailler avec eux à l'hôtel ; le père et ses fils vont travailler pendant 3 ans tous les trois. Sa sœur devient infirmière, elle vit et travaille dans une autre ville, « *mais on la voit régulièrement* ». Le décès n'a donc pas altéré, mais maintenu sinon renforcés des liens déjà assez forts et resserrés au sein de famille : « *Je crois que les forces elles étaient déjà là avant quoi. C'est qu'on avait des beaux liens, des bons liens, et qu'on les a pas perdus. Et tu vois les mots de mon père quand il nous annonce qu'elle est morte, en redescendant, avec les pompiers, c'est : "On va continuer à être fort ensemble" quoi, et en se serrant quoi, et je pense que ça, ça reste. C'est pas pour rien et ça reste. Donc ça a été la force quoi* ».

Enfin, **Sofiane** se définit comme un « *orphelin privilégié* », car, bien qu'ayant perdu sa mère à 3 ans et son père à 12 ans, les proches parents ont fait front ensemble, aussi bien en France qu'au Maroc : « *la plus belle chose qui me soit arrivée dans ma vie, c'est d'avoir une famille multiculturelle (...) je pense que toutes les réussites que j'ai eu sont liées à ça, toutes ! (...) j'avais deux familles... soudées, qui s'entendaient, qui se sont jamais engueulées, qui se sont jamais tiré la couette ou quoi que ce soit. Des gens modérés, des gens réfléchis, des gens qui prennent en compte l'avis des autres et ça, je pense que ça fait toute la différence, donc si vous avez un truc à retenir de tout cet entretien pour moi c'est ça, il faut marteler ça aux familles des orphelins, c'est que tout dépend d'un cadre !* » Tout au long de l'entretien, Sofiane n'aura de cesse effectivement d'évoquer l'importance du soutien familial, aux côtés de celui des amis que nous évoquerons plus bas.

1.2.1.3. Le parent restant

Étant lui-même sous le choc, le parent restant assume comme il le peut son rôle. Cela a été le sujet de plusieurs échanges lors des ARC. Plusieurs participants ont évoqué le « *parent isolé, défaillant* » pour souligner l'importance de la « *vérification systématique de l'état du parent qui reste (et) rappeler à l'enfant qu'il n'a pas à prendre en charge la douleur du parent restant défaillant* ». Avec l'assentiment de plusieurs participants, **Karine** insiste sur cette défaillance du parent restant comme risque (dépression, chantage affectif/suicide, « *parent mutique* ») et de la déception de l'enfant face à la réaction des adultes. **Nadia** dit d'ailleurs « *ça veut dire que l'enfant se sent doublement abandonné* ». **Aurore** est intervenue elle pour évoquer sa mère « *fragile* » psychologiquement et dont elle doit s'occuper aujourd'hui. **Lise** évoque sa mère qui s'est effondrée pendant plusieurs années et dit avoir été « *parentalisée* » et qu'elle n'a « *jamais pu en parler [...] ma mère ne pouvait pas faire plus* ».

Alimentant les échanges, Karine reprend et dit que « *le parent restant tente de sauver sa peau* ». **Franck**, plutôt mutique jusque-là, demande si « *on parle du déni de responsabilité ?* » tout en disant qu'il « *faut comprendre le deuil et la tristesse du parent restant* ». **Richard** et **Éric** évoquent des choses similaires, témoignant que le parent survivant n'était pas à l'écoute, pas plus l'entourage proche et élargi (village). **Mélanie** dit s'être sentie abandonnée par son père qui n'a presque jamais rien dit au sujet de sa femme. Encore aujourd'hui, elle ne parvient pas à se dégager de ce sentiment d'abandon dans toutes les sphères de sa vie. **Christine**, dont le père a annoncé près d'un mois après le décès, n'a jamais vraiment pris soin d'elle-même, et plus de trente ans après, les circonstances du décès et la réaction de son père la freinent et lui donne l'impression de ne pas avoir avancé.

Certains ont aussi témoigné de la difficulté d'intégrer et vivre avec le nouveau conjoint du parent restant, comme **Élodie**. Selon elle, sa belle-mère « *gère mal le fait que c'est un décès et pas un divorce [...] des fois, elle oublie qu'on n'a pas choisi en fait de perdre ma mère. Que c'est pas mon père qui s'est séparé de ma mère [...] oui, ma mère est encore vachement présente* ». Pour autant, sa belle-mère a été une personne ressource et une figure féminine importante au moment de l'adolescence (les règles, la contraception et les premiers rendez-vous gynécologiques). À l'inverse, pour **Éric**, le fait que sa mère ne refasse pas sa vie avec un autre homme est selon lui un facteur aggravant, comme si sa mère lui signifiait que la vie ne pouvait pas continuer sans son père.

Le parent restant fait donc ce qu'il peut et parfois l'enfant perd, plus ou moins temporairement, son deuxième parent. Lors des ARC, il ressort un besoin d'indulgence pour l'entourage proche, mais aussi la nécessité d'accompagner et de veiller au parent survivant qui peut, malgré tout et malgré lui, aggraver le vécu du deuil des enfants. À l'inverse, nous avons recueilli tout autant de témoignages admiratifs et positifs sur le parent restant qui, par sa manière d'être et de réagir donne des clefs, des modèles ou contre modèle pour ses enfants.

La mère de Carole se transforme :

« Elle a révélé une force je pense qu'elle ne soupçonnait même pas elle-même, donc elle me le disait : mais du jour au lendemain, j'étais comme un soldat quoi... Pour dormir, elle me disait : je faisais le vide dans ma tête, je ne pensais pas... Je me réveillais le matin, je repartais, je me couchais le soir, je pensais pas, je me réveillais le matin, je repartais [...] m'occuper de mes enfants, être présente pour eux, pour ça, on n'a pas eu un basculement, j'ai pas vu une mère dépressive, j'ai pas vu de mère effondrée, elle tenait beaucoup, elle tenait, je la voyais pas pleurer [...] C'était un soldat, mais je crois qu'on était toutes des petits soldats, on était toutes devenues des petits soldats ».

La mère de **Marie** décide rapidement de louer des chambres de leur grande maison : *« du coup, j'ai jamais été seule, il y avait toujours du monde »*. Elle organise des ateliers de couture pour des femmes *« bourrées de problèmes »*, ce qu'*« elle a toujours fait »*. Sa mère conserve une approche particulièrement optimiste de la vie et offre l'image d'une mère très forte, au point d'en déstabiliser Marie : *« ça a peut-être manqué, je l'ai pas vu pleurer par exemple... Alors qu'il paraît qu'elle a pleuré avec les autres (...) alors moi, j'en ai retenu : il faut pleurer devant ses enfants (...) Parce qu'après ça leur donne l'autorisation de pleurer »*. En contre point, **Paola** nous écrira que sa mère a été elle aussi très forte, mais formule également ce qui peut arriver, à savoir la *« tendance de la maman à s'oublier, à se sacrifier »*.

Le père d'**Élodie** est soutenu par les tantes (lessives, repassage, ménage), mais *« il faisait pas rien avant, et puis là, il s'est mis à faire tout ! »* Élodie elle a tout de suite participé et avait une *« j'avais très envie d'aider donc je le faisais facilement »*. Elle passe beaucoup de temps avec ses grands-parents maternels, ou avec la tante paternelle, notamment quand celui-ci va à la chasse : *« le jour où je verrai plus mon père chasser que c'est là qu'il y aura un sacré problème ! Parce que, outre le fait de chasser, il sort, il se promène dans la nature, il adore ça, il gambade, il explore, il est avec ses amis, etc., (...) Je me disais que c'est normal, qu'il avait besoin de ffff souffler, aller voir ailleurs »*.

Bruno lui insiste sur la force de son père, d'autant plus avec le recul et en étant lui-même papa aujourd'hui : *« Il a assuré, même si je pense qu'il savait pas s'il prenait les bonnes décisions [...] moi je lui dis toujours : au moment où j'avais besoin de temps tu me l'as donné, et au moment où y avait besoin d'être là, vraiment là et de me dire "tu viens bosser avec moi", c'est ce que tu as fait ! Et, franchement, c'était parfait quoi ! C'était parfait ! C'était dans le bon timing à chaque fois »*. Si Bruno ne reparle jamais des causes du suicide avec son père, il témoigne d'une relation privilégiée où ils se comprennent sans se parler, où le soin de l'autre et la tendresse (pendant un temps, son père s'allonge à côté de lui sans rien dire le matin au réveil), le *« partage »*, sont suffisamment présents pour se passer en partie des mots.

Corrélée à la situation du parent restant, la question financière a été abordée, mais la majeure partie des interviewés disent ne pas avoir (trop) ressenti un changement radical ou tout du moins qui les mettent particulièrement en difficulté pour la suite de leur vie. Ceci n'exclut pas que les parents aient eu des difficultés et que les enfants les aient ressentis parfois, mais cette question financière n'est pas prégnante dans les discours.

Des interviewés comme **Louis** et **Brigitte** ont aussi témoigné des soutiens en *« nature »* de la part de voisins ou d'amis (garde, nourriture, etc.). Certains ont ressenti qu'il fallait faire un peu plus attention aux dépenses, mais la seule précarité relevée se situe lors du passage à l'âge adulte, pour certains, le financement des études ayant été un peu difficile ou plus difficile. **Kévin**, **Nicolas** ou encore **Alicia** ont mobilisé des Assistantes sociales au CROUS⁶, ont pu obtenir des bourses ou encore ont découvert la MUTEX et en bénéficient encore lors de l'entretien. Nous reviendrons sur ce sujet en préconisation.

⁶ On peut retrouver un écrit de l'ASS d'un Crous qui a bien voulu nous faire part de analyse, voir Annexe 5.

Enfin, le décès du parent et ses conséquences ont pu générer le besoin de déménager. Deux ans après, c'est une nécessité pour la mère de **Carole** pour prendre un nouveau départ, elle veut se rapprocher de ses sœurs, partir de cette maison familiale qui lui pèse et veut aussi se libérer du « regard » des habitants de leur petite commune. Pour Carole, « *quitter ma maison, quitter ce cocon familial, c'était quitter notre père réellement encore, ouais, une deuxième fois* », mais elle estime que sa mère a fait le bon choix : « *Le regard des gens a changé sur nous, c'est-à-dire qu'on était les pauvres petites filles de... qui avaient perdu leur papa [...] ne plus être cette famille un peu marquée par la douleur, par le décès de voilà, c'était assez ouais... libérait... ouais, ça pouvait nous libérer d'une certaine manière* ».

Élodie évoque des raisons similaires, « *ma grand-mère sortait même plus en fait, enfin, si elle sortait, elle va en ville : alors ça va ? Vous vous en remettez, etc., et ça, chaque fois (...)* Et la petite comment ça va ? Est-ce que vous arrivez à avancer, est-ce que si... Donc, ça la remettait dedans ».

Sofiane doit lui, au décès de son père, venir habiter chez ses grands-parents :

« j'ai détesté cette idée, j'ai grandi à l'A., je perds ma mère, après je perds mon père, maintenant je perds mes potes ?! Pour aller habiter dans un autre monde, franchement c'était un autre monde, et enfin c'était trop trop de choses d'imaginer ça (...) je restais encore accroché à Grenoble qui... c'est devenu un mythe pour moi Grenoble, un truc sacré ! Et je ne voulais pas quitter Grenoble, j'appréhendais énormément ».

1.2.1.4. Fratrie

Nous n'avons pas recueilli d'éléments suffisamment prégnants et il serait nécessaire de l'approfondir. Voici toutefois quelques citations qui donnent à voir l'essentiel des discours recueillis.

Adrien avoue que le décès de son père ne les a pas spécialement rapprochés et **Richard** dit que sa sœur l'a « *abandonné aussi* ». Pour **Mélanie**, elle est l'aînée, elle a deux frères. Bien qu'ils s'aiment beaucoup, il y a une véritable difficulté à échanger entre eux, l'un habite près de chez elle, mais ils se voient très peu et l'autre est dans le nord de la France, elle le voit d'ailleurs plus souvent : « *C'est moi l'aînée donc c'est moi qui prends soin d'eux, et puis c'est tabou, on parle pas de ma mère, je ne sais même pas comment ils l'ont vécu, en douze ans, on en a peut-être parlé deux fois* ».

La fratrie de **Sophie**, se serre les coudes, bon gré, mal gré, ils ne parlent pas vraiment du décès de leur père, mais ils prennent soin des autres. Elle se souvient devenir plus maternante avec sa sœur. Son plus jeune frère (qui a découvert son père mort) prend la place du père, notamment auprès de sa petite sœur, ce qui générera des relations assez conflictuelles entre eux quelques années. Et il donne des leçons d'éducation à sa mère. Sophie pense qu'il a pris la place du père. Sa petite sœur, « *elle s'est murée complet* ». Sophie essaie malgré tout d'engager la discussion de temps à autre : « *mais à 11 ans, c'était juste impossible* ». C'est vers 17 ans qu'elle commence à éprouver le besoin d'en parler et surtout elle demande qu'on lui parle de son père. Elle demande aussi à Sophie un contact de psychologue. Son frère plus âgé est un peu plus en retrait et a fait son chemin de son côté, avec l'aide une chamane.

Lorsque **Carole** décrit comment elle et ses sœurs ont ensuite vécu et grandi, elle fait peu ou prou 3 portraits types. Sa sœur aînée est plutôt révoltée et en colère, avec une : « *grosse crise d'adolescence [...] qui fuguait* » ; sa sœur du milieu : « *elle avait 10 ans, elle a été un peu le support de ma mère, je pense. La raisonnable qui aidait ma mère, qui faisait pas de vague* » et Carole, la petite, plutôt la perdue, qui a du mal à comprendre ce qu'il se passe et « *partait un peu en vrille quand même parce que scolairement, c'était pas ça [...] J'étais en souffrance* ». Lors des ARC, **Nadia** dit avoir été « *consciente de la douleur de mon papa qui devait gérer sa peine, travailler (travail de nuit), s'occuper de 3 enfants en bas âge* », se voit très vite responsabilisé vis-à-vis de ses cadets : « *sentiment de devoir veiller sur mon frère et ma sœur* ».

Dans ces ateliers, il a souvent été relevé que les sentiments des enfants (quel que soit leur âge) ne sont pas suffisamment pris en compte ; qu'on a souvent été assez peu attentif, voire indifférent aux émotions qu'ils éprouvent. **Édith** se souvient de paroles qui l'ont blessée enfant, comme lorsque de la famille ou des voisins réconfortent, un peu maladroitement, sa maman : « *C'est la vie* », mais surtout : « *T'inquiètes pas pour les filles* » ajouté au fait que « *personne n'est venu me voir* ». **Alicia** va dans le même sens : « *Tout le monde est désolé pour toi, mais ça s'arrête là* ». D'autres témoignages pointent un « *tabou* » de la mort, une retenue de la parole, notamment au sein de la famille (« *tabou famille* ») ; certains précisent : « *sujet tabou : disparition immédiate des effets de la personne* ». **Sandrine** note elle : « *Verbalisation en famille et pas [de remarques comme] « Tu n'avances pas* ».

Enfin, soutenir la parole contribue à la relation parent/enfants et à restaurer la place de chacun. Certains observent aussi que « *ne pas parler* » est, pour l'enfant, une volonté plus ou moins consciente de « *préserver son parent* ». **Éric** dit l'inverse, car lui-même a refusé d'en parler, mais d'abord pour se préserver lui-même de la charge négative de la mort, d'autant plus qu'il subit en l'espace de deux ans quatre décès parmi les membres de sa famille proche.

Globalement, il ressort que la famille, même si elle est un des lieux dans lesquels se nouent et sont vécues des situations problématiques, reste de manière assez partagée un soutien essentiel malgré tout, même si comme le dit avec force **Alicia**, « *la famille ne suffit pas* ».

1.2.1.5. Les amis

Kévin sort beaucoup avec ses amis. Il profite des vacances d'été qui suivent le décès pour partir avec eux à un festival : « *elles m'ont dit de venir pour m'aérer un peu... Et elles ont eu raison ! (rire)* », Mais il boit beaucoup, de plus en plus et jusqu'à boire beaucoup trop à son goût : « *il fallait que je m'occupe, que je m'occupe l'esprit, il fallait que j'arrête de réfléchir trop et puis c'était l'occasion d'avoir des bons moments avec les collègues* ». Il se soûle tous les deux jours et continue sur ce rythme quelques mois, mais ce qui lui fait du bien commence à devenir un problème pour lui.

Nicolas ne dit rien pendant longtemps à ses camarades de promo à la fac qu'il connaît depuis peu : « *j'aime pas que les gens s'apitoient en fait sur moi, et même si on me dit : mais, non, mais on s'apitoie pas ! Ben si... il y a quand même, pas forcément de la pitié, mais un peu de heeenn... comme ça, et ça m'énerve* ». Maintenant qu'il les connaît plus, non seulement il leur a dit (plusieurs mois plus tard), mais il s'ouvre de temps à autre avec eux : « *ils ont vraiment une place assez importante, je pense que c'est quand même important d'avoir des amis ou des potes qui nous entoure [...] si j'avais... décidé de le dire tout de suite peut-être que heu ça se serait pas moins mal passé, mais j'aurais été plus serein de me dire : ben, voilà, il y a des gens qui le savent si j'ai besoin* ».

Adrien : « *je l'ai aussi beaucoup caché à mes copains [...] qui m'ont même dit d'ailleurs « mais tu aurais dû nous en parler (...) je l'ai fait en fait quand j'ai été un peu acculé. Non pas que j'avais honte ni rien, mais pfff, je sais pas, j'osais pas en parler, c'était une pudeur – j'étais assez timide* ».

Sofiane, lui aussi exprime tout au long de son entretien la place importante de ses amis qu'il associe à l'école et à son quartier :

« j'avais épuisé mes deux vies, comme dans les jeux vidéo, ça y est c'était fini, je n'avais plus de parents, et je pense que ça les a marqués, vraiment ! Et j'ai eu l'occasion d'en reparler avec eux quand on était adulte, qu'on avait la vingtaine [...] quand t'as perdu ton père, mais c'était la catastrophe ! et c'est pour ça qu'au niveau des potes, du climat, à l'A. (quartier de Grenoble), il y avait quelque chose de fort à ce niveau-là, les gens ils avaient une maturité à ce niveau-là... et du coup, ils ont pas fait cours ce jour-là [...] et ils m'ont tous écrit des lettres, et je les ai toujours [...] des trucs très positifs dans mon souvenir : « on est là » « on va faire ça dès que tu reviens » enfin des trucs très positifs [...] ils m'ont dit « la prof elle a

pleuré », et ça les a touché ! Et ça... ça m'a réconforté, ça m'a beaucoup réconforté [...] j'ai été traité différemment c'est sûr, mais jamais négativement, jamais dans le sens péjoratif, c'est vraiment quelque chose d'important, et que ça soit dans la famille ou au bahut, après on m'a jamais parlé, quand j'étais con j'étais con, on s'embrouillait, etc., mais j'avais quand même un climat favorable à l'acceptation du truc... alors il y avait des côtés très religieux... les musulmans qui disaient « ah c'est le destin », beaucoup de mamans de mes potes qui sont venues me voir, y a des potes qui ont fait une quête pour moi, je suis revenu je me suis retrouvé avec un sac d'argent (rires) ça c'est l'A., « tiens avec ça tu t'achèteras des Air Max [...] j'étais content [...] je me disais putain les gens ils se sont mobilisés... mobilisés ! ».

1.2.2. Le retour à l'école et le suivi dans le cadre scolaire

Lors des ARC, un groupe a insisté sur la pression que la famille et les proches peuvent mettre sur les enfants : « *sois gentille, travaille bien à l'école* », expression type qui peut les aider à tenir, mais aussi être une pression trop forte, d'où des résultats en baisse ou des problèmes de comportement (« toujours collée ») comme pour la sœur d'**Alicia**. Certains ont également ressenti par rapport aux études ou choix des études, en fait un « *non-choix* ».

En fait, les discours recueillis corroborent ce que d'autres avant nous ont déjà bien documenté, entre un surinvestissement du cadre scolaire et une incapacité à retourner à l'école, mais aussi une scolarité sur laquelle le décès n'a pas de réelle incidence. C'est pourquoi nous choisissons de n'évoquer qu'une seule situation, selon nous symptomatique des difficultés que beaucoup d'interviewés ont exprimées.

Après le suicide de mère, **Bruno** a « *blocage* » : « *J'arrive plus à aller à l'école* ». Il fera « *une année blanche* » et son père « *s'est rendu compte aussi que j'avais simplement besoin de temps quoi, et il me l'a donné* ». Il passe un an entre télé, réflexion, rêverie et entame un travail avec une psychologue (voir plus bas). Un an plus tard, Bruno retourne à l'école, mais n'arrive « *plus du tout* » à travailler. Comme il a des facilités, ça « *passé (...) j'arrive vraiment en slip, en slip total. Et voilà, mais bon j'ai le bac voilà* ». Ensuite, en étude à Grenoble, les choses se répètent, deuxième « *année blanche* ». La famille se concerta, et on décida d'une inscription pour la rentrée suivante en IUT, plus « *scolaire* », plus cadré. Bruno sera pris à ce moment-là de douleurs abdominales récurrentes et inopinées, qui l'écartèreront définitivement des études. Il décide par lui-même cette fois-ci : « *là c'est la première fois où je prends vraiment une décision (...) clairement le message que me dit mon corps c'est stop quoi. Les études stop [...] mon père justement en amont de ça me dit « ok », quand on en discute, « par contre tu restes pas sans rien faire (...) tu vas bosser avec moi* ». Il travaillera avec son père beaucoup plus longtemps que prévu, et c'est probablement ce qui va lui permettre – à la fois le soutien de son père et l'activité – de retrouver peu à peu prise sur sa vie. Vis-à-vis de l'école, il dit lui-même que c'est une forme de court-circuit des évidences qui rend l'école impossible à ce moment-là. C'est le sens même de l'école, en tant que perspective d'avenir, qui est mis en question, alors qu'il ne l'avait jamais été jusque-là. C'est un besoin de mise en suspens (en attente et en suspension), en réflexion, du sens de sa vie/de la vie. La mort de sa mère faisant comme un « *décliv* » : « *une cassure* » qui « *t'oblige à te poser des questions, sur toi, sur ce que tu veux faire, sur la vie tout court* ».

Au-delà de cette situation, le retour à l'école cristallise bien les enjeux autour de l'école, aussi bien pour le vécu des enfants que sur la posture à adopter pour les adultes. C'est l'occasion d'illustrer ce qui a pu fonctionner pour certains interviewés. Lors des ARC, le « retour à l'école » est mentionné comme une situation problématique : « *Annonce officielle dans la classe, aucune attention du corps enseignant. Tout sauf le déni* ». Alicia note que personne ne s'intéresse aux orphelins et que rien n'est fait, ni au moment du retour à l'école, ni après. **Karine**, orpheline et directrice d'école, ajoute que rien n'est fait en matière de formation ou bien de dispositif. Les participants formulent alors les préconisations suivantes : « *Préparer l'enfant, être explicite sur le retour à l'école* », ne pas avoir « peur des mots » et une « formation de l'enseignant à la transmission de la nouvelle du décès ». Au-delà des choses qui peuvent avoir manqué, nous optons ici pour ce qu'on retenu les interviewés comme celles qui les ont soutenues.

Nadia, comme **Sofiane** également, évoque « *la bienveillance de ses camarades de classe* ». Alors au lycée, Adrien se souvient en terminale : « une petite quête (...) ça m'avait touché qu'il y ait un truc, qui vienne aussi des élèves eux-mêmes (...) la prof avait mis « a eu de bonnes raisons de perdre pied (...) je me suis dit bon il y a des gens qui savent, et qui comprennent un peu, et c'était pas une excuse particulière ». À l'inverse, Marie veut très vite retourner à l'école (catholique). Elle sera même choquée par la réaction d'un oncle : « mais Marie, quand même ! Tu vas à l'école lundi ! ? Je dis : ben oui ! Pourquoi ? ! Ton père est mort ! Ça m'avait choquée, qu'il me dise ça ! Alors moi, je vois bien le dessin de Sempé : Vieux con ! Le jour de son retour, l'annonce est faite à ses camarades de classe pendant « la vie ». Elle n'y assiste pas : « après j'étais directement dans la classe, genre, comme si de rien n'était (...) j'ai eu quelques regards, mais bon j'ai eu tout de suite la super pêche, donc on m'a pas du tout embêtée. Ou genre, être regardée avec pitié, je voulais pas de pitié ».

Élodie manque l'école une semaine, elle est alors en CP et demande à revenir rapidement. Le jour de son retour à l'école, la directrice l'accueille et l'accompagne dans sa classe :

« elle a dit : Ben voilà, Élodie revient, vous n'avez pas à... Vous comporter bizarrement avec elle, etc., ne vous inquiétez pas... Elle était vraiment très proche physiquement de moi, elle devait avoir ses mains sur mes épaules [...] elle m'a demandé, hein, avant, et elle a dit : si vous avez des questions, des choses à dire, dites-le maintenant et après on continue, la vie continue [...] elle voulait surtout me débarrasser des regards et de toutes les questions que les autres allaient se dire et de tout ce qu'ils allaient plus oser dire et d'ailleurs j'ai dit oui tout de suite, parce qu'il y avait pas de problème. Je savais très bien qu'eux allaient se poser des questions, et puis j'avais envie de leur dire en fait, c'était mes copains et mes copines [...] une copine dont j'étais très proche qui disait : Ben si on veut parler de notre maman, on en parle dans l'oreille et la directrice avait dit non... Non, pas forcément... Et elle m'avait demandé : Élodie qu'est-ce que tu en penses ? J'avais dit non, moi aussi j'ai une maman, vous en avez une, vous avez le droit d'en parler [...] avec le recul, je me rends compte que j'ai peut-être été assez mature par rapport à ça, ou du moins que j'ai su le gérer d'une manière facile... pour les autres ».

Élodie a apprécié la démarche, faite dans la « bienveillance » et

« surtout c'était pas trop quoi... C'était pas : on en fait tout un monde, on parle de ça pendant 100 ans, j'avais pas besoin de ça en plus, j'avais juste besoin que les enfants sachent, voilà, tout le monde sait, tout le monde sait que je sais, eux ils savent que je sais [...] comme ça il y a pas eu de gêne [...] un enfant de 7 ans comment il gère que son camarade a perdu sa mère quoi ? ! Du coup, quand il y avait besoin d'en parler, quand on avait envie d'en parler on en parlait ». D'ailleurs, une de ses copines de classe est très affectée : « on en parlait, mais c'était trois mots après on changeait de conversation, voilà, c'était en jouant ».

Le jour de l'enterrement, sa maîtresse organise une petite cérémonie : elle emmène les élèves dans la salle de garderie, ferme les volets et met une musique qu'aimait la mère d'Élodie et « *elle a dit : bon on pense à Élodie pendant 3 minutes* ».

Paola témoigne elle aussi d'une mère et d'une enseignante qui ont sût l'associer à ce qui lui arrivait : « C'est ma maman, en accord avec moi et motivée par la maitresse, qui a décidé que je reprendrais l'école à la rentrée des vacances de Noël. C'était une semaine après le décès [...] Ma maman a rencontré le directeur de l'école, avec moi, pour discuter de mon ressenti [...] mes amis me disaient que mon super papa allait leur manquer aussi. L'autre partie des élèves oscillait entre pitié envers moi et rejet, car j'étais la "fille dont le papa était mort", j'avais l'impression de faire peur comme la mort était dans ma famille.

Rien n'a été fait à mon retour et j'en étais contente, car cela était déjà assez dur d'affronter le regard des autres. Je sais juste qu'avant mon arrivée dans la classe, la maitresse a parlé aux élèves en leur demandant d'être gentils avec moi. La maitresse était plus attentive à mon bien-être, mais cela ne m'a pas gênée, au contraire ».

1.2.3. La fête des Pères / Mères

À leur manière, les prochaines citations expriment bien la complexité de ces célébrations pour certains professionnels, comment faire bien, comment marquer sa considération sans trop en faire ?

Jusque-là, **Richard** vit/ endure son quotidien sans trop s'interroger. Les moments où il se sent par contre à part sont les fêtes des Mères. Fabriquant ses cadeaux à l'école comme ses autres camarades, les siens sont destinés à sa grand-mère : « *Ben là j'étais plus dans la normalité ! Les autres savaient pourquoi ils le faisaient, moi j'étais pas dans la normalité, j'étais pas comme les autres* ». **Carole** en garde elle aussi un très mauvais souvenir : « *tu fais pas de cadeau de fête des pères, quoi, tu fais autre chose, je sais pas, tu fais le cadeau de la fête de ceux que tu aimes, ou je sais pas ce que tu fais, mais essaie de penser quand même à l'idée de ce que ça peut renvoyer à cet enfant quoi !* ». Il semble ici que Carole n'ait pas été du tout associé à ce qu'elle souhaitait faire ou ne pas faire.

À l'inverse, pour **Élodie**, faire comme tous les autres c'est important :

« on avait fait le dessin de notre mère au fusain, ben, elle m'avait dit : tu l'offriras à ton papa, voilà, elle m'adaptait un peu les trucs, elle me disait : est-ce que ça te va si on le fait ? Elle s'assurait que j'y trouve une utilité quand même, mais elle changeait pas tout pour moi et j'aurais pas voulu qu'on change tout pour moi... Au contraire parce que ce serait encore rappeler que : pauvre petite bichette ».

« J'aime qu'on ait de la considération [...], mais j'ai pas envie qu'on change les autres, qu'on oblige les autres à faire des trucs, voilà, eux, ils ont leur mère et tant mieux ! Donc, ça m'aurait plus pesé que, au contraire, on dit : bon ben on fait pas de cadeau de fête des Mères, non, j'ai bien envie de faire comme tout le monde, faire des dessins, c'est sympa ! ».

En entretien, une des veuves témoigne que, suite au conseil reçu dans une Maison Verte, son fils fait un cadeau de fête des pères qu'il lui offre et pose à côté du petit autel qu'il lui a consacré. La fête des Mères / Pères renvoie finalement à la tension entre vouloir être normal tout en étant parfois reconnu comme différent des autres. Il semble qu'elle pourrait souvent être atténuée, voire partagée, si on associait l'enfant et son parent restant. L'équilibre et les choix sont difficiles, mais comme l'écrit bien **Paola** :

« Forcément la fête des Pères fait ressortir cette différence d'être sans papa, tout comme les fêtes de Noël qui n'avaient plus cette atmosphère féérique [...] Les fiches de renseignement font mal aussi. En fait tout ce qui renvoie à l'absence de la personne, mais c'est aussi la réalité et ne pas l'affronter serait pour moi comme nier sa mort ».

1.2.4. Les personnes ressources

Lors des ARC, les groupes ont souligné l'importance de la mobilisation possible d'un professionnel (ASS, enseignant, soignant, thérapeute), qui puisse incarner une « *figure de soutien* », notamment lorsque, comme David, on a perdu ses deux « *tendeurs* » ou « *harnais de sécurité* ». Beaucoup ont souligné l'importance de « *savoir qu'il y a des gens disponibles si besoin* ». Un des groupes précise que « *spécialiste psy – ou pas* », il faut « *verbaliser* » et être « *écouté* » ; donner les moyens à la personne d'exprimer ce qu'elle a besoin d'exprimer, le moyen de « *communiquer sa souffrance* », que ce soit dans le cadre d'une thérapie, en faisant du « *dessin* » ou en écrivant une « *lettre adressée au défunt* ». Aux côtés de la famille et l'école, d'autres personnes et institutions peuvent donc accompagner les orphelins dans ce qu'ils endurent.

Bien qu'on leur ait conseillé généralement d'avoir voir un psychologue, certains interviewés n'ont jamais consulté ou alors n'y sont retourné. **Nathalie** : « *parce qu'on se plaint pas quoi tu vois ? Donc tu vas pas commencer à t'épancher sur tes petits trucs en allant voir un psy quoi, c'est pas un truc qui se fait !* » ; **Mélanie** : « *J'en ai vu peut-être 5 ou 6 mais pas régulièrement, j'ai pas fait une thérapie (...)* Les moyens financiers, pas la force, pas envie » ; **Franck** : « *Voir un psy n'est pas forcément la solution en soi (...)* il faut encore être capable d'y aller ». On n'a jamais proposé à **Adrien** d'aller voir un thérapeute et ensuite il n'y a

pas pensé ni ressenti le besoin, « *parce que j'avais l'impression de bien faire face, et de bien gérer (...) j'étais plutôt dans l'idée de me dire on passe à autre chose* ». **Richard** lui n'est pas convaincu du tout par le psychologue qu'il consultera à la naissance de son fils, mais insiste sur la place de son médecin traitant, qui d'ailleurs lui conseille l'hypnothérapie : « *Le simple fait de ressortir de cette personne et de se sentir super bien, comme sur un petit nuage, quelque chose que tu n'as jamais connu. Déjà les larmes aux yeux tellement t'es bien (...) le premier coup c'est énormément perturbant. On se demande qu'est-ce que c'est que ce truc, l'étape de transe, ce n'est pas mal, franchement ça vaut un joint.* » Les effets de l'hypnothérapie qu'il suit sont néanmoins de courte durée puisqu'il sera très atteint par les remarques de proches considérant l'hypnothérapie comme de la charlatanerie et laissant entendre que Richard était quand même un peu idiot d'y croire. Tout est à refaire dans un sens. Tout comme le psychologue, l'hypnothérapeute a donc besoin de l'adhésion du patient (et de ses proches).

Carole est allée voir un psychologue vers ses 9 ans, amenée par sa mère, mais elle « *séchant le psy (...) c'est vrai que je le subissais un peu, donc ça m'a pas aidée du tout* ». Par contre, elle y reviendra quand elle deviendra mère et insiste sur l'apport essentiel de la thérapie à son équilibre actuel.

Avant le psychologue, **Nicolas** a pu compter sur le soutien de son médecin traitant (comme **Kévin**) et sa kinésithérapeute (ou son ostéopathe comme **Évelyne**). Le premier le suit étroitement et lui prescrit des antidépresseurs qu'il arrête après quelques mois. Avec sa kinésithérapeute, il soigne ses douleurs physiques. Malgré des réticences, il consulte un psychologue au Centre de Santé du Campus, car il se sent coincé, ça ne va pas. Et ça se passe très bien, même si :

« les premières fois, les 3, 4 premières fois, ça m'a beaucoup... comment dire... ça m'a énervé, déjà... parce qu'il touchait, il s'amusait on va dire à essayer de me faire sortir pour vraiment comprendre d'où ça pouvait venir et en même temps, ça me fatiguait, ça me bouleversait ». Il prend conscience qu'il avait besoin d'un tiers : « j'aurais pas pu prendre conscience tout seul parce que je suis dedans et avoir un avis extérieur [...] oui, mes amis, j'en parle, ça me fait du bien, mais c'est pas pareil ».

Bruno

L'année qui suit le décès de sa mère est « *fantomatique* », mais avec des rendez-vous hebdomadaires avec « *la psy* ». Ce travail porte ses fruits et se révèle essentiel pour sa vie d'adulte : « *je pense que si ça va aussi bien maintenant, c'est clairement grâce à ça, enfin vraiment hein ! Je me rends compte maintenant de ce que ça m'a donné comme outils en fait, pour la vie de tous les jours quoi enfin c'est énorme, énorme, énorme !* ». Il reste surpris lorsqu'un an après, elle lui dit qu'ils n'auront pas besoin de se revoir :

« on s'arrête ? Vous êtes sûr ? Ça va bien ? [...] elle m'a dit « Moi j'ai vu arriver un petit garçon qui était toujours renfermé qui était dans son truc, là maintenant tu es quelqu'un qui s'exprime qui.. , voilà qui a perdu sa maman c'est sûr ça va rester, mais.. , mais tu es en train de le gérer [...] le décès de ta mère ça fera partie de ta vie il faudra continuer à.. , ben à vivre quoi ».

Sofiane

« je les ai rejetés tout de suite, pour moi j'assimilais vraiment le psychologue avec le fait d'être fou ou d'avoir un problème, j'étais pas fou, et j'avais pas un problème, j'avais pas de problème, le problème il était arrivé, tu vois ce que je veux dire ? c'était inévitable, qu'est-ce qu'il va faire le psy ? Il va m'expliquer que parce que je vais pas bien c'est parce que mon père il est mort ? Tu vois le truc ? j'en reparlais avec une cousine à moi qui est sophrologue (son oncle dit à cette cousine) il a juste besoin d'un truc qui lui apprenne à me détendre, tu vois par exemple la sophrologie tu vois c'est un truc qui m'a intéressé parce que ça se trouve physiquement y a des choses à détendre... physiquement, c'est pas de la psychanalyse, mais parce que le corps à un moment il s'est tendu de truc négatif... et j'ai pas envie d'aller voir un psy, mais attention je peux conseiller à quelqu'un d'aller voir un psy si il ressent le besoin d'aller en voir un, mais moi je t'avouerais que je me sentirai mal avec ça parce que je perdrais cette idée de l'affrontement, de me battre, tout seul. Et est-ce que je me confie à des gens en dehors ? Oui mes potes »

1.2.5. Des réactions symptomatiques face à la mort

En suivant une certaine chronologie des événements, nous avons pu observer de nombreuses réactions face à la perte. Pour clore cette première partie, nous les compléterons par celles évoquées comme étant parmi les premières, juste après le décès, mais qui pourront aussi resurgir à moyen et long terme. Elles sont finalement des réactions symptomatiques face à la mort.

Le décès d'un parent a clairement des répercussions sur le plan de la sécurité ontologique. Nombreux sont les interviewés à ressentir intensément la peur de mourir et la peur de perdre d'autres proches. **Alicia** s'est beaucoup « accrochée » à sa mère : « *Je suis terrifiée que ma mère parte aussi !* » Corrélée l'angoisse de l'abandon revient souvent dans les discours, comme **Karine** dont la mort du parent « *génère des syndromes abandonniques* » ou **Sophie** qui a peur de perdre à tout instant : « *la confiance de la vie est entamée* ». Les deux associeront également la perte à un manque physique, comme d'être « *handicapé* ».

On repère également dans les champs lexicaux deux réactions idéales-typiques des humains face de la mort : la *stupeur* et la *fureur*. **Édith** évoque longuement son incompréhension, sa révolte et son désarroi. **Antoine** a pu être très violent comme on a pu le voir plus haut. **Franck** dit avoir été « *stoïque* » et note qu'une fois sortie de la « *sidération* » des premiers temps il est devenu un « *maniaque du contrôle* » (manière de gérer/réguler sa peur, de limiter les incertitudes et les désordres possibles : « *je veux savoir ce qui se passe* » ; il ne s'engage par exemple dans projet que lorsqu'il sait que « *ça va bien se passer, que ça va aboutir* »). Il a, pourtant/justement, bien conscience qu'on ne contrôle pas tout, voire qu'on ne contrôle pas grand-chose : « *tous les jours, je contrôle pas* », « *j'en suis conscient, mais ça ne change rien* »⁷. **Alicia** dit être devenue « *tyrannique* » avec ses proches, envers sa petite sœur et sa mère, mais envers elle-même également, et peut-être surtout puisqu'elle dit avoir fait plusieurs tentatives de suicide, s'être scarifiée, comme une fureur retournée vers soi⁸. Après avoir pris conscience qu'elle ne reverra pas son père, elle entre dans une « *rage noire* ». Non seulement son père lui manque, mais elle est particulièrement « *en colère contre lui* », notamment parce qu'elle comprend que son père (malade) avait peut-être

« *aussi envie de partir [...] qu'il était aussi temps pour lui de partir et qu'il, en avait envie quoi* » : « *Et euh, et ça m'avait mis tellement en colère ! De me dire qu'il pouvait vouloir ! m'abandonner ! enfin nous abandonner, et surtout m'abandonner moi ! Ah non ! Et du coup ben... J'étais en colère. Et je lui parlais, enfin je l'insultais de tous les noms et j'étais, mais vraiment, mais, furieuse ! Pendant très longtemps j'ai été (Silence ému) Non, j'étais dégoutée, j'étais en colère ! Pour moi c'était pas possible qu'il ait eu envie, de me laisser !* »

D'autres ont pu clairement ressentir plus ou moins clairement au début, un soulagement après une longue maladie (**Sophie**, **Adrien** par ex.) ou encore ressentir comme une libération d'un carcan familial qui les aurait étouffés (**Nathalie**).

Certains ont aussi réagi en cherchant à s'évader. Par les loisirs comme la lecture et la musique. **Richard** lit énormément (le club des 5 ou l'histoire géographique), au côté des agneaux et des chèvres, c'est ce qui le soutient : « *je vivais dans mes livres, je n'étais plus dans le moment présent, je m'évadais* ». **Jeanne**, passionnée de lecture, trouve matière à réflexion sur son parcours, son comportement, sa vision du monde :

⁷ Nous reviendrons dans d'autres parties sur ce point précis.

⁸ Ceci nous renvoie aux travaux de David Le Breton sur les « atteintes corporelles délibérées », que l'on s'inflige, Le Breton les analyse comme des actes, certes de derniers recours, mais de survie, des tentatives de vivre : « La mort (symbolique), la douleur ne sont plus des défaillances de la vie, mais des ultimes recours, dans des circonstances particulières, pour se sortir d'une autre mort qui colle à la peau et étouffe. Si la blessure délibérée contre soi est le signe d'une souffrance profonde qui peine à être exprimée et/ou entendue, la douleur se fait tentative d'éprouver son sentiment d'existence et d'affirmer sa présence au monde quand tout nous dépasse ». C'est une manière pour l'individu reprendre pris.

« j'adore Virginie Despentes, j'adore Emmanuel Carrère [...] Mona Chollet [...] le livre d'Ingrid Bétancourt sur sa captivité (...) c'est un livre qui m'a vachement habitée. Qui a vraiment changé des trucs dans ma vie pendant quelques mois (...) l'histoire du pardon et du détachement des choses. J'ai lu un autre livre récemment qui m'a trop parlé par rapport à ça, ça s'appelle L'autre Dieu, ça parle du fait que [...] il y a des choses qui sont hors du bien et du mal qui sont, juste elles arrivent point... ça m'a vachement interpellée ».

Pour **Bruno**, la musique, la littérature, les BD, ont été essentiels, car : *« en littérature et en musique les gens qui ont besoin de sortir ces choses-là c'était gens qui sont bien travaillés aussi, mais dans le bon côté des choses quoi ! qui ont besoin de sortir des choses, et ça t'aide aussi dans ton travail oui forcément [...] et ça te fait avancer quoi ».*

D'autres s'évadent et s'oublient avec la boisson, comme **Adrien** et jusqu'à en faire trop à son goût. Concomitant à sa nouvelle vie de jeune adulte :

« j'ai été propulsé dans un espace de liberté qui m'a parfois un peu donné le vertige [...] il y a des copains qui me disaient, parce que eux ils mettaient peut-être plus de sens dans leurs études, "Putain ça me dégoûte ! d'où tu viens ? tu pues l'alcool et tout et tu réussis tous les examens ?!" Et quelque part moi ça me mettait mal à l'aise parce que, ça faisait un peu privilégié quoi. Mais bon j'avais d'autres soucis par ailleurs ».

Le sport est aussi une manière de s'évader, comme pour **Sophie**, pour s'épuiser et se vider la tête, c'est son « exutoire » : *« pour bien dormir aussi, pour avoir une raison d'être fatiguée ».* Quand elle ne travaille pas, elle enchaîne *« les kilomètres de piscine le matin, le ski de fond l'après-midi et escalade le soir ».*

Comme d'autres également, **Sophie** ne pense qu'à repartir loin et vite. Six mois plus tard, elle repart travailler 8 mois en Orient. Elle sent comme une épée de Damoclès au-dessus de la tête et elle se sent bloquée, incapable se projeter dans l'avenir, *« d'avancer ».* Cette sensation ne la quitte pas durant 2 ou 3 ans. De plus, elle ne comprend pas bien ses émotions, elle a des *« réactions bizarres », « disproportionnées »* : *« quelque chose d'insignifiant pouvait me faire bondir ».* Lors des ARC, certains participants ont leur tendance à une certaine forme d'*« exubérance »* (vestimentaire, capillaire ; comportementale à l'école, en famille, avec les amis), mais c'est plus le *« repli sur soi »* qui fait parler et qui trouve écho en creux la préconisation de *« ne pas s'enfermer »*). Pour **Bruno**, le fait d'être *« dans sa bulle »* est clairement venu après le décès. Il lui est nécessaire de se mettre en retrait comme lors de sa seconde année blanche : *« la vie la mort les vaches euh, c'est vraiment pff ! Le brainstorming quoi. Et je passe mes journées à ça quoi [...] Pendant deux mois, pff (bruit du type lâcher de vapeur) ».*

Il aura également plus tard des manifestations psychosomatiques aiguës (*« c'est le corps qui parle »*), en l'occurrence des *« crampes »* intestinales qui peuvent survenir à tout moment et qui le *« plient en quatre »*. Parfois, face à des *« douleurs de plus en plus fortes »*, il se demande si la chose ne va pas tout simplement finir par le tuer.

Nicolas évoque des choses similaires, par une extrême tension corporelle : *« je suis quelqu'un visiblement d'hyper sensible, c'est-à-dire que je montre rien et c'est tout mon corps qui prend ».* Des matins, il se réveille avec l'impression d'avoir une *« gueule de bois »* ou alors il *« s'écroule devant sa porte d'entrée, pleurant et incapable d'aller en cours ».* **Thomas**, encore un homme, évoque des symptômes plus radicaux : *« Ça me coupait les jambes par exemple, je pouvais tomber par terre instantanément, une tachycardie très forte, vraiment une fatigue extrêmement violente ».*

Le sentiment de culpabilité a parfois été évoqué, mais pas comme un élément prégnant de leur parcours. Bruno se souvient bien de la psychologue lui rappelant bien qu'il ne devait pas se sentir coupable, mais dit

bien qu'il n'a jamais ressenti ça face au suicide de sa mère. **Élodie** culpabilisait plutôt de ne pas pleurer, ou pas assez, ou de ne pas y penser assez.

« Des fois je culpabilisais parce que j'y pensais pas souvent, ma vie était remplie et des fois j'y pensais pas quoi et après je me suis dit ben non que c'était juste normal et que tant mieux que j'arrivais à avancer [...] tu fais ta vie, t'avances et tant mieux que tu te dis pas toute la journée : oh mon dieu ma mère est morte et moi je suis en train de profiter de la vie ! Non, c'est pas ça ».

Au terme de cette première partie, notre enjeu premier reste entier, comment restituer toutes ces expériences ? Comme beaucoup nous l'ont dit, « *il est difficile de témoigner de ça, et de l'expliquer* ». Nous retendrions ici comment ils ont tenu face à l'irruption du chaos, comment ils se sont accrochés et malgré tout, comment ils ont continué à vivre et tenté d'avancer.

Lors des ARC, **Franck** parle d'un sentiment de « *fatalité* » et évoque ce en quoi la perte précoce du parent reste un désordre, une « *anormalité* » : « *C'est pas normal de perdre ses parents jeunes* ». La normalité est un terme récurrent dans les discours. Face au désordre, il s'agit bien d'essayer de restaurer un semblant d'ordre, de normalité, à l'école, en famille, avec les amis. Le décès du (des) parent(s) a des répercussions sur les manières d'envisager et de se positionner dans les relations à soi et à autrui et l'équilibre entre ce sentiment d'être différent, et d'être parfois traité comme tel (d'être visible) et celui de se fondre dans la normalité (invisible) est ténu. **Élodie**, parmi tant d'autres, exprime bien ceci avec l'école :

« c'est bénéfique en fait, retourner vite à l'école c'est un truc qui m'a, ben, justement, la vie continue, c'est le train qui avance, même si on est dedans et qu'on a un peu le mal du train, ben le train avance et au final, ça repart [...] ça allait dans cette logique de sortir de ce drame-là, enfin de respirer, de jouer avec des copains un peu normalement ».

Mais ce besoin et ces allers-retours n'efface rien : « *on se traine ça* » « *le temps n'efface pas la douleur* » ; « *il n'y a pas d'âge pour souffrir* ». En quelque sorte, après avoir subi la perte et être parvenu à y survivre, leur vie continue, mais aussi ce désordre initial provoqué par le décès et ses conséquences persiste et/ou menace de revenir.

Julier-Costes M., Feige C., Grange J. et coll., 2019, « Comprendre l'expérience vécue d'enfants de parent(s) décédé(s) », rapport final IFTS - La Critic, Fondation OCIRP, Échirolles, 187 p..

2. PERSISTANCE DU TROUBLE : EXPRESSION, REMISE AU TRAVAIL ET STRUCTURATION D'UN RAPPORT AU MONDE SPÉCIFIQUE

Se donner les moyens de décrire l'expérience vécue de l'orphelinage supposait d'en interroger les répercussions à moyen et long terme. Il s'est très vite confirmé que certains moments du parcours de vie, situations ou événements particuliers, étaient propices à un retour du trouble. Souvent difficiles à vivre, ces moments sont aussi et malgré tout autant d'occasions d'exprimer, (re) mettre au travail et en signification, les troubles liés au décès et à l'orphelinage. L'inventaire de ces différents moments nous a permis d'identifier des répercussions durables et on observera dans un second temps comment cette expérience impacte la vie psychique, les relations à soi-même, aux autres et au monde. Enfin, l'orphelinage contribue à la structuration d'un rapport au monde spécifique, qui oscille entre méfiance et défiance et s'exprime dans un besoin de contrôle. Ce besoin s'actualisant dans des conduites qui, si elles rendent d'une certaine façon la vie « possible » aux interviewés – en leur donnant le sentiment de se prémunir efficacement des risques de l'existence et en apaisant conséquemment les angoisses liées à l'irruption toujours possible d'un désordre – leur rendent, parfois au moins autant, la vie impossible, tant le besoin de contrôle requiert une vigilance accrue, un perpétuel « sur le qui-vive » qui peut se révéler à la longue épuisant pour les individus.

2.1. Retours du trouble

Le trouble demeure, même des années, ou des décennies après le décès du (des) parent-s. La peine, le chagrin, la tristesse, le désarroi, persistent dans le temps et la majorité des interviewés témoigne y être confrontée de façon plus ou moins fréquente, régulière, permanente. La persistance de la peine peut parfois susciter chez les proches ou l'entourage des réactions qui donnent aux orphelins l'impression que leur peine et sa persistance ne sont pas légitimes. À l'adolescence, lorsque les âges coïncident, le fait de devenir parent, les dates anniversaires, le mariage, sont autant de moments typiquement propices à un retour du trouble. En s'attachant à montrer le comment les troubles liés à la mort du (des) parent(s) s'expriment et se manifestent dans ces moments particuliers, nous observerons qu'ils sont aussi l'opportunité de « se (re) mettre au travail ».

2.1.1. Persistance de la peine et de sa légitimité le temps passant

Comme dans les entretiens, nombreux sont les participants aux ateliers de réflexion collective (ARC) à témoigner de la manière dont la peine, bien qu'elle semble s'être estompée avec les années, est toujours prête à ressurgir et à être éprouvée dans toute son intensité. Lise dit qu'elle peut, encore aujourd'hui, se mettre à pleurer subrepticement sans pouvoir retenir ses larmes : « *J'ai cru que ça passerait (...), mais non* ». Sans parler de celles et ceux qui ont pleuré, seuls ou ensemble, au fil des échanges, Karine déclare : « *Ça m'arrive aussi de pleurer (...) j'ai l'impression d'être une petite fille, c'est assez impressionnant* ». La peine ressurgit ainsi du passé et ramène l'orphelin des années en arrière, dans la peau de l'enfant, adolescent ou jeune adulte qu'il était au moment du décès. **Aurore**, qui a perdu son père il y a deux ans, est d'ailleurs un peu chamboulée par ces témoignages. « *J'ai la naïveté de croire que ça va passer* », mais elle se rend compte avec les témoignages précédents, un peu découragée, que tout cela reste compliqué sur le long terme également.

Parmi nos interviewés, **Édith** est de celles et ceux chez qui la peine reste le plus visiblement à vif : peine toujours « à fleur de peau », larmes toujours prêtes à surgir malgré elle. Elle fond assez rapidement en larmes avant le début du premier entretien, prise de sanglots incontrôlés à la première évocation de son père. Elle

s'équipe de mouchoirs, qu'elle utilisera à de multiples reprises : « *j'ai toujours gardé ce truc que, ben quand je parle de mon papa je pleure quoi* », ou encore : « *je vais encore apprendre, peut-être un jour j'arriverai à parler de mon père sans pleurer, peut-être pas* »⁹. Si cela ne vient pas forcément la parasiter au quotidien, « *ça va être plutôt des moments où ben, si je vais en parler ben ça va être avec émotion quoi, je vais pas pouvoir en parler de manière euh détachée quoi* ». Elle parle d'une douleur « *intacte* », d'une « *réaction* » qui n'a pas été « *entendue* » à l'époque, n'a été ni exprimée ni prise en compte, et qui « *est toujours là* » :

*« j'ai l'impression que ma vie elle a basculé quoi. Et que même si j'ai fait toutes ces choses ben, ben le manque il est là quoi. **Le choc et la douleur aussi, de quand vous étiez petite fille, j'ai l'impression est resté... Oui ! Intact, oui. Parce que... Je pense qu'il a pas été accueilli en fait. Parce que ma réaction elle a pas été entendue, elle a pas été accueillie donc euh, ben elle est toujours là quoi. Comme si elle attendait euh, que quelqu'un...** ».*

Sa propre mère a du mal à comprendre la persistance de la souffrance et lui dit « *maintenant c'est bon hein, il faut avancer quoi* ». Pour Édith, même si elle « *avance* » dans sa vie, son « *deuil* » n'est tout simplement pas « *fini* ». L'« *explication* » et l'« *accompagnement* » dont elle aurait eu besoin ont manqué et cela a eu des répercussions irréversibles à ses yeux. À défaut de pouvoir revenir en arrière, elle évoque l'idée d'un moment où sa mère pourrait « *refaire la scène* », comme si le fait de rejouer le traumatisme initial pouvait produire ce que Freud désignait comme une « *abréaction* »¹⁰ : « *Même si j'avance [...] mon deuil il est pas fini quoi. Et je pense que c'est vraiment ça. Cette explication et cet accompagnement qui a pas été là. Et qui du coup, il existe toujours... Il attend que... Je sais pas, peut-être qu'il faudrait que ce soit ma maman qui, qui me dise, voilà qui refasse la scène euh je sais pas* ». Mais quand Édith dit qu'elle ne va pas bien à chaque date anniversaire de la mort de son père, sa mère lui rétorque : « *Non, mais c'est bon là, maintenant tu vas passer à autre chose !* », ce qui ne l'encourage donc pas à en parler :

« ok bon ben, j'en parlerai plus alors si, si c'est entendu comme ça. Parce que elle, je pense qu'elle est vraiment passée à autre chose, que... Même si voilà c'était son mari eh ben, je pense que son deuil elle l'a fini. Mais... elle a pas vraiment compris, que pour moi il est pas terminé [...] perdre un compagnon et perdre un parent quand on est enfant c'est... On peut pas guérir de la même manière et... Elle c'est sûr c'était son mari elle l'avait choisi ils étaient heureux ensemble euh. Mais... C'est pas pareil quoi. »

Lorsqu'Édith manifeste une peine encore à vif, sa mère l'invite à « *passer à autre chose* », manière de lui dire que ce devrait déjà être le cas : « *je pense qu'elle comprend peut-être pas pourquoi j'arrive pas à passer ce cap-là. Et c'est comme quand elle m'avait dit "Ah, mais c'est bon faut passer à autre chose", c'est comme si, ouais j'étais nulle quoi. J'arrive pas à... (...) "Pourquoi t'as pas réussi toi ?" Enfin voilà. Moi je l'avais un peu entendu comme ça* ». Édith admet qu'elle a peut-être tendance à entretenir cette peine : là où personne ne parlait de son père et où tous semblaient l'oublier, elle maintient, avec la souffrance à fleur de peau qui va avec, le souvenir de son père :

« Alors après je me dis est-ce que je l'entretiens pas aussi ça, en disant ben... Ben ma petite souffrance personnelle euh qui... Je sais pas si vous comprenez ce que je veux dire... Pour pas l'oublier quoi. Parce que j'ai pris ben le fait que les autres n'en parlaient pas, ben on va l'oublier quoi. On en parle pas, faut l'oublier. Mais on peut pas ! [...] Après euh, voilà est-ce que je fais pas ça pour garder son souvenir, est-ce que ça fait pas partie de moi ? ».

⁹ Édith a aussi participé aux trois sessions des ARC, non sans effort pour canaliser ses émotions. Selon elle, ça a été un peu mieux d'une session sur l'autre. Elle a évoqué son hyper-sensibilité avec simplicité et une touche d'autodérision qui a permis de désamorcer – avec la contribution bienveillante des autres participants – la gêne potentielle autour du fait qu'elle pleure à presque chaque prise de parole ; d'autant qu'elle n'est pas la seule à pleurer ou à avoir des larmes ou sanglots « *inopinés* ».

¹⁰ « On sait que la psychanalyse appelle abréaction ce moment décisif de la cure où le malade revit intensément la situation initiale qui est à l'origine de son trouble, avant de le surmonter définitivement. » ; Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Tome I, Librairie Plon, 1974 (1958), p.207.

Dans les ARC, les participants évoquent eux aussi l'idée que la « *peine* » serait, aux yeux des autres et par le prisme de la « *temporalité des autres* », une peine qui deviendrait « *moins légitime* » avec le temps. Or, notent-ils : « *le temps n'efface pas la douleur* », « *il n'y a pas d'âge pour souffrir* ». Le temps passant, l'aide s'étiole, alors que la douleur est toujours là : « *temporalité = quand les aides s'effacent alors que les douleurs restent* ». La légitimité de la peine s'étiole aussi (ça va avec le soutien), et il est difficile d'entendre, lorsque justement ça ne va pas mieux, la famille ou l'entourage vous dire : « *Allez, c'est bon maintenant...* ». Ce qui les conduit à interroger « *le terme de deuil* » et la « *norme* » en matière de durée du deuil. Car c'est au regard de cette norme que la peine peut apparaître, lorsqu'elle s'exprime des années ou décennies après le décès du (des) parent(s), comme quelque chose d'un peu incongru, aux yeux de l'entourage, en société, et que l'orphelin tend en réaction à l'éprouver comme quelque chose d'un peu anormal, voire d'illégitime.

Aurore revient sur la question de la légitimité du deuil et parle des propos qu'on lui a adressés : « *C'est pas comme si tu avais perdu ta fille* », en commentant : « *On est qui pour dire la souffrance des gens ?* » Aude note elle que les aides et les soutiens, la présence et l'attention d'autrui, s'effacent avec les années, mais que la douleur reste, d'où sa question : « *Comment on fait quand ça va mieux pour tout le monde, mais pas pour toi ?!* ». Une autre participante revient sur le caractère problématique de ces moments de retour, plus ou moins intense, de la peine : crises de colère, crises de larmes, qui introduisent possiblement du désordre, dans les relations et dans les interactions quotidiennes, aux proches notamment : « *Quand on sait qu'on va leur lâcher une bombe et qu'on sait que l'autre ne peut pas répondre* » ; elle ajoute que, même si cela parasite en quelque sorte la relation à ses proches il ne faut surtout pas dire « *je suis désolée* », ce qui reviendrait à nier, en censurant d'une certaine façon les formes dans lesquelles elle trouve à s'exprimer, la légitimité de sa peine. Enfin, nous rappelant à la complexité et aux ambiguïtés dans lesquelles se noue la question de la peine, et aux propos d'Édith, un participant déclare : « *Si tu t'arrêtes d'être triste, c'est comme si tu le faisais mourir une seconde fois* ».

Parmi les interviewés, **Carole** sait que le trouble (re) viendra s'activer par vague à certains moments, que le choc post-traumatique du décès reste indélébile. Bien qu'elle s'estime aujourd'hui « *résiliente* », l'empreinte de cette expérience précoce a structuré sa vie, son histoire, sa personnalité ; cette « *blessure* » marque également, par répercussion, l'histoire de ses propres enfants :

« Toute ma vie, je vivrais avec cette fragilité, je vivrais toute ma vie avec... Je sais pertinemment que dans des moments de ma vie, cette douleur, sera ravivée et que, elle est pas complètement, éteinte hein, qu'il reste des braises et qu'il suffit de pas grand-chose pour que ça se rallume... Après, je vis avec ça [...] On vit avec... C'est inscrit dans mon histoire, c'est inscrit dans l'histoire de mes enfants, j'ai pu leur transmettre évidemment sûrement des angoisses à des moments donnés, mais c'est comme ça quoi, voilà ».

Adrien nous indique lui une autre modalité de persistance du trouble, une autre manière d'interroger, pour soi-même, la légitimité de la peine. Ce n'est pas la peine qui s'exprime de manière durable chez Adrien, mais l'inquiétude, empreinte d'une culpabilité diffuse, de ne justement pas penser à son père plus souvent/assez souvent, de ne justement pas éprouver *d'avantage* de peine. Sentiment qu'ont pu exprimer aussi d'autres orphelins. Il est ainsi pris par la crainte, le sentiment culpabilisant de « *ne pas être un bon orphelin* », non pas seulement de ne pas penser assez souvent à son père, mais que cela précisément ne lui « *pèse* » pas plus que ça, ce qui renforce encore la culpabilité, le trouble autour de la question de la peine/de l'absence de peine.

« C'est pas non plus un malaise en continu, mais régulièrement, tu vois je pense plus souvent à pourquoi je pense pas à lui, que je ne pense à lui [...] je n'ai pas de réponse par rapport à ça. [...] je réalise que j'y pense pas souvent, et que ça me paraît pas normal. Voilà par rapport à d'autres personnes, mais enfin si ça se trouve il y a beaucoup de gens comme ça j'en sais rien [...] j'ai l'impression de pas être – alors jamais je l'ai pensé comme ça hein –, mais j'ai l'impression de ne pas être un bon orphelin en fait. Celui qui va pouvoir parler de son père, va avoir des photos de son père, qui va pouvoir évoquer des situations. Même quand mes enfants me parlent de lui, ça me fait parfois monter un petit coup de stress, ouais putain

c'est vrai qu'est-ce qu'ils vont me demander ?... ça m'arrive pas souvent, mais il y a des moments ça me met un peu mal à l'aise ouais. C'est pas un truc qui me pèse, mais globalement le fait que ça me pèse peu, me met mal à l'aise, mais très légèrement ».

2.1.2. L'adolescence

L'adolescence est un autre de ces moments-clés lors desquels le trouble peut resurgir de manière particulièrement intense. On a évoqué plus haut, avec **Antoine**, **Jeanne** et **Alicia**, comment la colère et la peine liées au décès – notamment lorsque les relations familiales se sont dégradées et/ou que le parent restant se révèle « *défaillant* » – peuvent se traduire, trouver à s'exprimer, à l'adolescence, dans des troubles du comportement. Agressivité et violence, tournées vers autrui (Antoine qui en vient aux mains avec un enseignant, avec son père), ou retournées contre soi (**Alicia** qui entre deux tentatives de suicide, s'est notamment mise à pratiquer l'automutilation).

Nous observerons ici les comportements plus discrets, mais pas moins significatifs, qui expriment le trouble de la perte et de l'absence et tendent à les mettre au travail et en signification. **Édith** se sent démunie à l'adolescence, notamment du fait de la mauvaise relation avec sa grande sœur. Personne ne s'en rend vraiment compte. On compte probablement sur le fait que, comme sa sœur, elle se « *débrouille* » et, dans la mesure où elle continue à avoir de bons résultats scolaires, on suppose que tout se passe bien, alors que manifestement, sans que cela soit rendu visible par des comportements d'excès comme chez d'autres interviewés, tout n'est pas « *serein* » pour Édith :

« L'adolescence euh... On m'a rien expliqué hein ! Heureusement qu'"Ok Podium" était là hein ! Parce que sinon ! (Elle rit.) Enfin voilà ça allait jusque-là hein ! Ma sœur s'étant débrouillée toute seule, ben la petite elle va suivre. Travaillant bien à l'école ils pensaient que ça faisait un pack euh réussite ! (On rit) Réussite scolaire, réussite personnelle ! Allez hop ! [...] Mais c'était pas serein quoi ».

Édith relie ce « *On m'a rien expliqué* » alors que vient à passer dans le jardin, pendant l'entretien, le chat orphelin qu'elle a recueilli, et qui exprime par métaphore tout ce qui vient précisément à manquer lors de l'adolescence/à faire défaut à l'issue de l'adolescence, aux orphelins en matière d'apprentissage de la vie. Elle explique, à propos du chat, que ses parents n'ont pas eu le temps de lui apprendre tout ce qu'il a besoin de savoir-faire pour être un chat accompli, et en l'occurrence, quelque chose d'assez essentiel chez les chats, la toilette.

C'est à l'adolescence qu'elle va se mettre très clairement en recherche des traces de son père : « j'ai recherché ces photos, j'avais besoin de photos ». Elle *retrouve* en l'occurrence des objets, des disques en particulier, qui auront une grande importance pour elle, qui seront déterminants dans la construction de ses goûts et de son identité. Démarche active, « *aller à la cave, chercher des choses* », que l'adolescente met en œuvre d'elle-même et « *toute seule* », « *sans en parler* » à sa mère, qui ne lui en parle pas non plus. Nous l'évoquerons dans la partie 3, sa démarche est aussi une manière de se réapproprier des pratiques et des goûts du (des) parent(s) défunt(s).

Édith va aussi écrire des lettres à son père, qu'elle brûle ou qu'elle va déposer sur sa tombe. Elle confie également avoir été en recherche, lorsqu'elle était collégienne, de petits amoureux qui ressemblaient à son père : « (Voix d'ado) "*Ouais lui il est mignon, il ressemble à mon père*" Ouais, des trucs comme ça ouais je pense... J'étais dans cette recherche-là de, de trouver un garçon qui lui ressemble je pense. Ouais je me souviens de ça ouais au collège... » Lorsque sa sœur quitte le domicile familial (elle part à 19 ans, Édith en a 15) viendra le temps des petites bêtises, ambiance Woodstock, drogue et rock'n'roll. Si Édith note : « *J'ai eu une adolescence où voilà, j'ai bien fait n'importe quoi...* », tout ceci se déroule dans une perspective malgré tout plus festive qu'autodestructrice.

2.1.3. Coïncidence des âges

Parmi les moments particulièrement critiques, figure la période de la vie où l'orphelin se rapproche de l'âge qu'avait son parent lorsqu'il est décédé, et celle, un peu moins fréquemment mentionnée, lors de laquelle ses propres enfants atteignent l'âge qu'avait l'orphelin au décès de son parent. Les interviewés ont été nombreux à mentionner ces périodes de leur vie – certains y sont précisément lors de l'entretien – comme un moment de rappel du décès du parent et de retour d'un trouble lié à la sécurité ontologique : peur de mourir soi-même, peur de laisser ses enfants orphelins à leur tour. Peur que se répète le destin de son parent (être frappé à son tour de la même maladie, être frappé par la mort au même moment) ; peur également, de passer le moment où l'on aura vécu plus longtemps que son parent décédé et où l'on devient, non-sens généalogique pour le moins troublant, plus âgé que son parent.

2.1.3.1. Atteindre l'âge qu'avai(en)t son(ses) parent(s) au décès

Beaucoup appréhendent cette échéance, comme d'**Aurélie** : « *mais elle est morte à quel âge ? – Ben 49 ans. – Ah oui c'est jeune. » Et du coup moi j'ai plus 23 ans, j'ai 35, donc j'avance petit à petit vers le fameux... Moi ça me fait peur, enfin je ne sais pas, j'appréhende en fait, et je me dis que ça passe vite, on verra bien quand j'aurai 49 ans ».*

Thomas est encore assez loin de l'âge qu'avait sa mère quand elle est morte, mais son frère aîné s'en approche. Il prend le parti de se dire que s'il dépasse les 51 ans, ce sera du « *bonus* », et peut-être « *le premier jour du reste de sa vie* ».

*« Ce qui me pend au nez, et ce qui a touché mon frère dans le mille, c'est de rentrer dans la décennie dans laquelle ma mère est tombée malade, mon frère a la quarantaine, mon frère a en tête que dans 5 ans sa mère est morte, il y a un compte à rebours arrière qui a commencé, et ça j'ai toujours en tête que demain c'est fini, c'est que du bonus. On sait que ça peut nous arriver demain, ou à l'âge de ma mère, rentrer dans la quarantaine, je pense qu'il y a ça [...] À part ne pas fumer, mais c'est pas préventif c'est que ça m'angoisse énormément. Le désir de ne pas trop boire d'alcool, mais ça reste un vœu pieux, essayer de faire un peu attention à sa santé. Non les pratiques préventives c'est plus par rapport à la santé mentale que physique : de se poser, faire moins de choses, de moins se dire que c'est du bonus, dépasser ce truc-là, on va arriver à 52 ans si ça se trouve. **Ça reste un palier ?** Mon frère il a exprimé comme ça, il l'a dit là en novembre, elle est morte à 51 ans, pour lui c'est dans 4 ans. Mais moi j'ai pris le raisonnement inverse, c'est le premier jour du reste de ma vie. Mais qui sait, peut-être que dans deux ans je le vivrai autrement. »*

Jeanne a presque 28 ans lors de l'entretien, son père est décédé à 29 ans d'une défenestration à l'hôpital où il est interné depuis moins de 24 heures). Elle éprouve de manière un peu particulière la peur que le destin ne se répète. Elle a d'abord eu, dès l'enfance, peur de devenir « *folle* » à son tour en grandissant, et enfin, de mourir elle aussi en atteignant l'âge de son père :

« ça pesait plus comme une pression avant... Ben, parce que j'étais tourmentée, me dire : "ah, je suis tourmentée, je suis comme lui, ça va finir comme lui" et puis quand j'étais petite plein de fois, je me demandais : est-ce que je vais devenir folle ? Est-ce que je vais devenir folle ? Est-ce que je vais devenir folle ? Ça m'obsédait... Ma mère me disait tout le temps : "non, Jeanne, tu ne vas pas devenir folle !.. » (rire) Et j'avais hyper peur de ça, genre, hyper peur, après je pense que ça a joué sur le fait que j'avais hyper peur de la mort, il y a des moments j'étais obsédée, je me disais : je vais mourir, je vais mourir, je vais mourir... Ouais, ça enlève clairement une tranquillité, ça fait que tu te dis : hein, tout va se finir comme ça, tout va se finir comme ça ».

À la différence d'autres interviewés, elle est plus « *apaisée* » à l'approche de l'âge fatidique dans la mesure où tout lui indique qu'elle vivra bel et bien, « *a priori* », plus longtemps que lui. Le fait d'atteindre l'âge du parent décédé, et de le dépasser, acte d'une certaine façon, l'indépendance des deux « *destins* » et la conforte dans la perspective d'un apaisement : « *ça s'est apaisé, mais pendant longtemps... Je me demandais : est-ce que*

je vais vivre plus vieille que lui, mais ça paraissait très loin... Maintenant, je me dis : ben oui, a priori... ! (rire) Et, je pense que ce sera cool parce que du coup, ça déliera nos deux destins ».

Richard, 48 ans, nous dit que depuis la naissance de son fils, son mal-être récurrent a fait place à des angoisses qui, fréquemment, le submergent. L'année de ses 44 ans, âge auquel sa mère est morte, ses angoisses ont atteint des pics : « *Il y a eu un petit bas, il me semble. Oui j'y ai pensé. Vous vous êtes dit quoi ? Je vais y passer ! (...) ça a été une longue bataille. Rien de bien différent sauf que c'était plus dur* ». Si pour certains orphelins, le dépassement l'âge du parent à son décès s'accompagne donc possiblement d'une sorte de libération (fin de l'idée d'un destin commun et donc fin de certaines angoisses), pour Richard, ce n'est pas le cas, ces 45 ans ont à peine suscité une accalmie de ses pics d'angoisse.

Carole, 42 ans, a redouté avoir eu tout simplement « *peur de mourir* » à l'approche de ses 38 ans. Particulièrement troublée, elle ne veut d'ailleurs pas les fêter, par peur que « *tout s'arrête, c'était très bizarre* » :

« mon père est mort à 38 ans heu... ouah, c'était très très compliqué, ça a été une année très très compliquée [...] je la redoutais et j'avais pas envie de fêter mes 38 ans, j'avais vraiment pas envie de les fêter parce que j'avais peur que tout s'arrête, ouais, c'était très bizarre. D'ailleurs, j'ai revu quelqu'un à ce moment-là, voilà... mais ça m'a permis heu après voilà de le dépasser, c'est sûr que c'était... ouais, la peur de reproduire, ouais, que ça se reproduise quoi [...] il y a eu beaucoup de changements d'ailleurs lors de cette année ».

Ce moment d'angoisse est aussi l'occasion d'une remise au travail du trouble, puisqu'elle reprend une thérapie pour l'aider à « dépasser » ses craintes et à passer le cap de ses 38 ans. Les changements évoqués sont la reprise de ses études, l'obtention d'un diplôme et d'un poste universitaire dans la foulée. Ces éléments ne sont probablement pas étrangers au fait qu'en finir avec ses 38 ans sonne comme une « renaissance » : « *j'étais exorcisée quoi !* » :

« quand j'ai eu 39, ouais je me suis dit : ça y est c'est fini, je me suis sentie très apaisée, j'étais sur le qui-vive toute l'année de mes 38 ans [...] ça a été un peu aussi une renaissance et tout, du coup, s'est apaisé tout était... non, j'étais bien, je me suis dit : fff, mais ouais, ça y est... j'étais, comment dire, j'étais exorcisée quoi ! Ça y est ! Je suis pas morte, j'ai 42 ans ! [...] Mes enfants ne seront pas orphelins, non, non, ça va aller quoi ! ».

La période est particulièrement difficile à vivre aussi parce qu'elle réalise que ses trois enfants ont à peu près le même âge qu'elle-même et ses sœurs au moment du décès : « *mes enfants ont le même écart que moi, j'ai avec mes sœurs (...) ouais, c'était très très bizarre (...) c'était très flippant ! Mais, je... j'ai pas du tout, je l'avais pas mesuré, c'est pour ça qu'il y a eu quelque chose d'un peu bizarre à ce moment-là* ». On peut enfin évoquer ici **Adrien**, 43 ans, dont le père est mort à 45 ans, et qui déclare être un peu « travaillé » par la question ces derniers temps. Sans être dans la « peur de mourir », il fait toutefois attention à sa santé et est sensible aux rappels à l'ordre de son jeune fils en la matière :

« Moi ça me travaille dans le sens je sais que je me rapproche de l'âge où mon père est mort [...] tiens, je vais avoir 43 ans cette année, il est mort à 45 ans [...] je me dis pas je vais mourir, etc., mais, je fais attention, enfin j'essaye de faire attention un petit peu à mes consommations de, d'alcool, de cigarettes tout ça. Mais c'est plutôt mon fils lui qui nous fait la chasse (...) Parce que lui, il a bien identifié – je pense que les messages de prévention sont bien plus durs maintenant et plus lucides qu'avant – et il a bien identifié que c'était des causes de mortalité. Et je pense que lui ça le travaille ».

D'une façon plus générale, il est inquiet de « *l'hécatombe des hommes jeunes dans la famille* » : « *C'est une famille où les hommes meurent jeunes... je ne sais pas moi ce que ça va donner* » – bien qu'Adrien note que son grand-père maternel est « *mort à 90 ballets, mais...* », et ajoute : « *ça m'interpelle quoi, mais après euh... Moi ça me travaille pas plus que ça en fait, moi je me sens encore, je me sens encore jeune et en bonne*

santé. » Il a néanmoins conscience du risque potentiel et du fait que « ça peut très très vite tourner » - malgré des signes plutôt au vert :

« mon père était en très bonne santé avant d'avoir son, sa tumeur donc euh, je sais que ça peut très très vite tourner quoi. [...] Je dirais pas que j'ai peur de ça, mais ça commence à me, à me marquer plus qu'avant. Est-ce que c'est le fait d'arriver à 45 ans, et à l'âge auquel il est disparu ? Peut-être. Ben oui, peut-être ». Il dit ne pas avoir peur d'avoir la même chose que son père, « mais j'ai plutôt peur des choses violentes, qui finalement n'arrivent pas qu'aux gens qui sont obèses ou, qui font pas d'exercice, etc. quoi. » Il n'a pas cherché non plus, laissant l'interrogation sans réponse, à savoir si la maladie de son père pouvait être héréditaire : « J'ai pas cherché à savoir ça, par contre ça m'est déjà arrivé de me dire, est-ce que je suis plus concerné ? ».

2.1.3.2. Quand ses enfants arrivent à l'âge qu'on avait au décès

Évelyne note qu'elle a été moins perturbée par le fait d'arriver à l'âge du décès de sa mère que par celui d'arriver, à 40 ans, à l'âge du début de sa maladie :

« Ma mammographie des 40 ans, euh... (Elle rit jaune et fait signe avec ses doigts qu'elle a eu la trouille) Comme ça hein !... Parce que forcément, t'as 40 ans, tu passes une mammographie. Ouais, super ! En plus le mois d'avant [...] une fille avec qui j'avais fait la formation assistante maternelle [...] pour ses 40 ans, elle a appris qu'elle avait un cancer du sein. Et donc forcément, toi trois mois après tu passes la mammo tu te fais "Ouais !..." Ben ouais j'ai flippé quoi ».

Mais la peur de mourir soi-même, la crainte que le destin du parent se répète, sont plus spécifiquement liées ici à la crainte de laisser orphelin à son tour son fils qui approche de l'âge qu'elle avait elle-même au décès de sa mère :

*« Je suis dans cette angoisse de me dire : il a 16 ans ! Enfin je.. , puis je vois bien, je gère énormément ! [...] D'autant plus depuis que je travaille à la maison [...] bien sûr je suis dans l'angoisse (...) quand y a une mammo ben... oui malgré tout on y pense (...) Oui, on a pas forcément le même parcours que nos parents, mais euh... **Mmh c'est des peurs qui sont pas forcément rationnelles en l'occurrence, mais...** Mais on est obligé ! Enfin je pense que c'est normal, c'est humain hein de... ».*

Lors de la seconde session des ateliers de réflexion, plusieurs groupes ont abordé ce point, en des termes sensiblement similaires, qui disent de manière très lapidaire, mais assez efficace, ce en quoi cette autre coïncidence des âges est propice à un retour du trouble, et à quoi il renvoie les individus : « Quand l'enfant atteint l'âge que nous avons quand le parent est décédé = ça nous renvoie à la pleine conscience de l'amour qu'on a perdu » ; « Lorsque son enfant arrive à l'âge qu'on avait quand on a perdu son parent = se rendre compte de l'amour de l'enfant pour son parent/du parent pour son enfant/de ce qu'on a perdu soi-même ».

2.1.4. **Devenir parent (naissance des enfants et parentalité)**

La naissance du premier enfant, le fait de devenir, d'être parent à son tour, sont des moments particulièrement propices au retour du trouble sur le devant de la scène. Heureux événement rendant d'autant plus troublant pour les personnes concernées le sentiment de détresse ou les angoisses qui s'emparent d'eux, malgré eux.

Le sujet est évoqué et discuté dans les ARC. **Sophie** s'est sentie « illégitime » en tant que mère à la naissance de son premier enfant. Ce moment de bonheur a été bien dur à vivre, tout comme pour Édith. Pour de nombreux participants, le fait de ne pas avoir eu de modèle maternel/paternel, suscite et entretient la peur de ne pas savoir faire, d'être illégitime, indigne d'être parent. Cela générant souvent, on va y revenir plus bas, ce que certains participants désignent comme une « hyperparentalité », la tendance à entretenir avec son (ses) enfant(s) une relation « fusionnelle », à être dans une « hypervigilance », voire dans l'« hypercontrôle ». Tous relèvent l'importance de l'« étayage familial » pour passer le cap et vivre une « parentalité apaisée ».

Édith notant qu'il y aurait, à défaut, besoin d'une médiation extérieure : s'il y a des cours d'accouchement, il n'y a pas de raison qu'il ne puisse pas y avoir de formation à la parentalité.

Parmi les interviewés, **Richard** est peut-être un de ceux chez qui la réaction à la naissance de son fils est la plus flagrante et la plus violente. C'est la première fois qu'il ressent de l'angoisse à proprement parler, une angoisse physique, quand il était jusque-là sujet à un mal-être plus ordinaire – le « *moral à zéro* » – qu'il avait finalement appris à gérer :

*« la naissance de mon fils ça a été... Je ne sais pas si ça a été l'allumette qui a fait sortir mes angoisses, mais c'était la première fois que j'ai senti de l'angoisse de ma vie, il me semble. Avant j'étais pas bien, mais je ne savais pas ce que c'était l'angoisse. **Comment est-ce que vous faites la différence ?** Physiquement. Avant j'avais... cette période où j'étais dans mes études supérieures j'avais le moral à zéro, mais bon, je flottais toute la journée donc ça allait. Mais le jour où j'ai eu mon fils, ça a été la première fois où j'ai senti d'une manière corporelle les angoisses ».*

La naissance de son fils va faire surgir de manière oxymoronique son opposé complémentaire : « *la mort, ça a été là, ça a été flagrant* » (...) « *le jour où j'ai eu mon fils, ça a été brutal, d'un seul coup tout est remonté. J'ai commencé à me sentir pas bien. Jusqu'à cette époque-là j'étais "akouna matata"¹¹ ». Et là j'ai commencé à m'inquiéter pour la santé de mon fils ». Envahi par ses angoisses, qui ne s'estomperont pas vraiment, le fait de devenir parent produit comme un déclic. Cela pousse Richard à « *se bouger* », à trouver un emploi avec un meilleur statut et un revenu qu'il juge approprié pour un père de famille, manière d'assurer, objectivement et subjectivement, une sécurisation de sa famille : « À cette époque-là j'étais bûcheron, je me suis dit je ne peux pas continuer à faire ce métier-là, faut que tu te bouges. Je suis rentré dans l'industrie, je suis monté rapidement dans la hiérarchie pour faire responsable d'atelier ».*

Si le mariage a été pour Évelyne le premier moment de retour du trouble, c'est après son accouchement, lorsque son père entre seul dans sa chambre à la maternité, que l'absence de sa mère, le « *vide* » et le « *manque* » laissés par sa disparition, ce jour-là et pour l'avenir, se font le plus intensément sentir :

« je vais pas avoir ma maman au mariage. Et oui, pendant ma grossesse je me disais elle sera pas là pour euh... Maintenant, ça m'a pas perturbée au niveau de ma grossesse [...] quand mon papa est arrivé dans la chambre [...] là, j'ai pleuré. Parce qu'il est arrivé, seul [...] là c'était ce vide, ce manque, de dire, ben je vais présenter mon fils à mon papa, c'est super ! Mais voilà, il n'y avait pas ma maman... Et, avec tous les conseils qu'elle allait pouvoir me prodiguer en tant que maman... »

Les excellentes relations avec la nouvelle compagne de son père lui permettent malgré tout de se sentir entourée et soutenue :

« c'est quand même quelque chose qui est passé assez vite parce que tu vois du fait qu'on est proches avec A.-M., je suis pas restée dans ce côté... [...] comme je sais que je peux compter sur elle... Sur le coup "mince y a pas ma maman", mais, voilà il y a A.-M. [...] j'étais fatiguée elle me prenait mon repassage euh, enfin elle m'a beaucoup aidée après mon accouchement [...] le fait d'allaiter puis mon gros babyblues j'étais très très fatiguée [...] y a eu la présentation... Mais euh, ça a pas duré. Parce que, on avait déjà recréé une famille en fait. Je savais que j'étais entourée donc euh voilà, ça ça y fait ! ».

Pour autant, **Évelyne** fait « *un babyblues* », d'autant plus dur à vivre qu'elle ne se sent pas toujours bien comprise par son entourage. Sa grand-mère maternelle et la mère de son mari ont du mal à comprendre : « *Tu vois, babyblues euh... Quoi ?! T'as un beau bébé, t'as un travail, t'as un mari... T'as pas à avoir un babyblues quoi !* ». Pendant longtemps, elle se disait « *j'ai pas fait le deuil* » et rapportait un certain nombre de ses problèmes à ça, ce qui est de moins en moins le cas aujourd'hui.

¹¹ Difficile de ne pas relier ici cette expression au dessin animé le Roi Lion, lui-même orphelin et qui apprendra à vivre plus sereinement la perte de ses parents.

Elle reste malgré tout très angoissée pour son enfant : « que tu aies eu des antécédents ou pas, une maman est angoissée pour son enfant hein. À partir du moment où il sort de ton ventre, tu te dis merde ! C'est pour la vie ! (rires) Après je suis d'une nature plus angoissée que certaines ça c'est sûr (...) On fait un enfant, on se dit je voudrais être là jusqu'au bout, pour lui ». Ceci entrave et parasite aussi la possibilité d'envisager l'avenir de manière plutôt « sereine » :

*« je suis pas sereine, j'ai peur qu'il m'arrive quelque chose. Et de le laisser. De laisser mon fils. Bon mon mari aussi. Mais c'est un adulte [...] c'est pas une angoisse permanente, heureusement ! Je vis pas en me disant tous les jours je vais mourir aujourd'hui euh qu'est-ce qui va se passer ? ». L'intervieweur demande « **Tu penses que les orphelins y pensent plus que les autres ?** » : « Oh oui ! Ben oui je pense. Parce que nous on a le manque donc on se dit, si je pars ben mon enfant il va vivre ce que j'ai vécu donc euh... En fait j'ai un peu l'impression que chaque année gagnée, je me dis bon il a pris en maturité, il a pris en maturité, je veux aller le plus loin possible dans sa vie pour que... Que si je dois le laisser ben, qu'il soit adulte. Qu'il ait sa vie déjà, en fait. [...] je veux gagner du temps en fait. Qu'il soit capable lui de vivre sa propre vie euh... Voilà. »*

L'intervieweur fait allusion au fait qu'au Niger, recueillir un orphelin, c'est s'engager à l'amener jusqu'au mariage¹², Évelyne rétorque : « c'est un peu ça ! Et là je me dirais ouf ça y est je peux partir, mais un peu quoi... Dire bon, voilà il a quelqu'un d'autre qui veille sur lui ». Devenir parent, malgré les angoisses, reste une expérience qui marque pour elle un passage d'une posture passive à une posture active – « tu te lances plus dans la bataille » –, mais elle peine malgré tout à concevoir son orphelinage comme une force, une « expérience positive » :

« Justement je pense plus à partir du moment où tu as un enfant toi-même, tu te dis bon il faut que je vive pour lui et tu t'accroches à plein de choses du coup. Je pense tu te lances plus dans la bataille. Et puis tu fais plus attention à toi. Je pense peut-être quand même... Mais tu es dans la crainte... S'il m'arrive quelque chose, et tout ça... Ça reste quand même... Ça peut pas être une expérience positive, malgré tout ».

C'est également « très compliqué » pour **Carole**. Devenir maman a fait « remonter » des « angoisses » liées à la peur de mourir et de laisser ses enfants orphelins, à la peur « qu'ils revivent ce que moi j'avais vécu ». C'est à ce moment-là qu'elle va consulter un thérapeute qui lui a permis – remise au travail du trouble initial – de « mettre de la distance », de « reprendre cette histoire », de « enfin mettre des mots là-dessus » : la thérapie accompagnant donc ce moment de « basculement » et qui lui fera dire que sa maternité a été comme une renaissance (que l'on retrouvera également plus loin) :

« Moi, j'ai fait un travail après, plus tard, quand je suis devenue maman, toute jeune maman parce que j'avais beaucoup d'angoisses qui sont remontées à ce moment-là, la peur justement de mourir, de laisser mes enfants... qu'ils soient orphelins, ça, c'était quelque chose qui me... me faisait très très peur. Et du coup j'ai vu quelqu'un pendant un an ou un an et demi et en fait, ça m'a fait énormément de bien, ça m'a vraiment permis de, de... de mettre de la distance, de reprendre cette histoire, de... Voilà, de pouvoir enfin mettre des mots là-dessus et peut-être de pouvoir enfin lire les contes en disant que le papa et la maman étaient morts sans que ça devienne trop compliqué pour moi ! (rire) [...] J'arrivais pas à le dire, c'était trop compliqué, je pouvais pas en parler avec mes enfants (...) J'avais qu'une peur c'est qu'ils revivent ce que moi j'avais vécu [...] ça m'a permis de mettre toute cette distance, de mieux comprendre et c'était pas plus mal ».

¹² « la règle voudrait que l'orphelin ne soit confié que le temps de la petite enfance considérée comme révolue à 7 ans et que le père le récupère ensuite pour en assurer l'éducation, mais rares sont les femmes qui acceptent cette éventualité, leur objectif étant de garder l'enfant auprès d'elles jusqu'à son mariage. Si en réalité les deux familles ainsi que les amis cotisent pour ce rite de passage, les tutrices emploient l'expression "jusqu'à ce que je l'aie marié". » ; Élise Guillermet, « Itinéraires d'enfants orphelins de mère à Zinder (Niger) : Un vade-mecum ethnologique », Face à face [En ligne], 10 | 2007, mis en ligne le 01 octobre 2007, consulté le 04 octobre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/faceaface/154>

Chez **Édith**, le retour du trouble est lié à sa première grossesse. Elle réalise que, son conjoint étant lui aussi orphelin de père, leurs enfants n'auront pas de grands-pères. La perspective de devenir parent déclenche une crise et Édith va sentir le besoin de se faire aider, et d'engager une psychothérapie : « *c'est là que je me suis dit, ben faut que je me fasse aider quoi. Et même euh, même si je me suis fait aider ben, ben c'est toujours douloureux et (Sanglots) et je me dis que ça le sera toujours* ». Elle consulte plusieurs professionnels, mais sans grands résultats ; elle aura à chaque fois le sentiment de « *tourner en boucle* » et de ne « *pas avancer* »... : « *et donc j'ai arrêté d'y aller quoi. Et au bout d'un moment je sentais que ça allait pas donc je retournais* ».

Évelyne et **Carole** ont des vécus similaires à ce sujet. Moment qui vient réactiver le trouble, enclencher sa mise au travail et dont le dénouement va se jouer jusqu'à des années plus tard, dans la combinaison ou l'enchaînement de différentes choses, dont on réserve l'exposé pour plus loin.

Le retour et la (re) mise au travail du trouble se jouent différemment pour **Bruno**. Des discussions occasionnelles avec son frère sur leurs problèmes respectifs de parents (« *Quand on parle de blocages qu'il peut y avoir dans la relation parents-enfants, on se donne des billes quoi, on échange !* »), sont parfois pour Bruno l'occasion de se rendre compte de la manière dont la perte précoce de leur mère peut jouer sur la relation qu'ils ont avec leurs propres enfants. Il parle, sans préciser, de choses « *qui ressortent* » chez son frère. Il déclare « *en tant que père ça te façonne* » : « *J'ai aussi des choses dans ma relation avec J. (Son fils) qui, qui sont forcément liées à ce que j'ai eu, ou pas eu d'ailleurs, comme relation avec ma mère [...] ça joue un petit peu euh.., ben dans la relation que tu as avec ton gosse après quoi forcément.* » Sans plus détail, il souligne qu'il s'agit d'éviter de « *transmettre* » à son fils quelque chose de cette expérience qui pourrait se révéler être un « *frein* » pour « *la génération suivante* ». Bruno pense à la relation « *fusionnelle* » qu'il avait avec sa mère, et au fait qu'il peut avoir tendance à la « *reproduire* » avec son propre fils. Il confie avoir eu un désir assez précoce d'avoir lui-même des enfants : « *très tôt je sais que je veux avoir des enfants, très très tôt. Et même plein ! Et que, ça fera partie de ma vie.* » – et se trouve être aujourd'hui un père particulièrement présent et attentionné.

Le fait de devenir parent lui permet de saisir plus concrètement, de vivre dans sa chair, le fait qu'un parent est capable de se sacrifier pour son enfant. Pour Bruno (sa mère s'est suicidée lorsqu'il avait 15 ans), cela « *ajoute une petite pièce au puzzle* », va l'aider à comprendre avec plus de justesse la décision de sa mère :

« *être père aussi (...) te dire ben voilà, en fait tu es capable de te sacrifier pour tes enfants, vraiment, c'est un amour qui est tellement incroyable que, qu'est pas descriptible tant que t'es pas parent, du coup tu te rends compte ben ouais ben en fait peut-être qu'à ce moment-là elle s'est dit "Si vraiment je veux qu'il ait sa vie j'ai plus que ça comme solution".* »

Décision sur le sens de laquelle il a très tôt statué, mais signification du suicide dont on apprend à ce moment de l'entretien qu'elle est une interprétation de Bruno, qu'il n'a jamais souhaité confronter à la lettre d'adieu laissée par sa mère :

« *je dis que je me le "raconte", parce que, parce que je saurai jamais ! à moins que je lise la lettre et que dans la lettre ce soit écrit (peut-être la seule fois de l'entretien où, bien qu'il s'efforce de rire en même temps, sa voix tremble en un semblant de sanglot), mais en tout cas euh, en tout cas c'est ce qui me paraît le plus, le plus probable [...] je pense vraiment qu'il y a pu avoir ce côté ben, au moins le, "Si je veux qu'il ait sa vie, si je veux qu'il puisse être vraiment lui, faut plus que je sois là" quoi. Ce qui doit être d'ailleurs euh hyper dur quoi, mais euh... Bon en même temps c'est le principe de la maladie quoi* ».

La naissance de son fils a été un moment où il s'est « *beaucoup posé la question* » et a hésité à lire cette lettre. De crainte de « *rebrasser des trucs* » et de briser l'équilibre de vie qui est le sien aujourd'hui, il s'est pour l'instant encore, abstenu de la lire :

« je sais qu'elle a laissé une lettre, mais je... j'en sais pas beaucoup plus, et j'ai jamais cherché à en savoir plus [...] ça me traverse de temps en temps, je me dis j'ai jamais cherché à savoir, est-ce que ? [...] Je me dis tellement que j'en ai pas besoin, je suis bien où je suis, je suis bien dans ma vie. Tu vois des fois je me dis est-ce que ça vaut le coup de rebrasser des trucs [...] sans forcément que ce soit lourd, mais des trucs qui grattent un petit peu est-ce que ça vaut le coup ? Et c'est vrai que je me suis beaucoup posé la question, au moment de la naissance de J., en me disant voilà ça me rebrasse un petit peu le côté, être père être parent ».

Son père lui a proposé récemment d'en parler s'il en avait envie, s'il avait des questions. Bruno a dit qu'il allait y réfléchir. Il lira cette lettre « *peut-être plus tard* », éventuellement « *à la mort de son père* ». Mais il reste prudent, « parce que c'est aussi aller fouiller dans leur histoire, finalement ». Le fait de devenir parent est donc bien pour Bruno un retour du trouble, de remise au travail de la perte, où l'expérience de la paternité vient éclairer et apporter une confirmation du sens et de la valeur de la mort de sa mère ; renforcer également l'idée que ce sacrifice de soi pour ses enfants est résolument tourné vers la vie :

« Et c'est vrai que moi du coup ce que j'en retire, ouais la vie euh, c'est beau c'est sacré. Ce qui veut pas dire d'ailleurs que je me dis putain quand même ceux qui se suicident il la gâchent ! non, parce qu'on sait bien qu'il y a des faits de vie ».

2.1.5. Autres moments

2.1.5.1. Les dates anniversaires

Le jour de la date anniversaire du décès reste pour certains, même longtemps après, un moment particulièrement critique chaque année.

Pour **Édith**, c'est une véritable « *calamité* ». Si elle « *incapable* » de se souvenir avec certitude de la date de naissance de son père, elle connaît celle du décès, et se rappelle de cette journée avec un certain degré de précision. Sans la revivre à proprement parler chaque année, elle conserve toutes les « *scènes* », « *dans la tête* ». Souvenir irréductible du jour où toute sa vie s'est jouée un peu comme à « *pile ou face* », et où tout a basculé. La mère d'**Évelyne** est morte le jour de la Toussaint, et l'automne, même si cela s'atténue un peu ces dernières années, est toujours une période difficile, une période de mal-être moral et où elle multiplie généralement les petits pépins physiques. Associé à un moment de sa vie avec des problèmes de harcèlement moral dans l'usine où elle travaillait, c'est souvent à cette période de l'année qu'elle allait consulter son médecin, « *pour reprendre des antidépresseurs* ».

Elle se décide un jour à aller consulter un psychothérapeute : « *Mais ça passait pas et du coup après j'ai pas, poussé plus* ». Son médecin traitant néanmoins l'encourage : « mon médecin il me disait "*Déjà vous en êtes consciente, donc déjà c'est bien, mais il faudrait que vous poussiez jusqu'au bout*" ». Finalement, ce qui l'a « beaucoup aidée quand même c'est ma micro-kiné ». Cette dernière identifie un « blocage » au niveau des « organes reproducteurs », qui se rapporte donc à « la maternité, à la mère, à tout ça quoi ». En « travaillant » là-dessus avec sa micro-kiné, elle s'aperçoit qu'elle fait également un blocage, autre manière d'être travaillée par la date anniversaire de la mort de sa mère, sur toute l'année 1995, dont elle ne parvient pas à parler, et encore moins à dire que sa mère est morte cette année-là :

« je pouvais pas hein, l'année 95 je pouvais pas te dire, "ma maman est décédée en 95". Ça sortait pas. 95, je pouvais te dire 93, 94, mais 95, non, ça sortait pas. Et c'est là micro-kiné qui m'a fait pouvoir reparler de l'année 95 (...) l'année 95 c'est comme si elle existait plus. Enfin pas qu'elle existait plus, mais... Elle sortait pas quoi. Elle était bloquée. C'était très bizarre. »

2.1.5.2. Se marier

Bruno pense à sa mère au moment du mariage, mais sa mort fait tellement « *partie de sa vie* » que le ressenti de l'absence n'est finalement pas si vif que ça : « *je suis pas quelqu'un qui revient sur le "ça aurait été mieux si..." ou tu vois. Enfin pour moi ça n'a pas de sens. Parce que de toute façon ça n'arrivera pas donc. Et d'ailleurs au moment du mariage, ça m'a pas manqué, je me suis pas dit – oui, si, le "j'aurais aimé", peut-être, à la rigueur, et encore, et encore, c'est pas... Parce que, encore une fois ça peut pas être possible donc euh* ». Un « *ça n'arrivera pas* », « *c'est pas possible donc euh...* » qui font penser à un « principe de lucidité » peut-être posé (qu'il s'est peut-être imposé à lui-même) dans l'après-perte. Tactique pour s'y résoudre, pour être en phase avec la réalité, pour ne pas basculer dans l'abatement, dans cette fameuse « *tristesse* » qu'il n'éprouve pas ou très peu, alors même qu'il entretenait avec sa mère une relation de type « *fusionnelle* ». Souffrance dont on pourrait penser qu'elle finit par trouver à s'exprimer dans des symptômes physiques : « *je peux plus aller à l'école* », je n'arrive plus à travailler en rentrant à la maison, ainsi que dans les manifestations psychosomatiques (les maux de ventre). Par contre, sa mère est évoquée dans le « *texte d'introduction au mariage* ». Le mariage et le fait de devenir parent étant nécessairement pour Bruno, des événements qui font « *écho* » à la mort de sa mère. Mais, encore une fois, il coupe court : « *ça n'arrivera pas, et c'est pas grave* » (on dirait la manière dont il aurait pris l'habitude le faire avec lui-même pour ne pas laisser place à l'affect, à la perte de contrôle...). Plus loin, revenant encore sur ce qu'aurait apporté sa mère à son fils : « *une question qu'on se pose [...], mais y a pas de réponse vraiment donc euh...* ».

Édith évoque elle aussi le mariage (deux ans environ avant l'entretien), comme un moment un peu compliqué. a question de savoir qui l'accompagnera jusqu'à l'autel à la place de son père, remet inévitablement sur le devant de la scène, pour elle-même, pour son entourage, l'absence de son père. Elle est manifestement bouleversée, perturbée (retour du trouble) et en vient à imaginer (remise au travail du trouble) ce qu'il aurait pu lui dire. Elle va lister les différents moments de sa vie, petits et grands – apprendre à nager, passer le permis de conduire, s'orienter dans ses études, présenter son futur conjoint, annoncer qu'on va soi-même devenir parent –, lors desquels son père lui a particulièrement manqué et imaginer, ce qui deviendra le titre d'un livre à paraître, ce qu'*il aurait pu me dire*. La liste finissant par le jour du décès de son père, où elle imagine qu'il aurait pu, tout simplement, lui dire « *Adieu* ».

*« Mon papa était de Vendée donc y avait tout un côté autour de la mer... Moi j'avais très peur de l'eau donc j'étais la trouillard, tu sauras jamais nager euh donc eu voilà y a le moment où j'apprenais à nager quoi. (Elle pleure) Il aurait pu me dire "N'aies pas peur". Après... y a sur les études quoi où euh voilà il aurait pu me dire Ben "Qu'est-ce que tu vas faire ?" Après y a le permis aussi où j'ai mis euh ben, il m'aurait pas cru en fait quand je l'ai eu... **C'est-à-dire ?** Ben, parce que, j'ai fait la conduite accompagnée c'était une catastrophe ! (Rire) Donc... Donc voilà j'ai imaginé qu'il m'aurait pas crue... Après euh... Ben la rencontre avec S. (Son mari) et j'ai mis que ben, qu'il aurait payé une bière et une roulée [...] l'annonce du bébé quoi, des bébés... (Elle pleure) Et la conclusion ben, c'est le jour où il est parti il m'a... Voilà qu'il aurait dû, qu'il aurait pu me dire "Adieu" quoi. »*

À la question « *Y a-t-il d'autres moments où l'absence a été très vivement ressentie ?* », **Bruno** répond qu'il n'y en a « *pas trop eu* » et « *D'ailleurs à tel point que c'est capable de me poser un peu question* ». Mais en y réfléchissant, Bruno évoque différents moments, sinon de retour du trouble à proprement parler, de retour des symptômes psychosomatiques à travers lesquels se sont justement exprimées une souffrance et une peine qui avaient tendance à demeurer enfouies. Bruno avait été pris de douleurs intestinales particulièrement violentes au moment de la reprise de ses études en IUT. Les symptômes ont duré longtemps après cet épisode. Pendant les périodes où il est inscrit à la fac et en IUT – à part les moments où son ventre le fait souffrir, et où il admet qu'il ne va pas bien, mais « *physiquement* » – il ne se dit pas qu'il va mal, même s'il reconnaît aujourd'hui qu'il n'allait effectivement pas très bien. Mais sorti de ça, pas de moments de « *déprim* » ou de dépression selon lui. S'ils se sont clairement estompés aujourd'hui, Bruno reste sujet à ce type de symptômes, tout particulièrement lors de situations de « *changement un peu important* » :

« Et ça a duré un petit peu même après l'IUT hein, c'est resté, même encore maintenant euh, c'est encore un petit peu, à gérer quoi. [...] alors c'est plus ces fortes douleurs, mais c'est encore des, ben c'est encore du dérèglement on va dire. D'ailleurs à chaque fois qu'y a un changement un peu... important on va dire de vie, on sent que ça, ça travaille [...] quand je suis en stabilité ça va très bien donc tu vois par exemple pendant après l'IUT, les cinq ans que j'ai passés à faire l'hôtellerie avec mon père, ben au fur et à mesure ça a été de mieux en mieux et déjà au bout de la cinquième année, avant de revenir, enfin de venir à Grenoble et de changer de métier, ben pareil ça se gérait quoi. Et quand je suis revenu à Grenoble, ça a repris un petit peu... Beaucoup moins important que les premières fois, mais quand même, suffisamment pour que ce soit quand même bien embêtant, et euh, ben voilà je vois maintenant au bout de dix ans que ça, ça rentre quasiment dans l'ordre quoi. C'est pas parfait, mais c'est vraiment, c'est plus du tout euh, plus du tout embêtant quoi ».

Lorsque nous nous retrouvons trois semaines après notre premier entretien, **Édith** commence par me dire qu'elle a réfléchi entre temps à la question des « soutiens », mais elle me parle en fait d'un moment de sa vie particulièrement difficile qu'elle n'avait pas encore évoqué. Elle est enceinte à 20 ans et son petit ami de l'époque lui demande d'avorter. Sa mère la soutient et lui propose de garder l'enfant à venir. Finalement, elle avorte pour « garder » son mec qui la quitte quand même. Elle arrête ses études (la fac), elle ne « sort plus », elle est « à la limite de la dépression ». C'est dans ce contexte qu'elle va intégrer un « *stabat* », « *Mère de miséricorde* », instance religieuse qui propose à différents endroits en France, un « accompagnement » des « *mamans qui ont pas gardé leur bébé* », sous forme de retraite spirituelle ; une « *retraite de guérison* ». Retraite qui, si elle ne va pas « sortir » complètement Édith de son mal-être, va incontestablement « l'aider » dans ces circonstances difficiles¹³. Ce dispositif l'a aussi « aidée par rapport au décès » de son père. Elle réalise que le décès de son père a des répercussions sur ses relations, et en l'occurrence sur ses choix en matière de relations amoureuses, et plus largement sur le plan de ses relations affectives à autrui.

Nous reviendrons plus en détail sur les répercussions sur le plan des relations, sociales et amoureuses, plus bas dans le texte. Cet événement de crise s'accompagne d'un retour du trouble sur le devant de la scène et qu'il va finalement être un moment déclencheur d'une (re) mise au travail du trouble. À l'issue du « *stabat* », Édith va avoir recours à des séances individuelles d'accompagnement avec le diocèse, puis, *in fine*, s'orienter vers un thérapeute. Cet événement de crise se présente donc comme un (des) moment(s) de transition vers la prise en compte, et à bras le corps, du trouble qui l'habite, une étape également, dans le chemin qui mène au prendre soin de soi, et à la « reprise de soi ».

2.2. Persistance du trouble : répercussions sur la vie psychique et sociale

Si certains moments sont donc particulièrement propices à un retour (plus ou moins inopiné et déstabilisant) du *trouble*, il se fait aussi sentir de manière plus diffuse, dans la vie quotidienne, et pour certains de façon quasi permanente. La majeure partie des interviewés témoigne d'un impact durable du décès et de l'absence, sur leur vie psychique et sur leur vie sociale. Répercussions au plan de la vie psychique, de la socialisation (relations à autrui) et de l'identité (problématiques liées à la construction de soi).

¹³ « On est pas obligé de prier hein c'est ouvert aussi à celles qui sont pas pratiquantes, même si y a quand même tout un accompagnement par rapport à ça... Et j'étais accompagnée par une personne qui avait aussi vécu ça (...) enfin ça m'a pas sortie, mais, ça m'a aidée. Et après c'est vrai que je suis retournée de temps en temps vers cette personne ou vers l'antenne de Mère de miséricorde (...) pendant 5 jours, on est accompagné individuellement, après y a des temps ensemble, mais (...) c'est en silence donc on communique pas avec les autres ».

Nous réservons la sous-partie qui clôt la Partie 2) pour la présentation de la grille d'analyse à travers lesquelles ces répercussions sur la vie psychique et sociale peuvent être, selon nous, lues et comprises de manière plus systématique.

2.2.1. Impact sur la vie psychique

Les interviewées évoquent régulièrement comme troubles les angoisses liées à la peur de perdre le parent restant d'abord puis leurs proches. Angoisses liées à l'éventualité de sa propre mort également et qui favorisent, à des degrés divers, des états dépressifs plus ou moins latents ou prononcés au gré des événements et des périodes de la vie.

La perte du parent produit des adultes qui conservent une certaine fragilité, certains allant jusqu'à dire qu'ils se sentent « *handicapés* » dans leur vie, travaillés par des problèmes d'émotivité, de confiance en soi (qui font notamment perdre ses moyens et sa concentration), et d'estime de soi. Le décès et ses conséquences ont donc un impact durable. Un des participants aux ateliers de réflexion note que l'on perd un des « *tendeurs* » ou « *harnais de sécurité* » de l'existence, qui précisément *sécurise* – assure, rassure, tranquillise, cadre, apaise, console – le rapport de l'enfant/adolescent/jeune adulte, au monde qui l'entoure. Et on connaît depuis longtemps déjà en Sciences humaines l'importance de tout cela dans la socialisation de l'enfant et pour la vie adulte¹⁴.

Nous avons recueilli de nombreux témoignages portant sur la peur – intense, incontrôlée/incontrôlable, « *irrationnelle* » – de perdre le parent qui reste, et dans laquelle se manifeste d'abord ce sentiment d'insécurité ontologique. **Alicia** dit ainsi s'être beaucoup « *accrochée* » à sa mère, de peur qu'elle ne meure à son tour. Et aujourd'hui encore : « *Je suis terrifiée que ma mère parte aussi !* » **Karine** témoigne avoir été envahie par la peur que sa mère meure, mais aussi ce qui pourrait lui arriver si jamais son deuxième parent venait à mourir lui aussi. Finira-t-il « *en foyer* » ? En « *placement* » dans une autre famille ? Elle énumère les réponses plus ou moins perturbantes que l'enfant peut échafauder, livré seul à ses angoisses (à défaut visiblement, de pouvoir en parler, ou que des adultes aient abordé le sujet avec lui), aux questions « *je vais où ?* », « *je deviens quoi ?* » Pour Karine, tout ceci se traduit, chez l'enfant, puis chez l'adulte, par d'intenses angoisses liées à la peur de perdre son parent et ses proches en général : elle parle de l'angoisse lors de l'attente du retour des proches, quand ils sont partis faire quelque chose, se sont tout simplement absentes un moment pour telle ou telle raison, même lors des situations ordinaires du quotidien : aller acheter le pain, etc.

Nombreux sont en effet les interviewés à témoigner être particulièrement sujets à ce type d'inquiétude. **Édith** déclare être depuis toujours une « *grande angoissée* ». Si elle n'a jamais eu recours à un traitement du type antidépresseurs, il n'a pas toujours été facile de « *gérer* » avec ses propres « *ressources* » ses angoisses, un certain « *mal-être* » qui n'était jamais très loin d'un état dépressif :

« je suis quelqu'un d'angoissé qui va... Mais je dirais que j'arrive un peu à, comme je vous disais tout à l'heure à prendre du recul par rapport à ça euh. Voilà j'ai donné beaucoup d'argent aux acupuncteurs aux ostéopathes (Rires), aux fleurs de Bach euh... Voilà. Mais j'ai... J'ai jamais été trop mal et j'ai jamais pris, j'ai jamais eu à prendre de traitement pour la dépression ou euh. Donc voilà j'ai toujours euh, retrouvé en moi une ressource pour euh, pour gérer et, pour être mieux. Mais c'était voilà c'est plutôt un mal-être comme ça de stress euh, pas de dépression vraiment, mais un petit peu quand même ».

¹⁴ De Winnicott à Emmanuel Belin, en passant par Deleuze et Guattari. À propos de la notion « d'espace transitionnel », des modalités de production de la sérénité, de la confiance et du rôle des parents dans l'acquisition d'une autonomie de l'enfant en la matière, voir notamment : Emmanuel Belin, *Une sociologie des espaces potentiels. Logique dispositive et expérience ordinaire*, De Boeck, 2001. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie, L'anti-Œdipe*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1972. Michèle Petit, *Éloge de la lecture, La construction de soi*, Belin, Paris, 2002

Après la mort de son père, Édith attrape « *la maladie "colle sa mère"* ». Elle la suit « *tout le temps, tout le temps, tout le temps* », jusque vers ses 14 ans. Relation fusionnelle au point que, à 19 ans encore, les gens en ayant pris l'habitude, lors de mariage on la place à table à côté de sa mère et pas à celle des enfants. « *Coller* » sa mère de la sorte est en l'occurrence l'expression d'une profonde inquiétude d'Édith quant à l'éventualité qu'à son tour, sa mère un jour s'en aille vaquer à ses occupations et ne revienne pas. Lorsque sa mère la dépose à un anniversaire ou quand elle est tout simplement en retard et qu'Édith l'attend à la maison, notre interviewée est prise de véritables « *crises d'angoisse* », qu'elle s'efforce de court-circuiter comme elle peut et dont sa mère, les années passant, ne « *mesure* » pas vraiment ni l'intensité, ni n'identifie les causes véritables, puisqu'elle lui dit : « *c'est bon t'es grande maintenant !* » :

« c'était plus fort que moi ! Je m'enfermais. Alors je regardais des dessins animés - maintenant en y repensant je me dis, mais je devais avoir un grain ! (Elle rit) - je disais la formule magique de je sais plus quel dessin animé : (voix de petite fille) "Faut qu'elle arrive..., maintenant !" Non, ben non non tu parles... Je me souviens aussi, de regarder, ma sœur descendait et du balcon on voyait le chemin et, je regardais, pour la voir arriver quoi ! [...] Voilà dans l'attente ! »

La séparation avec sa mère, départ du domicile familial à 21 ans, a également été particulièrement difficile : « *j'avais déjà 21 ans quoi. Et ça a été l'horreur ! Aussi bien pour elle que pour moi ! de... De plus, vivre ensemble quoi. (Elle pleure)* ». Aujourd'hui, Édith reste sujette à ce type d'angoisse, peur panique et « *irrationnelle* », mais irrépessible, vis-à-vis de son mari et de ses enfants :

« même maintenant hein, si mon mari il arrive en retard ! S'il m'a pas appelée, il s'en prend une en revenant quoi ! (Elle rit) Je lui dis "T'étais où ?!" quoi, "Qu'est-ce t'as fait ?!". Même si c'est complètement irrationnel, c'est plus fort que moi ! Au bout d'un moment je, j'y pense. J'y pense. Alors qu'avant j'y, je pensais pas du tout à ça quoi ! »

L'orphelinage précoce a donc des effets durables et récurrents sur le sentiment de sécurité/d'insécurité ontologique des interviewés, structurant d'une certaine façon leur expérience autour d'une problématique existentielle singulière, que résume bien la question suivante, formulée par des participants : « *Comment fait-on pour vivre avec la peur ?* »

Il ne s'agit donc pas seulement de vivre avec la peine, mais aussi en ayant « *peur de perdre* » – de manière plus ou moins continue et de façon plus ou moins intense selon les individus. Peur de perdre le parent restant, peur de perdre ses proches, mais aussi peur de mourir soi-même, et le cas échéant de laisser ses propres enfants orphelins, de ne pas les voir grandir, et qu'ils grandissent, eux aussi, avec la mort et l'absence d'un (des) parent(s). En somme, peur que la situation se répète. Ainsi un groupe mentionne-t-il sur sa fiche parmi ce qui fait problème : « *Peur continue de perdre le parent "survivant"* », « *Peur de l'espérance de vie. Ne pas voir grandir ses parents (sic)* »¹⁵, « *Gestion des émotions* ».

Si les situations ordinaires peuvent être source d'angoisse, les situations de prise de risque le sont encore davantage. **Sophie** évoque les sorties en montagne de son mari qui la « *rendait un peu folle* ». La peur, de perdre son mari, ses proches en général, la propension à imaginer que « *le pire peut arriver* », la rend de fait « *moins sereine* », « *plus anxieuse* », et c'est « *un peu difficile* » à vivre.

Cette méfiance à l'endroit de la vie – dont on ne sait pas toujours dire soi-même si elle relève d'une certaine forme de pessimisme ou d'une certaine forme de lucidité : « *je suis peut-être un peu moins optimiste ou un peu moins naïve* » et que notre interviewée désigne ici comme une sorte d'excès de conscience des risques de la vie : « *on peut savoir que ça peut arriver, mais ne pas y penser, et je pense que moi (...) j'en suis pleinement consciente et un peu trop consciente* » – cette méfiance est bien en lien avec la mort précoce du

¹⁵ Ce lapsus écrit du participant semble témoigner d'une certaine confusion et d'un certain enchevêtrement de l'histoire personnelle et de l'histoire du parent (idée/crainte d'un destin qui se répète), qui n'est donc pas un cas isolé parmi les témoignages recueillis.

parent, et c'est ce « quelque chose qui... aujourd'hui reste marqué » : « c'est ce qui a principalement, c'est ce qui est resté marqué, même après un travail, je pense que je suis resté comme ça ». Ce qui ne va donc pas sans être un peu « pénible », pour soi-même comme pour ses proches :

« ça met un petit frein, je pense... et c'est dommage et je pense que, pour mon conjoint, des fois, c'est pénible aussi, comme moi je me dis : zut, il va en montagne ! Ça peut, ça peut me faire peur... même si j'ai, bah, j'ai essayé de travailler dessus et de rationaliser les choses, de me dire : bah oui, prends le moins de risques possible, après... zéro risque, ça existe pas, il peut aussi traverser la rue et heu se faire renverser, donc voilà... Donc, j'essaie de relativiser, mais c'est pas évident... pour moi, c'est un vrai travail que de le laisser aller en montagne sereinement ».

Carole témoigne elle aussi de cette méfiance à l'égard de la vie qui vient sans cesse briser une sérénité difficile à obtenir, sorte d'épée de Damoclès qui menace de lui tomber dessus lorsque, justement, « tout va bien » :

« j'avais toujours peur qu'il nous arrive quelque chose, quand j'étais heureuse, dans les moments sereins, ouais, c'est marrant parce que je l'ai plus ça, mais pendant longtemps, j'ai eu ce truc où je me disais : ça peut pas durer quoi, je suis trop heureuse, ça peut pas durer [...] jusqu'à mes 38 ans, j'ai été dans cette espèce de peur de... de peur que mes enfants meurent, de peur que je meure, de peur que la mort revienne, qu'il y ait quelque chose d'un peu funeste dans notre histoire qui ressurgisse ».

Ça va mieux aujourd'hui, et même s'« il y a des choses qui viennent raviver » le trouble comme les attentats en France, il y a toujours un « moment donné où je me dis : là, t'as peur plus que de raison, c'est pas normal... donc évidemment, je me le dis, donc automatiquement, je le mets à distance et à une période, j'arrivais pas à me le dire, donc je le mettais pas à distance, l'émotion prenait le dessus, la peur prenait le dessus sur tout le reste ».

Il peut, enfin, s'agir de symptômes physiques ou de manifestations psychosomatiques.

On a évoqué plus haut la manière dont **Richard** éprouve « physiquement », « corporellement », les angoisses aiguës avec la naissance de son fils : « je suis père, si je ne me faisais pas de souci pour mon fils, il y aurait un problème, mais il ne faut pas que ça passe à l'angoisse ». Si l'éventualité de la mort des proches, l'inquiétude quant à leur santé, sont des préoccupations quotidiennes, Richard souffre aussi et tout particulièrement d'une forme d'hypocondrie – ses angoisses se manifestant par des symptômes physiques, il s' imagine souvent gravement malade – contre laquelle il se « bat » comme il peut, et sans grand succès, ce qui le rend très malheureux et le laisse tout à fait démuni :

« Ah oui oui, la faux qui est au-dessus de moi, prêt à me jeter une maladie sur moi. Ça j'ai beau me battre avec, faire tout ce que je veux, j'arrive pas à l'enlever. Ça va m'accompagner je crois jusqu'à ma mort. Je n'ai pas trouvé quelqu'un qui arrive à me faire sortir de ce problème-là ».

Carole va elle aussi subir, après la mort de son père et pendant des années, des symptômes physiques assez violents et pour le moins incommodants, qui s'amplifient d'ailleurs lorsqu'elle « devient mère à son tour » : des « gastros » à répétition qui la mettent dans un état d'épuisement avancé et qui viennent justement à disparaître complètement « à l'issue de la psychothérapie » engagée après la naissance de ses enfants. Certains interviewés désignent ces troubles liés la mort du parent, tant ils sont récurrents et envahissants, comme quelque chose qui leur donne le sentiment d'être « handicapés » dans leurs relations à autrui. Karine note que la mort d'un parent « génère des syndromes abandonniques » et que cela donne le sentiment à celui qui les éprouve d'être « handicapé ». **Sophie** compare la perte de sa mère à la perte d'un de ses membres : « je me refais un corps, comme si j'avais perdu un bras ou un membre, c'est quelque chose de très physique », et note qu'elle a peur de perdre à tout instant et que c'est envahissant. Elle déclare ainsi, occurrence sur l'importance de laquelle on reviendra plus bas : « la confiance en la vie est entamée ». Et,

indiquant là encore des répercussions sur le long terme : « *on a l'impression d'être handicapé* » ; « j'essaie de faire comme tout le monde, mais je ne suis pas comme tout le monde ».

De nombreux interviewés évoquent ce qu'on pourrait désigner comme les répercussions « secondaires » des troubles liés au décès, qui contribuent à les faire se sentir handicapés dans leur vie quotidienne, leur vie sociale et au niveau de la projection de leur existence dans l'avenir : peurs, angoisses, méfiance, hypocondrie, ayant de fait un impact et un effet direct sur la confiance en soi, l'estime de soi, et le rapport (plus ou moins problématique) au temps.

Ainsi **Richard** a le sentiment d'être très bon dans ce qu'il fait lorsqu'il se sent en « *maîtrise* », mais nous explique qu'il perd subitement tous ses moyens dès lors qu'il a le sentiment de ne pas maîtriser les choses. Comme si les « *paniques* » qui le prennent soudainement lors de situations professionnelles ou sociales qui le mettent en position de subir les choses plus que de les maîtriser, annihilent toute possibilité de concentration et/ou de communication. Il lie ce problème à un manque de confiance en lui, l'un alimentant l'autre. Ce problème advient en ce qui le concerne surtout en milieu professionnel et le handicap :

« Après la confiance en soi, enfin je reviens sur le problème de confiance en moi ; quand je maîtrise bien quelque chose, euh il n'y a aucun souci, je me rends compte que je suis dans l'écart-type supérieur (quotient intellectuel). Mais quand je ne maîtrise pas quelque chose, je suis dans l'écart-type inférieur. Bien que ce ne soit pas le cas. [...] c'est inconsciemment, c'est des paniques. Je ne me dis pas "t'es trop nul", après coup je me dis que je suis nul parce que je panique et j'y arrive pas parce que je panique. Ça aussi je me bats tout le temps contre le fait. Maintenant que d'un point de vue professionnel je maîtrise le truc je ne suis pas stressé plus que ça par mon métier. Mais quand je maîtrise pas quelque chose, ça m'angoisse. Le fait de discuter avec des gens qui me donnent l'impression d'être supérieur à moi, j'arrive plus à parler. J'arrive plus à trouver mes mots, à communiquer, je bégaye pratiquement, alors que j'ai aucune raison d'être comme ça, mais je suis comme ça ».

Certains participants évoquent des répercussions sur l'estime de soi. Sophie est travaillée de manière récurrente par la question : « *Est-ce que je suis aimable ?* » et parle du besoin permanent qu'elle a d'être ré-assurée à ce propos par ses proches. D'autres encore parlent d'un rapport au temps particulièrement compliqué : « *C'est toujours ça le problème, le temps !* » (**Nicolas**), voire singulièrement anxiogène et douloureux : « Le passé me reconforte, l'avenir m'inquiète, le présent me dégoûte. » (**Éric**)

D'autres enfin envisagent leur orphelinage et ses répercussions comme quelque chose de fondateur et structurant, comme une seconde nature qui les définit au plus profond de ce qu'ils sont. Ainsi d'un échange où interviennent **Richard** et **Sophie** lors d'une des sessions des ARC. Richard explique qu'il a appris récemment qu'un traumatisme dans l'enfance pouvait provoquer un manque de « *myéline* ». Ce sur quoi rebondit Sophie, en notant que ça rejoint ce qu'elle pense : la perte se répercutant, selon elle, « *jusque dans les cellules* ».

Lors d'une session d'ARC, à propos de l'importance de pouvoir parler, communiquer autour du deuil, **Éric** dit également : « *Il faut prendre soin de l'autre à tout âge* », et, nous rappelant que les répercussions de l'orphelinage sur la vie psychique ne vont pas sans répercussions sur la vie sociale et relationnelle, il parle du « *masque* » porté en société en tant qu'orphelins devenus adultes, et note : « *Sous le masque, il y a quelque chose, quelque chose à soigner* ».

2.2.2. Impact sur la socialisation et sur l'identité

Les participants en témoignent de manière assez unanime : il y a quelque chose qui, en lien avec le décès, la perte, l'absence du (des) parent(s), impacte plus ou moins directement leurs relations à autrui : relations amicales, relations amoureuses et conjugales, relations à leurs enfants également. Quelque chose qui, interférant et introduisant de façon plus ou moins intense du désordre dans leurs relations et interactions aux

autres, semble partie prenante – faisant parfois frein, parfois levier – à la fois des dynamiques de liaison, et de déliaison, dans lesquelles se font (se défont, se refont) leurs relations aux autres et au monde.

F. de Singly note, à propos des enfants de divorcés, que le divorce a des répercussions durables sur le plan de la socialisation et de l'identité¹⁶, répercussions constatées aussi auprès des orphelins interviewés. Après avoir fait l'inventaire des témoignages qui portent plus précisément sur les problématiques relationnelles, relations de couple, et relations à autrui en général, on s'attachera à présenter les éléments qui témoignent de répercussions sur le plan de la construction de soi et de l'identité des individus.

2.2.2.1. Les relations amoureuses et conjugales

L'orphelinage semble avoir un impact et des répercussions sur les relations amoureuses et les relations de couple au moins à deux niveaux : au plan d'abord (toute chose, ou mécanisme sociologique égal par ailleurs¹⁷) du choix du conjoint ou du partenaire amoureux ; au plan également, des attentes liées à la relation de couple et de sa qualité, dont de nombreux interviewés témoignent qu'elle est (trop) souvent à leurs yeux parasitée par les angoisses et les problématiques existentielles liées à leur orphelinage : colères, peur d'être abandonné, « dépendance affective ».

2.2.2.2. Le choix de la personne aimée

Certains interviewés disent avoir été à un moment de leur vie dans une recherche inconsciente d'un conjoint qui leur rappelait, sous tel ou tel aspect, le parent défunt. C'est le cas pour **Édith** à l'adolescence, d'être en recherche de petits copains/copines qui ressemblent, physiquement, à son père. Il peut également s'agir de se mettre en couple avec une personne plus âgée qui évoque, rappelle, réintroduit dans sa vie, une figure maternelle ou paternelle.

Sophie dit avec insistance que sa vie amoureuse, sentimentale et affective a été, et est encore, fortement impactée par la perte précoce de sa mère. Elle laisse entendre, à plusieurs reprises et de façon plus ou moins explicite, qu'à ses yeux son orientation ou ses préférences sexuelles ont été possiblement aiguillées par l'absence de la mère et la recherche d'un conjoint incarnant une figure maternelle.

Richard pense que le fait d'avoir épousé une femme plus âgée que lui (elle est son aînée de 11 ans) n'a rien d'anodin. À la fin de son service militaire, il rencontre celle qui deviendra sa femme : « *première personne que je rencontre je me marie avec* ». Sur la différence d'âge avec sa femme, il commente : « *il y a peut-être aussi une raison. Je ne cherchais peut-être pas forcément une femme* ». En attente d'une figure maternelle, la première relation de Richard est prise très au sérieux, et rapidement sécurisée, d'une certaine façon, par un mariage.

C'est un peu différent pour **Marie**, chez qui les répercussions sur le choix du conjoint sont plus indirectes. Le choix effectué lui apparaît a posteriori comme celui qu'elle *n'aurait pas fait* si son père avait été encore en vie. Au cours de l'entretien, le seul moment où Marie est vraiment submergée par l'émotion, c'est en effet lorsqu'elle explique que son père lui a certainement manqué en tant que garde-fou ou dans une fonction de « *protecteur* ». Elle imagine qu'il l'aurait probablement mise en garde au sujet de son mari, lui aurait

¹⁶ « La troisième explication considère la séparation, le divorce comme source d'une double déstabilisation, celle des conditions de socialisation et celle de l'identité de l'enfant elle-même ». F. de Singly, *Sociologie de la famille contemporaine*, 5e édition, Armand Colin, 2014, Paris, p.75

¹⁷ Nous ne parlons pas du choix du conjoint en termes d'endogamie ou d'exogamie sociale, mais de ce qui, en lien plus ou moins direct avec leur expérience de l'orphelinage, a pu jouer, aux yeux des interviewés, sur les choix effectués en matière de relations amoureuses à différents moments de leur existence.

déconseillé de se marier. Son mari a en effet des troubles bipolaires depuis des années et, récemment, une schizophrénie a été détectée. Enceinte, elle refuse d'abord de l'épouser, puis se revient sur sa décision, parce qu'elle ne supporte pas l'idée que son futur enfant n'ait pas un « vrai foyer », c'est-à-dire ne grandisse pas avec son père et sa mère. La vie de famille et la vie de couple sont compliquées. Au moment de l'entretien, Marie est en pleine procédure de divorce.

« Au début j'étais bien parce que j'ai dit : le bébé a un père, mais moi j'ai pas de mari, en fait, j'en voulais pas... Alors maman, m'avait : oh, mais enfin ! Mais je lui ai dit : mais c'est de votre faute, vous m'avez toujours dit que les hommes étaient des grands enfants et des égoïstes et tout ça, SAUF mon père ! [...] finalement, j'ai changé d'avis, parce que je veux, j'étais tellement dans une famille unie, le bon père, la bonne mère, que je voulais pas que ma fille que j'attendais ait un autre père... alors que c'est idiot, c'est très bien les familles recomposées, mais moi je préférais sacrifier ma vie, c'est à dire, se marier avec un homme qu'on aime pas, plutôt que mon enfant n'ait pas un vrai foyer... C'est idiot, mais c'est comme ça [...] j'ai eu la joie de d'avoir une famille comme je les aime, c'est à dire une famille nombreuse où il se passe plein de trucs, des anniversaires, des jeux dans l'herbe et tout ça, mais bon, mon pauvre mari est bien gentil, mais il est malade quoi ».

Son père « adoptif » ou de substitution, le Père Ceyrac, lui déconseille de se marier à l'époque, mais elle ne l'écoute pas. Tout se passant comme si le fait de se marier quand même, malgré cette mise en garde, *actait* précisément l'absence de son vrai père, la *dramatisait* en quelque sorte, en entérinant une relation que le père, s'il avait encore en vie, aurait justement désapprouvée pour protéger sa fille.

Le fait d'être orphelin peut aussi parfois faire *affinité*, rapprocher de quelqu'un, et on compte parmi les interviewés quatre couples où les deux conjoints sont orphelins : **Adrien** et **Jeanne** sont mariés ; les conjoints respectifs d'**Édith** et **Karine**, l'épouse de **Louis**, sont également orphelins précoces. Karine raconte que son ex-mari a lui aussi perdu son père de manière précoce, à peu près au même âge qu'elle (4-5 ans) et que c'est ce point commun qui les a rapprochés, puis unis dans les liens du mariage. Elle dit que leurs enfants ont été « suivis » (thérapie), parce que son mari et elle-même se sont révélés être, du fait de leur orphelinage précoce, des « parents angoissés ». Elle pense, sans en dire davantage, que leur séparation est, elle aussi, liée à leur orphelinage.

Adrien évoque la rencontre avec sa future femme et pense que le fait d'être tous les deux orphelins de père a pu faciliter la relation et faire affinité. Même s'il ne le note pas explicitement, le fait d'avoir été tous les deux d'emblée placés en position de parents, puisqu'ils sont moniteurs dans un séjour de vacances pour handicapés mentaux, a également pu jouer, et contribuer à les « rapprocher ». Sans parler du fait que le troisième moniteur de la bande est, elle aussi, orpheline précoce :

« Quand on s'est rencontrés il y avait une troisième personne une copine aussi, qui avait perdu son père aussi à 18 ans. Donc ça faisait, on était trois, et on est restés, amis. Donc ce qui est bizarre quand même, peut-être que... Peut-être que ça a pu nous rapprocher, mais c'est aussi parce qu'il y avait à l'époque de la connivence, de la proximité [...] ça faisait partie peut-être aussi des choses qui nous rapprochaient : on était tous les trois au courant que les autres avaient vécu la même chose, au même âge à peu près. Sur des modes très différents ».

Pour autant, les conjoints qui ont en commun d'avoir été orphelins précoces en parlent généralement assez peu entre eux. Ainsi **Édith** :

« il m'a pas raconté l'enterrement, je ne sais pas s'il l'a vu mort euh, je sais pas du tout... On en parle pas, en détail [...] il les connaît pas trop mon mari les mots des émotions [...] Il est plutôt dans "Ça va passer", [...] Après mon mari lui il a plein d'objets de son papa [...] Il a aussi une boîte... Voilà on a une boîte chacun... (Elle rit) Après, je sais pas s'il la regarde... Moi il sait pas que je la regarde ma boîte hein (Elle rit) - Mais vous en parlez tous les deux avec vos enfants. Oui oui. » »

Lorsqu'ils parlent de leur(s) parent(s) défunt(s), en dehors de possibles et occasionnelles évocations de souvenirs, c'est généralement à l'initiative de leurs enfants, qui ne manquent pas, eux, de poser des questions sur le(s) grand(s) -parent(s) qu'ils n'ont pas eu l'opportunité de connaître. C'est le cas pour Louis et sa femme, pour **Adrien** et **Jeanne**, pour **Édith** également.

2.2.2.3. Des attentes et des craintes : incidences sur la qualité des relations amoureuses/de couple

C'est peut-être au niveau de la qualité de la relation amoureuse/de couple, ainsi qu'au plan des attentes et des craintes liées à ces relations à haute intensité affective, que les répercussions de l'orphanisme se font le plus clairement sentir. Les troubles pouvant produire des interférences, venir parasiter, voire saboter, à son corps défendant, la relation de couple dans laquelle l'individu est engagé.

Aurore, en relation avec quelqu'un depuis cinq ans, pense par exemple qu'elle fait souffrir cette personne, comme d'une façon plus générale les gens autour d'elle. Elle dit réfléchir et se poser la question de savoir si son compagnon est capable de continuer avec elle – et probablement si elle s'autorise à faire subir son propre mal-être et ses troubles toujours sur le point de surgir, à son compagnon. Question qui se pose vraisemblablement de façon de plus en plus sérieuse, pesant sur la relation comme une épée de Damoclès : « *Je suis une bombe à retardement [...] quand ça va pas, c'est vraiment la cata* ».

Édith témoigne de manifestations d'humeur qui venaient jusque-là parasiter sa vie familiale, la relation avec son conjoint et surtout avec ses enfants. Alors qu'elle avait peu tendance à faire de grosses colères lorsqu'elle était petite, et même adolescente (en dehors de disputes parfois violentes avec sa sœur) – elle se trouvait avoir, avant de « *se faire aider* » en entamant une thérapie, des « *colères monstres* » en famille. Colère à l'égard d'elle-même juge-t-elle aujourd'hui, qu'elle reportait sur son mari et ses enfants et dont elle se rendait compte, une fois passées, qu'elles étaient disproportionnées, indues, injustes, ce qui la rendait très malheureuse. Pour son thérapeute, Édith était « *démunie* » (désarmée face à sa souffrance, et à sa vie d'une façon plus générale), et – les « *choses* » sortant comme elles peuvent – « *ça sortait comme ça* ». L'explication de son thérapeute venant au passage normaliser, désigner cette manifestation comme une réaction sinon légitime, compréhensible voire évidente, en la rapportant à la fois à un trouble plus profond, et aux moyens dont disposait alors Édith pour l'exprimer, le mettre au travail, le penser :

« Mes enfants, jusqu'à ce que je me fasse aider - donc c'était y a bientôt deux ans maintenant - des fois, mais, j'ai eu des colères monstres ! que je ne ressens plus du tout maintenant ! Parce que... Parce que j'avais envie de faire des choses, mais j'arrivais pas à les faire, et du coup j'étais super énervée contre moi et c'était eux (Son mari, ses enfants) qui prenaient hein ! Je leur en ai parlé, je leur ai dit ben je suis désolée, je vous demande pardon d'avoir réagi comme ça euh, je pouvais pas faire autrement, j'aurais pas dû réagir comme ça... [...] ça sortait comme ça quoi. Tellement euh... Tellement démunie en fait. »

Édith note ailleurs une chose qui nous semble importante à consigner ici, bien que peu d'interviewés l'évoquent. Lorsque les deux conjoints sont orphelins précoces, aucun des deux n'a vraiment eu sous les yeux d'exemple de fonctionnement d'un couple. La relation est moins évidente, au sens où elle ne s'enracine pas dans un modèle incorporé inconsciemment, des habitudes, des perceptions et des attentes, vis-à-vis desquelles il est toujours possible de prendre position et de changer, mais qui constituent le cadre premier d'une relation et d'interactions où les acteurs savent comment se positionner, par exemple comment gérer de possibles conflits dans le couple (« *Voilà ça revient au modèle d'un couple (...) Je sais pas moi ! enfin j'ai jamais vu comment un couple il fait quand il y a une dispute ou...* »), ou entre les enfants – et pour ce dernier cas, en l'occurrence, comment agir conjointement et partager l'autorité parentale :

« Des fois on en rigole avec mon mari, on se dit, mais en fait nous on sait pas, comment ils font les couples ! Parce que... On les a pas vus quoi !... En même temps on se dit ben au moins on a pas les modèles euh, les clichés quoi ! (Elle rit) - [...] Moi ma maman elle a re-rencontré quelqu'un j'avais 25 ans [...] cette absence de modèle de couple a fait que, ben : comment on fait en fait quand euh... Comment on

gère le conflit ? Comment on gère les conflits des enfants euh ? Ma maman elle avait pas à se poser la question elle était toute seule ».

Une participante raconte qu'elle a été en couple avec quelqu'un qui a « *subi* » ses angoisses. Elle dit avoir finalement pleuré et sangloté tout une nuit auprès de lui « *et lui m'écoutait* ». Elle dit qu'ils se sont séparés et que c'est un déclic qui lui a, finalement, fait du bien. Elle met en lien la séparation d'avec son petit ami avec la perte de son père, dans la mesure où cette séparation lui a aussi permis de « *se distancier de la perte* » et de prendre conscience qu'il s'agit de « *vivre avec* ». Sans trop sur-interpréter, cette séparation, à la différence de celle, *imposée*, de la mort de son père, n'est probablement pas complètement *subie* ici, et il se joue quelque chose d'une réappropriation symbolique de la déliaison, peut-être quelque chose de l'ordre de la reconquête, par cette participante, d'une marge de pouvoir sur ses relations, à elle-même, à autrui, et au monde. Mais c'est bien au niveau des attentes et des craintes liées à la relation – à l'issue de la relation – que se noue le problème de la relation amoureuse ou conjugale : que se détermine ou se définit ce qui va se présenter, dans la relation quotidienne ou les interactions in vivo entre les conjoints, comme autant de problèmes venant parasiter ou saboter la relation.

Un groupe note ainsi : « *Vie amoureuse : non stable "-- " peur de l'abandon* ». Une participante parle d'un « *syndrome abandonnique* » qui lui donne l'impression d'être « *handicapée* », un autre groupe note dans « *ce qui fait problème* » : « *le sentiment d'abandon* », « *la dépendance affective* ». La peur de perdre l'autre, le sentiment de précarité et d'insécurité de la relation induisent un rapport affectif au conjoint, et plus généralement comme on va le voir ci-après, un attachement à autrui, qui peuvent être doublement problématiques. Attachement « *sous-estimé* » lorsque l'individu est guidé par la peur de s'investir affectivement dans la relation, tend à ne pas prendre le risque de perdre la personne à laquelle il s'est attaché : « *Lien avec les autres : fragilité, peur d'aimer, peur de perdre celui/celle qu'on aime* » (ARC). **Alicia** témoigne explicitement de cette disposition lors de l'entretien qu'elle nous accorde :

« j'ai toujours ce problème : laisser entrer les gens » : « les relations amoureuses c'est un désastre hein euh... J'ai eu une seule vraie relation jusqu'à présent, qui a duré quasiment 3 ans. Mais c'est parce qu'il s'est vraiment accroché quoi, parce que généralement mes relations, si elles durent 3 mois, c'est un miracle ! Parce que généralement dès que je commence à sentir que je m'attache, je me casse ! Parce que pour moi c'est pas possible ».

Attachement « *surestimé* » lorsque l'individu s'investit de manière excessive dans la relation, ou demande à l'autre de s'y investir de manière excessive afin de compenser et de réduire subjectivement (ou de façon fantasmatique) les impondérables incertitudes du lien à autrui : « *pression sur l'autre* », demande de « *preuves d'amour incessantes* », qui peuvent se révéler à la longue « *étouffant* » pour le conjoint, les enfants : « *lien hyperfusionnel avec d'abord le parent restant, puis le conjoint, puis l'enfant, jusqu'à étouffement* ».

2.2.2.4. Relations sociales en général

Amicale ou amoureuse, c'est bien la question de la sécurité ou de l'insécurité de la relation qui fait leitmotiv. Le désir de « *stabilité* » qui anime les relations reste motivé par une tenace « *peur de l'abandon* » dans laquelle s'exprime à corps défendant le traumatisme initial et une représentation subjective des relations construites autour du régime de la perte et de la précarité.

De nombreux participants parlent ainsi d'une « *peur de l'abandon* » qui se rejoue dans leurs relations à autrui. Un groupe évoque la manière dont le manque de confiance en soi, en la vie, en l'autre, se (re) joue dans les relations à autrui. **Richard** confesse qu'il a également, en contrepoint, une vision « *idéale* » des relations aux autres, et des attentes qu'il sait être un peu excessives en la matière. Attentes et idéal qui finissent nécessairement la plupart du temps dans une certaine forme de déception.

Cette économie affective – ou économie subjective des relations – fondée sur le traumatisme de la perte initial et la peur de l'abandon, vient également parasiter les relations à autrui en général (amicales, professionnelles) et/ou induire chez les individus concernés une certaine forme de méfiance vis-à-vis de la vie sociale, des dispositions comportementales visant à éviter le risque que fait potentiellement courir l'interaction et la relation à autrui sur le plan de la sécurité ontologique.

Édith évoque sa forte émotivité, qui peut parfois venir gêner ses interactions à autrui par le surgissement inopiné de sanglots et de larmes lorsqu'elle doit évoquer son père – gêne de l'interaction qu'elle assume en prenant à sa charge de la court-circuiter, parfois avec humour : « *Enfin voilà c'est... Quand les gens ils savent pas au début ils... Enfin voilà je leur dit non, mais c'est normal ! Ne vous inquiétez pas !* » Elle note qu'elle a par ailleurs tendance, en matière de relations à autrui, à se mettre d'abord en retrait, en mode « *observation* », dans une « *posture de protection* » de soi qui peut donner une impression de froideur, mais dont il lui faut toujours un peu de temps pour se départir. Protection qui se traduit aussi dans un sérieux un peu excessif, en situation de travail par exemple, qui lui permet de limiter tout ce qui pourrait donner aux autres une image négative d'elle-même, l'exposer au « *regard de l'autre* » et à un éventuel jugement disqualifiant.

« je sais que les premières semaines je vais être dans une posture d'observation parce que je sais que c'est comme ça que je fonctionne et que j'ai besoin de regarder comment fonctionnent les gens, les enjeux entre les personnes [...] Qu'est-ce que je peux dire, à qui, comment [...] J'ai toujours voilà tout le temps cette posture de protection au début euh, qui voilà peut des fois passer pour euh... Je fais ma sœur quoi... De la froideur. Ou vraiment fermée, et sérieuse euh. Ce que j'ai pu voir en travaillant au collège, où au début euh je rigolais pas quoi ! [...] Et de me dire qu'est-ce qu'ils vont penser de moi? Faut pas que je fasse d'erreur euh... Toujours voilà ce regard de l'autre »

Alicia évoque elle ses années lycée et ce qui lui est arrivé lorsqu'elle s'est risquée à faire des confidences à une fille qu'elle « *ne sentait pas* » et de laquelle elle s'était jusque-là tenue à distance. La fille en question aperçoit par accident les scarifications sur le bras d'**Alicia**. Elle se montre gentille et **Alicia** se confie. Le lendemain tout le lycée est au courant. Trahie, **Alicia** dit que depuis ce jour-là, elle « *s'écoute toujours* » lorsqu'elle a un mauvais « feeling » avec quelqu'un a priori. Mais aussi qu'elle peut, même avec des amis de longue date, faire preuve d'une sévérité et de radicalité à la moindre petite chose qui peut venir remettre en question la relation de confiance difficilement acquise :

« j'ai ce côté vraiment, presque froid en fait parce que, dès qu'y a un truc dans la relation – même les amis de très longue date – si y a quelque chose qui merde ou qui me plaît pas, je suis claire et nette je les vire de ma vie, et... Et alors y a des fois j'essaie, je me fais violence, je fais un effort voilà... Mais c'est vrai que j'ai maintenant mes amis assez proches qui – qui eux sont là pour rester maintenant parce que voilà j'ai vraiment confiance en eux et ça c'est acquis, mais – ça a été très très dur avant d'avoir cette relation de confiance avec ces personnes. Et c'est vrai que souvent c'est quelque chose qui m'effraie un peu, et je me dis "Mais si jamais ! Si jamais ils décidaient de plus me parler comme moi je peux le faire à certaines personnes ?! Si ils me laissaient tomber ?! Et c'est vrai que dans ces moments-là c'est (Voix émue, elle souffle)... C'est un petit peu angoissant ouais »

Alicia se retrouvant prise dans une contradiction qui prend des airs de dilemme tragique, et qui ne la met jamais à l'abri de saboter des relations possibles par anticipation, et des relations amicales de valeur sur un coup de tête. Le principal restant d'être parvenu à se protéger et à s'épargner un rappel toujours possible de la blessure originelle : « *Mais du coup, vu qu'on s'est pas attaché, c'est pas grave, ça fait pas mal !* »

Alicia ajoute que les choses se sont améliorées et que les relations sont moins compliquées à la fac. Elle explique que son lycée était situé entre Chamonix et Genève, et qu'elle se sentait étrangère à la fois aux filles de Chamonix, sportives stylées, et à celles de Megève, qui venaient en cours avec des sacs Chanel : « *Des deux côtés qui ont beaucoup d'argent... Ce qui n'était clairement pas mon cas quoi* ». Cette différence sociale et financière marquée, et potentiellement stigmatisante, ayant probablement contribué à rendre ses relations à

autrui compliquées. Probablement par peur d'être jugée pour ce qu'elle est, elle préfère être jugée sur son apparence et en fait des tonnes au niveau vestimentaire pour "mettre une certaine distance" avec les gens :

« J'étais la fille un peu bizarre avec les cheveux colorés euh, j'arrivais en cours avec des jeans je sais même pas comment ils tenaient encore, c'était des bouts de tissus reliés entre eux tellement y avait des trous ! Et c'est vrai que j'avais un style qui détonnait quoi dans le lot [...] j'en avais aussi besoin parce que du coup je faisais peur aux gens et ça me permettait de mettre une certaine distance ! Donc du coup les gens ne m'approchaient pas. Alors ils disaient du mal, ils m'insultaient et tout, mais, ça m'atteignait tellement pas !... Enfin... Je crois qu'en fait ça me faisait du mal, mais j'étais juste pas assez là pour les écouter en fait ».

L'apparence vestimentaire agressive est aussi un moyen d'exprimer quelque chose de la "colère" qui l'anime et qui ne parvient pas à s'exprimer ailleurs, ou différemment que dans des comportements autodestructifs :

« ça m'a aussi aidée à me protéger ce style aussi clairement parce que bon, quand tu vois une nana avec un bracelet qui a des piquants de 10 cm aux poignets, c'est clair que tu te dis, ouais, elle fait un peu peur quoi... Et c'est clairement ce que je recherchais aussi. J'avais besoin de détonner j'avais besoin de... aussi exprimer ben justement cette colère avec euh ben, avec mon style aussi... Enfin c'était évident »

Un groupe de participants (dont **Alicia** fait partie) revient sur la question de l'apparence vestimentaire et souligne qu'il s'agit bien d'un des aspects de la présentation de soi dans lequel se joue – se conçoit et s'anticipe stratégiquement d'une certaine façon – les liens possibles à autrui, souhaités ou non souhaités, puisque le "Style vestimentaire : exubérant" dont il est question doit être possiblement à même de faire "pont" ou "porte" selon les cas. S'il est parfois conçu pour "faire barrière", il est aussi une manière de se "créer une identité", de s'inscrire dans la dynamique d'un désir de relation et d'une recherche d'"amitié" : "cherche des liens" (entouré), "relations aux autres" (encadré).

Jeanne témoigne d'une autre façon de l'impact de son orphelinage sur ses relations aux autres. Elle dit en avoir fini avec les relations amicales "biscornues" dans lesquelles le prendre soin de l'autre était central, mais très ambigu, puisque cette disposition à être "sensible" et "empathique", à vouloir toujours être "cette personne sur qui tu peux compter" s'enracinait dans une "hypersensibilité", mais aussi sorte de recherche "effrénée" de l'amour de l'autre.

« ça fait depuis pas très longtemps que je me dis que je suis hyper sensible, c'est un truc dont j'avais pas trop entendu parler en fait avant, mais depuis que je me suis renseignée là-dessus c'est devenu assez clair pour moi que ben j'étais comme ça et hm... Sauf que avant de m'approprier ça, en gros, c'est un truc qui me jouait vachement de tours parce que j'étais vachement attirée par les gens qui ont des secrets, par les gens qui se connaissent pas et chez qui en fait je venais éclairer des choses, sauf qu'en fait, déjà, ça va pas d'être en relation comme ça avec des gens, enfin c'est complètement biscornu et... En fait c'est que qui fait que ça pète à la gueule parce que il y a un moment où heu... C'est un peu une recherche effrénée et tout ça c'est pas des trucs conscients, enfin pas vraiment décidés, mais c'était un peu une recherche effrénée et... Et du coup, c'est un peu comme si mes relations se basaient un peu là-dessus où j'étais vachement, comme j'étais vachement sensible et empathique... Et aussi très dans la culpabilité, je me disais ben je savais que je comprenais les gens et que je sentais qu'ils étaient bien en me parlant, que je voulais être cette personne toujours là quand on a besoin machin et tout, ben en fait c'était comme ça que je faisais mes relations. Je suis cette personne sur qui tu peux compter, à qui tu peux parler et qui va te comprendre parmi tous ces grands méchants qui, eux, ne peuvent pas te comprendre et du coup, tu vas m'aimer, moi, plus, parce que, moi, je te comprends plus que les autres, enfin... ».

Recherche effrénée qui finalement lui "jouait vachement des tours", puisqu'elle l'inclinait à se laisser "absorber", et ses forces vives aussi peut-être, par "l'extérieur", par "les émotions des gens", et peut-être encore à se détourner d'elle-même, et de la "responsabilité de soi" qu'elle a de s'occuper d'elle-même. :

« J'ai commencé à comprendre ce qui se passait et... ça correspond aussi au travail thérapeutique que j'ai commencé, que je fais toujours qui est assez particulier, mais qui travaille justement à se détacher de

l'extérieur en fait et heu... À être centré sur soi et à avoir des limites, du coup, c'est ce qui fait que je suis beaucoup moins absorbée par l'extérieur et par les gens et les émotions des gens, beaucoup plus en responsabilité de moi... Et en laissant la responsabilité à l'autre aussi en fait ».

Alors qu'il évoque la première rencontre avec la nouvelle compagne de son père, le fait qu'il lui avait donné l'impression d'être « *un peu froid* ». Sans être méfiant vis-à-vis des autres, ayant généralement plutôt « *un a priori positif sur les gens* », il fait néanmoins toujours preuve de *prudence* en la matière, n'aime pas quand la relation devient trop rapidement, et donc « *faussement* » familière, préférant la laisser « *se faire tranquillement* » et gagner ses galons d'authenticité avec le temps. **Bruno** nous dit reprendre à son compte le modèle de relations aux autres donné par son père, qui a coutume de dire : « *On est jamais trop gentil* », tout en ajustant au coup par coup, au fil de l'expérience. Il s'agit dit-il de « *se protéger un peu plus* » parfois (même si note-t-il, son père est arrivé à vivre cette éthique de vie sans « *s'en rendre malade* », probablement parce qu'il « *connaissait ses limites* »). De fait, être « *à l'écoute* » et « *ne pas être dans le jugement* » font partie des choses les plus précieuses que son père lui a apportées (on a vu plus haut en quoi il avait été un parent restant idéal), et Bruno, conscient de la valeur de ces dispositions à être vis-à-vis d'autrui, tend à les reprendre à son compte, dans ses relations à autrui, et, comme on va le voir plus bas, dans les relations aux familles endeuillées dans le cadre de son métier d'opérateur de pompes funèbres.

Kévin témoigne quant à lui avoir été, après le décès, pris dans une sorte d'urgence à vivre, animée par la conscience aiguë de la valeur inestimable du temps de vie qui lui est donnée. Il lui devient insupportable d'avoir la sensation de perdre du temps, et se rend compte qu'il devient parfois un peu pénible avec les gens à cause de cela. **Kévin** devient très impatient avec tout le monde. Avec sa copine (qu'il rencontre après le décès et qui tarde à choisir entre lui, et celui avec qui elle est par ailleurs en couple), mais aussi avec ses colocataires « *qui passent leurs journées dans leur chambre devant leur ordinateur à fumer de joints* ». S'il n'en peut plus de ces situations, c'est surtout parce que depuis la mort de son père, son rapport au temps s'est transformé, distordu : « *J'estimais que t'as l'impression d'avoir le temps et puis finalement tu l'as pas des masses et en fait j'avais peut-être beaucoup trop d'attentes par rapport à certaines personnes [...] tout ce qui était en relation avec le temps, c'est vrai que moi, ça me foutait un stress* ». Il sent une urgence à ne pas perdre son temps et il est très frustré que les autres tardent, traînent ou qu'ils lui fassent perdre son temps. Quel que soit le sujet, décisions et réponses doivent arriver vite, immédiatement :

« ça devenait limite vital quoi... C'était complètement con maintenant que j'y repense, mais comme j'avais vraiment l'impression de perdre mon temps sur beaucoup de choses, j'ai essayé d'accélérer le timing et ben en fait, les gens peuvent pas suivre le même délire de ce côté-là (...) J'étais toujours quelqu'un de sympa, mais avec moins de patience, donc les gens commençaient à m'énerver assez vite, donc je pouvais quand même être assez désagréable ».

Odile dit qu'elle a été la conjointe d'un orphelin pendant longtemps, qu'elle sait que cela reste très dur à vivre pour lui, pour ses frères également, même des années après le décès ; ayant également deux amies orphelines, elle voit des traits communs en matière de répercussions psychiques, et au niveau des manières de concevoir et de vivre les relations aux autres et valide en quelque sorte de son point de vue les choses apportées en la matière par les témoignages des autres participants.

2.2.3. Des répercussions au plan de l'identité

L'expérience de l'orphelinage a donc des répercussions sur le plan de l'identité et de la construction de soi¹⁸, cette dernière étant défini comme processus continuels à travers lequel un individu se compose et se réagence, se (re) définit comme un individu *singulier* : au gré des socialisations (primaires, secondaires, ultérieures) dans lesquelles il s'inscrit, de ses relations aux autres, de ses appartenances, de ses positions, de

¹⁸ Voir notamment : Michèle Petit, *Éloge de la lecture, La construction de soi*, Belin, Paris, 2002

ses rôles, et des représentations de lui-même et du monde qui leur sont associées. Ce processus suppose l'apprentissage et l'acquisition progressive d'une autonomie, et avant toute la faculté de (re) construire de manière autonome un rapport serein, sécurisé, confiant, à la réalité extérieure. Construction d'une autonomie médiatisée par les parents, lesquels, par leur présence, par la voix dès la prime enfance, et d'une façon générale par le prendre soin et la bienveillance à son endroit, vont rassurer l'enfant tout en lui apprenant, dans le même mouvement et incidemment, à se rassurer et à se rasséréner par lui-même. C'est bien cet impact de la perte et de l'absence du (des) parent(s) sur le plan de la confiance en soi et de ses relations au monde, qu'évoquent plus spécifiquement certains interviewés.

Le manque de confiance en soi qui caractérise **Édith** vient du fait qu'elle s'est construite sans son père, avec l'absence de ce parent dont le rôle archétypal est d'instaurer la confiance en soi et de poser les bases d'une confiance autonome. Ce « *manque* » dans sa « *construction* » va aussi se trouver amplifié par la relation dégradée avec une grande sœur qui sape à tout bout de champ la confiance d'Édith. Sa mère, qui fait comme elle peut et qui va au plus urgent, intervient assez peu, et sur la relation avec sa sœur et au niveau de l'acquisition d'un peu de confiance en elle-même. Pour Édith, le trouble persiste, et s'il persiste c'est à ses yeux essentiellement du fait du manque d'« *accompagnement* » au moment du décès de son père, dans les mois, les années qui ont suivi. Ce qui lui fait dire que l'impact est irréversible, qu'elle ne pourra pas, sauf à remonter le temps, « *rattraper* » ce qui a « *manqué* », compenser ce « *vide* », cette absence qui a laissé dans sa « *construction* » des traces indélébiles.

Les interviewés témoignent donc d'un impact et de répercussions sur le plan de la construction identitaire à proprement parler. Travaillés d'une façon ou d'une autre bien qu'à des degrés divers, certains ont cherché à obtenir, ou auraient aimé obtenir, des éléments de réponse à la question : « Qui était mon parent défunt ? » ; question à travers laquelle on cherche au moins autant des éléments de réponse à la question « Qui suis-je ? »

Édith cherche et trouve des traces de son père à l'adolescence. C'est dans ses pas qu'elle va ainsi adopter la musique rock des années 1970 et les pattes d'éph qui vont avec. Il y a bien là quelque chose qui se joue au niveau de la construction/expression d'une identité, puisqu'à travers ces goûts musicaux communs avec le parent décédé c'est aussi, sinon un type de personnalité, des traits de caractères – « *pas comme les autres* », « *rebelle, mais travailleur quand même* », qui semblent s'objectiver, se transmettre, se faire hériter :

« Voilà c'était une manière de, de mieux le connaître entre guillemets... De... De me démarquer aussi, parce que j'ai toujours été aussi dans.. , dans ce truc de : je suis pas comme les autres je fais pas comme les autres. Et je pense que mon père il était comme ça aussi : je fais pas comme les autres : je pars euh, voilà, rebelle entre guillemets quoi (elle rit) rebelle, mais travailleur quand même (Rires) Et pas n'importe quoi jusqu'au bout quoi. »

Les choses sont différentes pour Adrien. Il a 17 ans lorsque son père meurt, et il semble que du fait de l'âge de la perte le problème se pose un peu différemment. Adrien se rend compte qu'il n'aura jamais de discussion d'adulte à adulte avec son père. Ce qui le travaille aujourd'hui, c'est de ne finalement pas vraiment connaître son parent décédé : « *Mon père c'est un peu... enfin, c'est un peu un inconnu quand même.* » Il l'a évidemment connu en tant que père, mais, devenu adulte et père à son tour, il aimerait aujourd'hui avoir pu le connaître en tant qu'homme. Il se dit à ce propos qu'il aimerait pouvoir échanger avec des amis de son père, qui l'ont connu jeune et pourraient lui raconter quel jeune homme il a été, lui permettant – autre son de cloche que celui de la famille, aux propos « *un peu en boucle* » et pas très objectifs – de se construire un portrait de son père ayant plus « *d'épaisseur* » sur « *ce qu'il faisait, ce qu'il aimait, ce qu'il a fait comme choix, etc.* ». Goûts, manières de faire, manières d'être, transmission de l'expérience de la vie d'adulte à adulte, autant d'éléments qui sont constitutifs de l'identité d'un individu (le commun ou les différences avec son parent, « se penser avec » ou de « se penser contre »). Socialisation par le père qui ne s'arrête en l'occurrence pas à la

majorité et dont Adrien éprouve aujourd'hui, des années après les faits, le manque de manière assez saillante. Ainsi, alors qu'il évoque des amis de son père qu'il se souvient avoir vu à l'enterrement :

« eux, ont vécu leur jeunesse avec mon père c'est vrai que des fois je me dis tiens, j'aurais bien aimé qu'ils me racontent des trucs parce qu'en fait moi je ne sais pas grand-chose [...] il me racontait des trucs, mais des trucs qu'on raconte à un gamin et j'ai pas eu de discussion d'adultes avec mon père ».

Lors des ARC, **Aude** explique son besoin de connaître son père décédé alors qu'elle était petite enfant. Elle parle de l'« *idérialisation de la personne même si c'était un con* » et dit qu'elle n'a eu que des louanges sur son père et que pendant longtemps elle a été à l'affût de la moindre chose négative sur son père « *j'avais le père du siècle, c'est con...* » (ironique). Vers les 20 ans, Aude a demandé à refaire une cérémonie pour elle, et convié tous les parents et amis qui connaissaient son père lors d'une soirée pour qu'on lui parle de son père. Elle avait une boule envahissante et avait besoin de ça, pour passer à autre chose aussi : « *je ne suis pas le tombeau de mon père* », elle parle du deuil comme une période de deuil commune et un besoin de connaître différentes facettes de son père, positives et négatives.

Adrien pointe également une autre forme de répercussion de la perte précoce de son père : le fait d'être sensible à la « *reconnaissance* » ou à la « *caresse sociale* », et d'avoir été inconsciemment en recherche d'une figure de substitution parentale. Adrien dit avoir été « *sensible* » à la reconnaissance, au jugement des autres sur ce qu'il fait, puis être devenu à un moment de sa vie « *en attente* » de ça, notamment lorsqu'il s'est agi de choisir son orientation scolaire, et où il aurait pu apprécier d'avoir l'avis de son père, et le cas échéant d'être légitimé dans ses décisions. Sa mère, pas très bien elle-même après la mort du père d'Adrien, intervenant assez peu dans les décisions liées à l'orientation scolaire.

Des figures paternelles seront donc plus ou moins consciemment recherchées par Adrien, des « *Relations d'autorité et de surplomb* », à travers lesquelles s'exprime l'admiration pour des capacités sportives (son entraîneur de volley) ou intellectuelles (son directeur de thèse), qui sont précisément deux traits caractéristiques de son père qui était volleyeur, et enseignant. Relations qui lui permettent de bénéficier également, parfois plus ou moins à l'insu de l'individu concerné, d'un regard sur ce qu'il fait, lui qui n'a plus le regard de son père, et une valorisation/légitimation de ce qu'il fait, et de lui-même en tant que jeune adulte.

« je suis très sensible à... comment on appelle ça... la caresse sociale. Les retours positifs sur ce que tu fais, etc., j'y suis vachement sensible. Mais je le montre surtout jamais (Il dit ça pince-sans-rire, je ris) [...] Figures masculines et relations un peu d'autorité et de surplomb, c'est-à-dire des... un directeur de thèse euh... J'ai été fasciné aussi par mon directeur de thèse [...] cette relation à mon entraîneur de volley ».

On peut enfin évoquer ici les problématiques liées à la socialisation masculine/féminine, celle qui est précisément interrompue et vient possiblement à faire défaut à l'individu lorsqu'il perd de manière précoce le parent du même sexe que lui. Problématique qui, via l'identité sexuée, nous montre une autre manière dont l'expérience de l'orphelinage a des répercussions sur la construction de soi et sur l'identité. Outre Sophie (ARC), qui témoigne d'un lien entre son homosexualité et la perte de sa mère, mais à propos de laquelle nous n'avons pas suffisamment d'éléments d'analyse, on peut ici évoquer deux cas sensiblement différents d'hommes ayant respectivement perdu leur père à 10 et 7 ans : **Éric** (ARC) et **Louis**.

Éric évoque la manière dont l'absence précoce de modèle paternel s'est traduite en problème sur le plan de son identité masculine. Il liste ce qui, à court, moyen et long terme, a entraîné chez lui des troubles qu'il désigne, synthétise et consigne de la manière suivante : « *problème identité et de modèle paternel* » « *absence totale de "contact" du père depuis la naissance (isolation¹⁹) puis à l'âge clé (adolescence)* » ; le fait que sa mère ne se soit jamais remise en couple après le décès (« *Autorisation de ma mère au jour même du*

¹⁹ Éric a eu des problèmes de santé assez importants à la naissance et a été hospitalisé en isolement pendant une longue période.

décès : « *Voulez-vous que l'on reste tous les 3 seuls ensemble ?* » Réponse : « *OUI ! naturellement* » + « *Décision à la mort de mon père de ne pas me (sic) remarier [...] mère célibataire depuis* » ; le fait d'avoir été, après la mort de son père, « *entouré de femmes essentiellement (+ études littéraires)* ». Éric est professeur de français au collège, il est marié et a un enfant, et on peut penser qu'outre les problématiques liées à l'identité masculine, à propos desquelles il ne donnera pas plus de précisions, c'est à la fois en tant qu'homme et en tant que père qu'il se sent en difficulté. Il notera plus loin avec regret : « *Aurait pu (Je note : être un soutien) : Les Oncles qui auraient pu remplacer la fonction de père* ».

De fait, c'est précisément ce qu'il s'est passé pour **Louis** qui ne témoigne pas éprouver de problème quant à son identité ou quant à son identité masculine. Dans un contexte rural où la famille élargie et la communauté du village sont très présentes et très solidaires, ses oncles paternels ont pris en charge la socialisation masculine dont on parle : initiation à la chasse (même si son père d'ailleurs ne chassait pas lui-même) et à la pêche. Sans parler du fait que la fratrie est composée de 6 enfants, dont 4 garçons, avec lesquels Louis fait les 400 coups. Avec ses oncles, Louis va également apprendre et acquérir de multiples compétences en matière de travaux et bricolages en tous genres. Travailleur hyperactif et bricoleur tout terrain sont précisément les choses que Louis cite comme étant emblématiques de qui était son père. Elles sont de fait tout aussi emblématiques de ce que Louis est devenu en tant qu'adulte, en tant que salarié, voisin et père de famille.

Contrairement à **Éric**, et d'ailleurs à la grande majorité de nos interviewés, Louis témoigne ne pas être sujet à des moments de peine, de profonde détresse, d'état dépressif. Il est triste quand il y pense, notamment lorsqu'il emprunte la route sur laquelle a eu lieu l'accident, mais cela reste passager. Il n'a pas été non plus sujet à des angoisses liées aux dates anniversaires, à la coïncidence des âges ou à la naissance de sa fille. Il pense que cela vient probablement du fait qu'il a mis « *un couvercle* » sur tout ça presque immédiatement. Il se souvient de très peu de choses d'ailleurs, sinon qu'en mode « *survie* » il s'agit surtout de ne pas rester bloqué dans la peine, de ne pas « *se morfondre* », car c'est trop dur. Il ne regarde pas trop en arrière. Il a intégré un côté « *fataliste* » vis-à-vis de la mort, et s'efforce de regarder vers l'avant, d'aller de l'avant. Moyennant un rapport aux enterrements et aux cimetières manifestement problématique : il n'a pas pu assister aux funérailles de son père, car il est hospitalisé suite à l'accident, et on lui annonce la mort de son père alors que ce dernier est déjà enterré ; aujourd'hui il va aux enterrements « *par obligation* », car il veut être « *présent pour ceux qui restent* », mais cela demeure très dur pour lui et (il ne sait plus depuis quand) il ne met jamais les pieds dans un cimetière.

Ces différents témoignages illustrent ce que les psychologues et les sociologues ont déjà démontré : la famille au sens large et l'« équipe » parentale sont des acteurs essentiels dans la construction de soi, d'autant plus à notre époque, dans un contexte social-historique où l'individu est sommé de se définir en tant qu'individu. Les parents rôle parental et le « *maintien d'un ancrage familial dans l'identité personnelle* », font en effet plus que jamais la différence en matière de socialisation et de construction de l'identité²⁰. **Sofiane**, dont les deux parents sont décédés :

« *c'est la plus belle chose qui me soit arrivée dans ma vie, c'est d'avoir une famille multiculturelle parce que... d'expérience c'est pas gagné d'avance, je l'ai vu beaucoup d'exemples autour de moi, ça se passait vraiment pas bien, l'entente, mais je reviendrai dessus après, et toutes... je pense que toutes les réussites que j'ai eu sont liées à ça, toutes ! Tout est lié, tout mon bien-être, tout ce qui m'est arrivé de bien dans la vie l'a été parce que, en permanence, j'avais deux familles... soudées, qui s'entendaient, qui se sont jamais engueulées, qui se sont jamais tiré la couette ou quoi que ce soit. Des gens modérés, des gens réfléchis, des gens qui prennent en compte l'avis des autres, et ça je pense que ça fait toute la différence, donc si vous avez un truc à retenir de tout cet entretien pour moi c'est ça, il faut marteler ça aux familles des orphelins, c'est que tout dépend d'un cadre !* »

²⁰ F. de Singly, op.cit, p 75

2.3. Un rapport au monde spécifique : entre méfiance et défiance, le besoin de contrôle

Faire l'expérience jeune ou très jeune de la mort d'un ou de ses parents constitue en quelque sorte une leçon inaugurale de la vie sur la vie. Expérience radicale, elle fait rupture, elle inscrit dans le parcours de vie un avant et un après irrévocable. Elle laisse des traces au très long cours et s'inscrit dans le processus de construction de soi, imprègne de son écho la plupart des dimensions intimes et sociales de la vie jusqu'à étayer la structuration/construction d'un rapport au monde spécifique. Ce dernier, s'il n'est très probablement pas propre à tous les orphelins, dessine des lignes de convergences significatives au cœur des singularités des vécus dont nous avons recueilli les récits.

2.3.1. De la précarité objective à la précarité subjective : une conscience aiguë de la précarité de la condition humaine

Nous nous sommes inspirés ici des concepts issus de la sociologie du travail : la précarité objective et la précarité subjective, portées notamment par la sociologue D. Linhart²¹, afin de nous ressaisir des récits des orphelins rencontrés. À la lumière de ces concepts, le décès d'un ou de ses parent(s) à un âge précoce produit bien une double précarisation des orphelins : objective (conditions d'existence) et subjective (rapport à soi et au monde).

2.3.1.1. Des conséquences sur leurs conditions matérielles d'existence peu marquantes

Le décès de leur(s) parent(s) peut fragiliser les conditions d'existence de la famille. Des éléments sociaux et économiques – baisse des revenus du ménage ; uni parentalité ou reprise (pour le cas des orphelins complets) du rôle éducatif par les grands-parents (**Sofiane**), ou pas (**Nicolas** s'assume par exemple entièrement seul après la mort de son deuxième parent) – se conjuguent et produisent bien une certaine précarisation des conditions d'existence de la famille/de l'orphelin.

Certains se rappellent avoir mangé beaucoup de knackis à une période (**Jeanne**), avoir appris tôt le prix des choses (**Élodie**) ou s'être sentis inquiets lors du passage à la caisse du supermarché (**Édith**). D'autres se souviennent des bouleversements du quotidien liés au fait que leur mère, désormais seule à tout assumer, a dû reprendre rapidement une activité professionnelle (**Sophie, Carole, Jeanne, Édith**), d'être allé faire ses études en étant assez mal logés (**Adrien**) ou d'avoir vu sa bourse à l'échelon maximum réduite à cause d'une petite pension décès (**Nicolas**).

²¹ La précarité objective renvoie aux conditions concrètes du processus de précarisation des individus sur le marché de l'emploi avec, entre autres, le recours aux emplois précaires (contrats courts). Souvent synonyme de pauvreté ou d'accroissement des risques de pauvreté, elle produit surtout une instabilité et un rapport au travail fait d'incertitude des lendemains ; incertitude imprégnant de façon diffuse les manières de conduire et de penser sa vie. La précarité subjective, elle, désigne, d'un côté l'instauration d'organisations du travail orientées par un management visant un processus de sape des repères stables des salariés (changements permanents au nom de la compétitivité générant pour les salariés des processus constants de ré-apprentissages, de ré-élaboration de « routines précieuses » et un empêchement de recourir à son expertise - savoirs qui découlent de l'expérience), de l'autre l'instauration d'un climat d'incertitude laissant planer perpétuellement la menace de la perte d'emploi. Les processus de précarisation subjective touchent ceux qui ne sont pas (encore) précaires. Au-delà des enjeux de flexibilité et d'adaptabilité des outils de production, ces deux formes de précarité visent à créer des conditions propices à la docilité (le subir) de la main d'œuvre. La précarisation objective concerne plus spécifiquement les dynamiques de fragilisation des conditions d'emploi qui fragilisent peu à peu les individus, quand la précarisation subjective renvoie plutôt aux processus de fragilisation des individus quand bien même leurs conditions d'emploi sont toujours sauves. Les deux produisent donc un sentiment d'insécurité favorisé par une confiscation de la confiance des travailleurs en leurs savoirs, leurs savoirs-faire et en l'avenir. Voir Linhart Danièle, *La Comédie humaine du travail. De la déshumanisation taylorienne à la sur-humanisation managériale*, Toulouse, Éditions Érès, 2015 ; « Une précarisation subjective du travail ? », *Annales des Mines - Réalités industrielles*, vol. février 2011, no. 1, 2011, pp. 27-34

Malgré cela, de manière générale, les orphelins interrogés relativisent nettement la portée de la fragilisation des revenus de la famille. Il apparaît que l'impact du/des décès sur les conditions de vie des familles et des orphelins ait été amorti, ou en partie, par divers mécanismes de compensation : l'efficacité des solidarités familiales (soutien financier, soutien à la parentalité) ; le jeu des filets de sécurité, même si parfois à minima, que constituent les systèmes de prévoyance (assurances vies, assurances sur les conditions de prêts bancaires) et diverses pensions ou prestations sociales ; enfin, dans un autre registre et dans certains cas, la remise en couple du parent survivant. Parfois aussi, la famille bénéficiait d'un niveau de vie élevé avant le décès, alors malgré une baisse, la famille a su conserver un certain confort²².

L'impact du décès sur les conditions de vie de la famille est assez peu mobilisé comme enjeu majeur par les orphelins parce qu'il est probable que les parents survivants ont tenu leurs enfants à distance des préoccupations financières qu'ils pouvaient rencontrer. Toutefois, il ressort de manière flagrante que même s'il y a eu une précarisation objective de leurs conditions matérielles d'existence, ce n'est pas ça qu'ils retiennent de leurs parcours. S'ils se débattent (un peu, beaucoup) toujours avec eux-mêmes et leur histoire des années après, s'ils ont souffert et souffrent encore, ce n'est pas spécifiquement de ça.

Pour ce qui concerne l'uni parentalité²³, la capacité du parent survivant à continuer à assumer ses droits et devoirs, à endosser son rôle éducateur, à être là, constitue un véritable enjeu. C'est la même chose pour tous les adultes qui reprennent le rôle parental, les tuteurs légaux²⁴ comme les grands-parents par exemple, comme ce fut le cas pour **Sofiane**. Si la plupart du temps les parents survivants ont eux-mêmes su « tenir le coup », souvent non sans peine, d'autres ont été clairement défailants, quand d'autres ont surinvesti leur mission parentale jusqu'à exercer une autorité étouffante. Il ne fait aucun doute que les manières dont les parents survivants, et autres tuteurs légaux se sont ressaisis de leur rôle parental génèrent elles aussi des conséquences spécifiques sur les parcours et les manières dont vont se (re) construire les orphelins dans l'après-décès. Pour autant, il apparaît que ce que nous avons identifié comme rapport au monde spécifique ne recoupe pas la variable parent survivant défailant/non-défailant, ni même, en élargissant la perspective, la variable famille élargie soutenance/non-soutenance (bien que dans une moindre mesure, puisqu'on a vu l'importance que cela semble avoir eu en ce qui concerne **Louis**).

2.3.1.2. Une expérience précoce de la précarité de la condition humaine

L'empreinte indélébile de la précarité objective se situe sur le plan des conditions *existentielles* de l'existence humaine. L'expérience précoce du décès d'un ou de ses parents génère une prise de conscience aiguë de la condition humaine, précaire par essence. La vie n'est qu'un CDD dont on ne connaît pas la date de fin. Cette précarité doit être considérée à partir d'une dimension vie/mort, mais aussi ordre/désordre et pouvoir d'agir/impuissance. Quand le décès survient, même quand il arrive de manière particulièrement précoce et que le jeune enfant n'intègre qu'au fil d'un processus plus ou moins long ce que peut signifier la mort, qu'un être cher est mort, tous font l'expérience concrète et immédiate de l'absence, de l'irruption du désordre et de

²² Le contraste étant parfois malgré tout, dans ce cas précis, ressenti de manière plus intense que lorsque le niveau de vie d'origine était moins élevé.

²³ Référence ici à Isabelle Delaunay sur le veuvage afin de marquer la distinction entre monoparentalité (garde principale, mais l'autre parent est là) et uni-parentalité : il n'y a plus d'autre parent sur lequel on peut éventuellement compter, il y a plus qu'un parent) : <https://journals.openedition.org/efg/983#tocto4n4>

²⁴ On peut évoquer ici le cas d'Astrid (entretien entourage orphelins) : elle recueille son neveu et sa nièce, 17 et 18 ans, qui ont perdu coup sur coup en l'espace d'un an leurs deux parents. Assumer la responsabilité parentale n'est pas chose facile, à tous les niveaux : au niveau pratique : vente du logement des parents, déménagement, démarches administratives et légales pour officialiser la situation et obtenir de l'aide qui se révèlent être un véritable parcours du combattant ; et au niveau affectif : attention portée à chacun des enfants, les siens ainsi que les nouveaux arrivés dans la fratrie et dans la maison, et ce malgré sa propre peine, et en l'occurrence en devant nécessairement la mettre un peu de côté.

la limite (dépossession ?) de leur pouvoir d'agir sur leur monde. En somme, c'est une expérience précoce de la perte, du chaos et de la fatalité.

Et son empreinte est tenace, car fortement structurante. Avec insistance, d'entretien en entretien, également dans les groupes de travail, quels que soient l'âge au décès et l'âge actuel, quel que soit le sexe, quelles que soient les causes du décès, la place dans la fratrie, le milieu social d'origine et actuel, la présence ou l'absence de soutiens solides durant son parcours, presque tous témoignent d'un sentiment d'insécurité diffus et profondément ancré. Le décès précoce d'un ou des parent(s) a cassé le contrat de confiance avec la vie.

Ce défaut de confiance est particulièrement saillant dans le rapport que les orphelins ont avec leurs enfants : que ce soit pour certains sur leurs tergiversations (passées ou présentes) quant au fait d'en avoir ou non, sur le questionnement de leur légitimité/capacité à être parent lorsqu'ils le deviennent, ou sur leurs manières d'être des parents souvent très soucieux comme on va pouvoir le constater, de la sécurité de leurs enfants.

Vivre la mort de son ou ses parent(s) de manière précoce forge une conscience aigüe de l'aléa, de l'irruption toujours possible de basculements radicaux, non choisie, non souhaitée et auxquels on ne peut rien, à même de chambouler (voire anéantir) l'ordre de la vie et de sa vie. Les représentations d'évidence sur le cours (statistiquement normal et « naturel ») de la vie, où les générations se succèdent à peu près dans un rythme ordonné, ne peuvent plus fonctionner²⁵. Et cette rupture du contrat de confiance avec la vie fait boule de neige et imprègne tout ou presque.

C'est donc bien de précarisation subjective dont les orphelins nous parlent le plus : quand bien même « tout va bien » (ou justement pourrait aller bien) dans leur vie (familiale, sociale, professionnelle...), les potentialités chaotiques de la vie et de la mort planent comme une ombre, toujours là, imprégnant jusqu'aux dimensions les plus routinières de leur vie quotidienne, intime et sociale.

En somme, l'orphelinage précoce produit des adultes profondément inquiets, et par conséquent « sur le qui-vive ». Et nous avons pu constater qu'il y a là le terreau d'un rapport au monde : d'une manière d'envisager la vie selon des modalités de perception et d'action – avec méfiance et/ou avec défiance – au cœur desquelles se rejoue perpétuellement un besoin de contrôle. Ce rapport au monde n'est peut-être pas l'apanage des seuls orphelins, ni partagé par tous les orphelins, pour autant, il est significatif de la plupart des discours recueillis.

2.3.2. Voir la vie avec méfiance, voir la vie avec défiance

Si la méfiance n'a pas été très longue à identifier, nous avons mis plus de temps à faire émerger celle de défiance. Cette réflexion a débuté par un étonnement initial, né dès les premiers entretiens et dont nous ne savions pas trop quoi faire. Les entretiens nous laissaient comme impression générale de rencontrer soit des personnes plutôt échaudées par leur parcours, particulièrement sur la réserve et donc méfiantes par rapport à de multiples dimensions de leur vie, soit des personnes qui semblaient plutôt mener leur vie à la manière de « rouleaux compresseurs » ou « chars d'assauts » semblant « indéboulonnables » ; évidemment, avec des intensités et des modalités différentes selon chacun-e, mais en considérant trop souvent que c'était un peu soit l'un, soit l'autre. C'est une phrase prononcée par une participante aux groupes de travail qui a relancé la mise au travail de cette impression : « *la confiance en la vie est entamée* ». Phrase qui aurait pu glisser à la manière d'un lieu commun, or n'y avait-il pas ici quelque chose de plus sérieux à prendre en compte ? S'il était trop tard pour creuser et travailler cette idée avec les orphelins, nous nous sommes repenchés sur la question et avons décidé qu'il y avait quelque chose à proposer.

²⁵ Pour la plupart, cela renvoie aussi au fait que leurs grands-parents ont perdu un enfant.

Nous envisageons la méfiance et la défiance comme deux polarités significatives de ce rapport au monde spécifique qu'entretiennent la plupart des orphelins rencontrés. Méfiance et défiance sont synonymes et traduisent tous les deux un défaut de confiance. Or, les liens étymologiques et sémantiques de défiance avec le champ lexical de « défi » induisent une nuance significative qui nous permet de rendre compte de la spécificité des attitudes, ou dispositions face à la vie, liées, chez nos interviewés, à chacun de ces deux termes.

La méfiance, antonyme de confiance, désigne donc un défaut de confiance : le fait de se tenir en garde contre quelqu'un ou quelque chose, de faire attention. La défiance est un de ses synonymes et désigne d'abord la « crainte méfiante envers quelqu'un ou quelque chose dont on n'est pas sûr ou qui semble présenter un risque, un danger ». Mais par sa correspondance avec « l'action de défier », elle peut sous-entendre tout ou partie de la définition de « défi » : « provocation au combat », « action d'affronter quelqu'un ou quelque chose », « action de contester une autorité, un pouvoir, une tradition, une attitude », ou encore « mettre quelqu'un en demeure de faire quelque chose tout en mettant en doute qu'il ose le faire ou qu'il en soit capable »²⁶.

Si la méfiance désigne donc plutôt une attitude passive et l'évitement, la défiance répond à la méfiance par une attitude active et une confrontation. Mais entre ces deux polarités, il y a un continuum de positionnements possibles. Si certains se situent plus clairement vers l'une ou l'autre, selon les moments de la vie, selon les domaines de la vie considérée (vie professionnelle, sociale, amoureuse, familiale), le positionnement sur ce continuum varie et demeure évolutif. Notons aussi que ces deux polarités ne distinguent pas ceux qui seraient forts de ceux qui seraient faibles, ceux qui seraient combattifs de ceux qui ne le seraient pas. Si tant est que cela ait un sens. Au contraire. Dans l'une et l'autre de ces polarités, la vie ressemble à une lutte, plus ou moins âpre selon chacun-e, du moins à quelque chose qui exige que l'on soit sur ces gardes. Ce sont les modalités de la lutte en quelque sorte qui divergent.

²⁶ Définition de « se méfier », « défiance » et « défi » sur www.cnrtl.fr

Dans le tableau suivant, les traits principaux identifiés pour les deux polarités.

Polarité Méfiance	Polarité Défiance
Assurer ses arrières La vie comme menace - fourbe Prudence (Se) protéger Prévenir les risques : se prouver qu'on peut les contenir Éviter la perte La vie peut toujours prendre Assurer le cours de la/sa vie Contrôle par évitement du danger, de l'incertain	Prendre les devants La vie comme adversaire - challenger Pugnacité (S') éprouver Braver les risques : se prouver qu'on peut les dépasser Conquérir ce qui peut être gagné La vie doit donner (rendre ?) Dompter le cours de la/sa vie Contrôle par prise en main du danger, de l'incertain
Glissements possibles	
Obsession du risque et hyper vigilance Surprotection, étouffer Fuite, évitement	Difficulté à vivre sans défi à relever Impatience, agressivité Dirigisme, autoritarisme

Après avoir montré ce qui relève, alternativement ou conjointement, de la méfiance et de la défiance, nous nous attacherons à montrer en quoi cette manière d'envisager la vie et d'agir dans le monde est intimement liée à un besoin de contrôle qui tend à rendre aux individus concernés la vie tout à la fois possible, et impossible.

Avant de poursuivre, il nous faut mettre en perspective les éléments présentés plus haut en matière de répercussions sur la vie psychique et sociale.

Les peurs et angoisses liées à la mort des proches, les pensées obsédantes selon lesquelles « le pire peut/va arriver », les tendances à l'hypocondrie (**Richard**) et autres troubles psychosomatiques (**Bruno, Carole**), mais aussi le manque de confiance en soi, le défaut d'estime de soi, la propension de certains orphelins à se sentir « handicapés » dans leur vie (**Karine, Sophie**), relèvent précisément, ou trouvent leur principe générateur, dans un rapport au monde fondé sur une méfiance aiguë à l'endroit de la vie. Pour paraphraser le sociologue Ervin Goffman, et dire simplement les effets de la « rupture de cadre » et « l'expérience négative »²⁷ que

²⁷ La rupture de cadres est une « erreur de cadrage » : « le moment où l'individu se rend compte qu'il a perçu la situation de manière erronée et qu'il s'y est engagé de manière inadéquate. L'auteur désigne l'expérience de l'individu qui se trouve, pendant un temps, dépourvu d'indications quant à la manière dont il doit interpréter une situation et se comporter par rapport à elle ; dans de telles circonstances, "c'est la nature même de nos croyances et de nos engagements qui, subitement, se trouve bouleversée", in Erving Goffman, *Les cadres de l'expérience*, Les Editions de Minuit, 1991, p.370. Cette expérience sera souvent pénible pour la

constitue le choc initial : « Qui s'est déjà assis sur une chaise qui a cédé sous son poids, aura peur toute sa vie avant de s'asseoir sur une chaise ». C'est ainsi tout l'horizon d'attente – ou l'ensemble des attentes socialement standardisées qui règlent la relation d'un individu à autrui et au monde – qui semble s'être structuré, chez nos interviewés, autour du constat qu'il est toujours possible que « la réalité s'écarte radicalement de ce qu'on se croyait en droit d'attendre d'elle ».

Si les effets psychologiques et physiologiques se rapprochent de ceux éprouvés dans le cadre d'un syndrome ou d'un état de stress post-traumatique²⁸, nous insistons ici sur la manière dont ces effets ou ces troubles constituent comme une « seconde nature », structurant durablement les schèmes de perception et d'action des individus concernés.

Ainsi **Mélanie** est particulièrement inquiète pour sa santé et celle de sa fille. Elle dit être « *obligée de se faire suivre* » et fait chaque année un contrôle en cardiologie, mais aussi en gynécologie, en dermatologie, pour être sûre de « *ne pas passer à côté de quelque chose* ». Lorsque sa fille a mal au ventre, elle pense immédiatement appendicite, péritonite, et il lui est par exemple déjà arrivé d'amener sa fille aux urgences pour une gastroentérite. Méfiance à l'égard de la vie qui chez beaucoup d'interviewés se traduit également dans une conscience aiguë des risques, une forme affirmée de prudence, voire d'évitement, à tout prix, de tout ce qui peut constituer un risque potentiel. Ainsi **Sophie** sur d'éventuelles pratiques à risque : « *Je pense pas avoir eu de pratiques à risque, au contraire... tout risque me faisait complètement heu, complètement péter les plombs... j'avais une appréciation du risque qui était, au contraire, exacerbée...* ».

La perte de confiance dans la vie se traduit donc potentiellement en méfiance généralisée et on a vu plus haut en quoi cela impactait également la vie sociale et les relations à autrui. **Édith** témoigne d'une sorte de renversement, avec le choc de la mort de son père, de ses représentations et de ses dispositions à l'endroit de la vie sociale – passant d'un monde peuplé de « *Bisounours* » à un monde peuplé de « *Gargamelle* » :

Alicia témoigne elle de la méfiance comme un mécanisme de défense automatique qui se répercute sur les relations sociales, et tout particulièrement les relations amoureuses, tout en montrant, par son témoignage, que rien n'est jamais complètement perdu d'avance, puisqu'il arrive qu'autrui parvienne à « rassurer » ; sans parler du fait qu'ici la relation de confiance a même survécu à la rupture amoureuse :

« Et y a un rapprochement qui s'est fait, mais, très très très vite, alors que d'habitude je suis vraiment distante, enfin je suis quelqu'un de, ouais, je fais très attention, je suis très... très méfiante. Et là ça m'est tombé sur le coin de la figure concrètement et... Vous avez pas eu le temps de lever des défenses... J'ai rien eu le temps de faire que c'était trop tard quoi ! j'étais complètement accro au gars, et je pouvais plus rien faire quoi ! Et du coup j'avais qu'une envie c'était de me tirer très très très vite avant que, avant que ça merde quoi. Et du coup il m'a dit, mais euh "Non, je reste quoi. Et tu pars pas non plus – Ok" Et du coup voilà. Mais y a eu cette envie de fuir... Ah oui ! Et voilà et du coup c'est le seul qui a compris, vraiment, et qui a réussi à, à me rassurer, à me dire non, mais, alors peut-être que ça durera pas toute

personne : elle donnera lieu à des sentiments négatifs d'anéantissement, d'effondrement, et à des réactions non maîtrisées telles que la colère, la panique. » ; Jean Nizet, Natalie Rigaux, *La sociologie de Erving Goffman*, Éditions La Découverte, Paris, 2005, p.71

28 « L'état de stress post-traumatique (ESPT) est un état se caractérisant par le développement de symptômes spécifiques faisant suite à l'exposition à un événement traumatique dans un contexte de mort, de menaces de mort, de blessures graves ou d'agression sexuelle (...) Quels sont les principaux symptômes de l'ESPT ? Lorsque l'individu vit, est témoin ou est confronté indirectement à un événement particulièrement traumatisant, il peut éprouver une peur intense, un sentiment d'impuissance ou d'horreur. Par la suite, un ensemble de symptômes et de comportements spécifiques peuvent apparaître (...) des reviviscences (...) de l'évitement (...) des altérations cognitives et émotionnelles (...) l'hyperactivation du système nerveux (...) Une personne présentant certains des symptômes précédemment rapportés souffre-t-elle nécessairement d'ESPT ? Non. Pour établir un diagnostic d'ESPT, les symptômes doivent persister dans le temps (plus d'un mois) et doivent entraîner une souffrance cliniquement significative ou des problèmes dans le fonctionnement social, professionnel ou dans d'autres domaines importants de la vie de la personne. » Définition de l'Institut Universitaire en Santé Mentale de Montréal, 2019. <http://www.iusmm.ca/hopital/usagers/-famille/info-sur-la-sante-mentale/etat-de-stress-post-traumatique.html>

notre vie, mais, mais reste quand même quoi... C'était super. [...] Et du coup maintenant c'est aussi une personne que j'appelle quand ça va pas quoi ».

2.3.3. Le revers de la méfiance

À défaut de parvenir à s'ancrer dans un rapport de confiance à l'existence, il semblerait que nos interviewés, sortis des moments d'abattement ou de dépression possiblement traversés, transforment ou peut-être plus justement convertissent la méfiance en défiance, retrouvant – dans une sorte d'indignation, de colère parfois – de quoi court-circuiter les effets inhibants de la méfiance généralisée et basculer d'une posture où la vie est une menace, un risque à éviter, à une posture où la vie est un adversaire, un risque à braver, un bien à conquérir. En un mot un défi permettant de se prouver qu'on peut dépasser ses peurs et sortir de l'inertie dans laquelle plonge potentiellement une méfiance généralisée à l'endroit de la vie.

Même lorsque l'efficacité de la chose est minime, **Richard** qui souffre d'une hypocondrie assez singulière puisque, sans cesse inquiet pour sa santé il se refuse, à la différence dit-il de l'hypocondriaque tout ce qu'il y a de plus « normal », conséquent ou en accord avec lui-même, à aller consulter. S'il reste seul face à ses angoisses, peut-être la manœuvre de Richard relève-t-elle justement d'une posture de défiance, où c'est la méfiance même qui est précisément défiée, et où le défi, sans cesse renouvelé, est sans cesse et de nouveau relevé par Richard. La méfiance et la défiance ne sont donc pas exclusives l'une de l'autre, mais sont deux postures qui s'articulent, se succèdent, se combinent, de manières différentes selon les interviewés, et au fil du temps.

Jeanne explique que la colère était pour elle un moyen de s'ancrer dans une posture active – et non pas de perdre pied, ses moyens, le contrôle de soi, comme ça peut être le cas chez beaucoup de personnes. La colère est ici une « énergie » anti-néant, anti-passivité, qui, entre deux « moments d'angoisse horribles », lui a permis de se mettre en position d'actrice, même a minima, de « dépasser » ses angoisses, de se dépasser, et de « reprendre le dessus » :

« Beaucoup de colère ouais, ah la la la... Mais en même temps je pense que... Ben c'est chiant pour plein de trucs, mais euh, je pense que c'est aussi, que ça a aussi été une énergie chez moi et que je me dis ben qu'en tout cas, il valait mieux ça... Je préfère ça que d'avoir été... Genre coincée dans le rien en fait... Genre dans la dépression, ou le... Le néant quoi, je pense qu'il y a plein de types de réactions possibles ».

2.3.4. Défiance : défi et combativité

Les orphelins interviewés oscillent donc pour la plupart entre méfiance et défiance selon les périodes de leur vie, et on verra plus bas en quoi précisément la défiance s'inscrit dans des moments de vie, dans des situations qui marquent un passage vers une reprise de soi, vers un « aller mieux » qui n'est pas sans lien avec la vie sociale ou plus exactement l'activité des individus, et la propension à relever le défi qu'il leur est finalement d'une certaine façon *imposé* en tant qu'orphelin : faire quelque chose de leur orphelinage.

Les interviewés partagent bien, au moins autant que les troubles dont on a parlé jusque-là, une certaine forme de combativité, qui vient précisément répondre, contrebalancer voire contrecarrer la tendance à envisager la vie avec méfiance. La défiance, en tant que manière d'envisager la vie peut, à l'instar de la méfiance, apparaître chez certains de manière sporadique, à tel ou tel moment, dans tel ou domaine de leur vie sociale, dans telle ou telle activité ou pratique. Elle se présente chez d'autres comme une défiance « généralisée » à l'endroit de la vie et comme le moteur de l'existence, où l'hyperactivité est la règle, et l'immobilisme, la routine, sont synonymes de mort avant la mort. **Sofiane**, parmi d'autres, témoigne bien de cette défiance :

« j'ai envie de retrouver ce côté... tu vois... combatif ! Que j'avais quand j'étais adolescent (...) t'as vu mon parcours scolaire, mais j'ai bac+5 ! Enfin... mais ça, j'étais d'une arrogance, mais... c'est arrogant tu vois ».

en fait, je suis insolent et j'ai toujours été insolent et ma vie, dans ma manière dont je l'ai menée, elle est insolente ! (...) je suis... ma vie elle m'emmerde et comme ma vie elle m'emmerde, il faut que je sois insolent pour l'affronter ! Tu peux pas accepter la vie en disant ouais ben voilà j'accepte mon sort, j'ai jamais fait ça, j'ai jamais fait ça ».

2.3.4.1. Se mettre à l'épreuve : se dépasser et dépasser ses peurs

Thomas note à propos de sa pratique de sports à risque (ski de randonnée, parapente) qu'elle a probablement un lien avec sa « relation à la mort », qu'il s'agit somme toute pour lui d'« affronter » sa peur de la mort pour mieux la « dépasser » : « Pendant des années, je me suis posé la question de ma relation à la mort, j'ai toujours fait du ski de rando, du parapente, en me posant la question si j'affrontais pas là ma propre angoisse de la mort pour la dépasser. » Thomas dit avoir néanmoins une « forte aversion » pour la prise de risque, être tout sauf « suicidaire », et faire justement preuve de prudence dans sa pratique de ces sports à risque : « Je pense que je suis plutôt prudent et si j'ai une forte aversion au risque je me dis que ce n'est pas par hasard. (...) il y en a qui ont des comportements suicidaires et moi ce n'est pas du tout mon truc et j'espère vivre aussi longtemps que possible. » La défiance n'étant donc pas l'inverse de la méfiance, mais une façon de « faire face » à ce qui nous « dépasse », de s'y éprouver (« se jauger »), et de sortir victorieux, et vivant, de l'épreuve : « Mais je pense c'est important pour moi de me rappeler qu'on est mortel, se faire du mal physiquement, ça s'est peut-être commuté en essayer de faire face à des éléments qui nous dépassent, le fait de voler, la question de l'avalanche avec le ski de rando, de se jauger ses émotions par rapport au risque. »

La défiance peut également être moins visible, lorsqu'elle s'inscrit dans un domaine aux risques moins explicites. **Adrien** nous explique qu'il a surmonté sa timidité et son problème de bégaiement, jusqu'à parvenir à les éradiquer presque totalement (en dehors de moments de fort stress ou de colère il ne bégaié plus). Sa timidité venait en partie d'un bégaiement, que son père avait lui aussi plus jeune, qu'il a su surmonter, et qu'il surmontera donc à son tour, peu à peu, et seul (sans l'aide d'un orthophoniste). La défiance vis-à-vis de ce problème d'élocution est ici poussée à l'extrême, et le défi relevé, puisqu'Adrien s'est orienté, malgré cela, vers un métier où la prise de parole est centrale et est devenu enseignant dans le supérieur :

« Et moi je bégayais un peu – enfin je continue des fois à bouffer mes mots parce que je parle très vite, donc je lutte contre ça au quotidien et le fait de faire des cours ça m'a permis en fait de corriger ça. Mais il y a un moment où j'étais quasiment bègue. Alors je sais pas c'était quand exactement, mais ça me faisait flipper de prendre la parole ! Et mon père avait ce problème-là aussi. [...] Si je suis énervé, si je m'emporte ça revient. Même si tout le reste du temps je me pose, je fais attention au choix des mots aussi, il y a des mots que j'évite parce que je sais que je vais buter sur eux, et ça c'est un travail qui est fatiguant quand tu parles longtemps [...] c'est des stratégies de contournement des difficultés de diction que tu peux avoir, tu finis par éviter certains enchaînements de syllabes parce que tu sais que soit tu vas les bouffer soit buter dessus ».

Une « timidité » et un « manque de confiance » qu'il avait déjà avant la mort de son père, problème qui ne s'est selon lui ni vraiment amélioré ni n'a empiré après le décès. Il dit avoir pris de l'assurance plus tard, lorsqu'en thèse il doit donner des cours à la fac et qu'il s'en sort finalement plutôt bien. S'il ne rapporte donc pas sa timidité à la mort de son père, il note que son père était très à l'aise à l'oral et qu'il l'encourageait à le devenir lui aussi. Défi lancé par le père :

« avant qu'il soit malade, je me souviens qu'on était parti avec des gens que je ne connaissais pas trop, et en fait je parlais plus que d'habitude, et je me souviens de mon père qui m'a dit "Ben je suis content de voir vraiment que tu prends plus la parole", etc., je me souviens qu'il m'encourageait à ça parce que pour lui c'était quelque chose de facile. Lui il parlait facilement, il était... voilà à l'aise, non pas qu'il était beau parleur spécialement, mais il était très à l'aise pour parler avec tout le monde, il avait le contact facile. Il avait déjà identifié que j'étais timide, et il était content de voir que finalement j'étais capable de le surmonter ».

Le père d'**Édith** meurt dans un accident de vélo et elle entretient un rapport ambivalent à la pratique du vélo. À la fois symbole de la mort de son père, désigné comme le coupable, par la grand-mère paternelle, de la mort de son fils et du coup d'une certaine façon catalyseur des craintes d'Édith – le vélo n'en va pas moins devenir pour elle un objet à travers lequel s'expriment toutes les ambivalences d'un rapport au monde qui oscille entre méfiance et défiance. Malgré ses craintes et la symbolique négative dont il est porteur, le vélo va se révéler être le lieu d'une mise à l'épreuve, d'un acte de défiance vis-à-vis de la vie – où il s'agit à la fois, en quelque sorte, de prendre le risque, et de la maîtriser – puisqu'Édith nous apprend, en milieu d'entretien (Entretien 1), qu'elle part avec son mari et ses enfants, en vacances à vélo : « je suis passée par beaucoup de colère envers lui : "Et pourquoi il est parti faire du vélo ?!" Ma grand-mère elle disait ça aussi : "Ce fichu vélo !" Elle voulait que plus personne ne fasse de vélo ! Parce que mes oncles ils faisaient du vélo, mes cousins ils faisaient du vélo, fallait plus faire de vélo ! Moi si elle savait que je pars en vacances en vélo avec mes enfants ! Alors là ça serait le pompon quoi ! ».

La méfiance (mais aussi la recherche de maîtrise) se « manifeste » également, nous dit-elle, dans sa « relation aux autres », où elle adopte une posture d'observation lui permettant de limiter, lors de ses interactions sociales, les « prises de risques », tout ce qui peut potentiellement l'exposer au danger de perdre la face/risque de venir toucher à l'estime de soi : « je vais beaucoup analyser le comportement des autres euh ce qu'ils vont dire comment ils vont agir et, et voilà je vais être dans la remise en question de moi-même hein, de quels mots je vais utiliser euh, voilà on prend le moins de risques possibles ». Le traumatisme de la mort de son père, mais aussi le mode de relation nocif avec sa sœur, la disposant à se dévaloriser, et à se tenir en retrait dans les interactions, jusqu'à ne pas oser – « peur de s'affirmer » – prendre par exemple la parole en public pour le dire lorsqu'elle n'est pas d'accord. Elle arrive désormais à le faire de plus en plus, malgré une émotivité à fleur de peau qui rend les choses toujours plus compliquées qu'elles ne le paraissent, et qui donne à la moindre prise de parole la tension et l'intensité d'un véritable défi :

« Mais voilà déjà j'arrive à prendre la parole euh, j'ai pris la parole en réunion pour dire quelque chose parce que j'étais pas contente, et je me suis pas mise à pleurer alors qu'avant je me mettais à pleurer parce que, émotion trop forte, parce que peur de s'affirmer tellement que j'ai été rabaissée (...) J'ai dit à ma fille par contre je le referai pas hein !... (Elle rit) Faut pas abuser non plus... »

2.3.4.2. Une défiance « généralisée »

Certains interviewés nous ont donc particulièrement interpellés au fil de la passation des entretiens, par l'énergie déployée, la combativité dont ils ont fait preuve tout au long de leur parcours, la force vive qui les anime et les fait « avancer » dans leur vie, à la manière de « rouleaux compresseurs ».

C'est notamment le cas d'**Élodie**. Dans le récit qu'elle nous livre, « avancer » dans la vie – avancer, toujours avancer, prendre les choses en main, ne pas se laisser abattre, enfermer dans un immobilisme –, est un maître mot, et un défi sans cesse renouvelé. Véritable leitmotiv, c'est une manière d'être/de faire qui imprègne l'ensemble de sa vie : savoir avancer toujours, dépasser les épreuves, se relever, se fixer des objectifs, tout mettre en œuvre pour les atteindre, ne surtout jamais se laisser enfermer dans le malheur ou la difficulté, toujours tirer quelque chose de positif à partir du négatif : « Respirer et de continuer ma vie et continuer avec ça, grâce à ça entre guillemets, mais de continuer ». Même si l'énergie n'a pas toujours été au rendez-vous, elle pense que le décès du parent est un « truc qui nous pousse », l'origine de la détermination qui la caractérise et source d'un élan vital : « Mais c'est vrai que c'est... Un truc qui nous pousse, en tout cas, moi, qui m'a fait me dire : allez, on a qu'une vie déjà, j'ai envie de la rendre la meilleure possible. » C'est bien de savoir au fond d'elle-même que la vie est particulièrement précaire par essence, qu'elle s'est forgé une combativité qui semble inépuisable :

« J'ai envie d'avancer, j'ai envie d'être positive, j'avais envie de me servir de ça en fait... De me servir du fait que demain, tout peut être terminé, que les gens ont pu vivre des choses difficiles dont on n'a pas de

soupçon, que chacun gère les choses d'une manière différente, donc je me suis beaucoup servie de ça pour avancer en dehors, oui ».

Chez **Carole**, c'est très clair, et très explicite : « *apprécier chaque moment* », se « *nourrir* » de tout ce qui se présente à elle, s'« *extasier* » de l'art, de la nature ; mais surtout le fait d'être « *toujours dans la vie, dans l'action, dans le projet* », le fait d'« *être toujours dans des défis* », est précisément ce qui la fait se sentir « *vivante* », et du côté de la vie. D'ailleurs, un temps Carole passe un concours de la fonction publique territoriale et lorsqu'un poste de fonctionnaire se présente, poste qui lui offrirait, et à son foyer, une certaine « *sécurité* », elle refuse par « *peur d'être pieds et poings liés* », de s'ennuyer et de tout simplement « *s'éteindre* », de « *mourir* » dans une « *vie toute tracée* ». C'est dans cet esprit de défiance que, « *tourmant* » de sa « *carrière professionnelle* », Carole « *prend la décision* » de refuser le poste, de quitter son emploi de fonctionnaire stagiaire, et de reprendre des études.

Antoine a été un des premiers interviewés à nous mettre sur la piste de la défiance. Il a 13 ans au décès de sa mère. Il a une petite sœur de 8 ans, et un petit frère de 3 ans, dont il aura le sentiment – premier « *défi* » peut-être – de devoir s'occuper lui-même suite au décès de sa mère, jugeant son père « *défaillant* » et malgré la présence d'une de ses grands-mères. Son parcours scolaire et professionnel ressemble à celui « *du combattant* », où il fait face à chaque nouveau contexte sur le mode du défi, qu'il relève à chaque fois avec brio. À l'école ses résultats ne sont pas très bons. Mais il parvient – pour peu qu'il travaille un peu – à avoir de très bonnes notes. Il n'avait ni la tête ni l'envie, ni le temps surtout, entre le sport et les enfants dont il doit s'occuper, de faire ses devoirs et de relire ses leçons. Le manque de travail et les mauvais résultats se doublent d'un problème de comportement – pitreries et accès de violence - qui va le conduire à quitter le lycée (courant de l'année de Terminale) sans avoir eu son bac. Il oscille entre un découragement et un lâcher-prise au niveau scolaire, et des moments, brefs, mais porteurs, de surinvestissement, qui lui permettent, sur le mode de la défiance, d'avoir subitement d'excellentes notes : de montrer et de se monter à lui-même, qu'il en est capable.

Sorti du lycée sans avoir eu le bac, il travaille sur des chantiers puis s'engage dans l'armée. Ayant explosé un maximum de records sportifs militaires officiels à l'armée, il trouve à se reconverter en éducateur sportif, ce qu'il fera plusieurs années. Il reprend pour finir ses études et obtient le concours IUFM parmi les premiers. Dans tout ce qu'il fait, Antoine recherche très consciemment la difficulté : « *il faut que ce soit compliqué* » me dit-il : dans l'effort, l'épreuve, le dépassement de soi.

Il a conscience d'être un garçon « *hyperactif* », entre ses multiples pratiques sportives (vélo, randonnée, alpinisme), son métier et la construction de ses maisons qu'il construit lui-même, il en est à sa troisième. Tout est donc vécu sur le mode de la confrontation aux difficultés, du combat, de la bagarre, comme une répétition de l'épreuve initiale, et la reconduction de sa capacité à continuer à vivre malgré, envers et contre tout, à « *avancer* » comme il le répète souvent. C'est un véritable « *mode de vie* » dans lequel est embarquée toute la famille. Son épouse est elle-même très sportive et ils transmettent le sport comme « *mode de vie* » à leurs filles. Le sport étant pour l'interviewé quelque chose qui, de façon assez consciente, se présente donc comme une garantie de bonne santé, face à la « *petite santé* » de sa mère et lui donne le sentiment de pouvoir prévenir le risque d'une reproduction ou répétition du destin orphelin.

À propos de la manière dont il a vécu la perte de sa mère, il me dit quand même assez rapidement qu'il a « *tout refoulé* » et qu'il n'en a pas parlé pendant longtemps, éludant le sujet, ou disant « *mes parents* » au lieu de dire « *mon père* » pour ne pas avoir à le dire ni à en parler. C'est également le cas pour **Louis**, qui lui aussi a rapidement « *mis un couvercle* » sur sa souffrance, et qui présente certaines caractéristiques communes avec Antoine en matière d'hyperactivité et de manière de mener sa vie avec défiance. Cette défiance généralisée relève bien d'une autre manière d'envisager la « *lutte* » et de contrôler subjectivement ce qui ne

peut au fond jamais être véritablement contrôlé à 100 %. Et c'est donc maintenant au « besoin de contrôle » qu'on va s'intéresser plus précisément.

2.4. Un besoin de contrôle diffus : se rendre la vie à la fois possible et impossible

Méfiance et défiance sont comme les deux faces d'une même pièce et trouvent leur principe générateur ou leur expression emblématique dans un besoin de contrôle, dans l'impérieuse nécessité de se sentir en maîtrise de son environnement et du cours des événements.

Le besoin de contrôle est transversal à la quasi-totalité des récits recueillis. Dès la première session des ARC et dès le tour de présentation, a émergé le sujet des angoisses et du besoin de contrôle générés par le décès précoce du ou des parent(s) et l'idée que l'un et l'autre s'alimentent mutuellement. Lorsqu'elle se présente, une participante relie explicitement son envie de tout contrôler au décès de sa mère, au fait d'avoir eu à subir la fatalité, d'avoir été privée de toute possibilité de choisir et affirme ainsi que sa « *confiance en la vie est entamée* ». Se disant pleinement consciente des conséquences délétères pour ces proches et elle-même, elle dit apprendre le « *lâcher-prise* », mais visiblement non sans peine. **Nicolas**, lui, dira : « *je suis un maniaque du contrôle* » en expliquant comment il ne peut plus s'engager dans quoi que ce soit (projet, relation) sans savoir en amont si tout va bien se dérouler ou aboutir. Conscient pourtant : « *on ne contrôle pas* », il ne peut pas en l'état actuel laisser place à l'aléa, l'incertitude²⁹.

2.4.1. Contrôler : à différents degrés et dans différents domaines...

Ce besoin de (se sentir en) contrôle peut être prégnant pour certains dans les manières dont ils vont tisser des relations (amicales, amoureuses). S'il est parfois pleinement conscientisé, il a pu émerger par la marge dans les discours, en interrogeant les manières d'être parent et de s'envisager comme parent, ou en interrogeant les pratiques à risque.

2.4.1.1. « Garder le contrôle »

À propos des pratiques à risque, notamment la consommation ou non-consommation de drogue et d'alcool, **Élodie** note : « Je ne supporte pas de ne pas avoir le contrôle, d'être bourrée ou quoi, c'est inconcevable ! D'être gaie, oui, mais de pas contrôler, de ne pas me rappeler, c'est inconcevable ». **Bruno** tient un discours semblable, déclarant qu'il a plutôt tendance à éviter « *un maximum* » les pratiques à risque en général. La mort précoce de sa mère lui a donné une conscience assez aiguë de la valeur de la vie, et il lui semble personnellement un peu absurde de se mettre volontairement « *en risque vis-à-vis de la vie* » :

« Moi le décès de ma mère ça m'a fait un truc c'est de me dire : "la vie c'est un putain de beau cadeau"... Et du coup la mettre en danger... pour moi c'est... après je respecte ceux qui ont des pratiques à risque hein c'est pas... Mais pour moi en tout cas ça me parle pas du tout quoi. Voire même euh, pour moi ça a aucun... Faut faire un maximum pour pas se mettre en risque vis-à-vis de la vie quoi ! Et du coup euh, du coup j'ai pas du tout ces pratiques-là. »

Il prend l'exemple de l'alcool, qui – même s'il boit malgré tout un peu plus aujourd'hui que jusqu'à ses 25 ans – ne lui apporte « *aucune satisfaction* », non pas tant parce que cela le mettrait en « *danger* », mais bien plutôt parce que cela vient altérer ses perceptions, sa manière de « *ressentir* » les choses, lui faisant ainsi perdre le

²⁹ Il faut noter que tous les participants n'ont pas pris part à cet échange. Néanmoins personne n'est intervenu pour apporter un point de vue contraire ou autre, et ce sujet est revenu régulièrement, de manière diffuse ou très explicite, au cours des sessions.

« *contrôle* » de lui-même et de ses émotions, ou lui donnant la désagréable impression qu'il n'est pas « *en contrôle* » :

« L'alcool pas du tout du tout non plus par exemple parce que juste après ça, ce côté de réflexion que je vais avoir sur moi, et de comprendre et d'avoir un contrôle sur soi et sur ses émotions – en fait j'aime pas du tout le côté de pas être en contrôle, et de pas me rendre compte de ce que je fais. Donc l'alcool c'est vraiment un truc pareil où j'ai aucune satisfaction à... à être même un petit peu gai quoi, parce que du coup même cette sensation de, de pas ressentir les choses du coup c'est, pour moi c'est pas agréable quoi (...) Ca a changé. (Rires) C'est que la faute de ma femme [...] D'ailleurs elle le dit : "quand je l'ai rencontré, il buvait pas, et regarde maintenant ce que j'en ai fait !" (On rit) [...] Mais j'accepte déjà ça tu vois, le côté, wouh, ouais, je sens que ça me fait quelque chose, c'est bien, on va pas aller plus loin quoi. »

Ce qui ressort est donc bien la question du « *contrôle* » et de la « *perte de contrôle* », de l'importance de la « *présence au monde* » et d'une certaine acuité qui est une de ses qualités essentielles dans son travail (il est maître de cérémonie funéraire) et dans ce qu'il est en général :

« C'est pas que le contrôle, c'est de pas ressentir les choses, de pas me rappeler... [...] j'aime pouvoir être présent monde, j'aime pouvoir être... je pense que ce que j'aime dans mon travail, et même je pense, ce qui me rend, "bon", peut-être, c'est... c'est d'être hyper présent justement [...] Je pense que ça c'est une de mes qualités si on peut dire, c'est vraiment d'être, de ressentir, de beaucoup ressentir les choses. Et ça justement le perdre ce serait... pour moi ça n'a pas de sens quoi. »

Carole tient elle aussi des propos similaires à propos d'un traitement antidépresseur et note que cette crainte d'être « *dépossédée de ses pleines capacités* » est « *un peu le revers de la médaille* » de son « *besoin de maîtriser* » les choses, et de sa tendance à « *l'hypervigilance* ». Maîtrise de « *tout* » dont elle pointe judicieusement les ressorts, puisqu'elle note « *en fait quand tu maîtrises tout, tu risques pas d'être surpris quoi* ». Le fait d'être pris au dépourvu, de ne pas savoir comment répondre à une situation ou un événement qu'on n'avait pas prévu renvoyant donc à l'expérience négative et de rupture de cadres originelle.

Adrien évoque lui les moments de blues qui suivent les fêtes étudiantes et les cours qu'il a sèchés. Il évoque une « *volonté de garder le contrôle* », de limiter ces écarts de conduite, qui sera, pendant ces années, liée à la culpabilité de s'écarter de ce qu'on père aurait attendu de lui. Mais cela se joue aussi, dès ses années d'étudiant (soit à la suite du décès de son père), dans la prudence dont il fait preuve sur le plan de ses pratiques alimentaires – suivant en ceci les conseils de son père, quitte à essayer quelques moqueries de la part de ses camarades étudiants :

« Mon père quand il a commencé à comprendre qu'il avait un truc grave au cerveau donc il a cherché à changer ses habitudes alimentaires, manger [...] plus de légumes verts plus de choses vertes [...] c'est un truc qui m'a structuré [...] depuis que j'ai 22-23 ans j'essaie de bouffer équilibré [...] je me suis dit que mon père avait dû entendre, on avait dû lui dire, en tout cas il considèrerait que son alimentation pouvait être à l'origine d'un problème de type cancer, etc. »

2.4.1.2. Anticiper, limiter les incertitudes et les imprévus : éviter la « rupture de cadre »

Édith est plutôt encline à être du côté « *méfiance* », son mari (orphelin de père à 18-20 ans) est plutôt « *à l'opposé* », et va probablement être à l'origine de la pratique familiale du vélo évoquée ci-avant. Édith se « *fait violence* » pour sortir de ses appréhensions et de ses réserves, pour être davantage dans le lâcher-prise, et dans une certaine insouciance vis-à-vis des risques encourus. De fait, le « *traumatisme* » de la mort soudaine de son père reste « *ancré* » en elle, et la dispose à être particulièrement prudente (« *faire attention* »), à « *anticiper* », à être dans la « *recherche de la maîtrise des choses* » – « *tout ce qu'elle fait* » dit-elle, « *à la perfection* ».

« encore maintenant hein euh, dans mon fonctionnement je recherche la maîtrise, la maîtrise des choses quoi. C'est...(Sanglots) C'est plus fort que moi quoi...On essaye d'approcher euh le risque zéro, qu'existe

pas quoi ! [...] et moi, j'essaie, difficilement, d'apprendre à relativiser à dire "Bon ben on verra", ou à pas y penser ».

Ce besoin de maîtriser se manifeste par des petites choses anodines, mais l'addition de ces petites choses, la perpétuelle tendance à anticiper et à éprouver de l'angoisse et de la culpabilité lorsqu'on se rend compte qu'on n'a pas anticipé, peut finir par être un peu usant. Le besoin de contrôle est mis en rapport avec le traumatisme et le choc post-traumatique, puisqu'elle note qu'un imprévu peut produire un retour de panique, un « *petit drame* » renvoyant fatalement au « *gros drame* », à ce que précisément on n'a pas « su » éviter – pas « pu » en vérité, mais où l'événement imprévisible et la rupture de cadre sont comme attribués à un défaut d'anticipation et de maîtrise :

« j'essaie de tout prévoir quoi. D'être dans... La gestion ! Voilà, gérer. Essayer d'approcher le risque zéro et en fait euh ben je me suis rendue compte que je savais pas m'adapter aux, aux petits imprévus aux... Que tout se suite c'était, le drame quoi ! Ça prenait tout de suite des proportions... Parce que je savais pas ! faire euh... Enfin j'avais tellement eu ce gros choc ce gros drame que du coup euh, ben tous les petits ça devenait des gros drames quoi ».

Elle note que c'est toutefois pire chez sa sœur :

« Et mon neveu (Le fils de sa sœur) (...) il disait "Ah ben maman, elle se lève elle fait tout le temps la même chose, au même moment, le soir c'est pareil tout est cadré y a jamais rien qui traîne c'est..." Tout est cadré quoi ! Elle est dans le on cadre on laisse rien (...) Comme je disais tout à l'heure, maîtriser au maximum. Dans la recherche de la maîtrise et de la sécurité, comme si ça allait pouvoir empêcher euh les choses d'arriver ».

2.4.1.3. La relation à son (ses) enfant(s)

La relation aux enfants est un domaine où s'exprime de manière privilégiée le besoin de contrôle. Devenir parent, surtout du premier enfant, fait on l'a vu naître chez certains un sentiment d'incapacité, d'illégitimité qui peut basculer dans une « *hyperparentalité* » animée par une volonté d'« *hypercontrôle* ». Sophie parle d'un report de l'amour sur le premier enfant, qui lui donne l'impression « *d'étouffer son enfant d'amour* » (si tant est qu'on puisse parler de « trop » en la matière note-t-elle) ; enfant qui tend de son côté à vouloir protéger son parent et entérine une relation fondée sur une « *dépendance affective* » et l'angoisse de la perte.

Adrien fait ainsi partie des interviewés chez qui cette « *obsession* » de la « *sécurité des enfants* » et la « *lutte* » qu'il livre contre elle au quotidien sont abordées de manière précise et détaillée. Peur de la mort des enfants qui va donc se manifester dans la peur qu'il a longtemps eu de les laisser seuls au moment du bain, dans la peur de les laisser partir seuls à l'école (au point de les suivre de loin pendant un certain temps), et encore aujourd'hui dans le besoin irrépressible de les mettre systématiquement en garde avant le départ pour l'école, ce qui est à la longue fatalement « *lourd* » pour eux, et fatigant pour lui. Il évoque ensuite la manière dont il est « *tétanisé* », « *parano* », « *insupportable* », « *tout le temps en train de surveiller, de me mettre au bord de l'eau* » lorsqu'ils vont à la plage en famille et les « *cauchemars de noyade* » qu'il fait de manière répétée lors des vacances au bord de la mer. Il évoque également la manière dont il a été « *beaucoup beaucoup travaillé* » lorsque ses enfants étaient « *tout-petits* », par la peur de la « *mort subite du nourrisson* », se relevant « *en pleine nuit pour voir si ton enfant respire* ». Il observe toutefois que « *ça va un peu mieux là, parce que je me rends compte qu'ils sont, les deux grands là, qu'ils sont grands, qu'ils sont résilients, qu'ils s'adaptent* ».

Mais en bon spécialiste de la question (sa spécialité de chercheur est le risque dans les pratiques sportives), Adrien sait néanmoins qu'il faut s'exposer au risque pour apprendre à le gérer : « *Tu vois mon fils il a 10 ans et il va tout seul en tram au (quartier à Grenoble), pour faire du sport. Le soir. Donc je laisse faire. Mais en ayant avant testé, en m'étant assuré de certaines choses* ». Adrien va ainsi aller jusqu'à provoquer – dans une

démarche qui relève sans nul doute de la *défiance* – en lui donnant volontairement une mauvaise indication de trajet, une situation dans laquelle son fils va se perdre et être obligé de retrouver, par lui-même, son chemin. Manière de s'assurer que ses enfants sont capables de « *se débrouiller* » (le cas échéant *sans lui*), mais qui ne l'empêche pas de s'inquiéter malgré tout jusqu'à ce que ses enfants soient enfin rentrés à la maison.

Carole évoque elle aussi la « *peur de perdre ceux qu'on aime* », et la manière dont cela a produit chez elle une « *hypervigilance* », le fait d'avoir été « *hyperprotectrice* » à l'égard de ses enfants, jusqu'à ne pas supporter qu'ils sortent de son « *angle de vision* ». Cela va mieux aujourd'hui parce qu'elle a travaillé ça en thérapie, et parce qu'elle parvient à s'appuyer davantage sur la relation de confiance avec ses enfants, sur la confiance en leur autonomie :

« je pense que j'étais dans une hypervigilance pendant des années et toujours dans la peur de ce qui allait arriver [...], mais plus du tout maintenant en fait, je leur fais vraiment confiance, c'est marrant parce que... en fait je leur fais confiance, j'ai plus peur, voilà... c'est fini quoi... cette peur de perdre ceux qu'on aime ».

Carole sait qu'elle demeure néanmoins fragile, et que certains événements peuvent faire revenir le trouble, et sa tendance à l'« *hypervigilance* » sur le devant de la scène :

« ça peut revenir à plein de moments hein, ça reviendra le... la période des attentats, ça a été très compliqué (...) je me suis dit : finalement, ça peut encore toucher tout le monde, enfin... les gens peuvent être happés comme ça heu, une famille heu, des enfants heu tu peux pas les protéger ».

2.4.2. Se rendre la vie à la fois « possible » et « impossible »

2.4.2.1. Se rendre la vie possible

Ces dispositions – ou procédures de perception et d'analyse du réel qui se traduisent dans l'action – tendent à rendre la vie « possible » aux individus, puisque le besoin de contrôle et le sentiment d'être en « maîtrise » des choses vient tempérer l'anticipation négative des situations, la méfiance à l'endroit de la vie, et par conséquent les angoisses et autres troubles qui leur sont associées. Ce rapport au monde spécifique permet, bon gré mal gré, aux individus concernés de basculer de la méfiance à la défiance, du « subir » à l'« agir », de l'inactivité à l'activité – et donc de se prémunir, de façon même sous-optimale, des effets inhibants voire handicapants de la méfiance généralisée.

Louis dit ne pas avoir subi, même sporadiquement, les troubles dont on parle, mais il est précisément un de ceux chez qui ce contrôle/anticipation est mis en œuvre avec un haut degré de conscientisation. Alors qu'on lui demande en fin d'entretien ce qui a pu ou peut selon lui le prémunir des angoisses dont souffre la quasi-totalité des autres interviewés, il nous répond que si ça va, c'est probablement parce qu'il a justement anticipé *tout* ce qu'il lui semblait possible d'anticiper, a le sentiment d'avoir contrôlé tout ce sur quoi il est possible d'exercer un contrôle. Il a en quelque sorte depuis la conscience tranquille, sachant qu'il a par exemple mis son épouse et sa fille à l'abri du besoin (propriétaire du logement, assurances vie, etc.) si toutefois il venait à mourir précocement. Pour le reste – tout ce qu'on ne peut prévoir sauf à être extra-lucide – eh bien, advienne que pourra, il aura fait, de toute façon, tout ce qui lui était possible de faire.

Mais tout n'est pas toujours si simple pour tout le monde. D'abord, force est de constater que le besoin de contrôle se révèle parfois insatiable, ne parvenant pas à canaliser pleinement les angoisses liées au défaut d'anticipation et au surgissement toujours possible de la mort. Il se peut également que, là où ces dispositions avaient pour objectif de rendre la vie possible à l'individu, elles finissent par lui rendre, à la longue, à l'usure, à l'épuisement, la vie singulièrement « impossible ».

2.4.2.2. Se rendre la vie « impossible »

On peut évoquer un « revers » possible du contrôle : le « sabotage ». Plus exactement, l'« auto-sabotage » : ou comment, à défaut de pouvoir s'assurer la réussite, il est toujours possible de prendre certaines dispositions permettant de s'assurer, toujours un peu « à l'insu de son plein gré », que les choses vont inmanquablement « foirer » :

Édith, à propos de ses relations amoureuses :

« Non en fait c'était plus le sabotage. Moi j'étais plus dans le sabotage quoi. Au bout d'un moment euh, c'est toujours moi qui ai dit "allez, salut !" (Rire). Les raisons du sabotage ? Je pense le truc de, de toute façon j'y arriverai pas et... [...] Et puis rester maître en me disant ben je préfère que ce soit moi qui le largue plutôt que ça soit lui ! (Rire) [...] Oui ! Voilà d'anticiper en fait ! De dire ouais bon je vais m'investir, mais je vais pas trop prendre de risque quand même non plus ».

Elle évoque ensuite la façon dont le même type de schéma se répète, malgré elle, au niveau de ses études et de sa vie professionnelle :

« j'ai des très grandes capacités de sabotage ! (Rires) Très grandes ! (Rires) Jusqu'ou aller (Sanglot) dans la non-réussite quoi !... (Sanglot) Je pense que j'étais là-dedans. C'est-à-dire ? Eh ben, pas réussir professionnellement. J'ai arrêté mes études j'ai pas réussi... [...] De toute façon j'y arriverai pas vivre en couple euh, voilà c'était ça aussi ».

Ainsi le besoin de contrôle peut-il virer au sabotage et l'impact de l'orphelinage sur l'économie affective des individus avoir des répercussions sur le plan de la qualité/confort de vie, mais également de possibles effets au niveau de la réussite scolaire et professionnelle.

On peut également citer **Sarah**. Psychologue, elle accompagne des parents endeuillés. Elle est toujours étonnée de constater que les parents concernés n'avaient jamais envisagé que leur enfant puisse mourir. Elle-même ayant une conscience aiguë de la précarité de la vie qui précisément tend à lui faire renoncer (en tout cas jusque-là) à avoir un enfant. Il est délicat ici de parler de quelque chose qui relèverait du « sabotage », tant ce type de choix est complexe et renvoie à une multiplicité de facteurs, mais il semble bien malgré tout que c'est l'anticipation de la mort « possible » de sa « possible » progéniture qui retient ici Sarah (« je ne pourrai jamais supporter ») d'avoir un enfant, là où elle en a potentiellement le désir : « Du coup moi dans ma vie je n'ai pas d'enfants et on pense à faire des enfants, mais des fois je me dis, mais non je ne pourrai jamais supporter de donner la vie sachant que cet enfant peut mourir. Du coup ça ne m'aide pas à en faire un. »

Mais c'est peut-être **Jeanne** qui nous parle le mieux des infortunes possibles de la défiance et de la volonté de contrôle, de l'épuisement moral qu'il peut finir par produire chez l'individu. Parce que **Jeanne**, justement, a depuis peu pacifié son rapport à l'incertain, à l'imprévu, au subi, et pense être désormais sortie de cette boucle possible/impossible qui faisait de son existence une lutte perpétuelle et sans fin. **Jeanne** était en effet prise dans un cercle vicieux où elle oscillait entre méfiance et abattement d'une part³⁰, défiance et volonté de contrôle de l'autre. Pour sortir d'une position où elle subissait les choses, elle se mettait en position de défier la vie, mais cela lui a un peu laissé l'impression d'avoir lutté tel un Don Quichotte face aux moulins à vent, puisque ce qu'elle avait prévu ne se concrétisait pas, les choses sur lesquelles elle voulait exercer son contrôle lui échappant précisément. Si elle a aujourd'hui :

³⁰ « Parfois, j'étais triste parce que je me disais : c'est nul enfin l'impression d'avoir passé TELLEMENT d'années de ma vie à être triste, enfin, toutes ces émotions que je vous ai dit, je sais pas comment vous, vous vous représentez la personne que je suis, la vie que j'ai eu, mais j'ai l'impression d'avoir beaucoup parlé, enfin d'avoir vachement mis l'accent sur ces trucs heu plutôt sombres, hum et c'est vrai, c'est plutôt la vision que j'ai de ma jeunesse ».

« intégré le fait que c'est pas moi qui décidais » : « pendant longtemps je me disais : j'en ai rien à foutre, c'est moi qui décide. Alors si je veux ça, c'est ça qui se passe, c'est ça qui se passe, c'est ça qui se passe... Sauf que ben, je me suis pris plein de portes dans la tête [...] à me dire : je veux ci, je veux ça, je veux une relation, je veux un truc stable, je veux aller dans tel pays, je veux aller aux Moyen-Orient, je veux vivre ici, je veux avoir un travail ici, je veux un visa ici, gnagnagna, et en fait il y a rien qui marchait, rien qui marchait ! C'était genre : non, non, non, non, et (petit rire) Et moi j'étais en lutte et en fait [...] je pense qu'avant j'étais juste en lutte de : je veux qu'il se passe ce que Moi j'ai décidé ».

Elle dit être aujourd'hui davantage dans une position d'accueil, de la vie, de ses « propositions » et de ses imprévus – sans être pour autant souligne-t-elle, dans une « position passive » – quand elle était jusque-là, tout le temps dans une « position de décideuse », qui se révélait donc impossible à tenir. Elle dit être aujourd'hui « très recentrée sur moi et sur l'instant présent ». Cette « position d'accueil », cette nouvelle manière de « mener sa vie », lui octroyant de fait une certaine sérénité : *« C'est trop bien, enfin... Franchement, ça donne une tranquillité... »* Ce changement, qu'elle situe sur le plan de l'« intériorité » et de la manière de « mener sa vie », ne s'est pas fait d'un coup d'un seul. **Jeanne** a d'abord traversé une période (deux trois années) qu'elle désigne comme ayant été « roller coaster » (ce qu'on peut traduire par « montagnes russes » ou « ascenseur émotionnel »). Moment de bouleversement dans sa vie personnelle puisqu'elle rompt avec la personne avec qui elle était en couple « depuis longtemps » (un « truc stable ») et quitte en somme avec cette personne « tout ce que j'avais un peu mis en place » dans sa vie. Elle va ainsi avoir le sentiment de « flotter » dans le désordre, se sentir comme « élément en suspension dans l'univers », « bringuebalée par les éléments ». Mais elle a provoqué (et non pas subi) cette rupture « à un moment » où elle était « prête à [s]e détacher », et ce désordre général va se révéler être une « phase de transition » vers un rapport à soi-même et au monde nettement plus apaisé. Elle a ainsi le sentiment d'aller « vraiment bien » désormais, d'avoir « stabilisé la barque », d'avoir acquis durablement un nouvel équilibre de vie.

Si elle présente ce changement significatif dans sa vie comme « un truc intérieur », elle note que cela ne « s'est pas fait du jour au lendemain », et nous indique que tout ceci est bien en lien avec ce qu'elle choisit de « faire dans la vie », ou de *faire de sa vie* ; le fait de choisir de « manière pertinente » des « choses adaptées » lui ayant octroyé davantage de « tranquillité » et de « fluidité » :

« bon ça s'est pas fait du jour au lendemain, ça a été tout un truc intérieur et tout, mais heu... Maintenant, je suis plus en lutte... Maintenant, je me rends compte que... On peut pas tout faire dans la vie, la vie en gros propose un peu des choses, mais je pense qu'elle se dessine aussi pour nous, après on choisit ou pas de faire les trucs, mais j'ai l'impression que heu... quand je choisis de manière pertinente les choses et adaptées, en fait assez tranquille et ben, c'est tranquille et ça se passe de manière fluide ».

Carole met elle aussi en lien sa propension à court-circuiter son besoin de maîtrise, et ses avancées en terme de « lâcher prise », avec la mise en place de mécanismes de défense par rapport à ses tendances à l'hypervigilance et à l'hypercontrôle ; mais aussi, et peut-être surtout, la plus grande « sérénité » dont elle bénéficie sur ce point aujourd'hui, avec le fait d'être « devenue actrice de [s]a vie », d'être sortie d'une période de « flou » et d'incertitudes, où elle n'avait « pas fait d'études » et n'avait « pas de boulot ».

« Mais c'est fatiguant... ? Non, ça l'est moins parce que maintenant j'ai quand même vraiment lâché prise par rapport à plein de choses et puis j'ai mis en place de mécanismes de défense par rapport à moi, par rapport à mes... Je me connais (...) Je pense que je suis beaucoup mieux aujourd'hui aussi parce que le cours de ma vie, comment dire, je, je suis devenue actrice de ma vie. Il y a des périodes, je pense que c'est beaucoup plus flou, quand j'avais pas fait d'études, quand j'avais pas de boulot, c'est quand même là... J'étais très finalement un peu en, en inquiétude, donc ben la famille me rassurait énormément parce qu'au moins, il y avait quelque chose de stable dans ma vie, mais voilà, aujourd'hui, c'est vrai que tout ça, je l'ai un peu mis de côté... Et puis, non, je suis capable de me laisser... Non, ça va, je me laisse surprendre par la vie quoi !... Heureusement parce que sinon, ce serait quand même un peu triste ! (rire) Non, non, non, j'ai vraiment cette idée, je, je suis plus sereine quoi ».

Le « lâcher-prise » vis-à-vis de la volonté de contrôle, la « posture d'accueil » vis-à-vis de la vie, par lesquels les interviewés désignent une tendance à « aller mieux », ne sont donc pas sans rapport, comme on va le voir ci-après de manière plus précise, avec les dynamiques du parcours et de l'expérience sociale ; avec l'activité sociale plus particulièrement, à travers laquelle l'individu se donne les moyens de faire quelque chose de son orphelinage.

3. (RE) DEVENIR ACTEUR DE SA VIE : « EN FAIRE QUELQUE CHOSE »

Le décès d'un parent est un événement destructeur parce qu'il vient bouleverser radicalement l'existence du jeune individu et de sa famille. Son « monde » s'effondre, introduisant le désordre et ses répercussions sur ses différentes socialisations et à sa filiation. Événement destructeur qui tend à produire un rapport au monde structuré autour d'une méfiance/défiance à l'endroit de la vie et d'un besoin de contrôle, qui ne sont donc pas sans rendre la vie difficile, pénible, parfois épuisante.

Mais c'est aussi un événement fondateur : constitutif de la construction de soi et de l'identité de l'individu. Cette expérience est cruciale et détermine une « *vision de la vie* ». Creuset des représentations, significations et valeurs de l'existence, elle est aussi un moteur ou un ressort de l'action, tout ce qui a été mis en œuvre pour y survivre et continuer de vivre, devenant une ressource, un creuset de compétences dont **Élodie** dit par exemple qu'elle « *se sert toujours autant* » ; « *du décès de ma mère et de tout le chemin que j'ai eu à faire pour avancer quand même, pour continuer en fait tout simplement, je m'en sers toujours autant, à l'époque du décès, comme maintenant* ».

« En faire quelque chose » est donc un processus qui s'inscrit dans les dynamiques de parcours singuliers et où, pour paraphraser Jean-Paul Sartre, « devenir sujet » advient avec « ce que l'on fait de ce que la vie a fait de nous ». Cela peut être à double tranchant, lorsque cela relève d'une injonction à avancer. En effet, les orphelins sont souvent sommés, explicitement ou implicitement, de « *s'en sortir* » et de puiser dans leurs propres ressources pour (re) devenir acteurs de leur vie – tels des « *super-héros* » (**Édith**) et à l'instar de **Marie** qui évoque cette injonction à avancer et sa culture familiale d'être toujours du côté de la vie, de toujours se remettre. Si elle en est admirative, si elle y puise aussi des forces pour elle-même faire face aux coups durs, elle en dénonce une posture à la frontière du manque d'empathie et de la froideur, d'une interdiction implicite à la faille même passagère et à l'expression du chagrin.

Avant d'observer comment les interviewés ont « fait quelque chose » de leur orphelinage, nous aborderons comment, par quoi et par qui ils ont été soutenus, et finalement comment ils ont « faire avec » leur orphelinage ou sans leur(s) parent(s).

3.1. Des soutiens à moyen et long termes : la mise au travail et en signification de la perte

Le temps n'efface ni la douleur, ni la nécessité pour les individus de conscientiser et d'approprier la perte et l'absence du parent défunt, de (re) donner du sens à la perte, à leur expérience et à leur histoire. Différentes choses ont ainsi été désignées par les interviewés comme des ressources en la matière, des soutiens, à moyen et à long terme.

Sera répertorié ici tout ce qui fait « refuge » et permet parfois d'apaiser la peine ; mais aussi tout ce à travers quoi la souffrance et les troubles liés à la perte s'expriment, sont mis au travail et en signification. Objets, pratiques, grilles de lecture de la vie et de la mort, qui sont autant de supports à l'élaboration de sens, à la reprise de son histoire, et donc d'opportunités d'une « reprise de soi » où l'on parvient à adopter une posture active vis-à-vis de la perte, du trouble, de son orphelinage.

Après avoir évoqué les effets du temps qui passe et différentes façons de conscientiser et d'intégrer la perte du parent, on s'attachera à présenter divers recours des individus face à la peine, face à la nécessité de

donner sens à la perte et peut-être plus modestement leur permettant de continuer à vivre : maintenir un « contact » ou une « relation » avec le parent défunt (à travers la fréquentation du cimetière ou autres micro-rituels visant à se placer sous la protection du parent défunt) ; recours à différentes pratiques (écriture, lecture, musique) et relations (famille, amis, thérapies) ; attribution de significations au décès et à son orphelinage (recours à la religion, à la spiritualité, à l'introspection philosophique ; commémoration du parent défunt).

3.1.1. Le travail intime de la perte

Le travail intime d'acceptation et d'intégration de la perte est aussi le travail du temps. Si le trouble éprouvé au fil du temps qui passe/du temps passé est ainsi expression et vecteur d'une conscientisation de la perte, un travail inconscient des rêves se met aussi parfois en œuvre sur le long terme, lorsque le conscient se refuse à assumer pleinement, en verbe et en actes, la nécessité de ce travail symbolique.

3.1.1.1. Le travail du temps

Jeanne a mis longtemps à intérioriser l'idée que son père était mort :

« pendant très longtemps, je me disais si ça se trouve, il est pas mort, je vais le voir dans la rue [...] même maintenant, il y a des gens qui me font penser à lui ou à l'image, enfin voilà à l'image que j'ai de lui ». Peut-être d'ailleurs est-ce un processus sans fin, notamment parce qu'elle s'interroge beaucoup sur les notions d'absence et de présence : « Bon c'est un peu des trucs philosophiques, mais je trouve que ça pose aussi la question : mais qu'est-ce que c'est la présence de quelqu'un ? Qu'est-ce que c'est quelqu'un ? Parce que les gens, je trouve qu'on les intègre aussi à l'intérieur de soi... Et qu'ils sont présents, même si ils sont pas là ».

Bruno évoque la manière dont le temps estompe le côté vivant des souvenirs. Adolescent quand il perd sa mère, il a beaucoup de souvenirs de sa vie avant le décès, mais souligne toutefois, non sans mélancolie, l'effet « assez troublant », « un petit peu étrange » du temps qui passe et qui recouvre ou altère, même si on a « beaucoup de souvenirs », le côté vivant, expérientiel, du souvenir. Le temps étant donc quelque part à la fois un levier du processus de deuil et un frein, qui altère le souvenir et le maintien de la mémoire du défunt :

« je trouve ça toujours assez troublant de se dire euh, tu vois au bout de 20 ans le temps quand même il a passé et ben ça efface pas, mais quand même, je trouve qu'on se rappelle pas tant que ça [...] Par petits flashes, par petits bouts. Des fois les images qu'on a – quand on te dit c'est quoi l'image que tu as de ta mère enfin, en fait des fois c'est presque plus des photos qui reviennent que vraiment des instants ».

3.1.1.2. Le travail inconscient des rêves

Le temps fait malgré tout et nécessairement son œuvre, notamment à travers le travail inconscient des rêves. **Adrien** rêve de son père environ une fois par an. Il s'agit du fameux scénario où le rêveur croit « vraiment » que le mort n'est pas mort et où le rêveur finit par prendre conscience qu'il s'agit d'un rêve, « malheureux » et « troublé » au réveil :

« Ça c'est classique hein. Tu es dans une situation où tu te dis "Ah, mais il est pas mort, il était parti ! Il avait disparu" [...] Pourquoi il est parti ? donc une espèce de truc, mais, est-ce que c'est le syndrome un peu des enfants de divorcés : est-ce que c'est de notre faute si il est parti, etc. [...] Mais dans les rêves il y a cette présence, et des fois des rêves euh... dont tu te réveilles vraiment... très très malheureux en fait, parce que tu t'es dis non, mais voilà c'est bon en fait, c'était qu'une blague ! (...) et là tu te réveilles, et là ouais tu te dis putain... ».

Avec le temps, il se rend compte de plus en plus tôt : « maintenant même dans mes rêves je me rends compte qu'il y a un truc qui est louche, qui cloche quoi (...) Je le sens davantage ». Le temps passant, le rêve fait donc son travail, celui qui ne se fait pas vraiment à l'état conscient. Adrien a en effet très peu parlé de son père depuis son décès. Il dit en fin d'entretien n'avoir jamais auparavant « autant parlé de son père » et confie

(ou confesse) tout au long de l'entretien de nombreux « *oublis* », une mémoire défaillante. Il note ici avoir eu clairement tendance à « *étouffer ça* », à le « *gommer* » parce qu'« *il fallait aller de l'avant* », et on sent que la verbalisation de son expérience est pour lui, tout au long de l'entretien, pénible et fatigante.

Le rêve peut ainsi parfois travailler l'orphelin sur le long terme, **Sofiane** comme d'autres évoquent des rêves et des sentiments similaires, **avec ses deux parents**. Le pire pour lui, ce sont les « *vrais rêves* », ceux où son père est vivant par exemple, il en fait encore, ce n'est pas régulier, mais il en a fait un il y a deux mois : « *mais c'est terrible, parce que tu es triste d'être en vie, de te réveiller* », d'autant plus fort qu'il explique qu'il rêve d'eux, ils sont morts, mais reviennent à la vie, et ils leur expliquent tout ce qu'il a vécu, etc. : « *ça partira jamais, c'est imprégné* ». **Édith** a cru pendant un certain temps après la mort de son père qu'il allait « *revenir* ». Elle évoque un rêve similaire à celui d'Adrien, qu'elle se souvient avoir fait un an environ après le décès, et dont on peut penser qu'il a accompagné la mise au travail/prise de conscience/acceptation de la réalité de la mort du parent.

Le rêve, comme ce qui suit plus bas, est donc une des formes que revêt le maintien de la mémoire contre le temps qui passe, la nécessité pour la plupart de maintenir un contact, une relation avec le parent défunt. Ces formes sont alors aussi des occasions de retour du trouble ou du moins de redéfinition de la signification de la perte.

3.1.2. Garder un contact : maintenir une relation au parent défunt

3.1.2.1. Le cimetière et autres lieux possibles...

Le cimetière acte la séparation tout en maintenant un lien, un contact « *physique* » ou une forme de « *proximité* » au défunt. En situant/localisant l'absent, il le rend présent et soutient cette nouvelle relation. S'il n'est pas un levier pour tout le monde, il reste le lieu culturellement approprié pour rendre hommage et maintenir une relation au défunt, pour concrétiser/conscientiser la perte et demeure par conséquent le possible support de sa mise au travail. Nous observerons que d'autres lieux, associés parfois à des rituels, peuvent aussi remplir des fonctions symboliques similaires.

Bruno dit qu'aller sur la tombe n'a « *pas de sens, pas d'importance* » et note : « *ça se passe dans ma tête vraiment, j'ai pas besoin d'être à un endroit particulier, ni à un moment particulier... Ça vient quand ça vient* ». Par contre, pendant plusieurs années, « *ça avait suffisamment d'importance pour que j'y aille le jour de mon anniversaire. C'est le seul moment dans l'année* ». C'est l'occasion pour lui de faire un point sur ce qui s'est « *passé dans sa vie* » : « *une façon un peu de, tu vois de me parler à moi-même et en même temps à elle, et de me dire ben voilà j'ai un an de plus euh, et voilà dans ma vie il s'est passé ça et ça et ça, et j'avance quoi. Je l'ai fait pendant je sais pas, six, sept ans à peu près* ».

Édith a besoin d'aller sur la tombe et s'y rend très souvent enfant, c'était un peu la « *balade* », nettoyer la tombe, arroser les fleurs. Si ce n'est pas un moment où on parle pour autant du défunt, les trois générations de femmes se tiennent la main et récitent, ensemble, « un petit "Je vous salue Marie" ou un "Notre Père" ». Ensuite, Édith n'est pas retournée sur la tombe pendant très longtemps. Sans avoir vraiment pourquoi, son mari et elle-même ont décidé de faire « *la tournée des cimetières* » avec leurs enfants, ainsi qu'avec la maman d'Édith, pour la Toussaint (quelques mois avant l'entretien) ; ce qui a donné lieu à la préparation par les enfants de dessins et de petits mots à poser sur les tombes, et à un moment familial de solennité et d'émotion partagées :

« *C'était super émouvant parce que (Sanglots) A. il a mis "C'est dommage que tu sois pas là" (Sanglot), et euh, c'était, ils étaient hyper solennels, enfin c'était super chouette euh... D'y aller avec eux (...) qu'ils voient où est-ce qu'a été enterré leur papi (...) Et je pense que pour les enfants, d'y aller et de voir cet endroit, d'en parler, de faire leurs dessins, c'était bien* ».

Élodie va aujourd'hui plus volontiers se recueillir sur la tombe de sa mère. Incitée, voire forcée au début, maintenant, elle en ressent davantage le besoin, l'envie, par moment (date anniversaire de sa mort, de sa naissance). Il lui est arrivé d'emmener des amis très proches pour leur présenter en quelque sorte sa mère, pour à la fois démystifier le sujet et aussi ancrer son récit dans du concret. **Évelyne** dit d'emblée : « *Je suis pas cimetièrè moi. J'ai pas besoin d'aller au cimetièrè pour penser à la personne* », par contre, il lui arrive d'y aller de temps en temps, de façon « spontanée », sur une envie, ou pendant l'entraînement de basket de son fils par exemple : « *Je fleuris à la Toussaint parce que voilà c'est la Toussaint, mais voilà moi je préfère être spontanée. Je vois une plante je me dis tiens je vais l'apporter au cimetièrè !... Mais pas forcément parce que c'est l'anniversaire, la fête des Mères* ».

Si « l'esprit » de **Jeanne** a longtemps « *combattu contre cette idée et cette réalité* » de la mort de son père, c'était, note-t-elle en soulignant une des fonctions symboliques du cimetière, « quand même une réalité qui se rappelait souvent à moi parce que déjà, j'allais sur sa tombe. » Mais **Jeanne** évoque aussi le rituel que sa mère met en place suite au décès du père, et qui vient remplir, hors cimetière, une fonction similaire : « *tous les ans, elle m'emmenait avec ma sœur à Versailles, dans le château de Versailles, elle achetait des ballons gonflés à l'hélium et on écrivait des trucs dessus, c'était des messages qu'on envoyait au ciel, pour mon père (...) ça se ré-ancrait en fait tout le temps* ».

Alicia explique que son père a été incinéré et ses cendres ont été dispersées sur une colline, lieu aimé par le défunt et par toute la famille, en Angleterre, son pays d'origine :

« Et j'y suis jamais retournée. Mais pour moi c'est pas important. Parce qu'en fait si on a fait ça, si on a laissé les cendres s'envoler, c'est parce que mon père c'était quelqu'un de très libre, un esprit libre, et c'était aussi une certaine symbolique [...], mais pour moi il est pas là-bas en fait [...] Les cimetières je déteste ça. Je peux comprendre que les gens ont besoin d'avoir un lieu où... Mais ça me paraît tellement glauque... Et puis avec la loi tu peux plus garder les cendres à la maison, t'es obligée de les laisser dans un endroit précis, funérarium je sais pas trop quoi... Alors qu'en fait j'estime qu'on est quand même libre de disposer des restes de son corps enfin ou de ses proches, enfin ça me paraît évident. »

Par contre, **Alicia** a choisi, dans le cadre d'une action proposée par la clinique dans laquelle elle « *fait le travail du deuil* », de se rendre sur un lieu important de son enfance, où son père sa sœur et elle-même allaient souvent jouer ensemble : « *on avait fait une tête en plâtre, et j'avais écrit dessus ce que je voulais lui dire et j'étais allée la déposer là-bas dans l'eau* ». Cette action lui a fait du bien ; bénéfice moral qu'elle attribue davantage au fait d'être retournée sur ce lieu qu'au travail d'écriture mis en œuvre à cette occasion.

3.1.2.2. Sous la protection du parent défunt

Une autre forme sous laquelle se manifeste le maintien d'une relation avec le parent défunt est le fait de s'adresser à lui, de lui parler, et aussi parfois de lui demander de veiller sur soi. Intercession des morts au bénéfice des vivants sur l'ancrage immémorial duquel on ne reviendra pas ici.

Édith parlait enfant à son père défunt. Très récemment, elle a choisi un endroit dans la maison où elle a placé une photo avec une bougie. Au moment de passer son concours, elle est prise par « *les doutes, le mal de ventre, la peur* » de ne pas réussir. Elle « *ressent le besoin* » de mettre en place ce dispositif de relation au défunt, l'hommage rejoignant le maintien d'une relation et le fait d'obtenir de son père une sorte de protection.

Élodie a dans sa chambre actuelle, une photo de sa mère sur sa commode, qui est « *inratable* ». Elle allume régulièrement une bougie devant. Cette photo, c'est celle que toute la famille a, un portrait qui est aussi celui qui a été choisi pour mettre en médaillon sur sa tombe. Cette photo est d'une certaine manière « *LE symbole* » de sa mère.

Alicia travaille sous le regard de son père (décédé), de sa mère, de sa sœur avec leur photo respective. Cela lui arrive de lui parler, de lui dire qu'il lui manque, qu'elle l'aime, de lui « *demandeur conseil* » aussi parfois lorsqu'elle a « *des choix à faire* ». Il lui arrive parfois d'avoir l'« *étrange impression* », lors de situations de crise, lorsque son intégrité physique ou morale est en danger, que son père « *est là pour [la] protéger* », et qu'elle n'est « *pas toute seule* » :

« Une fois notamment je rentrais du hand, et y avait un groupe de mecs qui me suivait et y en a trois qui sont arrivés devant et... J'ai eu une montée d'adrénaline j'ai eu très très peur [...] je sais pas pourquoi, mais j'ai vraiment senti comme si il était là pour me protéger, et y a un des gars qui est arrivé en face qui m'a attrapé le bras et, j'ai juste eu à le regarder et il m'a lâchée [...] je sais pas si c'est vraiment mon papa ou quoi, mais j'avais cette impression ouais, j'étais pas toute seule pour moi ».

Manière de maintenir une relation, d'obtenir conseils ou protection, qui ne sont pas sans lien chez **Alicia** avec sa spiritualité et sa croyance en un « *autre chose* » qui « *se renforce en fait* ».

Évelyne parle parfois à sa mère, quand ça ne va pas :

« si tu étais là qu'est-ce que tu me dirais ? [...] si je suis inquiète pour R. (son fils) je vais lui dire euh "Protège R." ou des choses comme ça... Si je vais avoir un peu besoin de son aval ou de son... » Genre de demande qu'elle ne fait qu'à sa mère (pas avec ses autres défunts). Elle pense à elle « très régulièrement oui, elle fait partie complètement de ma vie ouais... »

Bruno lui, ne s'adresse jamais à sa mère pour une protection ou un coup de main, ne lui demande jamais directement de veiller sur lui, sur sa famille. Non seulement elle veille probablement sur eux, note-t-il au passage, sans qu'il ait besoin de lui demander, mais surtout, elle a veillé sur eux de son vivant. Pour Bruno, c'est plus en se réappropriant, et en « *perpétuant* », ce que sa mère lui a apporté de son vivant, les « *valeurs* » qu'elle lui a transmises, qu'il maintient une relation significative avec elle. La garder dans son « *cœur* », dans sa « *tête* » ne nécessitant pas « *qu'elle intervienne dans la vie de tous les jours* ». Ceci dit, la pensée d'une possible protection des vivants par le défunt ne manque pas de lui traverser l'esprit dans certaines circonstances : « *quand je me fais taper en vélo à chaque fois par des voitures qui me voient pas, et que je m'en sors sans rien, je me dis quand même que... (Il rit.) Je dis ça, mais en même temps... Mais, c'est marrant, à chaque fois je me fais quand même euh : "putain quand même elle doit surveiller hein, parce que, je m'en tire bien !" (Il rit.)* »

3.1.3. Des pratiques et des relations qui font soutien

L'écriture va être un moyen privilégié pour certains – ce sera pour d'autres la pratique de la lecture, l'écoute ou la pratique musicale – d'exprimer sa souffrance, de mettre la perte au travail et en signification, tout en maintenant un lien, une forme d'échange avec le parent défunt.

3.1.3.1. Écrire

Carole écrit très souvent à son père lorsqu'elle est enfant : « *J'écrivais beaucoup plus jeune, petite... Ma mère a gardé tous les mots, l'autre fois je suis tombée sur une boîte où j'écrivais à mon père même à 10 ans, 9 ans, j'avais un journal intime, ouais, donc je pense que c'était plus dans l'écrit... Oui, je lui parlais beaucoup* ».

Lorsqu'elle est adolescente, **Édith** écrit des lettres à son père, qu'elle brûle ou dépose sur sa tombe. Elle a aussi récemment écrit un livre pour enfant directement en lien avec son expérience de l'orphelinage, et on y reviendra plus en détail plus bas. **Alicia** évoque la rédaction d'un poème en classe de CM1, pour lequel elle s'était vraisemblablement beaucoup appliquée : « *j'en avais écrit un sur l'eau voilà, et le prof a jamais voulu croire que c'était moi qui l'avais écrit (...)* Mais au final c'est un compliment pour moi, parce que pour lui c'était

trop bien écrit c'était pas possible ». Elle en écrit finalement d'elle-même un autre dans la foulée. Sa mère, avec son accord, montrera plus tard ce poème au médecin de la clinique, qui demande s'il peut s'en servir dans le cadre de « *groupes pour le deuil* ». **Alicia** donne son accord, flattée et ravie que cela puisse le cas échéant « *aider d'autres personnes* ». Elle n'a pas néanmoins écrit d'autres poèmes ensuite : « *C'était vraiment très particulier enfin... C'est vrai que j'aime bien écrire parfois et y a des choses qui me viennent, mais le truc c'est que je suis, j'ai tendance à être un peu perfectionniste sur ces côtés-là, si ça me convient pas et que je trouve pas ça assez parlant je vais le jeter* ».

Pour **Vika**, l'écriture a été un recours occasionnel, mais essentiel. 22 ans, originaire de la Nouvelle-Calédonie, elle est étudiante à Grenoble. Sa mère est décédée un peu plus d'un an seulement avant l'entretien, et l'écriture est un recours et un moyen d'expression de la peine. Elle dit avoir entendu parler d'un « *gars qui avait fait un rap pour son père* », et que c'est ce qui lui a donné l'« *envie de faire ça pour sa mère* ». Elle n'a jamais écrit de rap auparavant. Si elle fait ça sans prétention, pour sa mère, pour elle-même, elle veut produire un travail un peu recherché, trouver « *des mots forts, mais plus essayer de trouver des rimes euh, essayer de trouver des petits trucs pour voilà euh pour ma mère* ». Ce texte est aussi un « *cadeau* » fait à sa mère, une manière de lui dire « *merci* » aussi pour avoir « *toujours été là* », pour ce qu'elle lui a « *donné* », pour avoir contribué à faire de sa fille ce qu'elle est aujourd'hui. On a bien affaire ici déjà, dans le très court terme de l'après-perte, à une manière de donner du sens et d'en faire quelque chose.

« complètement pour elle quoi euh. Dans le sens euh voilà ben [pas] maman putain pourquoi tu es partie euh, je me sens seule ou des trucs comme ça non pas du tout c'était plus voilà euh partie trop tôt, mais voilà c'est enfin je suis plus du tout vraiment les trucs, mais euh, dans le sens où merci quoi, merci pour ce que tu nous as donné, merci pour la nature, merci pour voilà pour moi de... peut-être c'est grâce à toi que j'ai cette personnalité c'est voilà quoi, la nature les trucs comme ça, merci ».

Pour certains interviewés (parfois les mêmes), c'est quelquefois la pratique de la lecture, de la peinture, de la musique et du chant ou l'écoute musicale, qui vont jouer ce rôle de soutien, d'activité refuge rendant possible l'expression de la souffrance et la mise au travail de la perte.

3.1.3.2. Lecture, écoute et pratique de la musique

Jeanne³¹ est passionnée de lecture. Elle y aussi cherche des clés de compréhension de son vécu, de ses réactions et trouve des choses pour nourrir sa réflexion sur son parcours, son comportement, sa vision du monde. On comprend que la lecture se présente comme une opportunité d'exprimer et de mettre au travail l'expérience du décès, du malheur, de l'infortune, mais aussi une posture vis-à-vis de la vie et de ses aléas :

« Le livre qui m'a marquée vraiment dans ma vie, vraiment, c'est le livre d'Ingrid Bétancourt sur sa captivité [...] Ça m'a happée ! J'ai commencé à lire et j'ai pas lâché jusqu'à la fin, c'est un livre qui m'a vachement habitée, qui a... Qui a vraiment changé des trucs dans ma vie pendant quelques mois, ça m'a posé vachement de questions [...] Je trouvais ça tellement curieux ce qu'elle racontait sur le fait de pardonner... Je sais pas, ça me touchait, ça me touchait vraiment loin dans mon cœur [...] l'histoire du pardon et du détachement des choses... J'ai lu un autre livre récemment qui m'a trop parlé par rapport à ça, ça s'appelle L'autre dieu... ça parle du fait que dans la vie [...] il y a des choses qui sont hors du bien et du mal qui sont, juste elles arrivent point... ça m'a vachement interpellée ».

Pour **Auréli**e, chanter est très explicitement un « *refuge* » :

« je chante en fait depuis toujours. La musique c'est un refuge, c'est tout... ça représente beaucoup de choses pour moi, je réagis à toutes sortes de musique. Vous chantez quoi ? Je chantais, je chante plus. Je chante plus que pour ma fille, mais là elle en a marre. Des fois elle me demande d'arrêter. Ça dépend, j'aime tout. J'ai chanté aussi en public, j'ai fait des petites représentations. Je veux que ma fille apprenne

³¹ Évoqué également en partie I, avec Richard qui grâce à l'écriture pouvait s'évader.

des musiques, donc elle apprend des chansons aussi bien d'Aznavour, de... je sais pas, en fait elle écoute ce que j'écoute... J'aime bien les chanteuses à voix. »

Pour **Alicia**, la lecture est un refuge et une « évasion » : « *En fait quand je lis je suis complètement hypnotisée par le livre. Tout ce qui se passe autour de moi n'existe plus* ». Cette inclination est antérieure au décès puisqu'elle se souvient qu'en maternelle elle est toujours fourrée dans le coin bibliothèque. La pratique de la musique produit les mêmes effets : « *Ça permet ben, le moment où tu joues de penser à rien d'autre, de seulement te concentrer sur ce que tu joues, sur comment ça sort, voilà ton doigté ton souffle et... Et du coup le reste n'existe plus non plus en fait* ». La musique est qui plus est désignée comme « *un cadeau de mon papa* ». **Alicia** est flûtiste depuis l'âge de 6 ans. Son bien « *le plus précieux* » est sa flûte, un cadeau de ses parents. Elle note : « *la musique m'a permis de tenir (...) j'ai tout le temps de la musique quoi. Le soir pour m'endormir le matin au réveil euh... Pendant que je me prépare, quand je vais à la fac... Enfin tout le temps tout le temps ! Je suis toujours baignée par la musique en fait.* »

Elle lit généralement plutôt de la SF pour « l'évasion », mais dit qu'elle lit aussi parfois des « *trucs glauques* » comme *Le silence des agneaux* ; et parfois « *plus glauques* » encore, notamment beaucoup de choses « *sur les camps de concentration* ». Elle essaie de comprendre « *comment ?! comment l'homme a pu faire des choses aussi atroces ?!* ». Elle évoque Stanley Milgram.

Plus que la perte de son père, c'est en fait ici l'expérience de l'agression sexuelle qu'elle a subi adolescente (en lien avec son orphelinage, puisque cela lui est arrivé lors d'une fugue du foyer où elle était placée) qui s'exprime et se travaille à travers ces lectures – et peut-être encore aussi, une posture vis-à-vis de l'existence, où **Alicia** fait « *front* » :

« Ben avec tout le travail que j'ai fait par exemple j'ai... J'ai pu pardonner à la personne qui m'a fait des attouchements. J'oublie pas ! Mais euh je pardonne voilà, ce qu'il m'a fait. Ça a été très long (...) je vis mieux maintenant, parce que c'est aussi un poids... toute cette haine et tout c'est... De toute façon ça m'aurait apporté quoi au final ? Donc voilà j'ai eu cette expérience qui m'a fait beaucoup de mal, mais qui m'a aussi rendue beaucoup plus forte, et qui... Ben c'est aussi une des choses qui fait qu'aujourd'hui je me laisse plus faire et que je... j'ai pas les mots en français : I stand for myself. Je suis, je... En gros je me défends moi pour moi... ((Tu fais front pour toi-même...)) C'est ça. »

Vika dit avoir « *cherché quelques lectures d'auteurs qui parlaient de leur mère décédée* » et évoque *Le livre de ma mère* d'Albert Cohen, qu'elle lit donc dans les mois qui suivent le décès de sa mère. Lecture qui lui permet de « *refaire avec ma mère* », « *par rapport à mon histoire à moi* », le travail de remémoration fait par l'auteur et de se « *rapprocher un petit peu d'elle* » :

« et ouais ça m'a fait beaucoup de bien parce qu'il parle de sa mère comme étant, bon..., il a eu une relation fusionnelle passionnelle avec sa mère et tout, donc euh... Il n'y a pas eu ce rejet que nous on a eu, mais, c'est tellement beau de voir cet amour et puis donc du coup je me mettais des fois à sa place, mais par rapport à mon histoire à moi comment ils disait eh ben voilà notre petite maman chérie faisait ça ci ça et puis ben moi du coup je refaisais avec ma mère et et c'est du coup ça me rapprochait un petit peu d'elle quoi ».

Vika explique ensuite que cette lecture était aussi l'occasion de parler à sa mère, de partager en quelque sorte cette lecture avec elle, et aussi de se rappeler des souvenirs.

3.1.3.3. Autres soutiens

Sans pouvoir être exhaustif ici, on peut malgré tout évoquer brièvement d'autres soutiens à moyen et long termes cités par les interviewés.

Sofiane parle de sa recherche éperdue et sans fin « *de l'amusement* » qu'il associe à son côté enfantin, et des moments passés avec ses potes. Mais aussi avec sa famille (grands-parents). **Louis** évoque les moments de jeux avec ses frères et sœurs, ses oncles et tantes. Pour **Paola** c'est la sophrologie, les soins ostéopathiques et énergétiques, la psychothérapie également ; et son meilleur soutien : l'amour de sa maman. **Thomas** parle de ses voyages, de son errance, et des carnets d'écritures qu'il tient au fil de ses déplacements ; sa passion pour la peinture ; une pratique assez intensive du sport ; un peu de psychanalyse...

Nathalie dit que « *la résilience* » a « *pris pas mal de temps* ». Elle a été très « *marquée* », elle s'est sentie « *exposée* », « *moins protégée* », et a eu besoin de beaucoup de temps pour « *arriver à en parler, d'y penser* ». Elle mentionnera elle aussi les voyages comme un soutien important, une ressource essentielle, mais également la reprise de ses études, et le fait de « *bosser* » (retrouver une activité, un projet, une dynamique, une fois revenue de ses voyages...) :

« Pour moi, la résilience, ça a pris quand même pas mal de temps [...] arriver à le digérer, à arriver à digérer ça, ça n'a pas été simple, et ça m'a quand même marqué [...] peut être juste le temps d'arriver à en parler, d'y penser, je ne sais pas vraiment (...) je me suis sentie très exposée (elle est très émue) un peu pour la première fois, et là je me suis dit bon ben voilà, tu passes dans un monde... dans un autre monde en fait moins protégé (...) Après qu'est-ce qui m'a aidé ? c'est de bosser quoi ! d'être confrontée à la vie, d'avoir la possibilité de revenir, de reprendre des études, d'avoir la possibilité matérielle de faire des études [...] de pouvoir voyager, de pouvoir prendre du recul, ça fait quand même pas mal de bien, mais je ne sais pas dans quelle mesure c'est lié à mon père, mais je sais que dans ma vie, ça a été structurant, de partir de l'endroit où je suis née, de voyager à l'étranger, de voyager seule, de se découvrir soi-même aussi ».

3.1.4. Donner du sens : une signifiante au décès

3.1.4.1. Recours à la religion, à la spiritualité et autres pratiques introspectives

La religion est un des « trois grands recours traditionnels »³², avec la philosophie et la science, pour faire face et donner sens à la mort, aux difficultés de l'existence et à la peine de vivre. Il nous est par conséquent apparu pertinent d'interroger cette dimension auprès des interviewés.

Plusieurs interviewés l'ont désigné en tant que recours. D'abord creuset de significations parce que la croyance dans un au-delà ou un « *autre chose* » (**Alicia**), tend à transfigurer les représentations de la mort comme fin et à apaiser d'une certaine façon le rapport à la mort. Mais aussi parfois au plan affectif et social : lorsqu'en plus de permettre l'attribution de sens et de valeur à la mort en général et au décès du parent en particulier, elle est également un refuge affectif, et/ou inscription de l'individu dans un réseau de socialité qui fait soutien.

Marie est peut-être celle de nos interviewés chez qui la religion a la plus grande importance. Être « *croyante* », le fait de « *croire vraiment* » que la mort n'est une véritable fin, que la séparation n'est pas définitive et « *qu'on se reverra* » - sans parler du fait qu'on croit aussi qu'« *on est toujours ensemble d'une certaine manière* » – lui « *rend la mort plus... pas moins douloureuse* » – « *c'est pas parce qu'on est croyant qu'on souffre pas* » – « *mais plus douce* ». Elle a « *ce comité d'accueil... qui m'attend* » : « *je peux apprécier de les retrouver (...) je pense que ça aide à supporter l'absence* ».

³² Voir : Henri Godard, « *Notice de Voyage au bout de la nuit* », in Louis-Ferdinand Céline, Romans, Tome I, Éditions Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, Paris, 1981, p.1143-1144.

Marie a reçu une éducation religieuse et elle précise que dans sa famille on ne croit pas en un « *Dieu dur ou qui demandent des choses affreuses* », mais en « *un Dieu Amour (...) on est aimé, et Dieu veut notre bonheur... donc là, quand on part de là, c'est agréable !* » La religion ayant de fait une place et une signification un peu particulière dans la famille, au regard de l'expérience du père, qui semble avoir imprimé à toute la famille une foi et une « façon de voir la vie », de « voir le beau dans l'autre », et la valeur de la vie malgré ce qu'elle peut parfois offrir de pire :

« Alors mon père est allé en camp de concentration et c'est vraiment, il le dit, la foi qui l'a aidé à s'en sortir c'est-à-dire que... il ne dit pas que les gens qui meurent n'avait pas de foi, mais lui, son optimisme était beaucoup lié à son... sa façon de voir la vie, de voir le beau dans l'autre, même dans les crapules quoi, de savoir qu'on a tous une partie... qui vaut la peine quand même, même quand elle est ensevelie par des horreurs... »

Elle ajoute que les non-croyants n'ont pas d'autre recours que de se dire que leurs morts continuent de vivre dans leurs pensées. Or en tant que croyante, qui sait que ses morts sont « vivants, présents », elle n'a justement pas à endosser cette « responsabilité » vis-à-vis de la vie/de la mort des morts :

*« Oh ben moi, je pense qu'ils sont vivants, euh présents... aussi, donc on n'a pas cette responsabilité : si tu penses pas à eux, ils meurent ! ça doit être atroce ! Pour tous ceux qu'on oublie, ça doit faire beaucoup de monde !... Parce que moi, je pense pas à mes grands-parents à mes arrières grands-parents, si fallait que je pense à eux pour pas qu'ils meurent, ça serait lourd ! » C'est un peu, note-t-elle, la formule proposée dans *Le Roi Lion* : « Si tu penses à moi, je serai vivant... Moi, je le mets à l'envers : si tu penses pas à moi, je disparaîs, et ça, ça me gêne, ça me gêne, par contre : quand tu penses à moi, je serai avec toi, ça, ça me plait !... »*

C'est précisément le trouble dont souffre **Adrien** qui culpabilise de ne pas penser suffisamment à son père. Adrien, éduqué quant à lui dans une famille qui est clairement « *anti-religion* » et où « *la question de la religion a totalement été évacuée* », qui vit lui-même sans croyance religieuse, et qui note justement qu'il n'y a pas, pour les non-croyants, de « *refuge* » possible face à la mort, ce qui ne va donc pas sans « *poser parfois problème notamment quand il y a des... la question de la mort* ». Certains interviewés ont un rapport plus ambigu ou ambivalent avec la religion, la foi, les croyances, mais entretiennent malgré tout un lien significatif avec la religion dans la mesure où elle est mobilisée comme un recours dans les situations de crise.

Édith est « *allée au caté* », mais n'est pas particulièrement élogieuse à propos de la religion, notamment à travers le modèle de Jésus, l'idée que le défunt allait « *revenir* » qu'elle a longtemps associé à son père. Par ailleurs la religion n'a pas eu, dans une famille paradoxalement très croyante et pratiquante, les effets auxquels elle s'attendait en matière de soutien. Elle déplore qu'ils ne se soient pas montrés plus compatissants et surtout plus présents. Néanmoins, lorsqu'elle est étudiante, elle est enceinte et avorte. Elle accepte alors d'effectuer une retraite spirituelle dans un *stabat* catholique conçu pour les mères ayant perdu un enfant, et y a trouvé apaisement, des religieuses avec qui échanger à propos du décès de son père, et les bases d'une reprise de soi.

Jeanne a eu une éducation religieuse catholique (baptême, communion) et fait la majeure partie de son parcours scolaire dans des écoles privées catholiques. Elle y apprécie les cours de catéchisme qu'elle suit, mais elle a une piètre opinion des enseignants et équipes pédagogiques. Pour elle, c'est un environnement malsain. Elle s'éloigne peu à peu de la religion, mais elle y revient ces dernières années. Elle est croyante, mais ne se revendique d'aucune religion en particulier : « *c'est plutôt un truc physique ou à l'intérieur, la Divinité, moi je crois, ça me parle beaucoup la Divinité, mais même dans un sens encore une fois esthétique ou littéraire ou narratif, ou... Le sacré, ça me parle* ». Mais elle reste hermétique au « *côté dogmatique* ». Elle est aujourd'hui inscrite dans un réseau de socialité chrétien particulièrement bienveillant qui lui fait du bien, et dans lequel elle semble tout à fait épanouie.

Le père d'**Alicia** meurt d'un AVC lorsqu'elle a 8 ans. Elle fait sa première tentative de suicide quelques mois plus tard, première d'une longue série, après avoir pris conscience que son père ne reviendra pas. Ses tentatives de suicide étaient liées, outre la souffrance extrême, à la croyance qu'il y a « *autre chose* », « *après* », « *ailleurs* », et au fait qu'elle voulait tout simplement « *aller avec lui là-bas (...) être avec lui* ». Pendant plusieurs années elle s'adresse à son père avec colère et multiplie les tentatives de suicide. C'est peu à peu, et notamment en adoptant des croyances « *ésotériques* » de sa mère – après beaucoup de conflits – qu'**Alicia** va parvenir à apaiser cette colère, se sentir « *en paix avec tout ça* » et avec elle-même, même si ces croyances choquent parfois un peu les gens, voire la font un peu passer pour « *une folle* » :

« je suis persuadée que tout ce qu'on vit, les épreuves qu'on vit dans la vie, c'est des choses qu'on a au préalable choisi de vivre. Alors, donc, ça voudrait dire que j'ai choisi de perdre mon père à l'âge de 8 ans. Donc c'est assez violent. Et c'est vrai que la plupart des gens à qui je dis ça ils me disent "Ouh, tu vas pas très bien toi... Tu ferais mieux de retourner te faire interner..." Mais c'est vrai que je suis persuadée que c'est aussi quelque chose que je devais vivre et, faire mon chemin avec et, effectivement souffrir tout ce que j'ai souffert, mais c'est aussi, ça fait la personne que je suis aujourd'hui ».

La grille de lecture du « destin choisi » contribue à faire de l'absurdité de la mort quelque chose de signifiant, à donner un sens à la violence arbitraire et destructrice du décès, en l'ancrant dans un choix qui procède d'une nécessité naturelle – « *c'est quelque chose que je devais vivre, faire mon chemin avec* » – et aboutissant, ou devant précisément aboutir, à ce qu'elle est devenue, à ce qu'elle est aujourd'hui. Grille de lecture ésotérique qui permet donc aussi à **Alicia** d'apaiser sa colère à l'endroit de son père et quant au sentiment d'avoir été abandonnée, mais encore de se ressaisir de son histoire en en soulignant les aspects positifs, d'en faire en somme une force, un élan, un moteur. Le décès de son père est « un fil conducteur » de cette recherche spirituelle : « je pense que j'étais en recherche de paix avec moi-même et, cette croyance aussi ça m'a permis de faire la paix avec moi. » Mais l'adhésion d'**Alicia** à ces croyances n'est donc pas sans lien avec sa mère, avec qui elle renoue. De plus, la grille de lecture du monde adoptée est tournée vers l'action afin qu'elle (re) devienne actrice de sa vie, à faire fuser les « chemins » possibles et finalement un « projet » permettant de faire quelque chose de ce que la vie a fait d'elle, en s'attachant autant que possible, c'est son éthique de vie, à « *aider les gens* », à « *rendre le monde meilleur à ma façon* ».

Chez certains interviewés, la mise au travail et en signification de la perte va davantage passer par la mise en œuvre d'une introspection ou d'une réflexivité. **Bruno** a reçu une éducation religieuse, mais va aujourd'hui à la messe uniquement pour Noël. Sans « *être dans le rejet non plus* », il n'a jamais été particulièrement impliqué :

« Quand on s'est mariés on s'est mariés à l'église, mais en ayant une discussion très claire avec le prêtre en disant, « nous on va être cash avec vous quoi, c'est-à-dire que, on est pas pratiquants, on le sera jamais. Euh, nous notre éducation elle a été religieuse et ça nous a donné des valeurs, et nous c'est ces valeurs qu'on exprime en se mariant à l'église [...] moi j'ai pas besoin de ça, je vais pas à la messe, par contre le soir je réfléchis si j'ai bien agi dans la journée quoi, et ça me suffit. Et j'ai pas besoin de prier dieu pour le faire quoi. Bon, il a été très compréhensif et nous a mariés. »

Cette habitude d'une « réflexivité » quotidienne est liée au travail réalisé avec la psychologue qui l'a suivi après le décès de sa mère. La « réflexivité », au jour le jour, chaque soir « *avant de dormir* » sur ses « actions », sur soi, est devenue une habitude, un « mécanisme ». Si à la différence d'une lecture ou pratique religieuse l'introspection n'apporte pas de certitude quant à un possible au-delà, elle est bien pour Bruno à la fois une sorte de refuge (c'est la manière dont il avait d'ailleurs d'abord réagi au décès de sa mère en restant des heures seul dans sa chambre à « réfléchir »), et une pratique qui lui permet, se substituant à la prière d'une certaine façon, d'actualiser et les valeurs religieuses héritées de ses parents et l'éthique de vie qu'il s'est construit avec l'orphelinage. Enfin, certains interviewés témoignent avoir été en révolte vis-à-vis de la religion, de Dieu, suite à la mort de leur parent. Certains se sont éloignés de la religion, d'autres pas, ou y sont revenus, quand pour d'autres le décès a marqué une rupture définitive avec elle.

Antoine se souvient de la mort de sa mère comme d'un moment de rupture avec la religion catholique dans laquelle il a été élevé (baptême, catéchisme, communion) et pour laquelle il avait jusque-là un certain goût. Il témoigne d'une rupture radicale et quasi immédiate en matière de croyance. Il transmet plus tard cette nouvelle position vis-à-vis de la religion à ses enfants, qui ne sont donc pas baptisés. Il est un des rares interviewés qui témoigne de l'effet de « désenchantement du monde » induit par le décès, de la rupture à ce moment-là, même si les choses sont évoquées de manière pudique. Court-circuit des évidences, le décès de sa mère se présente plus généralement comme une mise en suspens, et en réflexion, du sens de la vie. Suite à sa rupture avec la religion, le côté un peu mystique, le goût pour la quête de sens et de vérité, vont, finir par s'exprimer et s'assouvir dans l'intérêt qu'il porte, aujourd'hui encore, aux sciences de l'univers.

Richard raconte ne s'être pas tellement posé de questions jusqu'à ses 16 ans « *je commençais un peu à réfléchir, c'est là où ça a commencé à déconner sérieusement* ». C'est à ce moment-là qu'il s'écarte de la religion alors qu'il a reçu une éducation catholique, il est baptisé, confirmé et fait ses « prières scolaires » et va au catéchisme toute sa jeunesse : « *à 16 ans quand j'ai compris que les seules prières des mémés du village c'était qu'il arrive malheur à leur voisin, j'ai dit stop. Arrêtons le gag. Et j'y suis plus allé* ». Lors de l'entretien, il constate : « *il n'y a jamais eu de relations entre le catholicisme et où était ma mère [...] Mais est-ce que ça m'a aidé, je ne peux pas le dire.* » ; « *Je ne sais pas si je me suis dit ça, mais : c'est bien gentil ce que tu me racontes, mais moi, j'ai pas ma mère, donc tu n'as rien fait pour moi. Je pense qu'il doit y avoir un peu de ça* ».

3.1.4.2. Co-mémorer

Les rituels mis en place par les interviewés et/ou leur famille pour « co-mémorer » le parent décédé, pour se rappeler collectivement le défunt – « *refaire* » des funérailles (**Aude**, ARC), réunir la famille et les amis pour les 20 ans du décès (**Bruno**), organiser la rédaction collective d'un « *cahier d'anecdotes* » sur le défunt (**Élodie**) – peuvent être comptés parmi ce qui fait à la fois soutien, maintien d'une relation au défunt et mise au travail et en signification de la perte. Bruno note que cela a fait « *20 ans l'année dernière* » que sa mère est décédée. Il voulait organiser quelque chose avec la famille et des amis de ses parents, un moment où « *chacun puisse parler d'elle* ». Son père lui a dit qu'il n'était pas trop favorable. « *Ce que j'ai compris, et je l'ai accepté.* » Il a donc un peu laissé ça en suspens, mais pense malgré tout envoyer prochainement un mail aux amis de sa mère : « *En disant voilà, ça fait 20 ans et du coup moi c'est ce qui m'intéresserait, entre autres pour mon fils qui connaîtra jamais sa grand-mère quoi, entre guillemets.* »

Élodie a toujours été friande de souvenirs, d'anecdotes au sujet de sa mère. Il y a deux ans, voulant en savoir plus, et souhaitant que ce soit consigné quelque part, elle a demandé à une des sœurs de sa mère d'en écrire sur un cahier, mais :

« avec ma grand-mère, et elle s'est lancée dans un truc un peu d'envergure, dans la mesure où elle a fait un petit mot à tous ses amis, à beaucoup de notre entourage, et beaucoup de gens ont répondu, enfin pas mal de gens ont répondu, il y a tous ceux aussi qui m'ont dit qu'ils en étaient pas capables, mais beaucoup de gens ont répondu, donc, voilà, ça je sais que ça l'a beaucoup remuée, avec le recul, je m'y serais prise autrement, parce que c'était pas du tout ma volonté, mais voilà, c'est vrai que pour elle c'est un peu. C'est une plaie qui restera toujours vive ». Elle aime relire ce cahier de temps à autre, et puis : « j'ai appris pas mal de choses qui sont pas faciles à aborder comme ça et que ben maintenant j'ai, c'est acté dans le papier, comme ça, j'ai pas de risque de l'oublier, j'ai pas peur de l'oublier ».

Chez **Édith** ce type de démarche n'a malheureusement pas abouti. Cela aurait pourtant été bienvenu, car sa famille ne parlait jamais de son père quand elle était enfant, et n'en parle toujours pas. Édith peut comprendre que la douleur des membres de sa famille les a empêchés d'évoquer son père plus souvent et de « *maintenir le souvenir* » ; reste que ne plus l'évoquer équivaut à « *faire une croix dessus* ». Elle a demandé à son oncle, frère de son père, de consigner par écrit quelques souvenirs, et au grand regret d'Édith il n'a jamais donné suite :

« Parce que c'est ça que je reproche aux autres personnes c'est que, leur douleur les a empêchées de, de maintenir le souvenir. Et, ça je pense que, c'est le pire en fait ! Parce que d'accord l'autre il est plus là, mais euh, enfin il a eu une vie, il a existé il a fait des choses, il a partagé des choses et... ne plus en parler c'est comme si on faisait une croix dessus quoi ! [...] Et tous les gens ils disent "Ah, mais c'était trop dur ! C'était trop dur !" [...] Enfin j'ai envie de leur dire "Mais moi j'étais sa fille ! donc euh, mettez-vous à ma place quoi ! C'était pas mon oncle mon beau-frère" ».

On a vu plus haut le rituel mis en place par la mère de **Jeanne**, qui chaque année après le décès amène ses filles au château de Versailles, pour lâcher ensemble des ballons auxquels sont attachés des mots pour leur père. On peut aussi citer **Alicia**, qui évoque le petit rituel annuel mis en place par sa mère dans les années qui suivent le décès, et qui nous rappelle que l'hommage ou le fait de se co-mémorer le défunt peut aussi consister dans de petites choses :

« Les premières années ma mère avait mis quelque chose en place. Pour son anniversaire - les sucreries c'était Papa, on avait jamais de bonbons avec ma mère [...] - et du coup pour l'anniversaire de mon papa, elle disait vous pouvez choisir quelque chose. Et du coup on ressortait avec des friandises, parce que papa il nous achetait des friandises ! Des Mars - j'ai fait une indigestion des Mars [...] maintenant quand je mange un mars ça me fait penser à mon père ».

Alicia joue dans un groupe avec des copains de lycée, et évoque un concert donné lors de la dernière année. Elle avait demandé à ses amis de jouer à cette occasion la reprise du Fantôme de l'opéra, qui était « l'opéra préféré » de son père. Elle passe ainsi un « super temps » avec ses amis tout au long des répétitions, et même si sur scène elle est émue et fait quelques fausses notes elle en conserve un « super souvenir ». Moment d'autant plus mémorable et touchant pour notre interviewée que son meilleur ami a la gentille attention, avant de jouer le morceau, de faire, sans le citer nommément, une dédicace au père d'**Alicia**.

Évelyne évoque elle les « moment mère-fille » qui consistaient à aller de temps à autre avec sa mère dans un salon de thé, déguster une pâtisserie dans le centre-ville. Aujourd'hui, Évelyne s'octroie régulièrement un petit moment, seule la plupart du temps, avec son fils parfois, dans un salon de thé pour une pâtisserie – autre manière de se rappeler et de (co) mémorer ces moments partagés.

Il ressort d'une façon générale de l'examen de ces soutiens, qu'ils sont tout à la fois ou alternativement refuges et supports à la mise au travail et en signification de la mort du parent et de l'orphelinage. Qu'ils tendent à permettre à l'individu d'exprimer la souffrance, d'appivoiser la perte et l'absence, mais aussi de se tourner vers l'action, de (re) trouver prise sur leur histoire. S'ils ne sont pas toujours suffisants pour amorcer une reprise de soi, ils l'accompagnent parfois, et d'une manière plus globale semblent relever d'une même dynamique : se tourner vers la vie.

3.2. (Re) trouver prise sur son histoire : la mise au travail et en signification de la filiation

La filiation est le « lien de parenté unissant un être humain à ses ascendants »³³. La filiation objective repose sur la filiation biologique et le dispositif juridique ayant pour fonction de l'instituer : instituer l'individu en tant que fils ou fille de ses parents et officialiser ainsi la transmission aux descendants des attributs (noms, statut social, bien matériels...) du parent (notamment à sa mort, au moment de la succession). Mais la filiation – être le fils ou la fille de son père et de sa mère – est toujours au moins autant une filiation subjective, qui se construit dans la relation de l'individu à ses parents et possiblement tout au long de la vie. Parce qu'elle va de

³³ www.cnrtl.fr

soi, la filiation est la plupart du temps invisible. Or différentes situations (séparation, adoption, décès du parent) peuvent la rendre problématique et révéler l'importance socioanthropologique cruciale de cette dimension de l'existence, de ce creuset de références dont l'individu hérite puis qu'il transmet à son tour, et dans lesquelles se travaillent et se définissent des manières de conduire sa vie, les motifs, valeurs et significations de l'action. Processus à travers lequel se transmet la culture, se perpétue la société.

On observera ici comment les individus procèdent plus spécifiquement, par la reprise/réappropriation des objets et/ou des pratiques et des goûts du parent défunt, à une mise au travail et en signification de la filiation, qui tend à leur permettre – en palliant, en quelque sorte, l'absence du (des) parent(s) défunt(s) – de se construire en tant que fils/fille du défunt et en tant qu'individu.

3.2.1. Vivre sous le regard de son parent (rendre fier)

De nombreux interviewés témoignent avoir le sentiment de vivre sous le regard de leur(s) parent(s) défunt(s) et s'être fait un devoir de le(s) rendre fier(s) : fier(s) de ce qu'ils sont devenus malgré l'absence de père et/ou de mère ; fier(s) de ce qu'ils font dans leur vie, de la manière dont ils se conduisent et mènent leur existence en accord avec les valeurs héritées, du parent défunt, mais aussi du parent restant.

Pour **Marie**, perdre précocement son parent signifie qu'« *on est vivant pour deux* ». La personne continue de vivre à travers son enfant et il s'agit pour l'orphelin de « *tenir le flambeau pour lui* », et tout simplement en étant « *vivant* », de « *continuer à le faire vivre* ». **Alicia** note elle : « *il me manque. (Silence) [...] c'était mon papa, enfin voilà c'est... J'aurais adoré... Enfin, j'espère qu'il est fier de moi quoi enfin (émue)* ».

Les choses sont parfois plus ambiguës, par exemple lorsque le parent défunt était perçu comme un parent strict voire un peu rigide, et que sa mort a aussi contribué – non sans sentiment de culpabilité – à libérer le descendant de l'emprise morale de son ascendant, et lui a d'une certaine façon offert la possibilité d'une trajectoire et d'une vie différente de celle qu'il aurait eu si son parent était resté en vie. Ainsi **Nathalie** sait que son père avait une vision assez traditionaliste de la place des femmes dans la société, une « *façon d'envisager les choses* » qu'elle ne partage pas du tout, et pense que ses choix de vie auraient probablement été rendus difficiles par un possible conflit avec son père. Il n'en reste pas moins, malgré ça, qu'elle est attachée à le rendre « *fier* ». Son père reste « *une référence* » privilégiée, « *comme une espèce de guide moral* » sous le regard duquel il s'agit d'être une « *good girl* » : bien travailler à l'école, soutenir sa thèse brillamment, se conduire, bien que n'étant plus catholique, comme une bonne chrétienne, vivre selon les valeurs héritées :

« je pense à lui quand je réfléchis à ma famille, personnelle, puis à mes enfants, parce que c'était quand même une référence, après j'ai pas la même façon d'envisager les choses... à commencer par la place de la femme, mais tu vois quand j'ai soutenu ma thèse, j'ai beaucoup pensé à lui, je me suis dit quand même il serait fier de moi, même si c'est pas forcément... et puis... mais quand je pense à lui je pense à lui comme une espèce de guide moral [...] je ne sais pas vraiment comment l'exprimer, mais le côté "good boy/good girl" (rires) ou le côté tu fais quand même des choix, tu travailles bien à l'école, tu soutiens ta thèse (rires) [...] je suis quelqu'un de culture chrétienne [...] tu donnes à l'autrui... ou tu réfléchis à l'autre avec une certaine empathie [...] ça se traduit par une maison ouverte. »

Plus que de vivre sous le regard du parent défunt, **Adrien** nous parle de ce qu'il coûte de devoir faire sans la présence et le regard du parent décédé. Il souffre ainsi de n'avoir pas le regard de son père sur sa vie personnelle et familiale, sur son parcours ; que son père puisse voir que tout va bien pour son fils. Car de fait tout va bien, et le seul « *regret* » est précisément que son père ne puisse pas le voir, et ne connaisse pas ses petits-enfants, aboutissement et perpétuation de la filiation (regret que ses enfants, qui n'ont pas de grand-père non plus du côté de leur mère, ont eux aussi « *verbalisé* ») :

« Moi je suis assez content euh... Je suis assez content de mon parcours euh, alors euh pff, individuel, professionnel, familial [...] je trouve que j'ai beaucoup de chance, de faire quelque chose qui me plaît, d'avoir des enfants qui sont en bonne santé, qui vont bien.., d'être dans une vie amoureuse qui est satisfaisante aussi agréable. Une vie sociale qui est, notamment ici là (dans leur quartier) qui est sympa, etc. Euh... J'ai des re -, voilà j'ai un... Pff. Un regret. Des fois je me dis que j'aimerais bien que mon père, il puisse voir ça. Alors c'est pas de la fierté, mais c'est juste, voir que je vais bien, voir que je fais des choses - que je suis à peu près et épanoui - que je fais des choses qui me plaisent que j'ai des enfants - voilà, il y a le regret que mon père connaisse pas mes enfants. Et, regret d'ailleurs que certains de mes enfants ont verbalisé, parce que eux ils ont pas de grand-père en fait, ils ont aucun grand-père. »

On peut également évoquer ici les cas plus problématiques où, par manque de souvenirs personnels ou racontés, et à défaut d'une image possiblement positive du parent défunt, l'individu peine à s'identifier, à mettre au travail et en signification la filiation, à hériter de son parent défunt.

Avant le décès (il a 7 ans à ce moment-là), **Richard** a très peu de souvenirs de la vie familiale. Sa mère décède à l'hôpital. Ensuite, absence totale de discussion, de récit autour de la vie de sa mère, mais de ce qu'a pu provoquer son décès. Ce silence est-il dû au milieu rural dans lequel il vit où on est sommé d'accepter, est-ce spécifique à sa famille ? Il ne sait pas. Il évoquera sa mère une seule fois avec sa grand-mère. Non seulement Richard n'a que très peu de souvenirs, mais il ne connaît rien d'elle : pas d'anecdote, pas de souvenir, rien ne lui a été raconté. Il ne sait pas quel sentiment mettre sur le fait que sa mère soit un angle mort pour lui. Si parfois, il s'agace de ne rien savoir, il n'est vraiment pas sûr d'avoir envie de découvrir qui pouvait être sa mère, mais c'est une réflexion en cours :

« je n'ai pas envie de savoir qui elle était réellement parce que ça me fait peur de savoir. Peut-être elle était formidable, elle était géniale, je ne sais pas. Mais dans mon esprit, est-ce que, comme elle est décédée, elle m'a abandonné, à ce moment-là pour me protéger je lui ai mis une image, je ne sais pas. Est-ce que je me suis protégé parce que c'était quelqu'un de pas bien. Et comme ça, ça me sauvait un peu. Je jette des choses comme ça pêle-mêle. Ça attend d'être analysé ! Mais les potes à Freud je ne les aime pas. »

Richard dit n'avoir jamais ressenti une « présence » de sa mère, comme cela lui arrive parfois pour d'autres défunts. Il a gardé quelques objets d'elle dans des boîtes « quelque part » qu'il n'ouvre jamais : « je ne les ouvre pas parce que... j'aime pas. Il doit y avoir une ou deux photos, trois bricoles, sans plus. **Vous n'allez pas regarder de temps à autre ? Non. C'est là parce que c'est là. Non.** » La mise au travail et en signification de la filiation est ici comme empêchée, mais se remet en mouvement semble-t-il lors de l'entretien. Il participera d'ailleurs activement aux trois sessions des ARC, comme si ces occasions lui permettaient d'avancer, justement.

3.2.2. Hériter

On hérite aussi des attributs du parent, de certains objets, de certaines pratiques et de certains goûts. Hériter et se réapproprier l'héritage, c'est à la fois faire exister une filiation rendue problématique, rendre hommage au parent défunt, et se construire en tant qu'individu singulier, entre similitudes et différences, en s'ancrant dans un héritage qui est aussi, parfois, une ouverture sur autre chose, ou qui ré-ouvre la plaie.

3.2.2.1. Des objets

Édith a une boîte avec des objets de son père et elle a trouvé des lettres de son père à sa mère (à lui) et les a lues avec beaucoup d'émotion. **Élodie** a gardé de nombreux objets de sa mère : des photos d'elle (une du mariage de ses parents dans son téléphone qu'elle regarde de temps à autre), son maquillage, un pic à cheveux qu'elle utilise très régulièrement, des meubles chinois en brocante. Elle a également des vêtements, ceux qu'elle a conservés après s'être finalement décidée, à l'âge de 13 ans, alors qu'elle les avait d'abord tous

transférés dans son armoire, à faire un tri. Lorsqu'elle s'installera plus tard dans son logement, elle y emportera les affaires de sa mère stockées chez son père : le piano de sa mère et d'autres objets : *« il y a des choses en fait que j'ai besoin de savoir qu'on les a pas jetées, qu'elles sont là, le jour où j'ai mon chez moi, je pourrais prendre tout ce que je veux, mais c'est pas non plus central ».*

Adrien lui a récupéré très peu de choses de son père. Avant sa mort, la nouvelle épouse lui avait proposé de récupérer des choses s'il le souhaitait. Il ne voulait pas le faire avant qu'il soit mort et n'a pas eu l'occasion de le faire ensuite. Événement *« complètement surréaliste »*, qui sonne comme un retour inopiné du trouble, la mère d'Adrien a reçu, deux mois avant l'entretien, une lettre de la dernière épouse : elle avait retrouvé lors de son déménagement des affaires du défunt qu'elle proposait à ses enfants de venir récupérer. Événement qui va *« un peu déstabiliser »* la fratrie, qu'Adrien a vécu comme une sorte de *« petite torture douce »*, et qui lui a rappelé combien il avait peu d'objets ayant appartenu à son père, notamment certains objets auxquels il était finalement *« attaché »* :

« C'était complètement déplacé à mon sens. Soit elle aurait dû le faire une semaine après sa mort, soit jamais. [...] Ça faisait vraiment presque j'ai envie de vous faire mal. Je sais pas pourquoi elle a fait ça, mais ça nous a un peu déstabilisé avec mon frère et ma sœur, c'était à Noël là. Et ma sœur, elle a dit si ça vous intéresse pas et ben moi j'aimerais bien les garder. Mais moi j'en voulais pas en fait. Le seul truc qui aurait pu m'intéresser, c'est sa carte d'identité ou son permis de conduire parce qu'il y avait une photo qui était bien, quand il était en forme et plutôt beau et tout. Mais le reste euh, non j'en voulais pas quoi. Je comprenais même pas comment elle avait plus envoyé ça à 25 ans après [...] je pense qu'elle a pas réalisé, mais que ça pourrait presque passer pour une forme, pas de harcèlement, mais.., de petite torture douce [...] Enfin bon ça ressemble à rien. Alors que je sais qu'il avait des objets euh.., auxquels j'étais bien plus attaché, mais qui ont dû disparaître autrement, ou qu'elle a gardé je sais pas, mais tu vois c'était vraiment le truc, le fond du fût quoi. »

Aurélie a conservé, bien qu'elle ne la *« porte pas tout le temps »*, une *« chevalière »* que son père a fait faire pour elle après avoir fait fondre l'or des bijoux de sa mère. Elle a par ailleurs, au moment de la naissance de sa fille – manière de symboliser matériellement et dans quelque chose de définitif sa filiation et la lignée maternelle – fait un premier tatouage : *« c'est le prénom de ma fille, et il y a deux étoiles, une pour ma fille et une pour ma mère. »* ; puis un second quelques mois avant l'entretien : *« Celui-là c'est une clé de sol et une clé de fa, et il y a trois notes de musique, il y en a une pour ma fille, une pour ma mère et une pour moi. »* L'intervieweur l'interroge sur le sens de ces signes et sur le choix de l'endroit du corps où est fait le tatouage : *« Je ne sais pas. Je trouvais ça joli. Là le côté gauche pour le cœur. Je tenais à ce que ma mère soit dans ces tatouages. Si j'explique pas on ne sait pas, mais moi je sais. »*

Évelyne évoque elle avoir choisi lors du partage une grande écharpe qui appartenait à sa mère. Elle ne sait d'ailleurs plus vraiment pourquoi elle avait choisi cet objet, mais de fait il prend sens à la naissance de son fils : *« c'est R. (son fils) qui l'a en doudou ! Enfin bon maintenant il s'en sert pas vraiment, mais... Ben de temps en temps, comme elle est dans un coin dans son lit là... Une sorte de doudou parce qu'il avait son petit ours là, mais.., il avait aussi le foulard de ma maman. Je dirais que c'est la seule chose, réellement que j'ai de maman en fait. »*

3.2.2.2. Les photos

Les photos sont des objets privilégiés à partir desquels la mémoire se met au travail et à travers lesquels il se joue quelque chose, parfois en l'absence d'autres objets, de l'actualisation de la filiation, notamment lorsqu'hériter des photos est un moment de transmission de souvenirs à ses propres enfants.

Bruno n'a pas conservé d'objets appartenant à sa maman, mais a récupéré assez récemment de nombreuses photographies. Son oncle lui propose de prendre ce qu'il veut au moment de vider la maison des grands-parents après leur décès. Bruno dit qu'il ne veut que des photos ; photos dont il connaissait

l'existence. Il en a gardé beaucoup. Son père a par ailleurs refait un tri récemment et Bruno a passé « des après-midi, des soirées, parce qu'il y en a vraiment beaucoup : j'ai trié et j'ai récupéré à fond quoi. Donc j'ai pas encore vraiment tout trié, c'est un peu en tas aussi, je le ferai un jour j'espère, mais bon je les ai, tu vois. Voilà, j'ai un gros tas de plein de photos, et ça me va bien. » Cela a été aussi l'occasion, appréciée, de parler de sa mère avec son père : « j'ai vu des choses que je connaissais pas moi d'eux, j'ai posé des questions et puis lui en plus il est pas fermé à en parler. Alors il le fait pas à priori, mais il est pas fermé quand on en parle ». Par ailleurs, l'intérêt de son épouse pour connaître « ce passé », celui de sa belle-mère également (la compagne de son père poussant un peu ce dernier à faire des montages vidéo à partir des vieux films super 8) – contribuent à susciter les discussions et à réactiver la mémoire.

Dans son studio, **Alicia** a un certain nombre de photos affichées : son père la tenant dans ses bras au retour de la maternité ; une photo du jour où ils ont trouvé leur chat ; et « une des rares photos où on est tous les 4 » ; une photo où elle danse avec son père sur une de leurs chansons préférées (qu'elle écoute encore régulièrement). « Y a au moins 4 ou 5 albums comme ça de photo ! **Vous les regardez ensemble ?** Ouais, en général, ça peut m'arriver d'aller me poser sur le lit de ma mère, et de les ouvrir et de les regarder ». Elle ne parvient pas à retrouver l'enregistrement de sa voix dont elle se rappelle l'existence. Elle ne voulait plus pendant un temps regarder les photos, mais elle finit par y revenir, seule manière de pallier les effets du temps qui passe, qui « efface » petit à petit, et « c'est terrible », les « visages », et le souvenir – « inflexion chère des voix qui se sont tues » (Verlaine), de la voix du défunt.

Adrien est manifestement perturbé lorsqu'il se rend compte qu'il n'a pas de photo de son père : « J'en ai ni sur moi, ni chez moi. C'est vrai que je le réalise en le disant... J'en vois uniquement quand je suis chez ma mère en fait. Ma mère elle en a rassemblé quelques-unes, je sais où elles sont et je vais régulièrement les voir. Et je veux les montrer à mes enfants, et à A (son épouse) aussi qui n'a pas connu mon père [...] C'est uniquement chez ma mère quoi. Non pas qu'on l'ait sanctuarisé, mais moi j'ai pas, j'ai jamais vraiment souhaité récupérer une photo, etc. quoi. Ma sœur est beaucoup plus attachée à ça. » Néanmoins, il aime regarder « régulièrement » ces photos qui, chez sa mère, « traînent de manière à ce qu'on tombe dessus » et qui sont l'opportunité, sans cérémonial, de parler du défunt, et notamment aux petits-enfants qui n'ont pas connu leur grand-père.

3.2.3. Héritage et question de l'argent légué par le parent décédé

L'héritage matériel à proprement parler peut parfois se révéler être problématique. Soit sur le plan des questions que se pose l'individu quant à la manière dont il emploie l'argent ou les biens hérités à la mort du parent ; soit lorsque, à la mort des grands-parents, l'individu se trouve en position d'hériter à *la place* de son parent défunt.

Le moment de vider la maison des grands-parents décédés a ainsi été un moment particulièrement compliqué pour **Édith**. Elle espérait un moment de retrouvailles familiales, de partage et pas seulement des biens matériels. Elle espérait en apprendre davantage sur son père, notamment sur son enfance, en échangeant avec ses oncles et tantes. À la place, elle trouvera en arrivant sur place, par terre, le « tas » d'affaires qui lui revient, ses tantes ayant fait le partage avant qu'elle arrive en Vendée : « *Le fait que mes oncles et tantes ils ont pas voulu qu'on soit là pour partager les affaires, pour moi c'était, mais en fait ils font comme si mon père il avait pas existé quoi !* » Elle a également et en conséquence le sentiment que ses oncles et tantes ont estimé qu'elles et sa sœur n'étaient « pas à leur place », ce qui vient renforcer le fait déjà troublant d'hériter en lieu et place de son père défunt. Pour elle cela reste une occasion manquée, 30 ans après le décès de son père, de se donner des billes pour « avancer ».

Pour **Adrien** le problème s'est plutôt posé sous l'angle de savoir comment utiliser l'argent laissé pour lui en assurance-vie par son père. Face aux risques de trahison, il fera preuve d'une loyauté sans faille : sera

toujours soucieux de ne pas « *faire n'importe quoi* » avec cet argent. Manière de témoigner de sa reconnaissance envers son père, qui lui a ainsi légué un peu de la sécurité et du confort de vie qu'il n'était plus là pour lui garantir. Cet argent pour Adrien, est « *une trace laissée* » par son père, une somme pour financer les études qui sera effectivement utilisée pour les études, et qu'il était hors de question d'utiliser pour des choses futiles. D'ailleurs, il le met d'abord sur un compte « *bloqué* ». Il le débloquera pour financer les années de réalisation de sa thèse, pour « *compléter le financement des petits boulots que je faisais* » et « *vivre correctement* ». Il s'est « *servi* » de cet argent, mais sans jamais le « *craquer* ». Argent qui va « *l'accompagner* » jusqu'à la fin de la thèse, « *et même plus que ça* », puisque la « *moitié* » restante sera placée dans l'achat d'un appartement avec sa conjointe :

« Du coup ouais voilà (Sa voix tremble un peu) c'est une des traces qu'il nous a laissées.., ben c'est cet argent qui nous a aidé en fait, quand même matériellement. Et c'était son souci [...] si il m'arrive quelque chose un jour, ça pourra vous aider pour vos études, etc. [...] j'étais conscient voilà que ça venait de lui, je savais pourquoi il m'avait dit que c'était et il était hors de question que je fasse n'importe quoi avec ».

Il était tellement soucieux de ne pas gaspiller cet argent qu'il a parfois eu l'impression de « *faire des folies* » en achetant un CD ou des vêtements. Un rapport familial à l'argent « *très particulier* » vient amplifier le côté sacré de la somme laissée par le père défunt, et il lui faudra du temps – ce sera un « *long travail* » et son épouse l'aidera sur cette voie – pour comprendre qu'il est aussi important de se faire parfois un peu « *plaisir* ». Mais un rapport à l'argent qui traduit donc un rapport prudent à la réalité et qui de fait reste « *très rassurant* ». De l'argent qui lui a permis de financer ses études, son appartement, de la sécurité et même un peu de confort, et pour lequel il est « *reconnaissant* » envers son père.

Élodie a de l'argent placé sur des comptes depuis le décès de sa mère. Argent à « *vocation sacrée* », il devra servir pour quelque chose d'important comme l'achat d'une voiture ou justement le financement de ses études, si un jour elle doit intégrer une école. Mais très réticente à l'idée de le dépenser, elle préfère tout faire pour ne avoir à y toucher : « *C'est bête, je pourrais très bien me servir de cet argent, en gagner et le remettre à la place, c'est exactement pareil, mais non* »)

Dernière illustration, **Sofiane** entre en seconde à 18 ans :

« avec une très grosse somme d'argent par rapport à mon âge, qu'il a fallu apprendre à gérer c'est pas le mot, plutôt apprendre surtout à ne pas dépenser (...) à 18 ans, j'étais encore en 2de, du coup voilà on m'a expliqué les choses et comme je t'ai dit, je viens d'une famille où on ne prend pas de risque et l'argent, on ne sait pas combien de temps on en aura donc voilà... et qui c'est qui t'a expliqué les choses ? Mon oncle paternel ».

Au même âge, il revient dans l'appartement de son père : « *il m'attendait cet appart* », et utilise l'argent pour ses études et quelques achats (ordinateur, voiture) et pense acheter un appartement pour le louer, ça serait

« de l'argent que je pourrais dépenser enfin tu vois ? gaspiller tu vois enfin... c'est l'assurance d'avoir des choses et pas être à la merci d'un patron qui peut du jour au lendemain de ne plus t'avoir quoi... ». Il dit que cet argent lui a permis « d'être très très confortable (...) j'en ai profité, mais c'était quand même pas mon argent, j'aurais été honteux tu vois de le gaspiller ».

3.2.4. Des pratiques et des goûts

L'actualisation de la filiation se joue également dans la reconduction et la réappropriation des pratiques culturelles, au sens large, du (des) parent(s) défunt(s).

Sa famille, ses proches, ont transmis beaucoup d'informations à **Élodie** au sujet de sa mère. Elle connaît nombre de leurs goûts en communs (fleurs, musique...) et ceux qui ne le sont pas (nourriture). Ses proches lui ont dit qu'elle avait souvent la même gestuelle, les mêmes tics avec ses cheveux : « *On a des points*

communs comme ça et j'aime bien le savoir, j'aime bien quand on me dit : ah ben comme ta mère ! » Et puis, il y a des activités, le yoga par exemple, que sa mère appréciait et qu'elle aimerait aussi expérimenter à la fois parce que ça l'intéresse, mais aussi pour « partager » et voir par la même si ça lui correspond.

Adrien note quant à lui avoir avec son père un « regret en commun », celui de ne pas être devenu musicien. Même si en vérité aujourd'hui Adrien joue un peu de piano, et un peu de batterie dans un groupe avec des amis. **Nathalie** parle avec émotion de la maison familiale à Saint-Malo et de la pratique de la voile. Le bateau est quelque chose qu'elle partageait avec son père : « *Enfant, j'ai passé toutes mes vacances en Bretagne là, à Saint-Malo, donc c'est à cet endroit où on a fait un peu de Voile avec mon père...* » Nathalie y va avec son mari et ses enfants chaque année, y amène parfois des amis chers – lieu précieux qui la rappelle à son « enfance perdue » : « *et on y retourne toujours... c'est vraiment un endroit... (émotion dans la voix) dont je ne pourrais pas me séparer quoi (...) c'est peut-être le côté où tu matérialises dans des endroits ton enfance perdue...* ». Le bateau est un symbole de l'enfance et de la relation à son père. Elle confesse comme un regret, celui de ne lui avoir pas, en tout cas jusque-là, laissé davantage de « place dans sa vie » : « *mais en fait j'ai jamais réussi à... à laisser assez de place dans ma vie... tu vois j'ai jamais eu le courage dans ma vie de partir pour vivre sur un bateau pendant deux ans...* »

Jeanne pratique la photo et le théâtre, activité qu'elle lie très clairement à son père, photographe amateur et dans le théâtre aussi – souvenir d'enfance qui « l'habite », activités autour desquelles se « crée tout un mythe » :

« Ma mère me raconte par exemple que un jour ils étaient en vacances, que moi, j'étais là, je sais pas si ma sœur était là et qu'il avait ramené toute une troupe de théâtre, un soir, pour manger, parce qu'il avait vu un spectacle, et du coup, il les avait invités... C'est marrant, ce souvenir, m'habite vachement et du coup, c'est comme si ça avait créé tout un mythe pour moi, ce truc de, être un saltimbanque, genre le côté génial d'être un saltimbanque et genre, de faire des spectacles de théâtre dans les montagnes en étant toute une troupe de copains, enfin, du coup, c'est un peu un truc qui me fait rêver ! Et quand je vois des gens qui me font un peu penser à ça, je me dis : j'aimerais trop être avec eux ! »

Ainsi la pratique du théâtre a-t-elle longtemps été pour **Jeanne** une manière de faire vivre le lien à son père. Elle arrête après avoir rompu avec son petit ami, qui est justement son prof de théâtre, dans des circonstances qui lui laissent penser que se « rencontrent » ou se télescopent de manière « malheureuse » à ce moment-là, différentes thématiques qui touchent à l'intimité, dans le cadre d'un projet de spectacle en l'occurrence « *vachement lié à la naissance, relation homme-femme, le corps, la sexualité* ».

Alicia évoque la manière dont elle a en quelque sorte repris à son compte, hérité et assumé son « côté anglais » à travers ses « excentricités » vestimentaires et capillaires, son goût pour les piercings et les tatouages :

« ma mère elle m'a toujours dit : "Bon ça c'est ton côté anglais hein, cherche pas." Les piercings les machins ça c'est le côté Papa ». (Elle rit.) - (...) c'est toujours un truc que j'ai bien aimé les piercings (...) Ben mon père il avait un seul tatouage en fait. Sur le bras il avait Gandalf (Elle le prononce avec l'accent anglais), du Seigneur des anneaux. C'est tout ce qu'il avait en fait ».

Or ce tatouage de son père va être comme une porte d'entrée vers l'œuvre de Tolkien et vers la littérature « fantastique »

« le Seigneur des anneaux euh, clairement c'est des choses euh, je peux pas m'empêcher de penser à lui quand je le regarde ! C'est obligé quoi ! Il avait quand même Gandalf tatoué sur le bras ! » Néanmoins elle ne les lira que « très très tard, quand je suis arrivée à la fac ! ((Alors qu'en tant que grande lectrice tu aurais pu le lire plus tôt quoi...)) Bien sûr ! Mais en fait, les bouquins c'est le foyer qui me les a offerts. Donc ouais, j'étais contente de les avoir, mais, je les ai un peu mis de côté... Même beaucoup. Et là quand je suis arrivée à la fac... Puis en fait c'est vrai que ma mère m'a interdit de regarder le film avant de

lire les bouquins. Et c'est la seule interdiction que j'ai tenue ! C'est la seule. Mais c'est vrai que j'ai adoré les films. »

Sofiane dit qu'il n'était pas bon à l'école, mais qu'il s'« *exprimait plutôt bien pour son âge* », qu'il « *avait de la culture* » et était, malgré ses mauvaises notes, il était « *capable de discuter pendant 10 minutes avec eux (les enseignants) sur un sujet* » ce qui n'était pas le cas de tous les élèves. « *Ambiguïté* » qui lui a sans doute valu de pouvoir continuer, et de faire de longues études (il a un Bac+5). Selon lui, c'est à son père qu'il le doit. Non seulement aux discussions lors desquelles son père lui apprend, incidemment et toujours très modestement, énormément de choses, à la manière dont il lui ainsi transmis également la « *passion de comprendre* », et une « *obsession pour la culture* » au sens large, dont il dit qu'elles lui ont, bien inestimable légué par le père, « *sûrement sauvé la vie* » (...) *quand je dis la culture, c'est pas forcément les arts, c'est ce qui nous entoure, la politique, la géo politique, la géographie, toutes ces choses qui ont un impact au quotidien* ». Sofiane nous rappelle au passage que l'héritage/la transmission passent aussi potentiellement, après la mort du parent, par la bibliothèque du défunt, sorte de présence virtuelle du parent, à travers laquelle non seulement se maintient et se travaille une relation au défunt, mais se définit également un goût pour les livres et les connaissances, se co-construit l'identité héritée, et peut-être encore un programme/une éthique de vie :

« Oui il y avait des bouquins à la maison, il y avait des bibliothèques là (il me montre le mur du couloir à l'entrée), là ces bibliothèques elles sont à moi, elles sont très pauvres, mais il y en avait trois comme ça collées et remplies de livre, en arabe en français, beaucoup de dictionnaire, beaucoup de livres sur la sociologie, psychologie aussi, les religions aussi, il étudiait beaucoup les religions alors qu'il s'en moquait aussi énormément, il avait cette passion de comprendre les civilisations aussi... une grande ouverture d'esprit, ça c'est toujours quelque chose qui m'a toujours marqué ».

3.2.5. Transmettre (à ses propres enfants)

Cette partie évoque les discours de ceux qui sont devenus parents, mais aussi ceux qui projettent de l'être. L'héritage du parent défunt ne prenant donc pas seulement sens en étant hérité par l'orphelin, mais encore en étant transmis à la nouvelle génération. Pour certaines interviewées, comme Élodie et Édith, il est important que les enfants connaissent le parent défunt, quitte à leur faire porter...

Édith elle fait vivre l'héritage du vélo, reconduit et transmet la passion paternelle, malgré la peur et le traumatisme associé à cette pratique, en partant avec son mari et ses enfants, en vacances à vélo. Elle évoque aussi les ressemblances physiques qu'elle a avec son père et du fait que son fils lui ressemble encore plus. Ce n'est pas toujours facile à vivre pour son fils (d'autant qu'il a aussi un air de son autre grand-père, décédé précocement lui aussi). Édith se souvient que c'était « *pesant* » pour elle d'avoir continuellement droit enfant aux commentaires de la famille et des amis qui ne pouvaient s'empêcher de dire en la voyant : « *Qu'est-ce qu'elle ressemble à son père* ». Aujourd'hui elle le vit beaucoup mieux et, parce que son fils en a hérité lui aussi, considère finalement ça comme « *un cadeau* » : « *en y repensant eh ben, je suis contente quoi ! Parce que... parce que c'est ce que j'hérite de lui et c'est ce que j'ai transmis aussi quoi. Voilà* ». Elle évoque aussi la transmission via les photos. Le seul moment où on évoque les souvenirs en famille lorsqu'elle est enfant et adolescente (avec sa mère et sa sœur), est celui où on regarde les diapositives que faisait son père. Elle perpétue aujourd'hui ce petit rituel (même si rien de régulier en l'occurrence) avec ses propres enfants. Elle a numérisé les diapos sur un cd (elle prend aussi quelque part « *la relève* » pour s'occuper des diapos, et la responsabilité de les conserver), et les montre à ses enfants, en leur racontant, sans être toujours à même de faire la part des choses entre ce qui a été vécu et ce qu'on lui a raconté plus tard, les histoires qui vont avec les photos. Elle évoque également un (précieux) enregistrement de la voix de son père sur « *cassette* », qu'elle fait écouter aussi à ses enfants. Mais Édith note qu'elle transmet également malgré elle une certaine forme d'inquiétude, et par conséquent une attention particulière des enfants à l'endroit de leur mère orpheline. Elle fait vivre aussi certaines choses à ses enfants, à son corps défendant. Avec son mari,

elle a notamment proposé à son fils ses parents lui d'aller voir un thérapeute, ce qui s'est révélé plutôt bénéfique.

Élodie n'a pas encore d'enfant, mais imagine ce qu'elle voudrait leur transmettre. Elle y a déjà beaucoup réfléchi, et notamment à la manière dont elle voudrait les éduquer. Ce qui la ramène inmanquablement au décès de sa mère. Lorsqu'elle parle de son parcours, elle en parle comme d'un parcours initiatique dont elle a appris beaucoup, au cours duquel elle s'est construit des valeurs, une vision du monde et des ressources que précisément elle aimerait plus tard transmettre à ses propres enfants. D'autre part, elle voudrait communiquer à ses enfants le goût de découvrir une grand-mère qu'ils ne connaîtront jamais, mais aussi les valeurs qu'elle a héritées de sa mère, et un certain sens de la famille :

« Comment c'est important d'être groupé, de se soutenir, de se serrer les coudes, de comment il faut réagir face à tel ou tel événement, ben que dans la vie, la roue elle tourne toujours » ; « j'ai envie d'avoir ma famille où je leur inculque... L'absence de ma mère, la manière dont moi je l'ai vécu et j'aimerais arriver à leur faire porter ça en fait... À mes enfants notamment, que la vie continue... En fait, je pense que ça donne vraiment un état d'esprit, c'est bête, mais ça donne un état d'esprit, ça donne un leitmotiv, ça donne une façon de penser et moi... ça m'encourage... »

Semblant ne pas avoir tout à fait conscience de ce qu'elle pourrait leur faire « porter » ou justement ou alors le reportant à plus tard, elle s'inquiète de ne pas arriver à leur transmettre ce que la vie lui a appris, les valeurs et prises de position qu'elle s'y est forgées, et qui pour elle « découlent » essentiellement « du décès », et de son orphelinage :

« Et surtout, j'ai peur... Enfin peur, c'est pas non plus... Je verrais bien ce qui m'arrive, mais j'y pense, j'ai peur de ne pas arriver à leur transmettre tout ça justement... ben ce que la vie m'a appris, pourquoi j'estime qu'il faut être bon, qu'on a plus à y gagner à être quelqu'un de bien que d'être quelqu'un de mauvais, pourquoi il faut... Ben essayer d'être le plus positif possible, avec les autres, avec son prochain, avec son entourage, etc., pourquoi c'est bénéfique d'être agréable, d'être sympathique, de soutenir les gens qui ont besoin... Pourquoi, je suis contre la peine de mort, pourquoi je pense que les délinquants, il faut pas les mettre en prison, ni les brûler sur le bûcher en place publique, mais plutôt essayer de les réinsérer... Toutes ces choses qui pour moi découlent en fait, du décès ».

À l'inverse d'Élodie et Édith, les prochains témoignages évoquent la transmission, mais avec une conscience plus claire de transmettre les valeurs et pas forcément de faire porter à ses enfants l'héritage de l'orphelinage. Pour **Bruno** il s'agit bien d'hériter, mais aussi de transmettre, les « valeurs qu'il aime ». Il blague un peu en disant qu'il lance régulièrement à son fils de 4 ans des « tu vois c'est comme ça la vie ! » en mode apprentissage des valeurs. On en rit, mais il y a bien chez Bruno la volonté de transmettre dès « tout petit » et « au long cours » les choses que précisément sa mère lui répétait « depuis tout petit ». Ceci dit Bruno n'a « pas envie » non plus d'en faire un « Bruno bis ». Il sera à la fois même et différent. On prend et on laisse explique-t-il, en matière d'héritage. Et son fils fera pareil.

Nathalie tient des propos similaires. Elle parle des « valeurs », des « ressources intérieures » et de « l'énergie » qui permet de « surmonter les difficultés », qu'elle veut transmettre en tant que maman à ses enfants – et qui relèvent aussi bien de l'expérience de l'orphelinage, que de l'exemple donné par le parent restant, sa mère ici en l'occurrence :

« Depuis que je suis maman, je réfléchis à ça, ce que tu transmets, qu'est-ce que tu transmets ? J'en sais rien, sûrement des valeurs, aussi des ressources intérieures... comment t'arrives à surmonter une difficulté... une énergie tu vois (...) y aussi le côté où on se laisse pas abattre, mais ça vient peut-être plus de ma mère (...) absolument rester digne, mais aussi il faut se donner des coups de pied aux fesses pour faire des choses plutôt que de pleurnicher sur soi-même. »

On peut encore évoquer ici ce qu'**Adrien** nous dit de la transmission à ses fils, des pratiques, des « passions » et des « intérêts communs », qu'il a justement lui-même hérités de son père : le volley, le football

un peu et la pêche. Pratiques auxquelles son père a eu le temps de l'initier, qu'il a pu « partager » avec lui, où il se souvient l'avoir « admiré », et qu'il lui tient donc à cœur de partager à son tour avec ses enfants. Il se souvient ainsi :

« de trucs partagés, parce que mon père aussi il jouait au volley [...] c'est lui qui m'a appris les rudiments. Je me souviens l'avoir aussi beaucoup regardé jouer.. Donc là forcément tu vois t'admires [...] il y a ça, et des partages de passions, enfin de passions, d'intérêts communs : la pêche ! il m'a transmis des trucs sur la... – son père était très très pêcheur – donc là sur la pêche, les techniques comment faire une ligne, etc., comment pêcher ».

La pêche est un exemple intéressant, puisque la pratique remonte au grand-père d'Adrien et inscrit donc la filiation, l'héritage et la transmission, dans une histoire familiale – et chaque descendant dans une « lignée » de pêcheurs. L'occasion peut-être aussi d'assumer pour Adrien non seulement la filiation, mais sa paternité, et peut-être encore occasion de se voir dans le reflet de « fils » que lui renvoie son aîné (reflet des attentes et désirs d'un fils vis-à-vis de son père, et explicitation de ce qui a manqué/manque aujourd'hui à Adrien) dans ces moments où il l'initie, à son tour, à la pêche :

« c'est un truc que j'ai bien aimé lui transmettre [...] Et c'est mon père qui m'a vraiment transmis ça, et c'est quelque chose que j'étais content de, d'apprendre, parce que je savais aussi que ça venait de son père, ça faisait comme une espèce de petite lignée. Il m'a beaucoup raconté de choses, de prises incroyables de son père. [...] Par contre avec mon aîné là oui, on va très souvent en Bretagne [...] et on pêche ! [...] Et je vois bien que mon fils il a très très envie de faire comme moi, il a envie que je sois fier de lui, de montrer euh.., qu'il a pas peur de choper un crabe même quand c'est un gros. Et il a envie de faire aussi moi ce que je fais maintenant, mais que je ne faisais pas avant, c'est de la chasse sous-marine, il veut en faire absolument, mais bon comme c'est un peu dangereux, il en fait pas. Mais ça si si, c'est une transmission qui me, qui m'évoque évidemment, le désir que j'avais moi d'apprendre, à pêcher. Mais donc ça oui ça cultive un petit peu... Plus l'histoire de la famille que mon père lui-même, parce que mon père, ça l'amusait de nous apprendre, mais il est pas resté beaucoup avec nous pêcher parce que, parce qu'il travaillait, parce qu'il avait d'autres trucs à faire »

3.3. Orientation et activités : « en faire quelque chose »

On l'aura compris, les orphelins sont comme « sommés » de faire quelque chose de leur orphelinage. Cela passe notamment par le fait de donner du sens à l'événement/à la mort en général, par le maintien d'une relation au parent défunt, par le fait d'assumer/actualiser la filiation avec le parent décédé, un héritage et, le cas échéant, une transmission. Mais il s'agit aussi, et peut-être plus encore, de faire quelque chose de sa vie (scolarité, activité professionnelle, artistique, sportive, associative...) qui permette – à différents degrés de conscientisation et de façon plus ou moins explicite – de faire quelque chose de son orphelinage. Activités dans lesquelles l'expérience de l'orphelinage et la problématique de la filiation s'expriment, se travaillent, se mettent en significations, en valeurs, en action. Activités dans le cadre desquelles l'individu reprend la main, retrouve prise sur son histoire et sur sa vie : (re) devient précisément « acteur de sa vie » dans le mouvement même par lequel il parvient à faire « quelque chose de ce que la vie a fait de lui ».

On pourrait ainsi dire que les individus interviewés tendent à transformer leurs *problèmes existentiels* d'orphelins (et plus spécifiquement d'orphelin *de tel ou tel individu*) en une grille de lecture et d'action de la réalité, où leurs choix et leurs actions, leurs manières de se conduire et d'agir dans le monde, sont en lien plus ou moins étroit avec leur expérience du décès et de l'orphelinage : à la fois dans la mesure où ils s'y enracinent et dans la mesure où ils tendent à la « sublimer ». On reprend ainsi à notre compte ce que Pierre Bourdieu disait de Michel Foucault et de son homosexualité, et que rapporte ici Bernard Lahire dans le cadre de sa biographie sociologique de Franz Kafka :

« Pierre Bourdieu ne disait pas autre chose lorsque, répondant à une question d'un étudiant au sujet du rôle de l'expérience personnelle dans son œuvre sociologique, il prenait l'exemple de Michel Foucault : « Il est vrai que pour comprendre Foucault, pour savoir ce qu'il a fait, il faut savoir qu'il était homosexuel. Beaucoup des problèmes qu'il a eus étaient liés. Les problèmes qu'il a posés sur l'anormalité, sur la médecine, n'auraient pas été ce qu'ils ont été s'il ne les avait pas rencontrés en tant qu'homosexuel et il n'y a qu'un Foucault. Ce qu'il a fait, c'est qu'il a transformé des problèmes existentiels d'homosexuel, ses souffrances, ses questions, en problèmes scientifiques. Il s'est battu toute sa vie pour élaborer des questions. Ce n'est pas l'homosexualité brute qui donne de la bonne philosophie. Le problème est : "Comment travailler sa propre expérience pour en faire quelque chose ?" (in La sociologie est un sport de combat, film de Pierre Carles sorti en mai 2001). »³⁴

On va donc s'attacher à montrer que la nécessité d'actualiser une filiation malgré la mort et l'absence – mais aussi l'image que se fait l'orphelin de qui était son parent précocement décédé (de ce qu'il aimait, faisait, voulait faire, aurait voulu faire...) - et/ou image de ce que ce parent aurait voulu que soit/fasse son enfant (a minima, ait une « bonne » vie, fasse ce qu'il aime faire, soit heureux si possible...) – constituent ainsi un creuset de significations et de valeurs qui vont orienter l'individu dans ses choix, et très souvent comme un « moteur » (explicite ou implicite) de l'action.

3.3.1. « Aller mieux »

Retrouver prise sur son histoire, donner sens à la perte, actualiser, mettre au travail et en signification la filiation rendue problématique par l'orphelinage, est incontestablement de l'ordre du soutien à moyen et long termes, et se présente par plusieurs aspects comme un premier pas vers la reprise de soi. Mais (re) devenir acteur de sa vie s'inscrit dans les dynamiques de parcours singuliers et dans des moments – devenir parent, orientation scolaire, choix professionnels – qui donnent l'opportunité aux individus de faire quelque chose, subjectivement et objectivement, de leur orphelinage. Et c'est précisément dans ces situations qui sont aussi parfois (souvent) des situations de crise ou de changement – – que semble se dessiner, à moyen et long termes, quelque chose de l'ordre d'un « aller mieux », et comme d'un « dénouement ». Situations où les individus parviennent à sortir de la passivité ou de l'abattement ; à sortir d'un cercle vicieux (méfiance/défiance, contrôle/lâché prise) épuisant et/ou infructueux ; à faire quelque chose dans leur vie/de leur vie qui se révèle significatif en regard de leur orphelinage.

On a évoqué plus haut le fait qu'Édith éprouve, au moment de sa première grossesse, le « *besoin de se faire aider* ». C'est finalement des années plus tard, à l'issue d'un autre moment de « crise » et d'une thérapie, qu'Édith enclenche un processus de reconversion professionnelle au fil duquel elle reprend la main sur sa vie. D'abord, Édith va (enfin) trouver un thérapeute qui lui fait faire un travail « efficace », le premier qui l'a finalement « *vraiment aidée* ». En « *six séances* », lors desquelles elle commence par « *raconter son enfance* », et abordera nécessairement la relation difficile avec sa sœur, quelque chose se « *débloque* ». Dire « *merde* » à sa sœur, puisque c'est la chose qu'elle évoque spontanément ici en parlant de sa thérapie, étant possiblement un des ressorts de la conversion d'une posture où Édith subissait passivement les choses, à une posture « active », ce qui n'a donc rien d'anodin pour ce qui nous intéresse. Mais surtout, dans la foulée Édith va avoir recours à une « *guidance professionnelle* » qui accompagne le nouveau départ. Elle va dire « *non* » à ce qu'elle n'a « *pas envie de faire* », et avoir le sentiment – reprise de ses projets, manière de reprendre la main sur sa vie – de faire (enfin) ce qu'elle veut vraiment faire, et d'« *avancer* ». Moment également d'ouverture à autrui et au monde qui, moyennant quelques angoisses, va se solder par un franc succès, à la fois sur le plan de son intégration dans l'équipe du collègue où elle travaille au moment de

³⁴ Bernard LAHIRE, *Franz Kafka : Éléments pour une théorie de la création littéraire*, La Découverte, mars 2018, note de bas de page n°41

l'entretien, qu'au plan de la reprise et de la validation de ses études, puisque lorsque nous reverrons Édith dans le cadre des ateliers de réflexion collective (elle a pour rappel participé aux trois sessions), elle aura obtenu son concours et sera devenu enseignante.

À l'origine de la « crise », et donc du moment où elle se réengage dans une thérapie, puis dans un processus de reconversion professionnelle, il y a manifestement un changement de situation familiale qui s'annonce. Ses enfants étant tous scolarisés, elle n'a plus vraiment besoin de rester à la maison pour s'occuper d'eux. Son travail à domicile – bien que son atelier de maroquinerie soit désigné comme un « *petit cocon* », donc protecteur –, ne la satisfait plus. De fait le choix de l'atelier avait été fait par Édith dans l'optique de pouvoir s'occuper de ses enfants, et d'en profiter le plus possible³⁵. De plus, son atelier-boutique est un emploi précaire, à faible revenu, à très faible valeur sociale ajoutée, et Édith se rend bien compte qu'elle est « *en galère* » :

« J'avais l'impression de vivoter quoi. Vivoter. Pas prendre de risque, on vivote ça marche à peu près... Et ça c'était je pense peur de s'investir, peur de prendre des risques... Rapport avec l'estime de soi qui peut être aussi impactée par la perte ? Oui ! Je pense ! Oui je pense que c'est ça. Oui ! Peur de rater. Que ce soit trop compliqué à gérer... Peur de (se) décevoir si on vise plus haut... Ouais ! Voilà. Alors même si ma maman elle était ravie que je monte mon truc, mais angoissée quand même, même si elle me l'a jamais dit hein, mais... » Le processus a manifestement été douloureux sous plusieurs aspects et pour différentes raisons, mais aujourd'hui elle est « passée à autre chose ! », son atelier ne lui manque pas du tout, et sera reconverti en bureau après l'obtention du concours : « je vais tout enlever et puis, et puis hop on va commencer autre chose quoi ! »

Elle évoque dans ces termes ce moment de changement, de transition, des sanglots dans la voix... :

« Y a eu voilà un moment, là, en 2015, où y a plein de trucs qui se sont... Comme si j'avais (Sanglot)..., donné un coup quoi ! (...) J'avais vraiment envie de le faire (Voix qui tremble) Comme si je m'étais dit ben maintenant ça suffit quoi. J'arrête de... Voilà d'entretenir ce truc euh... De... D'avoir peur tout le temps. De se replier sur... dans l'atelier euh... De se replier sur soi ! Sur euh... Voilà ! » Moment de transition douloureux, mais très motivé, déterminé, et salvateur, puisqu'à partir de ce choix « y a tout qui a décollé », « plein de trucs qui se sont débloqués »

« Et voilà j'y allais pas à reculons sur ces changements c'était vraiment euh choisi et avec envie, même si ça a été voilà, quand j'ai dit à la boutique ben j'arrête, voilà c'était super dur ! de se mettre aux révisions, de... (...) Après voilà j'avais le projet. Avec la MIF j'ai passé le concours euh, je savais que je me trompais pas quoi. (...) c'était ça que je voulais faire en fait. Ben après euh, y a tout qui a décollé. Les problèmes avec la belle-mère pffout envolés ! Enfin, y a plein de trucs qui se sont débloqués autour parce que... parce que je pense (Sanglot) que j'ai regardé le monde autrement quoi. Et... (elle pleure) et voilà ! (Et rit en même temps...) »

Elle rompt ainsi avec « *tout ce parcours, là, d'hésitations, de doutes* », avec tout ce qui a depuis le décès « *impacté mon parcours* » et l'a empêchée de « *franchir les étapes du deuil* », la faisait vivre en « *s'empêchant* » (on a vu plus haut la tendance d'Édith au « *sabotage* »...) de « *réaliser ce que je voulais* ». Avec un peu de recul, elle se dit que « *finalement je m'en suis pas trop mal sorti ! (Elle rit), mais que voilà vivre avec cette souffrance c'est pénible.* »

« Je pense que ces deux années-là... C'est là où... Où j'ai réussi à dire ben... Non je veux que ça s'arrête quoi. Tant pis ça va être douloureux - parce que voilà c'était quand même douloureux d'arrêter ce que j'avais mis en place avec mon entreprise euh... Mais [...] je voulais pas vivre encore comme ça en... En m'empêchant ! En fait en m'empêchant de réaliser ce que je voulais. En trouvant toujours des raisons euh, pour pas le faire euh... Ou pour penser que j'allais pas y arriver ou... Et maintenant même si j'ai des peurs hein (...) Y a une barrière entre les angoisses démesurées et l'angoisse on va dire euh normale

³⁵ Ce qui est donc aussi en lien avec son orphelinage.

hein ! Je sais pas comment vont être mes collègues euh... Mais sans dire bon ben non du coup j'y vais pas parce que... Mmh sans que ce soit handicapant... Inhibant... Voilà. »

Aujourd'hui, Édith a donc trouvé un certain équilibre. Elle semble en tout cas être passée d'une posture passive à une posture active, d'une position où elle « subissait » les choses à une position où elle « décide ». « Empêchement » et « inactivité » qu'Édith fait, mine de rien, remonter à l'enfance, et à la période qui a suivi la mort de son père, où la famille vit un peu en « cercle fermé » et où la vie est un peu comme « en suspension » : « on sortait pas beaucoup quoi. [...] maintenant en y repensant j'ai l'impression qu'on vivait un peu [...] Voilà dans un cercle un peu fermé ! [...] Un peu comme si la vie était un peu en, en suspension quoi. » Posture « passive » à laquelle elle oppose un élan d'« activité » qui l'animait lorsqu'elle était « adolescente » (un peu frustré/freiné par le mode de vie familiale), et qui aujourd'hui est non seulement à l'origine de sa reconversion professionnelle, accomplissement de son projet, mais une ligne de mire. Puisqu'il s'agit bien de ne « pas rester figé dans quelque chose » – de maintenir un élan vital qui vient en partie contrecarrer la tendance à la « routine » dans laquelle elle se sentait immobilisée (routine toutefois, qui avait précisément pour objet de limiter les incertitudes, et les angoisses qui leur sont liées et dont il est donc difficile de se détacher...) :

« Enfin je me dis pas maintenant c'est bon j'ai le concours je vais me trouver une classe et puis, tranquille quoi. Je le vois pas comme ça quoi. [...] Je pense que par rapport au parcours que j'ai eu [...] y avait aussi cette envie, d'aller là où j'ai envie d'aller aussi. Et de pas rester figée dans quelque chose. Que ça bouge quoi ! Je pense c'est peur de la routine... Ouais à la fois besoin de routine pour limiter les angoisses de l'incertain, et en même temps ras-le-bol de la routine quoi... Voilà ! Ouais. »

Depuis, à ses propres yeux comme aux yeux des autres, et même si la question de la sécurité de ses enfants reste un point sensible, elle « va mieux » :

« Y a un de mes oncles qui m'a vue y a un an et qui a dit à ma mère "On dirait que c'est quelqu'un d'autre." Et je me sens aussi euh, dans la façon dont je vais me tenir, dont je vais m'habiller, enfin voilà de, je suis plus sûre de moi, je vais moins prendre aussi les choses à cœur, je vais dire ouais allez c'est bon ! (Elle ajoute) Alors pas concernant mes enfants par contre ! Ça euh tsss... »

Alicia est en licence de psychologie et s'apprête à passer les partiels du second semestre au moment de l'entretien, ce qui la met dans un « monstre stress ». Elle est « passée très très juste » les années précédentes et n'a pas obtenu son premier semestre cette année. Elle dit qu'elle doit « se remettre à bosser, c'est pas facile pour moi ! » Entre fuite et refuge – « j'ai tendance à m'enfermer dans mon monde » – elle se laisse happer, malgré elle, « alors que je sais que c'est pas logique en fait ! », dans des livres ou des séries télé, au lieu de travailler. Se rendant compte que son « avenir est en jeu », qu'elle se met en danger, qu'elle risque d'échouer, elle a récemment décidé de « reprendre des soins » :

« pour essayer débloquer ça quoi parce que... Mmh, pas être victime de ça... C'est ça ! Parce que là du coup, je me fais avoir dans l'histoire hein... » Cela porte ses fruits puisque, « première victoire », malgré la non-obtention de son premier semestre, elle a mis toutes ses forces dans la production du « mémoire » et obtient un « 15/20 » (travail en groupe, mais qu'elle a fait essentiellement toute seule) : « Et c'est vrai que pour moi avoir ce 15 enfin c'était vraiment : pffa !! (grand soupir de soulagement) merci, enfin... Mmh, ça rassure, ça remet en confiance... C'est ça ! » Malgré cela, en regardant après les partiels la copie d'une camarade qui a eu 18, elle se rend compte qu'elle n'a juste pas assez bossé : « du coup je me suis confrontée avec moi en disant bon, maintenant c'est bien gentil de mettre la faute sur tout le monde [...], mais là aussi si t'es vraiment sincère avec toi [...] t'as pas assez bossé quoi. Et déjà quand je me suis rendu compte de ça !... » Cela lui fait l'effet d'« un électrochoc, mais alors monstrueux et... », et c'est clairement en mode « défiance », prête à en découdre avec sa scolarité, prête à se « prouver » à elle-même qu'elle peut « réussir » qu'elle envisage la suite : « Pff, ok ! (genre je suis prête au combat...) Là il me reste 1 mois avant les partiels donc vraiment je donne tout ce que j'ai pour me prouver que, voilà, c'est pour moi, je veux réussir pour moi. » Mais avec pour objectif d'« aller mieux » précisément, de « s'en sortir », de « se faire une belle vie », en somme et enfin – puisqu'elle s'est « tellement donnée [...] pour

s'en sortir » – d'« aller bien ». Elle a « le droit à une belle vie », et n'a « pas envie », maintenant qu'elle est si « proche du but », de s'« abandonner » : « même si des fois c'est un peu dur et tout, je veux pas lâcher je refuse parce que, franchement ce serait trop con, je me suis tellement donnée - sans penser aux cours c'est, mais genre les soins tout ça, les démarches que j'ai faites pour m'en sortir ! Maintenant, je suis trop proche du but, à vraiment aller bien, pour tout lâcher maintenant ! Je peux pas ! J'ai pas envie de m'abandonner moi. C'est ça en fait. »

On verra plus bas en quoi les études de psychologie sont plus précisément pour **Alicia** une manière de faire quelque chose de son expérience de l'orphelinage.

Carole dit que le fait de devenir mère a fait « *décliv* ». C'est le premier moment où elle décide de cesser de « *subir* » et de se « *complaire* » d'une certaine façon dans un « *flottement* » où elle laissait les choses se faire, pour « *devenir actrice de ma vie* » :

« Je pense que quand je suis devenue mère, je pense que je me suis dit : pendant longtemps, je pense que j'ai été un peu en flottement, flottement, ouais, dans cette vie... où finalement, je me complaisais bien dans... ce ratage, entre guillemets, ces échecs, où je voulais pas être actrice quoi, finalement, je flottais, je flottais dans ma vie et puis un jour j'ai décidé de devenir actrice de ma vie ouais et euh je pense que la maternité y a aussi beaucoup contribué, ça a donné sens à ma vie et puis tout est un peu revenu l'ordre quoi... J'ai du mal à analyser, la seule chose que je peux analyser c'est que... ouais, il y a eu un moment où ouais, vraiment, ça a basculé... Et j'ai plus envie de subir quoi... de subir... »

On a vu plus haut en quoi l'approche de ses 38 ans, âge de sa mère au décès, avait perturbé Carole, et en quoi le passage à 39 avait sonné comme une libération. Or force est de constater qu'ici « aller mieux » n'est pas seulement lié au passage de cet âge fatidique, mais fortement en lien avec des dynamiques liées à sa vie sociale, scolaire et professionnelle. Carole dit en effet avoir repris une thérapie (« *revu quelqu'un à ce moment-là* »), et repris ses études universitaires, comme par besoin d'être « *happée par la vie* », pour sortir de « *la peur de ce qui allait arriver* » et d'une « *hypervigilance* » qui la tenait depuis des années. Ses 39 ans sonnent comme une « *renaissance* », lui apportent un « *apaisement* » certain, ce qui lui fait dire « *j'étais exorcisée quoi !* » Or tout ceci coïncide avec l'obtention de son diplôme universitaire, mais aussi, dans la foulée, d'un poste à l'université – ce qui n'a donc rien d'anodin pour ce qui nous intéresse :

« j'étais très occupée et ça m'a fait beaucoup de bien d'être très occupée parce que je n'ai pas pensé et quand j'ai eu les 39 ans, ben c'était plutôt chouette parce que, déjà, je venais de valider mon diplôme universitaire [...] J'ai eu le poste à 39 ans [...] J'ai plus peur... mais j'ai eu peur pendant longtemps ouais... j'avais peur que ça se reproduise et je pense que j'étais dans une hypervigilance pendant des années et toujours dans la peur de ce qui allait arriver... »

3.3.2. Orientation scolaire et choix de la profession

On va donc voir plus précisément ici en quoi l'expérience de l'orphelinage se traduit et prend sens dans les choix réalisés par les individus en matière d'orientation scolaire et professionnelle. Après avoir présenté les cas de figure les plus explicites, on montrera que sans que cela soit toujours pleinement conscientisé par les individus concernés, certains choix donnent assez clairement le sentiment qu'ils sont en lien avec l'expérience du décès et de l'orphelinage.

3.3.2.1. L'explicite

Adrien a d'abord pour projet de devenir prof d'EPS, ce qui n'est donc pas sans lien avec la profession (enseignement), les goûts et pratiques de son père (sport). Mais s'ennuyant en STAPS, et y découvrant par ailleurs la sociologie, il s'oriente finalement vers une maîtrise et un DEA. Il se demande si ce n'est pas finalement l'absence de son père qui l'a conduit à faire son propre « *chemin* » : un DEA, une thèse (non financée qui plus est) – et d'une certaine façon à dépasser les attentes et le niveau scolaire de son père,

« juste agrégé », mais pas à proprement parler « enseignant du supérieur ». Il pense qu'il aurait probablement eu tendance à « reproduire davantage le schéma » si son père avait été vivant, en devenant, comme prévu initialement en quelque sorte, « enseignant du secondaire » :

« Je me suis parfois dit que si mon père n'avait pas été malade j'aurais vraiment eu une vie très différente c'est-à-dire que [...] j'envisageais de devenir prof d'EPS. Et euh, mon père était prof, ma mère était Insti, dans la famille on a beaucoup beaucoup d'enseignants [...] peut-être que j'aurais davantage reproduit le schéma, qui était de devenir enseignant, enseignant du secondaire. [...] « il y a pas de réponse à ça, mais c'est un doute que j'ai. [...] ma trajectoire aurait peut-être pu être un peu différente quoi. »

Adrien reprend donc plus ou moins consciemment à son compte, tout en tendant à les dépasser, ou peut-être plutôt à en accomplir le potentiel

« Il avait un peu des aspirations j'ai l'impression, il voulait pas être considéré comme un prof de génie électrique seulement. Il avait des prétentions à être un peu plus intellectuel », [...] « Et est-ce que dans le fait de choisir quelque chose de plus intellectuel, est-ce qu'il y a pas quelque chose de l'ordre de : je me rapproche de quelque chose qui va, un peu au-delà des exigences de mon père ?... Oui. Oui euh c'est sûr, c'est sûr. Et d'ailleurs on me l'a dit, voilà "ton père", voilà "il serait fier de toi". [...] Mon père était dans un statut un peu particulier comme je te l'ai dit, un secondaire du supérieur... Il était agrégé quand même... Oui il était agrégé et il avait beaucoup bossé pour ça, il était je pense assez doué. Mais euh, derrière c'est vrai que... [...] Je pense qu'il serait content de voir ce que j'ai fait, je pense qu'il serait fier en fait, parce qu'il avait une haute estime de ce qui est intellectuel. [...] il avait de l'aspiration, de l'aspiration à réfléchir. Pas à faire de la recherche, mais à réfléchir, et à se remettre en question dans ses pratiques [...] et finalement moi c'est ce que j'ai fait à travers la recherche aussi un petit peu. Voilà c'est quelque chose que je me dis et... »

On peut également identifier des liens dans un registre plus implicite. Ainsi à propos de ce qu'il dit, d'une part, du sens et de la valeur de son métier, de sa pratique de chercheur et du fait qu'il s'agit de « laisser des traces » : « Je suis assez content, assez fier d'être dans un milieu [...] dans un travail intellectuel... Où tu..., où tu laisses des..., où tu laisses des traces en fait. [...] des fois je vais être lu par 5 personnes, je suis lucide là-dessus. Mais j'aime bien l'idée de [...] j'en suis assez fier [...] je me suis souvent posé la question et je me suis souvent dit, il serait content. » Propos que l'on peut donc mettre en lien avec ce qu'il dit, d'autre part, de l'activité artistique de son père, grâce à laquelle son père a, justement, laissé une « trace » bien « concrète » : « Par contre mon père avait un côté artiste que je n'ai pas du tout. (...) il faisait des fresques, etc., avant la mode du graph, des grandes fresques, qui sont encore dans la ville justement. Donc ça, c'est une trace concrète. Moi je l'ai vu faire cette fresque. »

Jeanne, dont pour rappel le père s'est suicidé alors qu'il venait d'être admis en hôpital psychiatrique, s'est longtemps interdit, alors même qu'elle en a le désir « depuis toute petite », de se lancer dans des études de psychologie : « c'était trop gros quoi ! » Elle s'inscrit d'abord en Lettres, mais assume finalement son envie première. Elle est aujourd'hui psychologue clinicienne :

« Depuis toute petite je me disais : je veux faire de la psycho ! Mais non Jeanne, tu ne peux pas faire de la psycho parce que ton père est mort, voilà. C'était ça mon raisonnement, je me disais un peu gros sabots, genre discours de psychologie de comptoirs : si ton père est mort, c'est que tu as un problème à régler donc tu ne peux pas faire de la psycho, donc pour moi c'était interdit et c'était obvious que... heu... genre gênant dans le sens où mon père était mort en hôpital psychiatrique, genre la fille, elle allait faire psycho, enfin c'était trop gros quoi ! (rire) Du coup, ben, je me refusais à ça pendant très longtemps, en me disant : non, non, non ! Et puis, un jour... Après ma première année d'étude de lettres, heu, j'ai passé le concours, parce que moi j'ai fait une école de psycho, donc j'ai passé le concours, on m'a refusée... J'ai très mal encaissé la nouvelle (rire) ! Et 2 ans après, j'ai repassé le concours et là j'ai été acceptée... Et puis en fait, je pense que c'était trop bien, c'était le bon moment, il y avait plein de choses qui avaient bougé, du coup, je pouvais vivre mes études... »

Bruno, dont on vu plus haut les répercussions immédiates du décès de sa mère sur la scolarité (blocage scolaire, année blanche...), se demande ce qu'il en aurait été au plan scolaire sans la mort de sa mère, et confesse une forme de regret implicite quant à ce qui avait été son rêve plus jeune :

« je rêvais d'être un astronome [...] entre la passion et en faire un métier y a un grand écart, mais ce qui est sûr c'est que vu la réaction qui est derrière sur le scolaire [...] je pense pas que j'aurais pu suivre une scolarité jusqu'au bout ou alors voilà avec beaucoup de non-dits et souffrances aussi peut-être... ».

Il ne se demande pas/ne cherche pas à faire ce que sa mère aurait voulu pour lui. Même si l'école est un point sensible puisque, son frère étant un peu « glandu » et turbulent à l'école, sa mère avait dit à Bruno : « *Tu ne feras pas comme ton frère !* ». Bruno est donc un élève appliqué, qui ne déborde pas, mais cette injonction faite et respectée du vivant de sa mère ne l'a pas pour autant empêché, après le décès, d'arrêter l'école suite au « blocage ». Il dit ne s'être jamais mis de pression sur le fait de reprendre et de finir des études : « *j'ai pas l'impression de lui devoir ça* ». Il n'a pas d'états d'âme du type « *j'ai déconné* » (de ne pas avoir fait d'études) : « *Avec le recul un petit peu de parent maintenant je me dis, juste tu vois ton gosse qui est bien, et je pense qu'elle aurait été contente que je sois bien ! [...] content d'aller au boulot tous les jours... franchement moi je demande pas plus pour le mien quoi !* » Suite au blocage scolaire, Bruno travaille avec son père dans l'hôtel-restaurant familial plusieurs années. Quand son père part en retraite, il ne reprend pas l'affaire – c'était une possibilité – et même si son père n'y était pas très favorable, le fait de ne pas vouloir en faire son métier a aussi un lien avec sa mère qui « *avait toujours un peu mal vécu le fait que mon père ait repris l'hôtel (...) ça a dû être un choix de vie qui a pas été facile je sais qu'elle le lui a reproché un peu.* »

Toujours est-il que Bruno finit par s'installer à Grenoble avec celle qui deviendra sa femme. Dans la foulée, à la recherche d'un boulot, il découvre, par hasard, les métiers des pompes funèbres lors du témoignage d'un professionnel dans un « café socio ». C'est comme une *révélation*, et tout s'enchaîne très rapidement :

« Je rencontre ce type qui parle de pompes funèbres et je me dis "Wah ! putain c'est génial !" Euh... le lundi j'envoie des CV à toutes les boîtes de pompes funèbres de Grenoble, le mercredi j'ai la réponse, le jeudi j'ai l'entretien, et le lundi d'après je commence quoi ! et c'est fou quoi avec le recul. En revoyant ça maintenant je me dis que c'est pas des hasards, je suis bien dans ma tête à ce moment-là, je sais ce que je veux, je pense que du coup ça se sent dans, dans la lettre de motivation, ça se sent à l'entretien. [...] j'ai pas d'appréhension de l'entretien je suis bien dedans alors que pourtant j'ai 26 piges à ce moment-là et j'ai pas de boulot, et que on pourrait se dire euh... [...] et je sais ce que je veux trouver dans le boulot, dans lequel je viens, et ils ont déjà jamais de candidature spontanée quoi. Là c'est une candidature spontanée, le mec il vient il sait... Ouais, y a un sens derrière pour lui... Y a un vrai sens derrière, il se disent lui... Et en une semaine c'est fait quoi. Et voilà et 10 ans après je suis au même endroit. »

De fait, il n'avait jamais pensé à faire ce métier avant. Quelques années auparavant (après avoir arrêté ses études), lors d'une visite chez une « *orientatrice* » réputée à Genève, il avait ainsi classé « *tous les métiers de service dans la catégorie "Non, jamais de la vie"* ». Ceci dit, après 3 ans en hôtellerie, parlant des compétences liées aux métiers de service, Bruno note que ce qui l'a accroché dans la présentation du métier des Pompes funèbres c'est l'accent mis sur la « *capacité à prendre le temps avec les gens* ». L'expérience acquise avec son père dans l'hôtellerie – du gros boulot, et un « don de soi » – se présente alors comme une affinité et une disposition favorables vis-à-vis de ce métier. La présentation du métier par le directeur des Pompes funèbres, notamment parce qu'elle fait écho à ces compétences-là, va avoir l'effet d'une révélation :

« Et quand j'entends le directeur des pompes funèbres à l'époque [...], qui explique vraiment au jour le jour ce que c'est son boulot, vraiment je sors en me disant – je le dis à L. tout de suite ! – c'est génial, c'est ça qu'il faut que je fasse ! C'est génial ! »

Mais ce n'est donc pas le seul aspect « *service* » à la personne ou « *accompagnement des gens* » qui va l'attirer dans ce métier, mais bien la relation intime qu'il implique avec la mort, et le fait qu'il mobilise des compétences que Bruno possède du fait de son expérience ; « *vécu* » qui le prédispose à comprendre les

gens confrontés à la perte d'un proche, activité dans le cadre de laquelle il sent d'emblée qu'il peut apporter quelque chose, tout en faisant (pour lui-même) quelque chose, pour paraphraser le philosophe, de ce que la vie a fait de lui. Ainsi, alors qu'on l'interroge sur le rapport entre son enthousiasme soudain pour ce métier, et la disparition de sa mère, Bruno déclare qu'il s'agit au fond pour lui, non pas seulement de mettre au travail le décès et la perte de sa mère, mais de mobiliser cette expérience dans l'agir, d'en « *faire quelque chose* », de *tourner vers l'action, de convertir en quelque sorte, l'expérience de la mort en moteur de la vie* : « *aller gratter [...] dans le positif [...] aller gratter pour s'en servir en fait – pour en faire quelque chose* ».

« À l'époque ce qui fait que ça fonctionne... C'est-à-dire on m'aurait présenté à un autre métier, qui est pareil dans l'accompagnement de gens, mais pas forcément dans le décès je pense pas que ça m'aurait fait le même effet, mais clairement – je le sais pas tout de suite ça, je te le dis maintenant, mais – clairement je pense qu'à l'époque les mots que je mets dessus c'est : "Mais putain en plus moi je sais ce que c'est, parce que je l'ai vécu et du coup je vois" (Hésitations...) je dirais que je – c'est pareil c'est pas des mots que j'ai à l'époque, mais – euh... je sens que je peux y faire quelque chose parce que vu que moi je l'ai vécu je sais ce qu'ils vivent du coup ces gens-là, et du coup je vais avoir des trucs à y faire quoi. Et c'est ça qui me plaît, et je me dis waouh génial quoi. Quelque chose qui était latent puis quelque chose qui fait déclic ? Je crois pas que c'était latent, je pense que j'avais avancé suffisamment pour être bien dans ma vie, sur le décès de ma mère, et que du coup, y avait, entre guillemets plus de questions qui se posaient – donc tu vois c'était pas latent dans le sens euh, il y avait pas une attente de quelque chose, par contre effectivement je pense que c'était toujours là et de toute façon ce sera toujours là ça c'est.., mais pas en phénomène de latence, plus un phénomène de, genre je ne m'y attendais pas, mais il y a encore des choses à aller gratter. Mais pas aller gratter dans le négatif, plus dans le positif quoi. Enfin c'est mal dit, mais... pas à gratter genre il y a encore des choses à régler [...], mais aller gratter pour s'en servir en fait – pour en faire quelque chose. »

Et plus loin Bruno précise ce en quoi il se sent d'une certaine façon, avec 10 ans d'expérience aujourd'hui, comme *fait* pour ce métier – ce qu'il peut y apporter du fait de son expérience de la perte, mais aussi ce qu'il se sent capable d'apporter – de *restituer* de cette expérience – aujourd'hui à ceux qui sont concernés, et dont lui n'a pas bénéficié à l'époque :

« Je crois même pas je crois même pas. C'est vraiment (Silence) parce que moi finalement sur le moment euh... bon aussi parce que j'ai besoin d'être euh, d'être qu'avec moi-même, tu vois je laisse peut-être pas non plus la place, aux autres, de parler, euh... mais par contre ce que je ressens vraiment au moment où je me dis c'est ça que je veux faire, c'est le, ben... tout le monde est pas comme moi, tout le monde a pas besoin d'intérioriser et euh... en tout cas même ceux qui ont besoin de l'intérioriser, je serais peut-être capable de... bon c'est pareil je le vis pas complètement comme ça à ce moment-là, mais... ça c'est plus avec l'expérience maintenant, mais [...] Enfin le travail que j'ai fait en intériorisant, moi je suis capable de le donner et... Mais tu comprendras d'autant mieux... D'autant mieux ! ... les gens qui ont cette position-là... leur apporter des choses ou... Ce que moi j'avais personne à l'époque pour le faire. Mais d'ailleurs sans... Je pense que c'était très bien comme ça hein, mais... »

3.3.2.2. L'implicite

Certains interviewés ne font aucun lien entre leur activité professionnelle et leur expérience du décès et de l'orphelinage. Pour autant, au risque de glisser vers une surinterprétation, certains éléments sont troublants. C'est le cas chez **Sophie** par exemple. Pour rappel, elle s'évertue, non sans peine, à apaiser son angoisse de l'irruption toujours possible du pire, à « rationaliser » son rapport au risque et la prise de risque (« tout risque, me faisait complètement euh, complètement péter les plombs... j'avais une appréciation du risque qui était, au contraire, exacerbée... ») Rappelons-le aussi, pendant les premières années qui suivent le décès de son père, elle vit avec la sensation d'avoir une épée de Damoclès au-dessus de la tête ; épée de Damoclès qui renvoyait à sa hantise de laisser venir sa peine, de peur de se « laisser submerger » par un chagrin « cataclysmique ». Sophie est ingénieure. Des années durant, elle travaille dans un bureau d'étude pour accompagner les collectivités à l'élaboration des plans de prévention des risques inondation :

« En gros, c'est ça... et donc construire ou pas construire, ça se fait face à un risque qui a une certaine occurrence, et donc, on accepte de prendre de tel risque et donc il faut définir, à tel niveau de risque, il y aura tel niveau d'eau avec tant de vitesse, donc voilà, faut faire des cartes, faire déborder la rivière avec l'événement qu'on a choisi comme étant l'événement contre lequel on veut se protéger... » Depuis, son travail consiste à évaluer, mettre à jour la capacité de résistance des barrages aux crues extrêmes : « les barrages sont conçus pour résister à des crues qu'on appelle extrêmes qui ont des probabilités très rares... [...] donc nous, on réactualise les études pour vérifier que, au vu, des données actuelles, du changement climatique, etc., les évacuateurs de crue et tous les organes de sécurité sont toujours dimensionnés pour... suffisamment en fait... donc, c'est principalement ça mon travail, c'est d'arriver à revoir ses estimations qui ont été faites il y a 10, 20, 30 ans, 50 ans ».

On peut également évoquer ici **Mélanie**. Sa mère a fait plusieurs crises cardiaques lorsque Mélanie était enfant. Elle fera la dernière, qui lui sera fatale, en pleine nuit. Mélanie travaille aujourd'hui dans l'administration d'une entreprise qui s'occupe d'apnée du sommeil, et dont la mission en l'occurrence est de réduire le risque de mort des patients pendant la nuit.

Adrien, on l'a vu, fait quelque chose de son orphelinage dans le cadre de sa profession d'enseignant-chercheur. Non seulement en dépassant les attentes et le niveau scolaire et le statut social de son père, mais aussi en faisant un métier « intellectuel » pour lequel son père avait clairement une prédilection. Il nous faut ajouter ici que le domaine d'expertise d'Adrien est à la croisée de la sociologie du sport (on a vu en quoi son goût pour le sport est une des façons d'assumer son héritage et sa filiation), et de la sociologie du risque³⁶ (on a vu plus haut ce qu'il est, entre méfiance et défiance, de la perception et de la gestion du risque dans sa vie personnelle).

3.3.3. Sens et valeurs de l'activité

On va s'attacher à préciser ici les différentes manières dont l'expérience du décès et de l'orphelinage nous semble jouer non seulement sur l'orientation scolaire et le choix de l'activité, mais aussi sur le sens et la valeur subjectifs de l'activité, soit sur les significations et les valeurs investies ou exprimées par les individus dans leurs activités respectives.

3.3.3.1. Penser son parcours comme un processus d'acquisition de compétences spécifiques à mettre au service des autres

De très nombreux interviewés ont le sentiment que leur expérience de l'orphelinage et leur parcours de vie leur ont permis d'acquérir certaines compétences, qu'ils trouvent précisément à exprimer, et c'est leur manière de faire quelque chose de leur orphelinage, à mettre au service d'autrui, dans le cadre de leur activité. Certains ont des activités professionnelles ou bénévoles en lien direct avec la mort (**Bruno, Jeanne**), certains sont devenus ou se destinent à devenir psychologues (**Jeanne, Alicia, Lætitia**), certains sont enseignants (**Antoine, Édith**) et se pensent comme une ressource pour des enfants qui ne sont pas seulement des élèves et qui, en difficulté ou pas, ont besoin de bienveillance, d'attention et d'écoute.

³⁶ Extrait de la description de ses thématiques de recherche : « Une part essentielle de mon activité de recherche s'est focalisée sur les risques corporels inhérents à la pratique sportive, appréhendés sous des angles variés et complémentaires, allant de leur genèse à leur gestion (accidentologie, ressorts de l'engagement, communication préventive, etc.). (...) La prise en charge sécuritaire des activités sportives accidentogènes a dès lors constitué l'essentiel de mes travaux. Ainsi, le regard initialement centré sur les pratiquants s'est transformé en une perspective d'analyse focalisée sur les organisations en charge de prévenir le danger et de secourir les adeptes de pratiques sportives "à risque". Elle consiste à observer, sous l'angle notamment de la sociologie des organisations, les modes de régulation du danger adoptés par les spécialistes de la sécurité »

Bruno est maître de cérémonie, et accompagne les familles endeuillées dans le dernier adieu au défunt. Pour lui c'est un métier de « service » aux personnes. C'est cet aspect déjà qui avait donné du sens au fait de travailler d'abord dans la restauration avec son père, auprès de gens « en cure » (pour dépression essentiellement...) L'origine, le creuset de significations et de valeurs dans lequel s'enracinent ce goût et ces compétences, étant situés par Bruno – c'est une des choses qu'il aborde dès après la mort de sa mère avec sa thérapeute – dans la manière dont il a pris soin de sa mère pendant ses épisodes de dépression. Dispositions, manières d'être et de faire avec les autres, durables et transposables, qui sont de fait mobilisés aujourd'hui dans le cadre de son activité professionnelle :

« Je me souviens très bien lui avoir dit à la psy justement [...] c'est moi qui lui préparais son assiette c'est moi qui lui amenais dans la chambre et j'avais ce côté-là... Et elle m'avait dit "ben tu te rends compte ce que c'est, finalement vous aviez inversé votre relation, tu avais un rôle de parent quoi presque". [...] Et c'est marrant parce qu'à l'époque ce n'était pas du tout pour moi la relation que j'avais quoi. [...] moi j'ai toujours reçu que de l'amour quoi ! [...] voilà enfin pour moi la relation a toujours été bonne quoi, très très bonne ! [...] Et puis ben le fait que je m'en occupais entre guillemets, même si je ne mettais pas ces mots-là-dessus, c'est resté quoi... »

À propos de ce qui se joue de la mort de sa mère dans le rapport à son métier ou dans la construction du sens et de la valeur de son activité professionnelle, et pour finir dans la manière qu'il a de la pratiquer, il nous faut encore noter que Bruno rend silencieusement hommage à sa mère – au quotidien et plusieurs fois par jour – lors des cérémonies funéraires dont il est, aujourd'hui, le « maître » - et note à propos de la manière dont la mort de sa mère est en lien avec le sens de son activité, « c'est ça qu'est derrière, vraiment » :

« Je suis amené à faire des... des cérémonies civiles, moi maintenant dans mon travail – donc c'est moi qui fait vraiment la cérémonie, qui suis officiant – et à la fin on fait un moment de silence, et moi je l'annonce en disant "voilà on va faire un moment de silence en repensant à tout ce que vous avez partagé, à tout ce que le défunt a su donner, transmettre", des mots comme ça... Et puis je me place – au lieu d'être face à la famille comme pendant tout le reste de la cérémonie en tant qu'officiant – là je me place un peu de côté, face au cercueil, c'est ma façon un petit peu je trouve de respecter cet instant de silence, et je ferme les yeux. Et assez rapidement – parce qu'au début voilà je faisais juste ça, et assez rapidement quand tu fermes les yeux, ben "tu penses à quoi machin" ?... Et en fait maintenant à chaque fois ben, j'ai ce... – ça dure 15-20 secondes cet instant de silence parce que je fais pas une minute, je fais un petit instant de silence – et par contre c'est un moment où je pense à ma mère. Et c'est devenu -... C'est le seul euh... Et c'est marrant parce que tu vois j'y pense pas spontanément, mais..., on pourrait dire que c'est devenu un rituel parce que je le fais vraiment euh..., quasiment tout le temps, ouais. Et c'est un peu à côté, ces phrases qui me viennent c'est... Ben où je parle au défunt, vu que je suis en train de me recueillir pour lui, en disant ben moi je vous ai pas connu, par contre là je suis en train d'accompagner [...] votre famille [...], et puis ben voilà, sachez qu'en gros – enfin tu vois c'est pas des mots comme ça, mais... – en gros c'est ben voilà je les accompagne, mais, ben, moi aussi ma maman est morte et du coup je suis un peu dans..., dans ce parallélisme un petit peu par rapport à la famille quoi, en disant ben voilà, moi je vous ai pas connu, mais moi ma maman est décédée et, voilà euh, c'est pour ça que je suis là un peu. Enfin c'est un peu un côté... C'est ce que tu te dis, toi, intérieurement quoi. Ouais. Ouais parce que je me disais ce moment de recueillement je peux pas faire semblant de penser au défunt je le connais pas quoi. En fait c'est venu de là. Et le truc c'est de dire ben ouais je le connaissais pas, mais par contre pour moi c'est pas n'importe qui parce que, pourquoi je fais ce travail, parce que, enfin voilà alors les mots sont pas tous, c'est... c'est plus par la pensée que des mots, mais..., mais c'est ça quoi. C'est ça qu'est derrière, vraiment. »

Jeanne avait tendance à mettre ses compétences relationnelles, sa capacité d'écoute et à l'empathie – au sens premier de « souffrir avec » – au service de ses amis, et plus généralement des gens avec qui elle était en contact. Elle finit par se rendre compte, on l'a vu plus haut, que cela donnait lieu à des relations « biscornues », où elle avait tendance à trop donner, trop subir, trop prendre sur elle dans ses relations personnelles, et s'efforce de changer ça au niveau de sa vie personnelle parce que ça ne lui apporte pas que du positif. **Jeanne** est devenue « psy », ce qui est donc déjà une manière très significative de faire quelque

chose de ces compétences, mais elle va par ailleurs trouver à les mettre également en œuvre dans un cadre associatif, qui a l'avantage d'être « cadré », tout en restant « simple » et « humain », et qui est très explicitement en lien avec les questions de la mort et du deuil. **Jeanne** a ainsi le projet de devenir bénévole chez JALMALV :

« Je sais pas trop où ça va mener, mais en tout cas, moi, j'ai bien accroché avec ces deux personnes, je m'y suis sentie bien et je pense qu'il y a un truc pour moi là-bas... Vous dites que vous savez pas trop ce que ça va donner, mais, vous, vous aimeriez que ça donne quoi ? Ben je sais pas... Mais je sais que j'ai envie de les côtoyer à nouveau, ben je sais que ce soir il y a l'AG donc je m'étais dit que j'irais, donc rencontrer des gens et voir comment je me sens là-dedans, moi, je leur ai dit j'aimerais bien-être bénévole, mais après je sais que c'est tout un processus et en plus ce que j'aime bien chez eux c'est, ça se fait vraiment en douceur, donc il y a le côté être bénévole et se rendre disponible pour des gens, j'aime bien, enfin, ça, ça me donne envie plutôt, et après il y a l'aspect groupe de parole qui me donne envie parce que... heu... Je me dis que c'est trop important de parler de ça et que ce soit dans la vie, en tout cas, moi, j'ai envie que ça fasse partie de ma vie et j'ai l'impression que c'est des choses comme ça qui me permettent d'être ancrée dans un truc simple et dans un truc humain. »

Alicia est en licence et se destine donc à devenir psychologue. Après de multiples déboires, elle entretient avec les médecins, psychologues et les institutions de protection de l'enfance, un rapport particulièrement problématique :

« J'ai complètement perdu confiance dans les médecins. C'est vrai que maintenant (...) je vais voir un médecin quand je suis mourante quoi ! » Mais c'est dans « le système » qu'elle a perdu confiance : « j'en ai peur maintenant, j'ai perdu confiance dans le système. C'est censé s'appeler la protection de l'enfance, ça m'a complètement détruite ! Enfin ça m'a foutue dans une merde noire. Et heureusement que j'avais ma mère ! Parce que si elle s'était pas battue comme ça, honnêtement je sais pas où j'en serais parce que... Je serais probablement une junkie, ou six pieds sous terre quoi... »

Au fil de ce parcours chaotique, elle va néanmoins faire quelques heureuses rencontres, et notamment une psychothérapeute qui va assurer là où les autres avaient échoué – qui va non seulement l'aider, mais lui « donner envie » d'être plus tard thérapeute à son tour : « Et c'est aussi elle qui m'a donné envie de faire psychologue, parce que cette femme m'a vraiment énormément apporté ! Je lui dois beaucoup. Et du coup, j'ai pu entamer un processus de deuil. » Elle passe ensuite son bac, se passionne pour l'histoire, l'archéologie, l'égyptologie... Mais malgré un grand intérêt, elle pense que ce n'est pas pour elle. Sa mère lui dit « ok mais tu veux faire quoi ? » ; réponse d'**Alicia** : « Je veux aider les gens. » Devenir médecin ? « Hors de question (...) les médicaments je suis vaccinée, c'est fini ! » Puis elle entend « parler de la musicothérapie ». Elle s'inscrit, fait un an à Montpellier, mais « trop perfectionniste » en tant que musicienne, ses oreilles ne le « supportent » pas... Elle s'inscrit ensuite et enfin en psychologie cognitive à Grenoble. Elle est très emballée comme on l'aura saisi. Elle a surtout en tête l'aboutissement de son projet de formation, puisqu'il s'agit bien, « une fois que tout ça ce sera fait », d'« aller bousculer le système ! », de travailler à changer les choses pour éviter à d'autres enfants de vivre les infortunes dont elle a fait les frais :

« Et c'est aussi pour ça que je veux un diplôme de psycho. Pour leur dire : « Non c'est pas possible ! » Il faut changer les choses. Et ouais, je sais que c'est chaud d'aller se battre contre le système, mais alors franchement, si ça peut empêcher ne serait-ce qu'un autre enfant de vivre ce que j'ai vécu j'aurai tout gagné ! »

Les raisons du choix de son métier sont également très claires pour **Lætitia**, dont le père s'est suicidé. Il s'agit d'aider ceux qui souffrent à « s'en sortir », d'apporter à ceux qui en ont besoin l'aide que n'a justement pas eue son père, aide dont elle a bénéficié elle-même, et qui lui a permis de « se libérer » de ses « traumatismes », et « d'être heureuse ». Elle se sent apte, de par ce qu'elle a vécu, à savoir « comment agir avec les gens dont un proche est mort », a pu avec de l'aide « éliminer » sa souffrance et « désire offrir la même chose à d'autres » :

« Clairement, la mort de mon papa a été déterminante dans le choix de mon métier. Il n'a pu/voulu avoir d'aide pour s'en sortir alors qu'il aurait pu, moi-même j'ai pu me faire aider, et me dire qu'il y a des métiers qui peuvent offrir de régler ses traumatismes afin de se libérer et d'être heureux m'a donnée envie de les exercer. [...] J'ai expérimenté une forme de souffrance et j'ai pu l'éliminer, j'ai donc désiré offrir la même chose à d'autres. [...] leur montrer qu'ils sont acteurs de leur bonheur. [...] la mort de mon papa est un atout précieux pour mon métier, car je sais comment agir avec des gens dont un proche est mort. »

On dit plus haut l'ambiance tendue qui règne chez **Antoine** après la mort de sa mère. Il entretient rapidement une relation très conflictuelle (aujourd'hui apaisée bien qu'ils ne sont pas très proches...), avec son père, qu'il juge « *défaillant* ». Ce dernier « *maternelle* » les petits à sa façon, mais, me dit-il, ne s'en occupe pas vraiment comme il faut. Il se met à boire le soir en rentrant du travail, et n'est pas en mesure selon Antoine, d'assurer leur « *sécurité* ». Malgré la présence de la grand-mère maternelle, qui vient chez eux tous les jours, Antoine, aîné de la fratrie, dit avoir endossé le rôle du père vis-à-vis de sa sœur et de son frère. C'est lui qui les fait manger le soir, et qui s'occupe du coucher. Il a le sentiment d'avoir parfois été dur avec eux, mais sa sœur et son frère se rappellent surtout aujourd'hui des moments de joie qu'Antoine était apparemment doué pour faire advenir, organisant par exemple de temps en temps une « *fête* » à la maison pour que les petits dansent et s'amuse. On a sûrement ici, dans la fratrie, le fondement de sa compétence pédagogique et comme la forme initiale d'un rapport d'autorité, et à l'autorité, un peu singulier. Autorité d'un papa pas comme les autres, qui va se rejouer, s'affirmer et s'affiner dans sa manière de gérer les hommes sous son commandement à l'armée (où il sera recadré pour avoir dit qu'il refusait de donner des ordres à « *ses* » hommes...), puis dans sa manière d'envisager son métier d'éducateur sportif auprès d'enfants de la banlieue parisienne. Compétences pédagogiques qui s'expriment enfin, aujourd'hui, dans sa manière d'être un instituteur attentif aux éventuelles difficultés familiales ou sociales des enfants.

Pour **Édith**, au fond, travailler avec les enfants est un peu la constante : « *Je l'avais en moi d'être institutrice enseignante* » :

*« Ouais. Mais du coup j'ai toujours été tout le temps avec les enfants. À part la parenthèse de l'atelier... Oui, mais c'était pour pouvoir m'occuper de mes enfants quoi. » C'est là qu'elle s'épanouit dans la mesure où cela a du sens au regard de ce qu'elle a vécu elle-même enfant, et qu'elle se met en position d'apporter le cas échéant aux enfants en difficulté ce dont elle n'a pas pu elle-même bénéficier à l'époque – une attention, de l'écoute : « Je pense que les adultes ils doivent vraiment se mettre, à l'écoute des enfants quoi. Mmh ça vous en position de faire bénéficier les enfants d'aujourd'hui de ce dont vous n'avez pas bénéficié quand vous étiez petite. Oui ! Oui. **S'ils en ont besoin...** Voilà (elle rit) »*

Son orphelinage et son parcours lui ont donc permis d'acquérir des compétences qu'elle souhaite aujourd'hui mettre au service des autres :

« Ça m'a permis d'avoir une réflexion que peut-être des gens n'ont pas sur, comment s'occuper des enfants, comment gérer les relations avec les autres et... Et je pense que ça donne une autre vision des relations avec les autres et... Je sais pas comment expliquer vraiment. Peut-être une attention plus grande ? Ouais une attention plus grande ouais... (Silence) Et je pense que ça nous rend aussi plus... - alors moi j'étais déjà super sensible, mais je pense que ça crée de la sensibilité aussi je pense... »

Ainsi, sur son activité au moment de l'entretien, et son appétence pour travailler avec des enfants en difficulté, scolaire, familiale, ou sociale :

« C'est en tant qu'assistante d'éducation que je voilà, je suis confrontée, pas qu'au décès, enfin voilà le collège c'est..., C'est un vivier euh... De, enfin de misère quoi presque. [...] on est pas du tout en ZEP ou en REP ou en..., on est en campagne et... Et c'est la misère de la campagne quoi... C'est pas beaucoup mieux qu'en ville... Non, je pense pas. Je pense que c'est d'autres problèmes, je pense que les élèves ils sont, ils ont d'autres soucis, on a beaucoup d'enfants qui sont placés en famille d'accueil, beaucoup d'enfants qui sont au foyer... Et du coup ben voilà des élèves qui arrivent avec un, une histoire de vue euh... Des séparations, des maltraitances ! On a beaucoup d'enfants qu'ont été maltraités donc euh, voilà,

qui sont noyés au milieu d'enfants qui vont venir de familles euh entre guillemets euh normales quoi. Et puis après y a aussi les SEGPA donc qui est aussi un public particulier qui du coup est mélangé avec le reste euh... Y a 800 élèves, c'est un gros collège ouais. »

3.3.3.2. Devenir parent

Le moment où l'orphelin précoce devient parent à son tour est, on l'a vu plus haut, un moment propice à un retour des troubles liés au décès du parent. Mais c'est aussi un moment qui est pour beaucoup une opportunité de remettre ce trouble au travail, possiblement l'opportunité de donner sens à ce qui leur est arrivé, et d'une reprise de soi. Ainsi plusieurs interviewés, et même si la parentalité a eu, et a toujours, sa part d'angoisses pour certains, témoignent de l'importance cruciale et de l'impact positif qu'a eu pour eux le fait d'être devenu mère ou père à son tour. D'autres témoignent plus précisément de la manière dont être parent a été un ressort d'une reprise de soi, leur a permis de (re)devenir acteur de leur vie, et d'une certaine façon de faire quelque chose de leur orphelinage.

Carole, le dit très explicitement : devenir mère a « *donné du sens à sa vie* », lui a donné les ressources pour devenir, à son tour, la « *mère forte et indépendante* » que sa propre mère avait justement su être pour elle et ses sœurs après le décès de leur père :

« je pense que le déclic aussi fort dans ma vie, c'est la naissance de mes enfants... où du coup... ouais, j'avais envie de... de leur donner une image d'une mère forte et indépendante et je pense que c'est aussi un peu comme ça que j'ai voulu construire ma vie, je pense que moi-même, j'avais l'image d'une mère forte et indépendante, malgré tout, malgré tout ce qu'elle a pu vivre ».

Elle a été mère assez jeune, et fonder sa famille, son foyer a fait sens dans la mesure où elle s'offrait ainsi la famille « *idéale* », ce qui lui avait précisément « *manqué* » enfant : « *un papa un maman des enfants* » :

« je pense que j'ai été une jeune maman aussi parce qu'à un moment donné parce que l'envie de ouais de construire une famille, de retrouver peut-être cette espèce de famille un peu heu idéale entre guillemets, un papa, une maman, des enfants, ce que moi m'avait manqué et puis l'idée aussi peut-être de me dire... me donner du sens quoi, ouais, donner du sens à ma vie, (...) Voilà, je suis tombée amoureuse très jeune de l'homme qui est devenu mon mari et le père de mes enfants, ça a pas été planifié, je me suis d'ailleurs dit en le rencontrant : ouah, lui, je pense que c'est pas, c'est une sacrée rencontre et ça va pas être, c'est jeune, voilà, c'était une telle évidence, voilà... ça s'est inscrit comme ça... »

Ce n'est que bien plus tard – ce qui nous montre donc que « (re) devenir acteur de sa vie » et « faire quelque chose de son orphelinage » ne sont pas des processus linéaires, mais discontinus – qu'elle reprendra des études, obtiendra un poste à l'université, et (re) deviendra pleinement actrice de sa vie en faisant, de nouveau, mais sous un autre angle, quelque chose de son orphelinage.

Évelyne pense que le décès de sa mère a probablement eu un impact sur sa scolarité, et in fine sur son « *parcours* », son « *avenir* ». Peut-être n'aurait-elle pas interrompu ses études de psychologie, « *aurait plus cherché à continuer des études* » et serait-elle devenue orthophoniste comme elle l'envisageait. Peut-être aurait-elle, à défaut de longues études, pu « *persévérer dans les assurances* », ou peut-être « *trouver une autre voie* », peut-être dans l'enseignement ou dans la psychologie scolaire. À défaut, parce qu'elle se met en couple et pour subvenir à ses propres besoins, Évelyne entre à l'usine. Elle va subir plusieurs années un « *harcèlement moral* ». Il y aura des hauts et des bas au fil de ses 13 ans d'usine ; malgré le soutien de certains collègues : « *des moments difficiles là-bas...* » Elle se confie à des copines, qui lui conseillent d'arrêter l'usine, et lui suggèrent de devenir assistante maternelle. Elle se lance dans les dossiers. Elle obtient son agrément. Elle négocie avec son patron, ils trouvent un arrangement, pas le meilleur du monde, mais elle quitte enfin l'usine, qui était véritablement devenue un enfer pour elle – cesse de subir en prenant une décision :

« Et puis après c'est là que j'ai décidé de devenir assistante maternelle. Donc euh... À un moment donné j'ai dit non, mais stop quoi. Tu t'enfonces... D'façon, je faisais le trajet T.-L. en pleurant. C'était bien clair, comme je pleurais pas là-bas pour ne pas lui faire plaisir, je montais dans la voiture : prlll, tout sortait. Donc euh... Un jour je me suis dit je vais me planter hein, je, c'est pas possible. [...] Et puis t'as plus de vie de famille, je gueulais sur R., je gueulais sur L., euh, tu dois ton couple en l'air, donc à un moment donné faut prendre une décision quand même... »

Ça ne lui ait « jamais venu à l'idée » que le choix assistante maternelle puisse être en lien avec sa mère/la perte de sa mère. Néanmoins il semble bien se jouer dans cette reconversion en assistante maternelle quelque chose en lien à la fois avec la perte de sa mère, et avec les compétences acquises durant la maladie de sa mère, où c'est essentiellement elle, parmi les enfants (elle est l'aînée) qui s'occupait/prenait soin de sa mère. Et puis, de fait, ce qui « représente » sa mère, c'est qu'elle était une mère au foyer :

*« Moi ce qui représentante ma maman c'est... [...] les goûters c'était systématiquement à la maison ! (avec ses copains et copines du quartier...) Et voilà, des gâteaux des Elle nous faisait des gâteaux des machins... Voilà ce que c'était Maman ! » Elle se souvient que sa mère avait acheté « des tissus pour faire des cabanes :: « Voilà elle était plus dans ce côté bien-être de, de bienveillance euh... Voilà ce qu'est ma maman pour moi, plus dans des choses comme ça... » Lorsqu'on l'interroge sur les manières d'être, de faire, qu'elle tient possiblement de sa mère en la matière : « Que je reproduis... **Que vous reprenez ?...** Je suis une mère poule elle était mère poule hein... Mais alors après est-ce que je reprends d'elle je sais pas... » En tout cas elle ne se le dit pas, ne le revendique pas : « Je fais pas des choses pour ressembler à ma maman ! D'façons je ressemble à mon père alors !... (Elle rit) - [...] Dans le côté bienveillance oui ! mais voilà c'est... je me compare pas... **Goûts activités en commun ?** Ben c'est pareil euh... Elle sortait pas... Elle faisait rien euh, donc euh... [...] Je suis pas du tout dans, essayer de me voir en elle, ou de faire les choses comme elle non pas du tout »*

En revanche, le fait d'être mère a été un moment clé dans la (re) conquête d'une position d'actrice de sa vie. On a vu plus haut que pour Évelyne, malgré un « baby-blues », la maternité avait sonné comme un nouvel élan : « tu te lances plus dans la bataille ». On peut ajouter que c'est le fait d'être maman – d'avoir pour son fils, et aussi pour les enfants qu'elle garde et qu'elle contribue à élever au quotidien depuis maintenant plusieurs années, « ces petites attentions », cette « bienveillance » – qu'elle hérite et assume sa filiation, donne sens et fait, plus ou moins consciemment, quelque chose de son orphelinage. :

« C'est vrai qu'elle avait toujours ces petites attentions... Voilà c'est de la bienveillance ! C'est vrai que je reproduis ça sur mon fils (...) Je vais chercher à, toujours satisfaire mon enfant, et elle elle était plutôt là-dedans !... C'était notre bien-être c'était... Voilà... » Je reformule : « pas forcément être une femme comme elle l'a été, mais plutôt une maman comme elle a pu l'être... » Réponse : « Ah oui ! ça c'est sûr par contre ! Être une super maman, ça c'est clair ! Après, je me dis pas je veux être une maman comme ma maman, je me le dis pas. Mais je pense qu'inconsciemment, oui !... »

3.3.3.3. Penser son parcours comme un processus d'élaboration de valeurs et d'une vision du monde qui oriente ses choix : un rapport au monde/une éthique de vie

Au cœur des choix d'orientation scolaire réalisés par Élodie, où le leitmotiv « avancer » reste de rigueur, la préoccupation majeure est de contribuer, par son futur métier, à aider autrui à « avancer » avec/malgré l'adversité. En classe de 2de, elle a d'abord voulu être psychologue dans l'armée :

« j'ai un cousin qui est militaire et sa mère disait que quand ils reviennent ils sont suivis pendant des mois et tout et je trouvais que c'était un peu une manière de contribuer à leur effort, alors bon, après qu'on soit d'accord ou pas avec la politique militaire, mais de toute façon, eux, ils y vont parce qu'ils vouent leur... Leur corps... Leur... Leur vie ?... Ouais, voilà, à la défense de la patrie tout ça, de manière générale, et je trouvais ça bien, et moi en tant que femme, je me voyais mal aller combattre, mais par contre ça pouvait être un truc qui pouvait m'intéresser parce que toujours dans cette volonté d'aider les gens, d'avancer avec ce qu'ils voient, ce qu'ils vivent ».

Puis, elle a voulu être infirmière et puis « *je sais pas, d'un coup, je me suis : ah ben le droit !* ». Elle fait des recherches, s'inscrit à la fac de Droit et ça lui plaît :

« notre vie entière tourne autour du Droit, c'est ce que je disais à des jeunes lycéens pour un truc d'orientation [...] c'est des règles qui font qu'on arrive à vivre tous ensemble ». Il est important de noter qu'après son orientation en Droit, sa grand-mère lui apprend que sa mère avait toujours voulu faire du Droit : « c'est des choses en plus, ça fait dire : ben tiens, elle aurait voulu le faire, ben tiens, je vais le faire, elle a pas pu le faire, moi je le fais, elle serait contente si elle voyait ça... »

Quand Élodie parle de Droit, de délinquance, de peine de prison, c'est à partir d'une posture d'empathie et de compréhension des parcours de déviance :

« J'essaie de... me projeter, je me dis que chacun a un parcours différent et qu'une personnalité découle de ce qu'on a vécu en fait... Et que, il y en a qui tombent dans la violence, dans la délinquance, justement, à cause de truc comme ça... De base, c'était un peu des choses comme ça qui m'inspiraient » ; « c'est pas juste des délinquants qu'on fout dans des prisons parce qu'ils ont fait des conneries, ils ont peut-être été obligés de voler parce qu'ils avaient rien à manger, ils ont peut-être tué quelqu'un parce qu'ils ont été confrontés à la violence toute leur vie ».

Avec malgré tout une justice qui est là pour trancher (non sans ambiguïté, puisque la justice tranche pour ceux qui ne veulent pas s'en sortir ou avancer) :

« la justice, justement : tu fais une connerie, ben, malgré tout, même si tu as un parcours difficile, il y en a qui s'en sortent bien, il y en a qui font attention... Et il y en a d'autres... Enfin, il y en a qui ont la volonté de s'en sortir, d'avancer, il y en a d'autres qui veulent pas y mettre du leur : eh ben regarde ce que la société prévoit si tu fais des conneries... »

Mais dans la perspective d'une « réinsertion » et dans l'objectif de « vivre ensemble » :

« chacun est différent, que chacun a un vécu, et que le but du Droit c'est quand même de réinsérer les délinquants, c'est de faire que tout le monde vivent bien ensemble, de faire en sorte que les règles soient appropriées à tous, soit le plus juste, même si le juste dans la justice n'est pas toujours présent ». En tout cas, le droit et ces problématiques, « ça m'attirait de manière générale et je pense que ouais, ça vient de tout ça, du décès de ma mère, de cette volonté d'aller de l'avant ».

Quand elle commence ses études de Droit, elle veut être juge pour enfants :

« Pas que c'est pas innocent, c'est pas... Vide de sens, on va dire parce que voilà, je pense que j'aurais été confrontée à des enfants qui ont vécu la même chose et que ça aurait été ma manière de... Pour ceux qui auraient mal tourné par exemple, de les aider à sortir de cette logique, de leur montrer qu'on n'est pas obligé de s'enfermer là-dedans, d'essayer de leur trouver des solutions ».

Aujourd'hui, elle s'oriente vers le Droit public qui *lui* fait prendre un peu plus de distance par rapport à son parcours, au décès de sa mère, même si la dimension « aider les gens à avancer » n'est pas loin :

« je vais me spécialiser en Droit public, c'est juste les relations de l'État avec les individus en fait... Par exemple, l'état d'urgence, la préfecture, les choses comme ça, c'est quand même différent, mais j'aime toujours ce rapport déséquilibré entre la structure globale qu'est l'État et l'individu, l'administré, donc voilà, j'aime aider quelqu'un qui ne comprend absolument rien aux règles qui gèrent les services publics à l'appréhender et puis, même, de manière générale, je trouve que c'est plus mouvant, c'est un peu politisé, c'est des choses qui m'intéressent, j'aime bien la politique quand j'ai pas à me mouiller, du coup, c'est le bon compromis ! »

Adrien nous parle quant à lui des réflexions et débats avec lui-même lorsqu'il est confronté à des choses « *trop violentes symboliquement* » dans son métier, et qu'il est amené à devoir faire des « arbitrages » ou des « compromis », en essayant de ne pas faire trop de « compromissions » :

« L'autre empreinte que... enfin quand j'ai des arbitrages à faire, sur le plan éthique, notamment au travail hein, sur le plan éthique sur le plan des valeurs, etc. euh..., je me dis parfois bon, non pas qu'est-ce qu'il en penserait, mais, est-ce que je suis bien en conformité avec ce qui compte et, ce..., comment j'ai été éduqué quoi. Et ça me fout parfois dans des situations merdiques c'est-à-dire que... Je fais des compromis, comme tout le monde si tu veux..., je fais parfois des compromissions, au travail, etc., mais il y a des moments où quand c'est trop (petit silence) euh..., violent symboliquement, flagrant, ben c'est compliqué. Là j'étais dans une commission [...] Et moi j'ai démissionné de ce groupe de travail parce que j'ai essayé de faire évoluer les décisions [...] j'ai pas réussi à faire changer la commission d'avis, et donc j'ai démissionné. [...] j'ai été prof à 40 ans, si tu veux je ne prends aucun risque en faisant ça, mais, euh, j'ai des collègues qui pensaient comme moi et qui n'ont pas démissionné. »

Sa manière alors, de prendre position « en valeurs », ou d'un point de vue « éthique », étant liée à son héritage – et à son père. L'essentiel pour lui étant d'être « en conformité avec ce qui compte », avec la manière dont il a été « éduqué ». Quitte à des « se foutre parfois dans des situations merdiques », il agit alors en accord avec « des principes » et, d'une certaine façon, en « bon » fils qui ne veut pas décevoir son père en se conduisant de manière amoral ou « opportuniste » :

« Et moi je me dis putain euh, évidemment "comment on peut se regarder dans une glace", etc., "trahir certains principes, trahir une communauté ?", etc. Mais moi je me disais aussi putain, je suis en accord avec des principes et... alors... je sais pas si c'est pareil pour d'autres qui sont pas orphelins, mais euh..., voilà dans ces moments-là quand j'ai des décisions à prendre, sur des questions de déontologie, d'éthique, de valeurs, euh..., je me dis que je ne peux pas non plus faire n'importe quoi parce que, parce que je ne voudrais pas qu'il pense que je suis un opportuniste, ou quelqu'un qui va chercher tout le temps à se placer, etc., ce qui est fréquent dans le monde universitaire quoi. Donc voilà c'était pas pour parler d'un acte d'héroïsme. »

Il y a bien une « présence » de son père en arrière-plan de ces réflexions, décisions, prises de position en valeurs - une « béquille » sur laquelle il va « s'appuyer » lorsqu'il s'agit de prendre une décision pas facile, en se demandant ce que son père (référence à ce dont il a hérité), mais aussi parfois ce que ses enfants (ce qu'il transmet) « penseraient de lui » :

« Mais ça m'a fait du bien. (De prendre cette décision) Et là et là j'ai pensé ! Là alors c'est !... Là j'ai pensé à mon père. C'est quand même particulier. Parce que je me suis dit ben voilà il y a des moments euh, ouais c'est pas seulement je suis en accord avec moi-même, c'est aussi ben voilà j'ai fait quelque chose qui est conforme à des valeurs... Je sais même pas si lui m'aurait pas dit, ben si vas-y c'est pas grave fait des compromis ! (Rire), mais moi voilà j'ai pensé à ça peut-être qu'il serait content que j'ai agi comme ça, etc. Ça m'arrive de temps en temps ça. [...] Mais c'est une espèce de béquille [...] sur laquelle tu vas t'appuyer quand finalement tu as besoin d'un point d'appui pour prendre une décision. Ça peut être ça ou ça peut être "qu'est-ce que mes enfants penseraient de moi", mais c'est exactement pareil ! [...] – je pense aux gens proches et à ce qu'ils penseraient de moi, et c'est vrai que je pense dans ce cas-là à lui. Donc voilà il y a cette présence-là. Mais c'est une présence qui est quand même euh... Ouais c'est en pointillés quoi. Il y a quand même beaucoup d'écart entre les pointillés. »

Bruno dit qu'il n'est pas sûr d'avoir confiance en l'avenir, mais qu'il a malgré tout « confiance en l'être humain », et « confiance en lui-même » aussi... Même si on peut penser que l'avenir n'est a priori « pas rose » nous dit Bruno, « on peut en faire quelque chose ». Du coup l'intervieweur fait le lien avec l'expérience de l'orphelinage et ce qu'il en dit plus tôt dans l'entretien. Bruno rétorque : « Ouais t'as raison. J'avais pas fait le rapprochement, mais c'est vrai y a peut-être un peu de ça ouais. » Il a confiance en lui parce que les choix faits jusque-là se sont révélés bons, mais a bien conscience de l'aléa : « Je pense la vie c'est, bien se connaître, et puis aussi avoir de la chance à un moment hein... » S'il est « confiant » malgré tout, c'est parce que son expérience lui montre qu'il est possible de transformer quelque chose de destructeur en quelque chose de créateur, qu'on est : « capables d'influer sur les choses quand même et de faire des belles choses, avec ça. Ça empêchera pas qu'il y aura d'autres coups durs, mais euh... [...] voilà c'est la vie [...] on espère

qu'il y en aura le moins possible, mais... Mais ouais il y a quand même une confiance, dans le futur je sais pas, mais dans la capacité de faire les choses quoi, plus [...] et d'en faire quelque chose de [...] de positif. »

3.3.3.4. Par son métier, poursuivre le travail de réappropriation de son histoire – « écrire » : produire une œuvre artistique/scientifique

À propos de la manière dont la création artistique consiste en une (re) mise au travail de l'identité, une « récréation de soi » dans le cadre de laquelle un individu retrouve prise sur son histoire, Vincent de Gaulejac note : « À travers l'écriture et l'expression artistique (dessin, sculpture, théâtre...), le sujet n'est plus seulement "celui à qui il est arrivé quelque chose", un objet ballotté par une situation traumatique, mais un auteur qui entre dans un processus de création d'une œuvre, donc de récréation de soi. Il peut donc démêler les fils de cette histoire à sa convenance. Exprimer ce qui est dicible, laisser dans l'ombre, parfois momentanément, l'indicible, réélaborer autant de fois qu'il est nécessaire, différentes versions, différentes représentations pour trouver celle qui lui paraît la plus convenable³⁷. » L'écriture (et autres pratiques artistiques), on l'a vu plus haut, est un recours mobilisé par plusieurs interviewés. Parmi eux, **Édith** est manifestement celle qui est allée le plus loin dans le registre, puisqu'elle a donc produit un œuvre, qu'elle cherche à faire publier : « *l'objectif c'est de l'éditer et, et que peut-être il serve à d'autres...* ».

Édith écrit d'abord des lettres à son père lorsqu'elle est adolescente, qu'elle brûle ou dépose sur sa tombe. Mais c'est donc à l'occasion de son mariage, qui vient immanquablement rappeler l'absence de son père, qu'elle remet au travail la perte et son expérience de l'orphelinage. Inventoriant d'abord en pensée les différents moments où son père lui a manqué dans sa vie, et ce qu'il aurait pu lui dire dans certains moments-clés de son existence, elle entreprend de les lister par écrit, puis d'en faire finalement un livre « *pour enfants* », auquel elle va donner le titre suivant : *Il aurait pu me dire...*

« En fait j'ai revu toutes les étapes euh, où j'ai imaginé qu'il aurait pu m'aider en fait, donc euh, quand j'ai appris à nager..., quand je sortais, quand j'ai passé le permis, voilà des étapes euh..., et j'ai imaginé ce qu'il m'aurait dit quoi... Et j'imaginai que..., que s'il avait su qu'il revenait pas, il m'aurait dit adieu... Voilà. Après j'en ai pas..., y a peu de gens qui savent que, que j'ai écrit ça. Et je pense que ça va permettre aussi aux gens de mon entourage de - parce que je pense que je leur en veux aussi de, de pas m'avoir aidée - de comprendre que, que la souffrance eh ben elle est encore là quoi. »

Elle entreprend l'écriture de ce livre quelque deux ans avant l'entretien, lors de cette fameuse année 2015, tournant dans sa vie, où différents événements remettent le trouble (la perte, l'absence et ses répercussions) sur le devant de la scène. L'écriture de ce livre, qui est donc à la fois un témoignage et un travail de création artistique –, va lui permettre d'exprimer sa souffrance, de mettre la perte et son orphelinage au travail, en valeur et en significations. Si l'ouvrage n'est pas complètement finalisé, son écriture a manifestement accompagné Édith vers cet « aller mieux », évoqué plus haut, en la mettant sur la voie d'une « reprise de soi », où elle redevient « active », « reprend la main » sur sa vie, « fait quelque chose de son orphelinage » qui lui permettra peut-être enfin, à l'issue du processus, de se sentir « guérie ».

« Je pense que ce projet-là, ça a été aussi quand on s'est marié, et du coup ben [...] il était pas là quoi (Sanglot). Et voilà tous ces moments ben... Ben mince à la mairie je vais rentrer avec qui ? Ben... Ben je vais rentrer avec les enfants du coup... [...] Et du coup ben, ouais j'ai dû... J'ai fait toute cette liste de ce qu'il aurait pu me dire et... [...] je voulais qu'il soit prêt en 2016 parce que ça faisait 30 ans que mon papa était décédé et... Et voilà ben ça a pas pu se faire, je me suis dit ben c'est pas grave, s'il a besoin de prendre du temps ce livre eh ben il prendra du temps et... Mais voilà j'ai envie d'aller jusqu'au bout, et de trouver un éditeur et... Et voilà peut-être que quand il sera écrit, je serai guérie... »

³⁷ De Gaulejac Vincent, Qui est « je » ?, Paris, Seuil, 2009, p.184

Édith explique qu'il s'agit à la fois d'une manière de dire aux gens qu'elle souffre encore, mais surtout d'une manière « de faire quelque chose de ce qui lui est arrivé », et en l'occurrence d'en faire quelque chose qui peut, aujourd'hui, servir à « d'autres » qu'elle-même. On veut également évoquer ici Edgar Morin, qui, dans une émission radio relativement récente³⁸, témoignait avec intensité de la perte précoce de sa mère à l'âge de 10 ans. Il y parle notamment d'un écrit de jeunesse, *L'île de Luna*, seul roman parmi ses innombrables ouvrages – livre sur sa mère qu'il écrit alors qu'il a 25 ans, et qu'il publie seulement aujourd'hui :

« J'en suis plus content que tous les autres livres que j'ai fait. [...] C'est un contentement de la faire revivre en dehors de moi [...] elle n'existait que par moi, or, je lui ai donné une autre existence [...] quand je relisais les épreuves il m'arrivait encore de pleurer [...] À 96 ans je n'ai pas oublié ma mère. [...] c'est curieux comme elle reste présente en moi de façon indélébile. » Il évoque également la manière dont la mort de sa mère a orienté son travail de recherche : « [...] la mort et une chose qui était restée pour moi le scandale absolu, et, j'avais besoin d'élucider, non pas la mort [...], mais, de comprendre les attitudes humaines face à la mort : que faisons-nous ? C'est pour ça que j'ai fait une grande enquête, la préhistoire, les changements de société... Au fond j'ai voulu comprendre, comment nous réagissons, parce que c'était un thème qui venait directement de ma mère, et de la Résistance. »

3.3.4. Participer à une étude

Enfin, pour certains interviewés, la participation à l'étude a parfois été l'opportunité, sinon de faire à proprement parler « quelque chose » de leur orphelinage, de trouver un espace d'expression, de mise au travail et en signification de leur souffrance et de leur expérience, qu'il n'avait pas forcément trouvée ailleurs auparavant.

Ainsi **Adrien** note-t-il : « *J'ai jamais autant parlé de ce sujet* ». Il prend conscience, au fur et à mesure des questions posées durant l'entretien, de tout ce qui d'une certaine façon a contribué à la persistance du trouble : non-participation aux funérailles, possibilité d'en parler à quelqu'un qui ne soit pas, comme sa grand-mère, en larmes à chaque fois qu'elle évoque son fils disparu : « *ça c'est un truc dont je me rends compte maintenant c'est que... C'est assez étonnant en fait. C'est assez étonnant, tout ce que tu évoques hein [Je note : les questions posées dans le cadre de l'entretien], mais moi je n'avais jamais réalisé ça...* ».

Plus loin, il note également la manière dont l'entretien lui a permis de « réaliser des choses », peut-être de mieux identifier le trouble persistant, ce qui lui manque sur son père, ce qui lui a potentiellement manqué depuis sa disparition.

« Typiquement la situation d'entretien, me fait réaliser des choses - alors c'est aussi..., c'est normal hein... - ça me fait réaliser des choses., sur des moments où j'aurais pu être euh, effectivement euh... - peut-être que je l'aurais rejeté hein... - des espaces potentiels de parole, ou euh.. - ouais plus tard, mais après plus tard le temps passe et tu oublies où tu passes à autre chose, mais... Mais ouais à mon âge, à l'âge auquel j'ai perdu mon père moi, il me manque quelque chose sur : qui il était, et qu'il n'a pas pu me raconter avant, voilà c'est ça, quand j'étais un enfant ou un jeune adulte, un très jeune adulte. Et ça finalement je m'en rends compte quand je réalise que je le connais pas très bien. [...] Après tu me dirais oui il y a des dispositifs qui existent tu peux te tourner vers eux, j'irai pas les voir. Pas maintenant en tout cas. [...] peut-être que je l'aurais rejeté ! Après quand j'avais 17 ans j'étais encore mineur, donc peut-être qu'on aurait pu me dire "tu dois". »

Il réalise notamment à quel point il n'a pas bénéficié de grand-chose en matière de soutien : « Je ne sais même pas si j'ai parlé de ça à quelqu'un, à part mon généraliste euh... Non, mais d'ailleurs c'est hallucinant, avec le recul. » En conclusion de l'entretien, Adrien précise qu'il n'a jamais auparavant autant parlé de son père, ni réfléchi à son orphelinage :

³⁸ France Inter, « L'heure bleue », Laure Adler, émission du 22 novembre 2017.

« Parce que moi j'ai jamais parlé autant de ce sujet... [...] là en fait j'ai rarement autant parlé de ce sujet en fait ça me fait réfléchir a beaucoup de choses. Mais ça me ferait réfléchir autrement aussi à des choses euh. Oui j'ai jamais autant réfléchi à la question. Du coup c'est aussi quelque part révélateur quoi, c'est-à-dire que... (Petit silence) Voilà ! »

Pour **Édith**, l'étude est une opportunité supplémentaire de (re) mettre le trouble au travail, et possiblement, d'en sortir : « Et., quand j'ai lu votre mail aussi eh ben... Je me suis dit ça c'est, c'est encore un indice, faut que... » Mais sa participation est aussi une manière pour Édith d'en faire quelque chose sur le plan de son activité professionnelle :

« Enfin voilà participer à un projet comme ça c'est aussi moi dans ma démarche euh, d'enseignante, d'accompagner des élèves qui, voilà qui vont vivre des choses euh... Voilà, être là pour les autres, on est humains on est tous embarqués sur le même bateau, personne à de formule magique ni rien euh... »

Alicia a perdu sa mère un an environ avant l'entretien. Elle sentait qu'elle avait besoin d'en parler, avait pris les coordonnées de thérapeutes, mais ne les avait jamais contactés : « ça faisait un moment que je m'étais posé la question de est-ce que je vais voir quelqu'un ou pas, que j'avais regardé, j'avais fait des démarches pour euh ben prendre connaissance avec des psychologues et tout... » Lorsqu'elle tombe sur notre annonce à la machine à café de la bibliothèque universitaire :

« Et là, hop ! un distributeur où je vais jamais ! En plus ! (Elle rit) Et je me suis dit putain c'est un truc de fou ! et euh après j'étais retournée à ma salle et, tout de suite ! - ouais tout de suite je m'étais dit voilà pourquoi pas c'est intéressant - ben j'avais pris la photo avec le mail et tout machin - et euh du coup ben je me suis dit allez pourquoi pas, au moins prendre contact avec les personnes et... »

Elle se « sent un peu seule » avec sa souffrance, elle est touchée qu'une recherche s'intéresse aux orphelins, et l'étude se présente comme une opportunité « d'en parler » sans avoir à faire la démarche d'aller voir un thérapeute. Elle précise ainsi que le fait qu'il s'agisse d'une étude sociologique, et pas « psychologique », a contribué à lui faire passer le cap, et à nous contacter :

« Parce que ben ça m'était jamais arrivé justement de voir euh, ben qu'on s'intéresse à ces personnes-là et euh... Et moi aussi je me sentais du coup peut-être un peu seule, et que du coup il y a une enquête où ils interrogent ces personnes-là, ben de dire ah ouais ben pourquoi pas, c'est peut-être une façon aussi d'en parler sans., ben sans le côté trop euh comment dire., ouais, psychologique de la chose quoi tu vois. »

On peut enfin évoquer **Richard** qui, comme on va le voir plus bas se « découvre » orphelin en tombant sur notre annonce, et qui exploite tous azimuts l'opportunité que lui offre l'étude d'exprimer et mettre au travail son expérience de l'orphelinage. Suite à l'entretien, il vient aux trois sessions des ARC lors desquels il est très impliqué et participe beaucoup. Prenant au mot la notion de « partenaire » de la recherche, il arrive lors de la première session avec un épais dossier qu'il a constitué à partir de recherches personnelles effectuées sur internet.

Julier-Costes M., Feige C., Grange J. et coll., 2019, « Comprendre l'expérience vécue d'enfants de parent(s) décédé(s) », rapport final IFTS - La Critic, Fondation OCIRP, Échirolles, 187 p..

4. « ORPHELINS » ET « INVISIBLES » ?

Cette partie revient sur des enjeux plus transversaux et généraux nés dès les premiers constats/résultats de cette enquête. Nous proposons ici de reconsidérer et discuter :

- la pertinence de recourir au terme « orphelin » pour désigner les orphelins et de recourir au terme « orphelinage » pour désigner leur expérience
- la pertinence et les enjeux d'une approche par l'invisibilité/visibilité sociale

Parmi les enjeux qui sous-tendent à la fois le travail de la Fondation OCIRP, des travaux de recherche déjà réalisés et ce projet de recherche-action, il y a, pour rappel, une méconnaissance des orphelins, leur absence au sein des débats politiques, leur « dissolution » dans la catégorie des familles monoparentales et *in fine* leur « disparition » aux yeux de l'action sociale, l'existence d'une confusion prégnante dans le sens commun entre enfants orphelins et enfants sans parents qu'ils soient morts ou non (situations d'abandon), etc. Ces enjeux majeurs sont plutôt abordés à travers le prisme de l'invisibilité sociale. Les orphelins seraient invisibles parce que « inconnus » et donc « oubliés »³⁹; l'autre face de cette pièce devenant donc un enjeu et un objectif de visibilité et, *in fine*, de (re) connaissance et donc de prise en compte.

« L'invisibilité sociale » (et son objectif latent de « visibilité ») comporte une certaine efficacité parce qu'elle produit une problématisation spécifique d'une question sociale, parce qu'elle permet d'alerter, de dénoncer publiquement un manque de (re) connaissance et de prise en compte. Or, on ne peut faire l'économie de se demander : de quoi parle-t-on ? Qu'est-ce qui est rendu visible/invisible ? Par qui et à qui ? Comment, pourquoi et pour quoi ? À quels moments ? Qu'est-ce que l'invisibilisation/la visibilité génère ? Et qu'en ont à dire les premiers concernés, les orphelins ?

Ainsi, nous consacrerons un temps à la clarification de ce que peut signifier et/ou occulter une formulation en termes d'invisibilité/objectif de visibilité pour tenter d'en démêler les enjeux et les objectifs, justement. Comme nous avons systématiquement mis en discussion ces problématiques d'invisibilité sociale et de visibilité auprès des interviewés, il s'agira de reprendre leurs discours, leurs analyses qui recourent nombre de travaux de recherche en sociologie et anthropologie déjà réalisés sur le sujet.

Mais au préalable, nous ne pouvons faire l'impasse sur ce qui est apparu comme la première découverte vers laquelle nous a conduits notre étude de terrain, et ce, dès les premières prises de contact suite à la diffusion de nos appels à témoignage : la majorité des orphelins interviewés ou qui nous ont contactés *ne savaient pas* qu'ils étaient orphelins avant de prendre connaissance de notre étude. Cette méconnaissance était essentiellement liée à une confusion quant à la définition du mot orphelin, renvoyant le plus souvent au fait de perdre ses deux parents ou de ne pas avoir de parents qu'ils soient morts ou non (situations d'abandon). Ce premier constat nous a conduits à prendre au sérieux les ressorts de cette confusion : d'où vient-elle ? S'articule-t-elle avec le processus d'invisibilisation sociale ? Et comment ? Nous nous sommes aussi attachés à découvrir et comprendre ce que le fait de se découvrir orphelin produit chez les orphelins. Qu'est-ce que cela provoque ? Mais aussi plus largement, s'approprient-ils ce mot orphelin ou non, et comment ? En somme, à quoi les renvoie-t-il et fait-il sens ou non pour eux ?

³⁹ <http://www.fondation-ocirp.fr/Fondation/La-Fondation/Vocation-de-la-fondation> : « Oubliés, invisibles, les enfants en deuil d'un ou de leurs deux parents... » ou encore sur la première page, on peut lire : « Orphelin et inconnu, ça fait beaucoup. La Fondation d'entreprise OCIRP a trouvé que ça faisait trop. »

4.1. « Orphelin », une catégorie problématique

Si nommer, c'est faire exister, que fait exister le mot orphelin ? Peut-être quelque chose de l'ordre du malentendu à la croisée d'une confusion qui prend racine dans un processus historique long et d'un imaginaire peuplé d'histoires (littérature classique ou jeunesse, contes, comics, mangas, etc.) imprégnées d'héroïsme et/ou de malheurs terribles. Cela sera l'objet de la première partie. Ensuite, nous verrons ce que les interviewés ont à dire de leur « statut d'orphelin ». Nous présenterons sur ce qu'a pu générer le fait de se « découvrir orphelins », puis ce que leur renvoie le terme qui les désigne et si, au final, ils se le réapproprient ou non pour se désigner et nommer leur expérience.

4.1.1. « Orphelin », entre imaginaire et confusion

Il y a un imaginaire fort qui imprègne les représentations sociales à l'égard du mot « orphelin » et *in fine* à l'égard de ceux qui seraient désignés comme tels. Cet imaginaire « colle » au mot avec une telle force qu'il s'est imposé comme une problématique dans la problématique dès le départ de l'étude. Que pouvons-nous dire de cet imaginaire ? Et sur quoi prend-il racine ?

4.1.1.1. Les histoires d'orphelins : un imaginaire riche en héros, un imaginaire riche en misérabilisme

Que ce soit dans la littérature classique ou jeunesse, dans les contes, dans les comics, les mangas, les dessins animés, les films, etc., loin d'être invisibles, les orphelins sont extrêmement présents. D'Oliver Twist à Cendrillon, Blanche Neige, Batman, Hulk, Daredevil ou Superman en passant par Harry Potter, Bambi, Simba, etc., il y a pléthore d'orphelins. C'est à se demander parfois quel héros n'est pas orphelin.

Ces histoires procèdent de variations autour de la figure de l'orphelin. On en trouve trace à travers le monde et les époques. Personnages au malheur originel qui les rend (généralement) touchants et attachants, personnages hors-normes au destin hors-normes, personnages incarnant le courage face à une fatalité qui semble ne pas vouloir cesser de s'acharner, ils font le plus souvent l'épreuve de destins tragiques et/ou héroïques. Vagabonds, intrépides, abusés, miséreux, etc., comme leurs aventures s'apparentent à des parcours initiatiques, entre drame et dramatisation, la figure de l'orphelin fournit les ressorts d'une trame narrative maintes fois ressassée, mais pour autant inépuisable.

Le socioanthropologue Jacques Barou⁴⁰ pointe des différences récurrentes de structuration des récits, selon que le héros du récit est orphelin de mère ou de père. L'orphelin de père fait plutôt figure de héros qui prend en main son destin, par la force des choses. La mère est plutôt hors cadre, « *probablement disparue depuis longtemps* ». N'ayant pas vraiment d'autres alternatives, il fait « *preuve d'astuce, de courage et d'esprit d'initiative* ». L'orphelin de mère incarne une figure de battant. L'abondance à travers le monde et les cultures des récits d'orphelins de mère, et recensée par les folkloristes et les ethnologues dès le XIXe siècle, érige l'orphelin de mère en « *figure universelle de l'empathie* ». L'effet dramatique, la réaction compassionnelle apparaissent d'autant plus forts que c'est la mort de la mère qui frappe l'enfant ; enfant se retrouvant le plus souvent projeté « *dans des situations éprouvantes, confronté à une "marâtre" qui leur préfère de façon éhontée ses propres enfants* ». Il subit. Il est « *maltraité, exploité ou menacé de mort par la nouvelle femme de son père, sans que celui-ci s'en aperçoive ou daigne intervenir.* ». Avec un père défaillant, brillant par son absence, le Salut de l'orphelin de mère vient presque toujours d'une intervention extérieure, d'une « *rencontre avec un personnage aussi puissant que bienveillant, prince, roi ou bon magicien évoque l'intervention de Dieu, "père des orphelins"* ».

⁴⁰ Barou Jacques, « La figure de l'orphelin », L'école des parents, 2015/5 (N° 616), URL : <https://www.cairn.info/revue-l-ecole-des-parents-2015-5.html>

Que reste-t-il de cet imaginaire ? Qu'en reste-t-il dans l'imaginaire collectif ? Quelle part imprime sa marque sur les représentations sociales ? Quelle figure de l'orphelin reste, laquelle retient-on ? Celle du battant ou celle du battu ? Et d'ailleurs, l'orphelin n'a-t-il d'autres alternatives que d'être un battant ou un battu ? Nombre d'indices nous laissent penser que la balance penche vers un imaginaire qui fait d'abord de l'orphelin un enfant sans parents, accablé par le malheur et la misère. Cet imaginaire se joue dans une confusion, qui au-delà de l'héroïsme et/ou de la misère, tend à indifférencier enfants orphelins et enfants sans parents qu'ils soient morts ou non.

Et cette indifférenciation s'observe dans le champ de la littérature, sur les sites internet grand public notamment. Dans des listes recensant des ouvrages ayant comme personnage principal un e orphelin. e ou dans d'autres qui recensent les orphelins célèbres de la littérature, tous ne sont pas des orphelins⁴¹. L'ouvrage d'Hector Malot, *Sans famille*, est très souvent annoncé comme le récit du parcours d'un orphelin⁴². L'orphelin y apparaît d'abord comme celui qui est privé de parents. Et certains commentaires interrogent : « *Orphelin, Harry Potter ? On peut en douter, à la vue de la grande famille que sa créatrice lui a donnée tout autour du monde...* »⁴³. Ce genre de phrases ne contribuent-elles pas à entretenir l'idée que le vrai orphelin ne peut être qu'un « sans famille », un « oublié » vivant seul dans l'adversité ?

4.1.1.2. Indifférenciation comme résultat d'un processus historique vers l'égalisation des droits et condition de traitement des enfants « sans parents »

Le chapitre que l'historien Yves Denéchère consacre à « l'histoire croisée des orphelins et de l'adoption » dans l'ouvrage *Invisibles Orphelins* nous éclaire sur les sources de la confusion entre enfants orphelins et enfants abandonnés-trouvés⁴⁴. En France, sous l'Ancien Régime et jusqu'à la Révolution française, la distinction entre enfants orphelins et enfants abandonnés-trouvés est nette puisqu'il s'agit de discriminer les « *enfants du malheur* » et les « *enfants du vice* »⁴⁵. Cette stigmatisation fondée sur la légitimité prouvée ou non d'une filiation génère des inégalités de traitement manifestes. Les enfants orphelins bénéficient de « secours », notamment via les hôpitaux pour orphelins auxquels ils sont confiés par leur famille (qui ne se désintéressent pas ensuite de leur sort). L'historien rappelle que ces enfants ainsi secourus reçoivent soins et éducation, que leurs conditions de vie « *sont bien meilleures que celles des enfants abandonnés recueillis par le bureau des Enfants-Trouvés* »⁴⁶. Les orphelins sont aussi les seuls à pouvoir être adoptés⁴⁷ puisque « *considérés comme insérables dans une famille* »⁴⁸ en raison de la traçabilité de leur filiation, contrairement aux enfants abandonnés-trouvés. D'ailleurs, Y. Denéchère rappelle que si l'adoption leur est alors réservée, elle a été initialement pensée pour eux.

La Révolution française introduit une première rupture. Les luttes sociales et politiques à l'œuvre articulées, entre autres, autour d'une remise en cause radicale des inégalités de droits qui faisaient socle de

⁴¹ Sur Babelio la liste « les orphelins de la littérature jeunesse. Liste de 18 livres » : <https://www.babelio.com/liste/5122/Les-orphelins-de-la-litterature-jeunesse> ou encore un quizz sur les « 10 orphelins célèbres de la littérature » dans lesquels figurent aussi bien Cosette que Mowgli ou Rémi (« sans famille ») ou encore Quasimodo : <https://www.babelio.com/quiz/14877/10-orphelins-celebres-de-la-litterature?qq=9>. Le constat est semblable sur d'autres sites, comme Edilivre : <https://www.edilivre.com/les-orphelins-celebres-de-la-litterature/>

⁴² Voir, le tome I paru en 1981 chez Dargaud, intitulé : Rémi Orphelin (Sans famille, 1ère partie)

⁴³ Voir « Les orphelins célèbres de la littérature » sur le site de la maison d'édition Edilivre : <https://www.edilivre.com/les-orphelins-celebres-de-la-litterature/>

⁴⁴ Yves Denéchère, « Histoires croisées des orphelins et de l'adoption », dans Magali Molinié (dir.), *Invisibles orphelins*, Paris, Autrement, 2011 : halshs-01091590 <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01091590>

⁴⁵ *Ibid.*, p. 2.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 2. Voir également, l'article de Robin Isabelle, Walch Agnès, « Géographie des enfants trouvés de Paris aux XVIIe et XVIIIe siècles », dans *Histoire, économie et société*, 1987, 6^e année, n°3, L'enfant abandonné, p. 343-360.

⁴⁷ Les conditions et le cadre de l'adoption sous l'Ancien Régime sont bien différents de l'adoption aujourd'hui.

⁴⁸ Yves Denéchère, *Op. Cit.*, p. 5.

l'organisation sociale, ont généré une refonte des manières de penser les « secours » apportés aux plus vulnérables (décret de 1793, « *relatif à l'organisation des secours à accorder annuellement aux enfants, aux vieillards et aux indigents* »⁴⁹) et un premier pas vers l'égalisation des conditions de traitement des enfants orphelins et des enfants abandonnés-trouvés. Un décret de 1811 proclame que « *les mêmes secours sont apportés aux uns et aux autres* »⁵⁰, à savoir aux enfants abandonnés, trouvés et aux « orphelins pauvres » (c'est-à-dire, « *ceux, qui, n'ayant ni père, ni mère n'ont aucun moyen d'existence* »). L'indifférenciation entre enfants orphelins et enfants abandonnés-trouvés est entérinée en 1842⁵¹ et la seconde moitié du XIXe siècle poursuivra cette dynamique d'indifférenciation entre catégories d'enfants démunis quant à leur prise en compte et en charge. En 1904, le statut de pupilles de l'État réunit « *tous les enfants de l'assistance publique* ». En 1923, la loi du 19 juin ouvrant l'adoption aux enfants mineurs, les pupilles de l'État peuvent être adoptés, ainsi le principe de l'adoption n'est plus réservé aux seuls orphelins.

Autre fait qui ressort de manière transversale est la prégnance de l'a priori qui consiste à croire que les orphelinats sont peuplés d'orphelins alors que « *beaucoup d'enfants des orphelinats du monde ne sont pas orphelins* »⁵². Alors même que la prise en charge de tous les enfants sans parents et démunis au sein d'établissements spécifiquement dédiés à leur accueil se développe, notamment sur la seconde moitié du XIXe siècle, l'appellation « orphelinat » pour désigner ces lieux se généralise aussi. De quoi semer le trouble, en somme. En poussant le trait, c'est comme si, en lieu et place d'une invisibilité, il s'agissait de *voir* des orphelins partout et surtout là où ils ne sont pas ou peu.

4.1.1.3. Les orphelins : une catégorie dissolue ou motrice de production de droits pour enfants vulnérables ?

Cette confusion entre enfants orphelins et enfants abandonnés-trouvés imprègne les représentations sociales à l'égard des enfants orphelins et prend certainement racine dans ce long processus d'égalisation des conditions de traitement de tous les enfants sans parents et sans ressources. En gardant comme grille de lecture le processus d'invisibilisation, il ressort que ce mouvement historique d'égalisation des conditions de traitement a contribué à dissoudre la catégorie des enfants orphelins dans une catégorie plus large d'enfants à qui la société, l'État, doit apporter des réponses concrètes pour pallier des carences éducatives, des drames familiaux de tous ordres. Pris dans ce processus, les enfants orphelins ont été en quelque sorte « effacés », invisibilisés, comme le propose l'historien en conclusion de son propos.

Mais plusieurs choses nous interrogent ici. Analyser ce processus historique d'indifférenciation des causes du dénuement des enfants, et donc des catégories d'enfants, en termes d'invisibilisation des orphelins dit-il quelque chose d'une indifférenciation des modalités de prises en compte et en charge concrètes dont ces enfants bénéficient ? En d'autres termes, cette indifférenciation entre catégories d'enfants signifie-t-elle dans le concret des dispositifs d'accompagnements une non-prise en compte des besoins/problématiques spécifiques de chaque enfant ? Poser les conséquences de ce processus historique en terme d'invisibilisation ne nous rapproche-t-il aussi pas trop d'un sous-entendu qui consisterait à voir les enfants orphelins comme des victimes collatérales de l'accès à des droits d'autres enfants en grande vulnérabilité ? En posant la question en ces termes, sommes-nous bien sûr de ne pas glisser vers une mise en concurrence des catégories de personnes aidées ?

⁴⁹ Voir la rubrique "historique" de l'ONPE: <https://www.onpe.gouv.fr/historique>

⁵⁰ Yves Denéchère, *Op. Cit.*, p. 2

⁵¹ *Ibid.*

⁵² *Ibid.*, p. 5. Voir aussi, Rapport de l'ONED, « La situation des pupilles de l'État Enquête au 31 décembre 2013 », Paris, La Documentation Française, p. 12. Dans ce rapport, il apparaît clairement que les orphelins représentent une part assez réduite (environ 9 %) des enfants qui accèdent au statut de pupilles de l'État.

Dans la mesure où les principes de prise en charge (soins, éducation, adoption...) des orphelins ont, *in fine*, bénéficié à d'autres, n'est-il pas possible d'envisager ici les orphelins comme une catégorie motrice d'avancées sociales pour les enfants en difficulté ? Dans cette perspective, n'y a-t-il pas, ici, un levier pour commencer à remettre au travail la part accablée et accablante de l'imaginaire qui entoure le mot orphelin ? Car, comme nous allons le voir, cette dimension accablée et accablante que porte l'imaginaire fait enjeu pour les orphelins eux-mêmes.

4.1.2. « Orphelin », un mot qui fait sens pour les orphelins ?

Nous avons pu bénéficier des réactions des interviewés « à chaud ». Si se découvrir orphelin fait office de « nouvelle » (aussi étonnant ou paradoxal que cela puisse paraître), c'est parce que le mot produit quelque chose. C'est une « nouvelle » non anodine. Nous analyserons ce que les orphelins en pensent et s'ils se réapproprient ce mot pour se désigner ou penser leur parcours. Nous observerons que les enjeux de cette (non) ré-appropriation du mot orphelin par les orphelins s'inscrivent dans un processus de positionnement par rapport à l'imaginaire porté par le mot. Il est aussi perçu comme une demande de catégorisation, d'inscription dans une sorte de communauté nouvelle, quelque peu tombée du ciel lors de la lecture d'un appel à témoignage.

4.1.2.1. « Se découvrir orphelin » en lisant un appel à témoignage : une « nouvelle » non anodine

Thomas

« Pour commencer tranquillement, est-ce que tu peux déjà te présenter ? Du coup, je peux poser une question ? Oui. Le terme du projet c'est orphelinage, j'aimerais bien que tu définisses le terme. Et toi ta réponse c'est quoi ? Moi je ne me projetais pas comme orphelin, puisque c'était qu'un parent. Donc tu as découvert ça avec le fait que je te sollicite ? Ouais, là, ce matin, en lisant le formulaire. »

Mélanie

« Qu'est-ce que vous pensez du terme "orphelin" et le lien avec vous ? Je ne l'avais jamais entendu, pourtant j'aime me documenter, et depuis que ma mère est décédée j'ai lu plein de choses, mais j'avais jamais vu ce terme ».

La majorité des orphelins rencontrés ou qui nous ont contactés ignoraient qu'ils étaient orphelins avant de lire notre appel à témoignage ou de prendre connaissance de notre étude. Et nous aussi en quelque sorte. Dans notre équipe de recherche, nous avons découvert ce qu'orphelin veut vraiment dire en prenant connaissance des appels à projets de l'OCIRP alors même que deux d'entre nous sont orphelins précoces. Notre ignorance initiale a certainement été une chance pour la réalisation de l'étude de terrain dans la mesure où nous avons formulé l'appel à témoignage de manière à mettre en exergue le fait de perdre un de ses parents ou les deux (nommer l'expérience), le terme « orphelin » n'apparaissant que de manière très secondaire au cours du texte de présentation. L'ensemble de l'étude n'a été qu'une suite de confirmations réitérant que ce procédé a été essentiel pour rencontrer des orphelins.

Jeanne a pris connaissance de notre étude par le relais de l'association JALMALV, dans un mail qui annonçait, entre autres, une étude sur les orphelins. Et (heureusement), elle a été curieuse : « au début j'ai vu ce mot et je me suis dit : ah, non, ben, ça me concerne pas, après j'ai lu UN OU DEUX parent.s, non, pour moi orphelin c'est deux parents ». Quand nous revenons sur la formulation de l'appel à témoignage : « Si t'avais mis juste orphelin ? Ouais... Ben, oui, je me serais pas sentie concernée... Mais plutôt par une question de vocabulaire, dans le sens où je ne savais que je rentrais dans cette catégorie ».

Bien conscients de l'écueil consistant à manquer les orphelins en cherchant des orphelins, nous avons opéré de manière similaire pour la rédaction de nos appels à participation aux ateliers de réflexion collective (ARC).

Malgré nos précautions, au cours du temps d'accueil de la première session, une participante nous interroge en aparté sur la définition du mot orphelin : elle craignait de s'être trompée et de ne pas être au bon endroit. En entendant la question, une autre participante s'est jointe à nous, se disant elle aussi dans le doute. Évidemment bien certaines d'avoir perdu un parent avant l'âge de 25 ans, étaient-elles pour autant bien orphelines ? Notons que notre explication a attiré l'attention d'autres participants. En outre, il semble que l'Éducation nationale a relayé notre appel à participation en mettant en exergue le terme orphelin puisque lors d'une discussion informelle entre deux participantes aux groupes de travail nous avons pu entendre que l'une a failli ne pas ouvrir le mail, quand l'autre ne l'a fait uniquement parce qu'elle avait été prévenue en amont de l'objet de l'étude. Apprendre qu'on est orphelin, c'est une nouvelle en soi qu'elle se soit réalisée via nos appels à témoignage ou non. **Nathalie**

« Pour moi un orphelin, c'était quelqu'un qui avait perdu ses deux parents, c'était Cosette, et j'ai pas l'impression d'être Cosette... mais en fait ma mère m'a regardé et m'a dit "maintenant tu es orpheline" et en fait ça a été un choc pour moi et je me suis dit "non, mais je ne suis pas orpheline parce que tu es encore là", en fait c'est ma mère qui me l'a dit plusieurs fois. »

Cette découverte renvoie parfois à réaliser avec surprise, voire amusement, que ce mot que l'on a entendu à de multiples reprises s'adresse aussi à soi. Autrement dit, certains le savaient sans le savoir, ou plutôt, bien que connaissant le mot, ils ne l'associaient pas à eux, à leur vécu, comme Marie, catholique pratiquante, elle dit : *« C'est drôle... Je pensais plus... Boh quoi que... Si j'y ai pensé... J'y pense dans les textes religieux, la veuve et l'orphelin, je... Je m'étais déjà associée à ça, par contre, j'ai pas pensé que j'étais une orpheline »*. Pour elle, être orpheline renvoyait à être « orpheline des deux », d'ailleurs, elle dit qu'elle ne se sentira vraiment orpheline que le jour où sa mère décèdera (types de propos assez récurrents chez les orphelins d'ailleurs). Cette découverte interpelle aussi, comme pour **Élodie** qui lit l'annonce sur une machine à café d'une bibliothèque universitaire :

« je pensais même pas rentrer dans la catégorie des orphelins avant de lire le panneau ! Ah mais pas du tout ! [...] Pour moi, un orphelin, c'est quelqu'un qui avait perdu ses deux parents [...] J'aurais jamais dit à quelqu'un : je suis orpheline... J'ai perdu ma mère, oui, mais je suis orpheline, non ». Plus tard, elle poursuit : « j'étais avec un ami, je lui dis : ben tiens, regarde, il faudrait que je réponde, je rentre dans les conditions... ! Ah ouais ! Déjà ça, ça fait bizarre ! »

Cette nouvelle peut aussi renvoyer quelque chose de très fort, déclencher des prises de conscience brusques, faire office de « déclic », de choc. Chantal nous dit : *« je ne savais pas que j'étais orpheline avant de vous lire. Ce fut une grande nouvelle et ça m'a ramené 31 ans en arrière et j'ai été submergée par une grande émotion en prenant conscience de ce fait »*. Pour **Richard**, c'est un choc. Il découvre qu'il est orphelin en lisant l'appel à témoignage en passant devant un tableau d'affichage public de sa commune. Le mettant sur le compte de son « peu de culture grammaticale » ou d'une mauvaise compréhension de sa part, il était persuadé jusque-là qu'être orphelin : *« c'était perdre ses deux parents, et ça s'est inscrit dans mon cerveau »*. Alors, à la question : **« Comment est-ce que vous avez reçu cet appel à témoignage sur le coup ? Ben... Enfin, je ne sais pas dire si c'était un soulagement, voire une reconnaissance ou une souffrance. Un peu ça quand même. Et un besoin de témoigner, pour que les gamins à qui ça arrive, ça se passe un peu mieux quoi ». L'appel à témoignage lui fait office de « déclic », c'est une prise de conscience qui génère une nouvelle lecture (en pleine reformulation au moment de l'entretien) de ce qu'il a vécu : *« je n'en avais pas vraiment conscience. Pour moi, j'étais un peu en marge de la norme, mais j'étais dans la norme. Il n'y avait rien d'anormal de perdre qu'un parent parce que j'étais pas orphelin »*. Pour la plupart, c'est d'ailleurs une double nouvelle, pour certains une double reconnaissance : non seulement ils se découvrent orphelins, mais apprennent par la même qu'une étude se réalise sur le sujet.**

Jeanne

« ça m'a surprise en voyant l'annonce ! Je me suis dit : Ah, c'est cool ! C'est vrai, je m'étais jamais dit que c'était un truc important en fait socialement et en fait ça l'est et ah en fait je rentre dans un truc où on a

envie de faire des recherches autour, enfin je sais pas, je trouve que ça donne un sentiment un peu de légitimité et d'importance à ça, tu vois... Autre que l'importance on va dire psychologique en fait [...] j'ai eu l'impression d'être une sorte de pion isolé j'étais genre, la personne de la classe dont le père est mort, enfin tu vois, mais d'être une exception en fait... D'être une rareté (rire) dans les gens !".

Élodie

« j'ai l'impression d'être une minorité en fait ! Comme une minorité ethnique, ou un peu comme un pingouin en voie de disparition ! (rires) Ouais, c'est bizarre ! » ; « Une étude sur soi parce qu'on a vécu un truc, c'est spécial... ça fait bizarre... C'est un peu perturbant, un peu déstabilisant... Mais c'est pas... près même, au contraire, je trouve ça très bien qu'on s'intéresse à ce genre de sujet ».

Vika

« C'était un truc de fou parce que ben, ça faisait un moment que je m'étais posé la question de : est-ce que je vais voir quelqu'un ou pas [...] Et là, et hop ! un distributeur où je vais jamais ! En plus ! (Elle rit) Et je me suis dit : putain, c'est un truc de fou ! [...] Ouais tout de suite, je m'étais dit : voilà, pourquoi pas, c'est intéressant [...] Parce que ben ça m'était jamais arrivé justement de voir euh, ben qu'on s'intéresse à ces personnes-là et euh... Et moi aussi je me sentais du coup peut-être un peu seule, et que du coup il y a une enquête où ils interrogent ces personnes-là [...] c'est peut-être une façon aussi d'en parler sans le côté trop euh comment dire... ouais, psychologique de la chose quoi tu vois. »

Pour **Richard**, la lecture de l'appel à témoignage, l'existence d'une étude et sa décision d'y participer déclenchent sa parole dans son entourage, au travail notamment. C'est pour lui l'occasion d'annoncer à ses collègues qu'il a perdu sa mère étant enfant et que, par là même, il est donc orphelin et qu'il est reconnu dans ce qu'il est et son parcours : *« Je commence à en parler depuis que je me suis intéressé à votre demande. C'est vrai ? À des collègues de travail, je suis tout fier de dire qu'on va venir chez moi et qu'on va parler du fait que j'ai été orphelin (...) comme ça, à la volée, ça ne va pas plus loin dans le débat : Ah ouais, mais t'avais quel âge ? Et puis on continue à bosser. Ça ne va pas plus loin »*, mais au moins, c'est signifié.

4.1.2.2. Un imaginaire qui (sur) dramatise son vécu, un mot qui tend à enfermer dans le malheur ?

Le terme orphelin ne remporte pas un franc succès auprès d'une part non négligeable d'interviewés. Il peut laisser dubitatifs les interviewés, ne sachant vraiment qu'en penser, comme **Carole** : *« orphelin, moi, au départ, je pensais que c'était quand on n'avait plus de père, ni de mère, donc j'étais pas dans l'idée de... Je me disais : mais je suis pas orpheline, orpheline de père (...) Peut-être que ça ramène, ouais à une catégorie heu... de personnes, je sais pas »*. Le plus souvent, le mot pose question, fait débat parce qu'il renvoie à un imaginaire dans lequel les interviewés ne se reconnaissent pas ou peu, parce qu'il tend à enfermer dans le malheur des trajectoires qui rendent compte justement de comment chacun ne cesse de chercher et de trouver les moyens de s'en extirper. Mot *« assez triste »* (Sophie), *« trop négatif, trop péjoratif »* (Laëtitia), *« trop fort »* (**Aurore**), il semble sceller dans le malheur, sanctionner du poids du malheur une expérience qui, certes a été/est difficile, mais qui ne peut non plus s'y résumer.

Alors même que les récits de leur expérience témoignent très souvent des manières dont ils *tiennent tête à la vie* malgré tout, aucun ne convoque ici les figures héroïques, les orphelins « battants » évoqués précédemment, mais des personnages de littérature, de romans qu'ils n'ont pas toujours lus, des images d'un autre temps d'orphelins (ou non d'ailleurs) et d'orphelinats, mais qui incarnent pour eux la figure idéale typique du tragique et du misérable, comme Cosette ou Gavroche. Alors, les représentations associées au mot orphelin génèrent des descriptions plutôt dures.

Jeanne

« il y a un côté tragique et ça me fait penser aux Misérables... Enfin, j'ai pas lu ce truc, mais vraiment, je porte une gavroche et je me promène dans les rues de Paris, il y a très très très longtemps et je suis un enfant qui a vraiment une vie horrible... Non, pour moi c'est associé à un truc... Triste... Triste et pauvre... Miséreux... Et orphelinat et, oh la la, vie horrible ».

Marie

« ça fait trop heu romans du XIXe, là je vois l'orpheline avec des chaussures trouées, dans le caniveau... C'est drôle, c'est vrai, c'est n'importe quoi, à cause des orphelinats peut-être... C'est heu l'image spontanée [...] en se raisonnant, on se dit : mais, non ! C'est juste la mort d'un père ou d'une mère... Mais genre : oh, la pauvre petite misérable... Voilà, misérable, vie misérable ».

Élodie

« c'est connoté malheur... Malheureux... Enfin, c'est bête, mais... Après bon, encore une fois, j'ai grandi, il faut bien mettre des mots sur les choses, mais ouais, orphelins... » ; « En plus, moi, ça me fait penser à, c'est Baudelaire, je crois, les orphelins de Baudelaire, ça fait un peu connoté... Oui, misérable, oui, enfin misérable, du coup c'est un autre, mais malheur, alors que c'est pas forcément que ça ».

Quand est évoqué avec **Marie** le fait que nous avons rencontré beaucoup d'orphelins qui ne se savaient pas orphelins, elle réagit immédiatement : « c'est bien, ça leur donne une petite heu crédibilité sur leur malheur... Genre une reconnaissance ».

Et c'est bien ce que semble nous dire une participante au groupe de travail, lors d'échanges. Elle dira ne jamais s'être pensée comme orpheline en 30 ans et que ce mot lui fait du bien puisque « c'est pas du pipeau », « je suis légitime à en parler ». C'est aussi ce que dit **Richard**, lorsqu'il témoigne du retentissement que le mot « orphelin » opère sur son rapport à son passé⁵³. Son récit laisse penser que tout le silence (autour du décès, de ce qu'il vit), fait de la mort de sa mère une sorte de non-événement et fait de ses conséquences un non-sujet. Poser le mot « orphelin » sur son parcours, c'est nommer et faire exister la mort de sa mère en tant qu'événement, événement majeur et dramatique, et qui donne sens à son vécu et légitimité aux années de dépression traversées.

Cette hypothèse semble se confirmer au cours des groupes de travail. Comme le mot a spontanément suscité des débats contradictoires, des remarques ou des interrogations au fil des deux premières sessions, nous en avons fait l'objet d'un atelier de réflexion collective. S'il apparaît comme un mot « technique », « mal compris », « peu employé », qui évoque « un gamin des villes » ou « l'abandon », pour certains, il est un mot « violent, mais nécessaire » parce qu'il dit la violence, le choc, l'événement et en impose de fait une « reconnaissance ». Il porte une connotation de « victime », qui là encore fait débat, puisque, si pour certains il est essentiel de reconnaître un statut de victime à l'orphelin, pour d'autres, au contraire, c'est un non-sens, voire une éventualité complètement repoussoir.

Si le mot « orphelin » renvoie la plupart à un imaginaire qui sur-dramatise leur vécu, menaçant d'enfermer dans un horizon de malheur, parfois, il vient acter en quelque sorte le drame et le malheur vécus, par le drame et le malheur qu'il porte. Mais dans un cas comme dans l'autre, l'imaginaire du malheur qu'il colporte lui reste indissociable.

⁵³ Pour rappel, la mort de sa mère, sa mère de son vivant, ce que vit Richard suite au décès, ce qu'il ressent, autant de sujets qui ne seront jamais abordés en famille. Il évoquera le fait qu'il n'a plus de mère, en une seule et unique occasion, le temps d'une courte phrase avec sa grand-mère.

Les orphelins sont, eux aussi, traversés par cet imaginaire. Ils partagent les représentations sociales communes, les stéréotypes ordinaires à l'égard du mot orphelin. Et c'est comme si le sens du mot « orphelin » ne pouvait jamais s'en tenir à la définition descriptive des dictionnaires, et en premier lieu, pour les orphelins eux-mêmes. Ce constat est d'autant plus flagrant que la plupart étaient encore dans le vif de la découverte, encore en train de *digérer* la nouvelle. Mais alors qu'en font-ils ?

4.1.2.3. Entre réticences et/ou appropriations relatives du mot « orphelin » pour soi :

Que font les orphelins du mot « orphelin » ? Fait-il finalement sens ? Se l'approprient-ils ? Se désignent-ils comme orphelins ? Souhaitent-ils être désignés comme orphelins ? Oui un peu et surtout non.

Jeanne

« Je crois que j'utiliserai pas ce mot pour moi-même »

Bruno

« Je me suis jamais vécu ni construit orphelin. Sur le terme... Ni sur le terme ni sur le... Je me suis jamais construit par rapport à ça, remis en cause par rapport à ça, donc... pour moi c'est une étape de ma vie, c'est le décès de ma mère, mais euh, je me dis pas, et encore aujourd'hui je me dis pas "je suis orphelin" par exemple. »

Sarah

*« **Est-ce que déjà vous vous définissez comme orpheline ?** Non clairement pas. Pour moi un orphelin c'est quelqu'un qui a perdu ses deux parents et enfants. **Qu'est-ce que ça vous évoque ?** Ça me renvoie à une situation, ça me fait dire que ce que j'ai vécu c'était dur. Pour moi un orphelin c'est terrible. Alors que j'essaie de pas m'apitoyer sur mon sort. »*

Néanmoins, une timide réappropriation du mot a pu être observée au cours d'entretiens, dans le sens où le mot est employé pour désigner les orphelins en général, par facilité de langage. Les rares fois où « orphelin » fait vraiment l'objet d'une réappropriation pour se désigner soi (ou ses enfants), c'est encore plus rarement pour ne nommer qu'un état de fait : avoir perdu un ou deux parents, point (**Isabelle**). Quand il arrive qu'il soit pleinement adopté par des orphelins, c'est d'abord en vertu de la gravité qu'il porte, c'est le « *mot violent, mais nécessaire* » parce que violent. Là, il vient remplir au moins deux besoins : un besoin de reconnaissance (pour soi et aux yeux des autres) du drame vécu (à lui seul, il acte le malheur vécu) et un besoin de normaliser et donc de légitimer (pour soi et aux yeux des autres) une souffrance au long court (il n'est pas a-normal de souffrir quand on est orphelin, « *c'est pas du pipeau* », comme le disait **Lise**). Comme si ces orphelins trouvaient dans le mot « orphelin » ce qu'ils n'ont pas trouvé ailleurs (dans leur entourage notamment).

Les orphelins entretiennent une relation somme toute complexe au mot orphelin, même lorsqu'il est adopté. À lui seul, le mot a pu lancer des interviewés. e. s dans des considérations paradoxales, comme **Christine**, qui dans le même mouvement l'accepte et le rejette :

*« **Donc vous considérez-vous comme orpheline ?** Oui. **C'est un terme qui vous va ?** C'est négatif pour moi, je sais que je le suis, mais je ne le dirais pas. Pour moi orpheline ça veut dire que je ne pense plus du tout à elle, alors que c'est pas ça. Mais au fond je sais que je suis orpheline, mais je l'ai jamais dit. Pour moi c'est on l'oublie, on la zappe, je préfère dire j'ai perdu ma mère. Pour moi orpheline c'est assez violent. C'est trop violent pour moi ».*

La question se pose aussi différemment pour **Sofiane** et **Nicolas** qui, eux, ont perdu leurs deux parents. Ils sont orphelins, c'est très clair et se désignent comme tels : « *pour moi, c'est plus avoir de parents, donc j'ai plus de parents, donc, je suis orphelin* » (Nicolas). Or, ils ont des parcours très différents et chacun se perçoit très différemment. Pour Nicolas, être orphelin, « *c'est orphelin : on est tout seul* ». Sofiane lui se désigne

comme orphelin, mais comme un « *orphelin privilégié* » puisqu'il a toujours été très entouré par sa famille, il a toujours senti beaucoup d'amour. D'ailleurs, si plus jeune, Sofiane pouvait fulminer en entendant ses camarades se plaindre de leurs parents divorcés ou séparés, avec le recul :

« au quotidien ces gens-là, ils galéraient plus que moi, dans le quotidien. Ils étaient moins marqués que moi, ils avaient moins pris cher que moi, ils souffraient peut-être moins que moi quand... quand j'étais pas bien, ils avaient des souvenirs moins terribles que les miens, mais eux ils le vivaient en permanence, et en plus ils vivaient le conflit. Moi j'ai jamais de ma vie vécu le conflit, de mes parents, grand-parents, oncles tantes entre eux, familles entre elles, jamais ! »

4.1.2.4. Des orphelins pas assez orphelins pour se sentir orphelins : de l'incongruité au sentiment d'imposture

De manière générale, il y a comme une incongruité à se désigner soi « orphelin », notamment parce qu'il y a un décalage majeur entre l'image que l'on se fait de l'orphelin et celle que l'on se fait de soi et de son parcours. Ce décalage se fonde essentiellement sur l'âge (« *Je ne me considère pas comme orpheline, car j'ai plus de 18 ans.* » **Aurore**) et le misérabilisme.

Le misérabilisme associé au mot orphelin fait problème au moins de deux manières. D'une part, il constitue une image repoussoir, car est craint qu'il n'enferme soi et son parcours dans un abîme de malheur et de pitié sans fond ni fin. D'autre part, cette image de vie miséreuse conduit les orphelins à reconsidérer le niveau de gravité des impacts qu'ils ont vécus à la suite du décès, à réévaluer en quelque sorte le niveau de dégradation de leurs conditions de vie, tout comme la souffrance qu'ils ont ressentie, pour juger finalement si leur parcours est à la mesure ou non de ce qu'ils estiment être la gravité, la dureté d'un *destin* d'orphelin. Autrement dit, si être *vraiment* orphelin, c'est avoir été touché très jeune (enfant) par le décès de son ou ses parents, c'est aussi avoir vécu ensuite dans une certaine misère sociale, familiale et économique. Alors, si beaucoup ne savaient pas orphelins, finalement, beaucoup ne sentent pas ou ne se considèrent pas comme orphelins.

Sophie pensait que le terme s'appliquait uniquement aux enfants ayant perdu deux parents. Alors *trop* âgée (22 ans) au moment du décès et n'ayant perdu *qu'un* parent, elle ne s'est « *pas sentie orpheline plus que ça* » et que : « *non, je me serai pas mise dans cette catégorie-là* ». Finalement, elle conclut : « *moi je trouve ça triste, mais pour moi c'est plus un enfant* ». Et elle poursuit :

« Je dirais plus que ma sœur a été orpheline, que moi, par exemple... parce que, parce que, moi, j'avais plus besoin du cadre familial pour avancer plus que ça... enfin, j'étais déjà bien lancée dans la vie... alors que ma sœur, elle a quand même grandi longtemps sans père et ça a plus de répercussions, je pense, pour elle que pour moi... Dans sa vie, ça a clairement plus de répercussions ».

C'est aussi ce que raconte **Adrien** (17 ans au décès) :

« C'est clair que pour moi orphelin c'était les deux parents, et c'était 6, 8 ans enfin avant 12 ans. Enfin je sais pas, en tout cas c'était en étant mineur [...] c'est un terme qui pour moi évoque une réalité bien plus dure que la mienne. Moi je me considérais pas du tout comme orphelin. Pourtant on dit des fois orphelin de père, orphelin de mère, mais moi, jamais je ne me suis considéré, jamais j'ai dit que j'étais orphelin de père. Je sais que j'étais orphelin de père... mais même pas ! Parce que pour moi à 17-18 ans, je, j'étais quasiment prêt, j'étais quasiment un adulte, alors un très jeune adulte avec encore tout plein de trucs à vivre, mais euh. Non pour moi le terme orphelin c'était pas du tout quelque chose qui me caractérisait. »

Ne pas se reconnaître dans le terme orphelin et dans l'image qu'il en a, fait d'abord hésiter **Bruno** à participer à notre étude, alors même qu'il sait, comme tous, que nous cherchons juste à rencontrer des personnes ayant perdu un de leur parent ou les deux avant l'âge de 25 ans. Comme les autres, ils pensaient qu'être orphelin renvoyait à la mort des deux parents. Le mot lui évoque « *abandon* » et « *manque* » alors que « *moi je l'ai jamais vécu comme ça... [...] Je me définis tellement pas comme ça* ». Et donc, pour sa participation à notre

étude : « *Je me suis fait : ouais orphelin euh pff... La première réaction que j'ai eu c'est : je sais pas si je conviens, est-ce que c'est vraiment moi tu vois ?... Justement. (Petit silence) Tout en sachant que si ! Parce que je connais le mot, et la définition. Mais a priori je vois le mot orphelin je me dis pas : tiens, ça me concerne, quoi.* »

Nous commençons à voir ici que la problématique du mot orphelin se déplace encore vers une autre dimension. Au-delà de l'enfermement dans le malheur et de la figure repoussoir, derrière l'incongruité à se nommer orphelin apparaît en creux un autre enjeu : celui d'un sentiment d'imposture. Comme l'exprime **Bruno** sans terminer son mot : il ne sait pas s'il *convient* en tant qu'orphelin. Ou comme le disait **Adrien**, et d'autres aussi, c'est un terme qui renvoie à une *réalité bien plus dure* que celle qui a été vécue. Et c'est donc bien de cela dont il s'agit : le sentiment de ne pas être un *vrai* orphelin, parce que n'ayant perdu *qu'un* parent, parce qu'orphelin *tardivement*, parce que (plutôt) soutenu et entouré par sa famille, parce que n'ayant pas vécu la misère, parce qu'ayant continué à se construire une vie malgré tout⁵⁴.

4.1.2.5. « Orphelin » comme catégorisation inquiétante : de l'assignation identitaire à l'extinction des possibles

Il y a aussi des réticences à être désigné et/ou à se désigner comme orphelin, dans la mesure où cela supposerait s'inscrire dans une nouvelle catégorie, un nouveau « statut », une « case » potentiellement enfermante et/ou génératrice d'une uniformisation factice des vécus. Du point de vue de la sociologie, si les orphelins ont en commun d'avoir vécu la mort d'un ou de leur parent.s plus précocement que la normale statistique actuelle, ils ne forment pas pour autant une catégorie sociale ou un groupe social, encore moins une classe sociale. En outre, cette catégorisation n'est ni une demande, ni un objectif de l'Ocirp, ni de l'étude. Mais elle est reçue comme telle par le simple fait que ceux qui ont vécu un événement commun se découvrent une appellation commune. Les interviewés recourent d'ailleurs régulièrement à des formulations comme : « *je ne savais pas que j'entrais dans cette catégorie* ». Dans les groupes de travail, plusieurs nous ont dit avoir d'abord craint d'être affublés d'une « *étiquette* » orphelin y participant. Émergent alors ici des interrogations, des craintes, des réticences ou encore des refus face à l'idée d'être pensés ou de se penser comme orphelin par refus d'y être enfermé.

Pour **Kévin**, sa mère lui avait signifié qu'il était orphelin de père : « *j'avais en tête comme dans l'imaginaire collectif, orphelin c'est quand on a perdu deux parents, mais ça m'a pas chamboulé plus que ça (rire)* » ; « *Je me sens pas transporté dans une nouvelle catégorie sociale quoi, moi, j'ai perdu quelqu'un, j'ai perdu quelqu'un, ça arrive, et ça arrive à beaucoup de gens et ça arrivera encore à beaucoup de gens, après heu... Je me désigne pas par le statut d'orphelin, si c'est ça la question* ».

Le propos est très clair chez **Élodie** (qui pourtant utilise le mot orphelin à de nombreuses reprises) :

⁵⁴ La question de légitimité/imposture en tant qu'orphelin est apparue aussi de manière diffuse dans les groupes de travail qui ont aussi été des occasions de comparer (parcours, ressenti, impacts) et de se positionner par rapport à autrui, dans le groupe. Ce processus de positionnement a pu en certains moments toucher aux limites d'une hiérarchisation. Il a été évoqué quelquefois qu'il était nécessaire de prendre en compte la spécificité de la perte d'un parent pendant l'enfance, que ce n'est pas pareil que de vivre le décès d'un parent à la fin de l'adolescence ou jeune adulte, que les besoins ne sont pas les mêmes. Si dire qu'il y a des spécificités ne signifie pas hiérarchiser (les besoins, les douleurs, la gravité des cas, etc.), quelques échanges et remarques sont toutefois apparus assez ambigus, illustrant comme un flottement autour de la légitimité de ceux qui sont devenus orphelins plus tardivement : notamment légitimité à être aussi impactés, touchés. Flottement perceptible au travers des modalités d'expression utilisées par les orphelins les moins précoces en diverses occasions, notamment à l'aide de « *même si* » et de « *malgré tout* » : « *même si* » le décès de leur parent est arrivé plus tardivement, « *malgré tout on se construit de manière bancale* » (Vanessa) ; « *ça fait quelque chose sur les fondations* » (Mélanie). Lise (orpheline de père à l'âge de 14 ans), interviendra pour dire qu'elle avait lu dans un livre qu'on pouvait être profondément affecté par le décès d'un parent à n'importe quel âge. Ce type de rappels, effectués ici ou là par d'autres, ont semblé acter qu'il y avait bien quelque chose de flottant autour de la légitimité des orphelins les moins précoces.

« je suis pas sûre qu'on ai envie de se catégoriser, de se... Il faut un terme, mais déjà, chaque histoire est différente, chaque décès est différent, chaque vécu, chaque manière de le vivre est différente ». Et puis, pour elle, le pire qui peut arriver : « c'est d'enfermer la personne dans ce qu'elle est devenue... En fait, c'est un peu comme si on changeait de statut, de perdre un parent, et on n'a pas forcément envie de changer de statut, il y a bien assez de choses qui changent ».

C'est aussi le propos d'**Évelyne** qui évoque, à la manière des sociologues, les dangers de la stigmatisation, de l'étiquetage (*labelling theory*) et des prédictions créatrices ou auto-réalisatrices ⁵⁵:

« Il va rester dans ce truc-là, et il va se construire dans cette optique. Même si, c'est vrai, il le sait, toute sa vie il saura qu'il a perdu son papa ou sa maman, mais... Mais il va essayer d'agir au maximum, il va avancer avec les copains les... Il va faire sa vie, malgré tout. Sans être, au quotidien, catalogué orphelin. Et je pense que c'est important. » Pour elle, « orphelin » s'apparente trop à une étiquette qui risque d'empêcher « d'avancer » : « je me suis jamais considérée comme orpheline, parce que peut-être que pour moi le mot orphelin c'était vraiment, j'sais pas, quelque chose peut-être de encore plus dramatique, et du coup si je m'étais dit orpheline je me serais, mais comment je vais faire de ma vie euh ?! Je peux pas avancer, je suis orpheline quoi ! [...] Oui l'orphelin du coup c'est celui qui est dans la rue, qui a plus ni de papa ni de maman, il est malheureux... Alors que non... »

Ceci renvoie aussi vers des considérations plus larges en termes d'identité. S'il y a quelque chose de fondateur dans l'expérience du décès de son ou ses parent.s, si cet événement a fortement structuré et imprègne toujours ses manières de penser, d'être et d'agir dans le monde, il y a refus d'en être réduit à cet événement (ou d'y être sans cesse ramené), le sentiment fort (volonté ?) de ne pas être *que* le produit de cet événement et de ses conséquences. Quand Bruno explique que bien du temps peut s'écouler à la suite d'une nouvelle rencontre avant d'annoncer qu'il a perdu sa mère jeune, il dit : *« c'est pas parce que je veux le cacher, c'est pas parce que j'ai du mal à en parler, mais c'est pas ce qui me définit quoi. C'est tellement pas moi quoi. Alors bien sûr, ça m'a transformé, mais, c'est pas ma condition ».*

4.1.2.6. Le mot « orphelin » du point de vue de l'entourage et des professionnels : comme un air de rebelote

Le fait que les orphelins ne se désignent pas ou peu comme tels rejoint également les propos des professionnels rencontrés. Une psychologue clinicienne, rencontrée via l'association Jalmalv, constate que : *« cliniquement, je ne me souviens pas de patients qui dans leur discours avaient ce mot-là ».*

Une Assistante de Service social du Pôle social de la CAF Isère, qui justement travaille chaque semaine auprès de familles endeuillées, et donc auprès de veufs, de veuves et d'orphelins, pose le même constat : le mot orphelin est dit par les usagers lorsqu'il est question de la mort de deux parents, sinon le mot n'est évoqué que très rarement par les orphelins ou par le parent survivant pour désigner ses enfants. D'ailleurs, elle ira plus loin, disant qu'elle-même n'emploie pas le mot orphelin dans le cadre de ses accompagnements, car encore une fois, il renvoie trop à Cosette.

Nous avons pu aussi constater que parfois, et notamment lorsqu'il y a réappropriation du mot « orphelin » par les orphelins ou par leur entourage (parent survivant notamment), encore faut-il ensuite le faire accepter à ses proches. Parfois, il y est simplement question de pédagogie, c'est-à-dire d'en repasser par la définition, comme pour Richard lorsqu'il annonce à son beau-fils qu'il participe à notre étude : *« il me dit : t'es pas*

⁵⁵ Becker Howard, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985 ; Goffman Erving, *Stigmates. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Ed. de Minuit, 1975 ; Merton Robert, *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris, Armand Colin, 1997

orphelin, t'as perdu que ta mère ». Notons au passage la formulation du « *que* » ta mère ; formulations en « *que* », « *juste* » qui sont aussi récurrentes chez les orphelins eux-mêmes.

Plus rarement, le mot « orphelin » peut être aussi l'enjeu de situations quasi conflictuelles, comme c'est le cas pour Isabelle. Elle est veuve depuis 2005. Ses enfants bénéficient d'une allocation du CNRS qui stipule clairement qu'elle est destinée à des orphelins. Pour elle et ses quatre enfants, c'est très clair, c'est administratif, ils sont orphelins, orphelins de père. Son compagnon, par ailleurs médecin, refuse catégoriquement cette dénomination : hors de question de les considérer comme des orphelins puisqu'ils ont encore leur mère et lui aussi maintenant. En somme (et à nouveau), ils ne sont pas orphelins, car ils ne sont pas seuls, pas abandonnés. Les nommer orphelins reviendrait à nier leur existence en tant que famille et soutien. Il a été par ailleurs choqué qu'elle décide de participer à notre étude. Isabelle a préféré un moment où elle savait son compagnon absent pour fixer le temps d'entretien.

Aurore

« Le mot, il m'a fait tiquer un peu, quand ma formatrice m'a dit "ils font une étude sur les orphelins", elle-même, elle m'a dit "mais t'inquiètes pas, le mot, c'est le mot", parce qu'elle avait peur que... »

Force est de constater que, dès le lancement du projet, le terme orphelin s'est imposé comme un enjeu à part entière de l'étude. Nous avons donc décidé de le traiter comme tel. Quitte à nous répéter, le plus évident des enjeux est le risque de manquer les orphelins en les nommant orphelins, ne serait-ce que parce qu'ils sont peut-être les premiers à ne pas savoir qu'ils le sont. Mais le risque est fort de manquer aussi les orphelins parce que le mot fait problème pour les orphelins (et parfois leur entourage).

L'imaginaire colporté par le mot orphelin supplante sa définition stricto sensu. Il « colle » au mot. Il pourrait être un simple terme technique comme cela a été pointé dans les ARC, mais les images d'enfants, de malheur, de misérabilisme, d'abandon ou encore la dimension anachronique qu'il évoque lui est indissociable. C'est toujours en rapport à cet imaginaire-là que se positionnent les orphelins rencontrés pour adhérer ou non au mot, ou hésitent. Parmi les rares orphelins rencontrés pour qui le mot fait pleinement sens, voire le revendiquent, il y a surtout l'expression d'une demande de reconnaissance de la dureté de leur expérience (reconnaissance qui n'est venue ni de leurs proches ni d'ailleurs) ; le mot orphelin faisant, à lui seul ou presque, office d'argument d'autorité pour commencer à y pourvoir et ainsi normaliser et légitimer les souffrances passées et actuelles⁵⁶.

Or, pour la plupart, il fait problème pour plusieurs raisons. Déjà, la figure de l'orphelin peut faire office de figure repoussoir quand justement on a eu de cesse, toute sa vie, de dépasser son chagrin, de s'extirper du malheur qui a pu imprégner l'univers familial, de refuser les manifestations d'apitoiement, de lutter contre son sentiment d'abandon ou sa hantise que son dernier parent meure (et devenir *vraiment* orphelin). Pour vivre, ils ont besoin de se sentir « avancer ». S'il n'est pas toujours aisé de comprendre ce que chacun entend par « avancer », nous y voyons l'expression d'une résistance à l'aliénation (assignation au malheur, emprise de l'événement), une lutte pour ouvrir les possibles, un projet d'émancipation (toujours en cours puisque l'événement peut reprendre en diverses occasions toute son emprise). Avoir le mot orphelin associé à soi est perçu comme un risque supplémentaire d'assignation au malheur et à la pitié.

De plus, il y a un décalage entre les représentations que l'on a de l'orphelin et celles que l'on se fait de son propre vécu : avoir perdu *un parent tardivement*, ne pas avoir vécu *que* dans le malheur, ne pas avoir connu le dénuement, ne pas s'être senti abandonné par ses proches, et cela quand bien même les parcours n'ont pas

⁵⁶ Il semble d'ailleurs que ceux qui adhèrent le plus au mot orphelin, voire qui le revendiquent sont parmi ceux qui témoignent de plus de difficultés par rapport à leur expérience passée et actuelle.

toujours été faciles, loin de là. Le décalage est si net, que le mot orphelin peine à faire sens (on ne s'y reconnaît pas), voire génère un sentiment d'imposture. Il fait naître des questions qui n'existaient pas avant d'aborder son parcours en y intégrant la variable lexicale « orphelin » ; questions qui interrogent la légitimité à être considéré comme orphelin (alors même que ce n'était/n'est une demande de personne, les orphelins au premier chef) : est-on *vraiment* orphelin ? Un *vrai* orphelin ? Est-ce qu'on *convient* en tant qu'orphelin ? Questions qui peuvent faire douter certains de leur légitimité à prendre la parole sur leur propre expérience, puisque ne se percevant comme pas assez ou *vraiment* orphelin en regard de l'image qu'ils en ont.

Enfin, il y a une distinction majeure entre avoir recours à une formulation qui nomme l'expérience et ses conséquences (« perdre un de ses parents ou les deux avant l'âge de 25 ans ») et avoir recours à une formulation essentialisante (« être orphelin »), même en le précisant (précoce, de père ou de mère ou complet). Car là est le saut que produit le terme orphelin chez les orphelins : passer d'une réflexion sur son parcours lié à un événement qui a fortement, voire radicalement changer le cours de sa vie à une réflexion qui glisse vers une problématisation reposée en termes identitaires et classificatoires.

Il apparaît donc hasardeux de vouloir s'adresser aux orphelins en ayant recours à l'unique porte d'entrée « orphelins », que ce soit pour la mise en place de dispositifs d'accompagnement, d'aides ou encore pour la réalisation d'une campagne de communication, d'une étude. S'il n'est pas acquis que les orphelins se savent orphelins (ni leurs proches d'ailleurs), il n'est pas impossible non plus que le mot orphelin génère des réactions d'évitement.

4.2. Les orphelins en manque de visibilité ?

Évelyne

« Faut qu'elles (les familles) soient visibles, dans l'invisibilité en fait... C'est compliqué ! Houlà, je vais devenir philosophe ! (rire) »

L'invisibilité sociale et son pendant, la visibilisation, ne peuvent être traités sans prendre du recul⁵⁷. Si l'invisibilité désigne d'abord ce qui n'est pas perceptible, ce qui est hors du champ de vision, lorsqu'elle est dite « sociale » elle renvoie essentiellement à une non-attention, une non prise en compte : « *il convient de rappeler qu'à la base de la théorie de la reconnaissance, il y a l'invisibilité due au mépris de l'autre – le fait d'être transparent, ignoré, regardé par l'autre comme à travers soi* »⁵⁸.

Nous vivons dans un bain culturel qui consacre le « voir » en « *sens hégémonique de la modernité* »⁵⁹, imprégnant l'élaboration d'un rapport au monde spécifique qui se traduit jusque dans les glissements sémantiques de la communication ordinaire où « je vois » peut être synonyme de « je comprends » (et où « être vu » signifie être identifié, reconnu). Il n'est alors pas étonnant de rencontrer aujourd'hui autant de phénomènes sociaux problématisés en termes de visibilité/invisibilité pour en faire émerger des enjeux de (re) connaissance et de prise en compte. Autre glissement, toujours proche : celui qui lie indistinctement et trop souvent visibilité et audibilité ; audibilité qui renvoie plutôt à la capacité de pouvoir s'exprimer et d'être écouté

⁵⁷ Un rapport de l'ONPES reprend et développe avec une grande pertinence ces ambiguïtés de la visibilité/invisibilité et leurs implications concrètes, Kertudo Pauline, Sécher Régis, Tith Florence, « L'invisibilité sociale : publics et mécanismes. L'entourage familial des enfants placés dans le cadre de la protection de l'enfance », Rapport final, janvier 2016

⁵⁸ Payet Jean-Paul, Bategay Alain (dir.), *La reconnaissance à l'épreuve. Explorations socioanthropologiques*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Le regard sociologique », 2008, p. 28

⁵⁹ David Le Breton, *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF, coll. « Quadrige Essais Débats », 1990, p. 106.

et entendu (pris en compte) pour ce qu'on a à dire, ou non (inaudibilité)⁶⁰. On ne peut donc pas faire l'économie de la prise en compte de la complexité des rapports entre visibilité/invisibilité et reconnaissance sociale, entre visibilité/invisibilité et audibilité/inaudibilité, entre audibilité/inaudibilité et reconnaissance sociale.

Or, c'est bien cet ensemble de questions que nous posions précédemment qui anime notre réflexion : Qu'est-ce qui est rendu visible/invisible ? Par qui et à qui ? Comment, pourquoi ? À quels moments ? Qu'est-ce que l'invisibilisation/la visibilisation génère ? En effet, si être visible « *n'empêche pas d'être "insignifiant" ou, au contraire, ne garantit absolument pas d'être pris au sérieux, de compter "pour" celui qui voit* »⁶¹, cette visibilité peut aussi générer de la vulnérabilité sociale puisqu'elle peut être une exposition subie (non souhaitée et/ou pour laquelle on n'est pas prêt) et être le moteur d'un processus de stigmatisation.

La question du choix est donc centrale : « au droit d'être visible sur l'espace public pour exister socialement répond ainsi le droit inverse, celui de pouvoir rester invisible. C'est donc bien la question du choix, de la liberté de choisir ce qu'on donne à voir qui est posée. La visibilité devient un droit uniquement si elle est choisie et non subie. » Enfin, il nous semble aussi pertinent de dépasser le couple visible/invisible, car « sur le plan anthropologique, le registre du visible demeure une coquille vide tant que l'on n'a pas pensé d'autres modalités essentielles comme le rapport à la parole, au pouvoir, à la subjectivation comme facteurs d'émergence des capacités ».

Lors des ARC, les enjeux précités ont été soumis et ouverts à la discussion et à la réflexion avec les orphelins eux-mêmes. Leurs réactions ont été multiples, parfois accueillies avec étonnement : « *je me dirais : pourquoi ? (rire) J'ai jamais pensé à ça, ça me demanderait du temps tu vois pour répondre... Ou pas répondre* » (**Jeanne**), ou avec circonspection : « *je ne sais pas s'il faut plus de visibilité [...] qu'il y ait un régime de protection, oui [...], mais est-ce que ça doit être du registre du visible, je suis assez surprise de la question, je n'y aurais pas pensé toute seule* » (**ASS CAF**), parfois avec enthousiasme : « *Alors ça passe par quoi ? Campagnes ! Là je vais peut-être un peu loin, mais il y a souvent des campagnes liées à un problème social ou à la radio ou à la télé* » (Richard), avec inquiétude : « *je vous avoue que j'ai aussi peur qu'en agissant ainsi on les stigmatise* » (Laëtitia), avec agacement : « *on s'en fout d'être visibles aux yeux de tout le monde* » (**Kévin**), avec crainte : « *Visibilité pour moi, c'est un peu bête de foires* » (**Nicolas**).

Enfin, confirmant qu'il est nécessaire de mettre en question l'invisibilité, **Bruno** prend le contre-pied : « *Mais que ce soit invisible, moi je trouve ça bien.* ». Il fait notamment le lien avec son métier d'officiant funéraire. Alors même qu'il est sur le devant de la scène pour orchestrer les cérémonies, son enjeu c'est en quelque sorte de savoir rester invisible. Être invisible, c'est avoir bien fait son travail, avoir laissé toute la place à la famille, au recueil et l'hommage. Alors pour lui, être « *invisible en tant qu'orphelin, c'est qu'on est bien entouré* ». Être invisible, dans cette perspective, c'est bon signe. Être invisible signifie qu'il n'y a pas de besoins spécifiques, que la famille, les proches font bien leur « travail ». Ce peut être le cas, chose qu'il semble important de garder en mémoire. Or, il est possible aussi que ce ne le soit pas. C'est pourquoi la démarche « d'aller-vers » de la CAF de l'Isère semble essentielle.

Nous avons ainsi distingué trois grands niveaux de visibilisation mobilisés par les orphelins :

Visibilisation des orphelins en tant qu'individus : renvoie au fait de pouvoir identifier une personne et/ou sa famille touchée. s par la mort d'un ou de ses parent(s). S'il peut y avoir des enjeux ici de repérage par des structures et/ou personnes ressources d'enfants ou de jeunes qui peuvent avoir besoin d'un accompagnement, d'un soutien, ce niveau de visibilisation est celui qui pose le plus de réticence aussi de la part des orphelins dans le sens où pointe la crainte d'une stigmatisation possible.

⁶⁰ Kertudo Pauline, Sécher Régis, Tith Florence, op.cit., p. 82

⁶¹ *Ibid.*

Visibilisation des orphelins en tant que phénomène social. Ici, il ne s'agit pas tant d'une visibilité des orphelins, mais plutôt de l'orphelinage à destination de « la société » pour dire que « ça existe », pour informer et sensibiliser ; visibilité de l'orphelinage qui se veut aussi à destination des orphelins eux-mêmes.

Visibilisation des structures et/ou personnes ressources à l'endroit des orphelins, visibilité à même de faciliter le parcours des orphelins (droits, accompagnements existants...) après le ou les décès. Ce niveau de visibilité, parce qu'il renvoie à un véritable besoin existant, pêche particulièrement par son absence.

4.2.1. Visibilisation comme repérage des jeunes touchés par la mort d'un ou de leurs parents : des orphelins déjà visibles pour ceux qui veulent bien les voir

Sofiane, au sujet des fiches de renseignement à l'école : « *Même quand tu le manifestes, sur leur demande, t'es encore invisible !* »

Ce niveau de visibilité renvoie donc au repérage des orphelins en tant qu'individus, ou de leur famille, par les structures et/ou personnes ressources qui pourraient leur venir en soutien. Nous nous sommes ici surtout intéressés au travail mené par la CAF de l'Isère via son Pôle Travail social et à l'école. Et force est de constater que, dans la majeure partie des cas, les orphelins et/ou leur famille sont effectivement déjà visibles pour ceux qui veulent bien les voir. Autrement dit, l'information est là, le plus souvent à disposition, mais, notamment pour ce qui concerne l'école, se pose la question de ce qui en est fait.

4.2.1.1. Le pôle travail social de la CAF de l'Isère : repérage systématique des familles touchées par le deuil

Évelyne

« Que les administrations qui sont au courant, soient plus dans l'aide, d'envoyer une assistance sociale, une psychologue, prendre contact avec le parent restant pour intervenir auprès des enfants. Pas forcément en imposant, mais en disant voilà nous sommes là, est-ce que vous avez besoin de notre aide ? Vous sentez peut-être pas besoin de notre aide, mais on est là. Pas maintenant, peut-être dans un mois, dans deux mois... Peut-être plus une démarche automatique oui. Parce que la personne a pas forcément cette démarche ».

Évelyne énonce bien à sa manière la problématique de la visibilité des orphelins, qui correspond plutôt bien à la démarche mise en place par la CAF de l'Isère depuis quelques années. Alors quelle est-elle plus précisément ?

À un niveau local, nous avons constaté que ce repérage a été systématisé par la CAF de l'Isère. Depuis 2014, la CAF Isère, déploie sur le département les actions de son nouveau Pôle Travail social. L'objectif de ce pôle est de « développer un travail social spécialisé préventif auprès de familles confrontées à un événement risquant de fragiliser l'équilibre familial »⁶². L'offre de service se décline en 4 axes, dont le premier est la « modification de la cellule familiale ». Dans ce cadre, la CAF Isère propose un accompagnement social spécialisé dont la finalité « se situe dans la prévention du risque de précarité suite à un événement familial facteur de vulnérabilité ». Et les familles endeuillées, notamment par la perte d'un parent, font l'objet d'un

⁶² <https://www.caf.fr/sites/default/files/caf/388/Documents/Partenaires/doc-presentation-Pts.pdf>

repérage et d'un accompagnement spécifique. Dans ce cas d'ailleurs, « *le fait générateur* » des actions et des accompagnements proposés est le deuil.

Comme nous l'ont expliqué les deux ASS interrogées, lors du décès d'un des parents, les services de la CAF sont informés. Un courrier de mise à disposition est envoyé à la famille, dans une démarche dite « pro-active » ou d'« aller-vers », dans les 3 à 4 semaines qui suivent le décès. Les ASS téléphonent ensuite pour prendre rendez-vous. Selon l'une d'elles, 75 % des familles répondent favorablement et accueillent une ASS à leur domicile. Au côté de sa mission de Protection de l'Enfance, les missions de l'ASS sont alors de s'assurer de l'accès aux droits (Allocation Soutien Familial, APL, lien avec les mutuelles, système de prévoyance, rentes d'éducation, les questions autour de la succession, etc.) et de proposer un accompagnement social aux familles (par des « *aides au projet* ») :

« Si la personne fait un déménagement, c'est pas parce qu'elle doit déménager, c'est parce que c'est lié au deuil, on reste dans ce que nous on appelle "notre fait générateur" [...] c'est pas toujours évident, pour nous on part du principe que le deuil entraîne un changement dans la situation [...] et ce qui modifie la cellule familiale [...] alors bon on est quand même poussés à poser des objectifs avec la famille [...] et une durée [...] en plus nous on a un budget qu'on appelle "aide sur projet" qui nous permet de soutenir certaines choses dans ce cadre-là, c'est-à-dire aider à financer une formation, un déménagement, une séance psy... » (ASS - CAF Isère)

Ainsi, certaines problématiques (sociales, morales et/ou financières) sont identifiées comme étant les conséquences du décès d'un des parents (« fait générateur ») et peuvent donc justifier la participation financière de la CAF. Plus loin, cette même interviewée évoquera aussi le financement d'un club de poney d'une petite fille et pour une autre le changement d'école, car elle ne supportait plus le regard des autres élèves.

Les enfants, les jeunes bénéficiant des aides et accompagnements alloués aux familles monoparentales ne sont pas si « invisibles » en tant qu'orphelins, au contraire. Inclus comme membre de la cellule familiale, ils bénéficient de l'allocation de soutien familial, mais aussi d'un accompagnement social spécialisé. La CAF reste donc dans sa mission auprès de la famille, mais porte également son attention sur l'enfant ayant perdu un parent ou les deux et le reconnaît en tant que tel.

4.2.1.2. À l'école, une circulation et une prise en compte erratiques des informations : entre invisibilisation et/ou surexposition des orphelins

De la maternelle au secondaire⁶³, la problématique de l'information, de sa circulation et de sa prise en compte se pose avec acuité. L'école apparaît comme le lieu où les orphelins sont souvent dans des situations à la fois d'invisibilité et/ou de surexposition justement parce que la circulation de l'information et sa prise en compte posent souvent problème.

Le plus souvent, l'information du ou des décès est transmise aux établissements scolaires soit par le parent survivant ou les proches, soit directement par les orphelins, notamment via les fiches à renseigner en début de chaque année scolaire par les élèves. Et ces fiches sont symptomatiques du problème de circulation de l'information et de sa prise en compte. Au-delà du rappel de la mort de son ou ses parents, au-delà de la tristesse ou des pincements au cœur parfois évoqués, ce qui ressort c'est bien le doute, parfois la certitude que ces fiches sont *oubliées* ou simplement non lues.

Autrement dit, les orphelins se plient généralement à l'exercice de visibilisation en inscrivant « mort » ou « décédé » à la place de la profession du parent. Ils se rendent visibles en tant qu'orphelins. La question se

⁶³ Dans le cadre des études supérieures, la question se pose différemment.

porte alors sur les usages et la prise en compte de ces fiches par les équipes pédagogiques⁶⁴ puisque cela peut générer des situations somme toute assez classiques, mais non moins violentes. Alors, si **Élodie** essaie de rester compréhensive malgré tout, **Sofiane** en garde de la colère.

Élodie

« Il y a toujours le prof qui va dire : bon ben tu diras à ta mère que c'est ce soir... Mais bon... Au final, tu te dis : ouais, ils lisent vachement les feuilles qu'on fait à la rentrée [...] Si un jour il y a un problème avec un élève, ils vont aller lire la feuille, mais sinon, il y en avait deux, trois que ça marquait pas trop... Après, évidemment, je leur demande pas d'être marqué par le fait que j'ai perdu ma mère, alors qu'ils ont sûrement 50 élèves au total, mais c'est des choses quand même que... Il faut quand même un peu de finesse ! »

Sofiane

« Moi je me suis rendu visible... En en parlant, toujours, j'ai jamais eu de problème à en parler, je pleurais au début, etc., mais je l'ai fait, j'ai jamais refusé de le faire [...] Ça m'a marqué toute ma scolarité, avant la fac [...] Les gars ils te font remplir des fiches [...] je ne sais pas ce qu'ils foutent avec leurs fiches, mais moi, j'ai deux profs qui les ont lues, parce que tous les autres, ils ont découvert que j'étais orphelin, dans l'année, pas découvert du tout, voire l'année suivante ou même après encore, ça, c'est des trucs qui m'ont marqué, le mec, ça fait trois ans que je l'ai, il débarque à la réunion parents-prof, que c'est ma grand-mère qui vient... Mais crois-le si tu veux hein : mais pourquoi c'est ta grand-mère qui vient ? C'est tes parents que je voulais voir ! Mais là, t'es dans l'hallucination ! T'es vraiment dans l'hallucination ! [...] Ça, c'était le plus choquant, tu vois le prof principal, il est prof principal d'une classe, aller parfois deux, donc il est censé connaître mieux que les autres profs la situation de ses élèves, eh ben je pense que y en a pas beaucoup qui ont dû mettre le nez dans les fiches, et c'est terrible ! Terrible... flemme ? Désintéret ? »

Ce point nous fait aborder en creux ce que les orphelins peuvent attendre de la circulation de l'information à l'école. Premièrement, souhaitent-ils la donner ? Car ce n'est pas toujours le cas. S'il arrive que certains le fassent avec réticences, d'autres mentent, comme une soeur de **Carole** :

« Elle ne disait pas à ses amis, ni au collègue, ni à personne que son père était décédé, elle disait qu'il travaillait chez IBM ! Parce qu'elle voulait pas qu'on la regarde avec ce regard-là... Bon, après on en reparlait en rigolant parce que je lui disais : mais t'étais complètement... enfin, c'est dingue quoi ! T'étais vraiment dans le déni ! Elle me disait : non, mais je voulais pas qu'on me regarde avec... Qu'on me voit comme orpheline quoi... »

Si cela leur permettait d'éviter des remarques involontairement désobligeantes de la part d'enseignants, ces fiches pourraient aussi remplir une fonction importante : tout simplement que cela soit su, sans avoir à le dire. D'autant que l'envie le dire arrive souvent lors de moments problématiques et qu'il leur paraît parfois incongru de le dire justement parce que le moment est problématique (en public devant la classe, risquer de donner l'impression de se chercher des excuses, etc.). Sans oublier qu'ils ne savent jamais qu'elles vont être les réactions de leurs interlocuteurs.

Aurore

« Comme chacun réagit différemment, du coup, soit on juge bon que là il faut le dire parce que c'est bien, pour éclairer la compréhension des gens, pour comprendre pourquoi on réagit. Du coup, on est obligé de se justifier, quand on le dit ça sonne comme justification. »

⁶⁴ Les causes de cette non-prise en compte de l'information peuvent être multiples. Il serait intéressant de se pencher sur la question, car ces conséquences peuvent parfois mettre les orphelins en difficulté.

Préférant souvent ne rien dire au risque de s'exposer, il peut en résulter une grande frustration. Leur volonté semble donc plutôt que l'information soit connue, non pas pour déclencher un branle-bas de combat, au contraire même, mais pour qu'elle puisse faire office de point de vigilance et de clé de compréhension pour les équipes pédagogiques.

Alicia

« Après ils sont pas forcément au courant. Donc qu'ils se parlent vraiment ! Que toute l'équipe pédagogique soit au courant, parce que c'est des points qui sont, mais vraiment cruciaux ! Voilà parce que ça peut expliquer plein plein de choses ! »

Élodie

« On est très peu confronté à notre situation familiale au lycée... C'est vrai que des fois, par exemple le jour où j'ai un peu pété un plomb, j'étais en cours de français, j'aurais quand même aimé arriver à dire à la prof : j'ai perdu ma mère, et voilà, là, en ce moment, ça va pas trop, sans passer pour une fille qui met ça sur le compte de, et en arrivant à lui sortir ça, comme ça de but en blanc, voilà, c'était un peu bizarre... Je lui ai pas dit, elle a bien vu que j'avais les yeux tous rouges, elle a vu que j'étais vraiment pas bien, mais c'est vrai que des fois, ça mériterait d'être un peu plus simple à expliquer, ou juste que certains profs sachent ».

Quand l'information arrive (ou pourrait arriver) aux enseignants via les fiches de renseignements, c'est le plus souvent dans un temps ultérieur au décès, parfois même des années après⁶⁵. Cette information (sous réserve qu'elle circule) peut passer pour peu signifiante parce qu'est estimé que le temps a dû faire son oeuvre. Or, l'adolescence fait figure de moment charnière, notamment pour les orphelins les plus précoces. Alors, pour peu que les résultats scolaires soient bons, cette information semble avoir encore plus de chances de passer à la trappe.

Si la circulation de l'information apparaît comme problématique, sa prise en compte (ce qui est fait en conséquence) l'est aussi. Les orphelins aujourd'hui fonctionnaires de l'Éducation nationale s'accordent, pour le coup, sur le constat que *« rien n'est fait »*. Et il est peu aisé de savoir qu'est ce « rien ». Nous savons que des cellules d'écoute peuvent être mises en place quand un décès survient dans le cadre de l'école. Une interviewée explique aussi que, dans l'établissement de sa fille, une cellule d'écoute a été mise en place au moment du décès du deuxième parent d'un élève et que des enseignants sont allés aux funérailles.

Des interviewés - dont **Sofiane** et **Élodie** - ont souvent évoqué l'existence d'une attention particulière portée sur eux, à certains moments, par certains enseignants. Des professeurs avec qui ils nouent une relation un peu plus étroite, ou qui à un moment se placent en personne ressource et/ou disponibles à écouter. D'ailleurs, Sofiane parlera d'un professeur de physique : *« un grand monsieur, une grande âme, très très grand pédagogue [...] Il faut les cloner ces mecs-là (sourire) »*. Cet enseignant s'est inquiété de savoir dans quelles conditions vivait Sofiane après la mort de son père et c'est exactement ça qui a compté pour lui :

« il était dans l'immédiat le mec [...] Il est pas dans le voyeurisme non plus, il n'a pas voulu savoir de quoi étaient morts mes parents, il m'a même pas demandé, il voulait juste savoir, pour l'élève qu'il va avoir pendant un an, dans quelles conditions il vit au quotidien, ben voilà : je vis chez mes grands-parents, etc. Et il a eu un enfant qui lui a répondu pas négativement ».

Et c'est peut-être là que nous commençons à comprendre un peu mieux ce « rien » évoqué précédemment : ce qui est fait pour accompagner les élèves orphelins apparaît comme particulièrement laissé à l'initiative

⁶⁵ Lorsqu'un décès advient l'année scolaire en cours, l'information circule différemment, souvent plus directement via le parent survivant, mais pas toujours.

individuelle (un enseignant, un chef d'établissement). Il manque de cadre sur le quoi faire et comment faire, sur qui sont les personnes ressources des équipes pédagogiques. Il manque de formation, de ressources sur le deuil et de son accompagnement. Comme nous l'avons constaté, si certaines initiatives sont salvatrices, d'autres s'avèrent être préjudiciables (surexposition des orphelins, contamination de la mort auprès des camarades de classe par exemple).

Par ailleurs, quand un décès de parent. s survient, notamment dans les communes de tailles plus réduites, l'information circule souvent par via les cercles de connaissances. La rumeur peut aller très vite. Lorsque l'école ne s'empare pas de cette information pour faire quelque chose (à minima, la préparation avec l'orphelin et sa famille du retour de l'orphelin dans l'établissement et sa classe), l'orphelin est non seulement très visible (tout le monde ou presque sait), mais aussi très exposé puisque l'institution scolaire ne se positionne pas pour faire médiation entre l'élève orphelin et ses camarades (qui eux aussi ont des interrogations et des angoisses légitimes), entre les enfants/jeunes et la mort.

Les orphelins, en tant qu'individus touchés par la mort d'un ou des parents, rendent compte de leur situation, notamment à l'école (par les fiches de renseignements, par le parent survivant entres autres) et la CAF. Mais pas seulement : au médecin de famille, aux assurances et mutuelles, etc. En fonction des institutions et professionnels informés, la question porte donc plus sur le traitement de l'information, son relais et les actions mises en place.

4.2.1.3. « Coming out » : enjeux et stratégies autour du dévoilement de sa situation familiale

Aurore

« En même temps, c'est une bonne chose qu'on soit invisible parce qu'on n'est pas vraiment stigmatisé. Enfin on ne porte pas ça sur le front. Je préfère que moi je décide quand je le dis plutôt que ça se voit ».

Les orphelins sont très attachés à garder la maîtrise du dévoilement de leur situation familiale aux yeux des autres, notamment parce qu'en divers moments (à la suite du décès par exemple), ils ont été particulièrement exposés et qu'ils ont pu comprendre à de multiple reprise que le dire génère souvent des réactions dont ils se passeraient bien. Avoir été des années celle ou celui qui a perdu son père et/ou sa mère dans sa classe ou son établissement scolaire, avoir reçu des regards ou des paroles qui réaffirment à chaque fois à quel point c'est choquant et que ce doit être dur, ont échaudé de nombreux orphelins à faire ce qui ressemble un peu trop à un « coming out » (« ça mériterait d'être plus simple à expliquer », disait Élodie) et ce, auprès de leurs pairs, comme des adultes.

Élodie

« c'est un peu paradoxal, à la fois on aimerait bien qu'on sache que c'est une partie de notre identité, à la fois (dans un grand soupir) on n'a pas toujours envie d'être ramené à ça quoi... »

Ce dont parlent les orphelins, c'est bien de stigmatisation : comment un événement biographique fait stigmaté, c'est-à-dire, devient la marque à partir de laquelle l'horizon de l'individu va être réduit, la seule marque que les autres verront de lui.

Paola

« Tout le monde connaissait mon histoire et j'aurais aimé être une inconnue. Le lycée m'a permis de m'épanouir, car c'était nouveau, bien plus grand que mon collège de village, et les élèves du collège que je n'aimais pas se sont éparpillés dans ce grand lycée, je pouvais ainsi dire ce que je voulais de ma vie, me faire de nouveaux amis et garder ceux à qui je tenais. »

C'est certainement en cela que lorsque nous avons évoqué avec eux la « visibilité des orphelins », nombreux ont réagi en prenant l'expression au pied de lettre. Or, comme c'est un stigmate camouflable, l'enjeu de son dévoilement pour les orphelins est complexe. Le dire, c'est donc risquer une stigmatisation, c'est risquer « d'être l'orphelin » (de la classe par exemple) et à ce titre de bénéficier d'un traitement spécifique : de faire l'expérience d'une discrimination qu'elle soit négative ou positive. En d'autres termes, si c'est risquer différentes formes de rejet (pitié, moqueries, mise à l'écart), c'est aussi risquer des traitements de faveur ou d'exception. Si pour certains, la perspective du traitement de faveur est une véritable hantise (Adrien qui doute toujours de la valeur de ses résultats scolaires), il arrive que certains fassent valoir leur statut d'orphelin, de manière stratégique, comme un dernier recours pour se tirer d'une difficulté (comme a pu le faire Antoine pour accéder à une formation). Il y a l'envie souvent de le dire, par envie de distinction ou de sensation, pour remettre quelqu'un à sa place ou aussi pour faire valoir son mérite, partager une partie de son intimité avec des personnes estimées, rétablir une part de vérité sur son identité...

Nathalie

« Quand j'ai un peu envie de pleurer sur mon sort, je me dis que je suis orpheline (rires) tu vois... quand quelqu'un est désagréable avec moi, j'ai envie de lui dire que je suis orpheline et qu'il ne devrait pas être désagréable comme ça (sur le ton de la blague, mais sérieuse en même temps) ! »

Élodie au sujet d'une altercation en classe

« Elle me dit : Ben comme je te vois, tu es une petite fille pourrie gâtée qui a toujours eu tout ce qu'elle voulait dans sa vie ! [...] Je lui ai dit : écoute-moi bien, si tu savais de quoi tu parlais, tu aurais jamais osé dire ça ! [...] Si ça avait été un prof un peu compréhensif... Enfin, peut-être après peut-être tant mieux parce que je pense que j'aurais lâché le truc devant la classe en disant : non, mais elle se prend pour qui ?! C'est pas forcément utile... Mais ouais, des fois on aimerait pouvoir avoir un traitement... Pas de faveur ! Mais un traitement d'exception, pour les moments où il y a un truc qui fait trop plein »

Et comme le souligne **Aurore**, ne pas le dire, c'est aussi s'empêcher de se faire comprendre aux autres, ne pas le dire revient à assumer dans une certaine solitude et frustration l'image que l'on renvoie :

« Si on ne le dit pas, on est juste des gens un peu bizarres, qui réagissons un peu bizarrement à certaines choses [...] Parfois je n'ai pas envie de faire des concessions. Ce n'est pas à moi de prendre du recul, mais si les gens ne savent pas, ben c'est à nous de porter les conséquences de notre propre perte. »

Le dire ou non constitue un tiraillement permanent. Et au final, nous avons eu des échanges du même acabit au sein même de l'équipe de recherche. Or, il apparaît que les orphelins le disent assez peu, car peu ont rencontré d'autres orphelins au cours de leurs parcours et eux aussi en découvrent d'autres souvent par hasard alors même qu'ils les côtoyaient de longue date. D'une certaine manière, les orphelins s'invisibilisent eux-mêmes par choix plus ou moins libre.

Carole

« En fait, je crois qu'on le dit pas... D'une certaine manière, on le dit pas, on va pas se présenter en disant : bonjour je m'appelle Carole, je suis orpheline de père ! (rire) ».

Alors comme nous allons le voir, si l'orphelinage est plutôt invisible aux yeux de la société, il l'est aussi aux yeux des orphelins eux-mêmes.

4.2.2. Visibilisation des orphelins en tant que phénomène social : communiquer sur et sensibiliser à l'orphelinage

Il s'agit ici non plus d'une visibilisation des individus, mais bien de la visibilisation d'une expérience qui concerne une part non négligeable de la population. Les parcours d'orphelins constituent un sujet très à la marge des débats publics. Sans le travail de l'Ocirp pour communiquer dans les médias sur le sujet, peut-être serait-il aujourd'hui inexistant. Cette absence est très bien identifiée et aussi regrettée par nombre d'orphelins rencontrés. Alors, si certains n'en ont que faire, beaucoup estiment qu'il serait important de poser publiquement que l'orphelinage existe (encore). Est aussi bien attendue une communication large dans les médias auprès du grand public, qu'une communication plus spécifique à destination des acteurs ressource (ou qui justement pourrait l'être en étant mieux informé). Est attendue une communication qui informe et sensibilise dans une perspective pédagogique et dont les objectifs seraient de diffuser des clés de compréhension de l'orphelinage et/ou du deuil, de recenser les acteurs et structures ressources, mais aussi de remettre au travail les stéréotypes ordinaires à l'égard des orphelins et de leur famille. En somme est attendue une communication qui peut être utile et pratique, qui sait présenter les spécificités de cette expérience tout en la banalisant aussi (« ça fait partie de la vie », comme le diront certains).

Aurélié :

« Je pense que ça serait bien de la rendre plus visible, les gens pensent que c'est dur au début et puis que ça passe, mais non. Comme je disais, tous les événements qu'on va vivre en vieillissant, ça va nous replonger là-dedans, n'importe quoi d'ailleurs, un truc à la télé, une odeur, un événement »

Carole :

« c'est vraiment l'idée, qu'on puisse à un moment donné... permettre une inscription aussi peut-être plus sociale des orphelins dans... Peut-être que ça fasse tomber aussi d'une certaine manière un tabou, peut-être qu'on puisse un peu plus parler de la mort, de la vie... En tout cas de se dire que, ben, ça fait partie de la société... En tout cas, par rapport à l'éducation, on peut pas ne pas traiter la question [...] c'est la question de se dire que ça fait partie de la vie et que les orphelins, ça existe et que ça existera toujours »

Sophie :

*« Si on savait que c'était quelque chose qui existe, et quand même, régulièrement, ça serait peut-être moins une catégorie de gens qui font de la peine, entre guillemets... enfin, de gens qui sont à plaindre » ;
« ça pourrait être intéressant qu'on en parle plus pour montrer que c'est pas quelque chose d'isolé, que ça arrive, que ça fait partie de la vie aussi, que heu, qu'on s'en sort ».*

Sarah :

« Je pense qu'il faut rendre plus visible la question du deuil, que ce soit le deuil, et oui les orphelins autant que les parents endeuillés, les conjoints endeuillés... C'est plutôt ça que je dirai. »

Mais là encore, si certains orphelins seraient partisans de campagnes d'information et de sensibilisation de grande ampleur (« Les inconvénients j'en vois pas. Avantages : très simple, meilleure prise en charge de l'orphelin ! », **Richard**), d'autres émettent des doutes.

Bruno :

« Tu vivrais avec ça toute ta vie quoi. Moi j'ai pas envie qu'on me rappelle tout le temps que... [...] et c'est un peu le risque quand on crée des trucs au niveau de la société ».

Jeanne :

« Moi je me dis on va avoir des images comme ça, des pubs avec genre un enfant, genre, j'ai perdu mon père, je vois pas trop le sens ».

Est craint qu'une visibilisation de grande ampleur ne génère des effets pervers comme trop communiquer, trop investir l'espace médiatique/public et raviver le sujet pour les orphelins de manière trop régulière ou intempestive (à des moments où serait préféré pouvoir penser à autre chose) ou renforcer les stéréotypes par exemple. Vika qui estime qu'il serait « *bénéfique* » que l'orphelinage soit évoqué publiquement (« *parce que justement on s'intéresse à un public qui est mis de côté* »), s'interroge sur l'éventualité que cela puisse « *choquer quelques personnes* » et être « *intrusif* », et finalement demande : « *après vous avez eu beaucoup de réponses, mais les personnes qui sont concernées euh, est-ce que justement ce... cette dénomination d'orphelins leur correspond vraiment ?* » Si cette communication doit s'adresser à la société, elle doit aussi s'adresser aux orphelins et à leur famille. Les orphelins rencontrés ont souvent été les premiers à tomber des nues en prenant connaissance des estimations actuelles du nombre d'orphelins précoces. En ayant eux-mêmes rarement rencontré d'autres, beaucoup se considéraient jusqu'à leur participation à cette étude comme des cas isolés. L'orphelinage est un phénomène social invisible aux yeux des orphelins et de leur famille.

Carole :

« Cette question de... l'invisibilité des orphelins en fait, elle est marrante [...] Dans mon entourage, j'ai jamais vu d'orphelin ! Et puis, toi, tu me dis que t'es orpheline de père, tu me dis que l'un de vos collègues est orphelin aussi, alors je me dis... Ouais, j'ai appris, oui, dans mon entourage au travail aussi, je connais une personne qui est orpheline... de mère à l'adol... Elle me l'a dit parce que quand j'ai parlé finalement de cette... (étude) »

Mélanie :

« Mis à part mon ex qui avait perdu sa maman, je ne connais personne qui est dans ma situation, donc c'est compliqué d'en parler [...] du coup peut-être que de rendre ça plus visible dans la société, de rencontrer des gens qui ont vécu ça, ça pourrait aider certains. Pour ceux à qui ça vient d'arriver. »

Il y a une curiosité des orphelins. Peu ont eu l'occasion de mettre en partage leur expérience avec d'autres orphelins et beaucoup aimeraient découvrir comment d'autres l'ont vécue et la vivent encore pour renouveler leurs propres clés de compréhension de leur expérience. Rendre visible l'orphelinage aux yeux des orphelins pourrait commencer à le permettre, tout comme cela pourrait aussi leur montrer qu'ils ne sont pas seuls.

Et beaucoup ont évoqué un message qui devrait passer aux autres orphelins : « *on s'en sort* ». Or, justement, comme nous l'avons vu « *on ne s'en sort* » jamais tout à fait. Plutôt qu'un message d'espérance dont on ne sait pas s'il pourrait devenir injonction ou sonner creux par temps difficiles, il semble important qu'une communication à destination des orphelins puisse les outiller pour penser leur expérience et agir, par exemple : en normalisant certaines problématiques qu'ils rencontrent⁶⁶, en les sensibilisant à certaines problématiques qui peuvent surgir⁶⁷ et en insistant sur leurs ressources. Et notamment ici, leurs ressources externes, car comme nous allons le voir, ce qui fait le plus défaut aux orphelins (et à leur famille), c'est bien l'identification des acteurs et structures qui pourrait faire ressources lorsqu'ils traversent des passes difficiles.

⁶⁶ Par exemple qu'il est normal d'être triste tout comme il est normal aussi de ne pas l'être tout le temps, ou de ne pas penser à son/ses parent. s décédé. s tout le temps, ou de vivre des répercussions à très long terme.

⁶⁷ Par exemple ce que nous avons pu identifier comme retours du trouble lors de moments charnières ou leur rapport à la parentalité.

4.2.3. Visibilisation des structures et des acteurs ressources pour les orphelins et leur famille

Ce niveau de visibilisation apparaît comme le plus crucial du point de vue des orphelins et de leur famille. Si quelque chose doit être rendu visible en priorité, ce sont les acteurs et les structures ressources : ceux qui peuvent être mobilisés dans l'immédiat après décès et ceux dans le plus long terme, ceux qui peuvent agir plus spécifiquement auprès du parent survivant/entourage et/ou de la cellule familiale (parent survivant/entourage et orphelins) et ceux qui peuvent accompagner plus spécifiquement les orphelins.

Richard :

« Il va chercher où les infos s'il a envie de l'aider, son gamin ?! Enfin moi, ça m'arriverait, j'aurais perdu ma femme, je n'aurais pas su, j'aurais certainement fait l'opposé de mon père, mais je ne sais si ça aurait été la bonne démarche ! Comment le parent restant peut accompagner ses enfants ?! »

Kévin :

« On s'en fout d'être visibles aux yeux de tous le monde, ça nous intéresse pas, comme je disais, c'est plutôt des choses qu'on a envie de garder pour soi, qu'on a pas envie de marchander notre peine là-dessus, alors que l'inverse, rendre plus visibles les associations ça permettrait aux gens de les contacter plus vite, plus facilement... Justement, ça permettrait de soulager les gens de ce côté-là, tout en évitant de les surexposer non plus parce que c'est pas ce qu'on recherche... »

Nicolas :

*« Ben oui, de les trouver ! **D'être visible, on sait où elles sont au cas où...** Ben oui, voilà ! Mais pas aux orphelins d'être visibles... Ben c'est comme heu, faire un appel à témoin : qui est orphelin ?! Moi... ! Ben c'est ce qu'on a fait ! (rire) Oui ! Non, mais je veux dire aux niveaux structures, on doit nous-mêmes, faire la démarche d'aller vers des structures... »*

Lorsqu'un décès survient, si les démarches administratives sont lourdes, le plus compliqué est dans un premier temps de recueillir l'information permettant de savoir à quelle porte frapper pour obtenir de l'aide, du soutien (financier, psychologique, administratif, soutien à la parentalité, aide à la vie quotidienne...), pour connaître ses droits. Parmi les orphelins les moins précoces, certains se sont lancés dans des recherches (peu fructueuses et énergivores), d'autres non, car n'ayant pas de forces à y consacrer ou n'imaginant pas que quelque chose puisse exister.

Nicolas

« Quand j'ai perdu mes parents, j'ai cherché des trucs en mode heu orphelins tout ça, j'ai vu, il y avait les pupilles de l'air et tout le tralala [...] Je me suis dit : je vais chercher, on sait jamais, si il y a quelque chose qui peut me... m'aider, une structure [...] je regardais tout ce qui pouvait être heu que ce soit aides financières ou aide morale et autre et... Et bon, on tape orphelin dans Google et on trouve des structures ou sur le site du gouvernement ce qui peut nous être utile [...] Il y a pas vraiment une structure comme heu, je sais pas, les Missions locales [...] C'est vrai que, au niveau administratif, on sait jamais trop à qui il faut s'adresser, on sait jamais trop ce à quoi on a droit. »

Certains ont donc découvert des aides par chance, comme **Kévin** puisque c'est une collègue de travail (elle-même veuve) de sa mère qui leur parlera de l'existence de MUTEX, assureurs en prévoyance. Après de longues démarches⁶⁸, c'est cet organisme qui lui permet de poursuivre ses études supérieures dans de bonnes conditions. L'information circule mal jusqu'aux orphelins. Ceci interroge, d'ailleurs au-delà du sujet

⁶⁸ Dépassement son sentiment de marchander la mort de son père en faisant valoir son statut d'orphelin pour obtenir des aides financières et un quasi "parcours du combattant" administratif assez classique.

spécifique des orphelins, sur l'accès à l'information en général sur les droits et à la santé dans de grandes institutions, comme l'université.

Élodie

*« Avec les revenus étudiants, c'est un peu délicat de payer des consultations d'un psychologue... J'avais hésité à contacter l'ancienne proviseure adjointe pour lui demander si elle savait si il y avait des structures un peu pour les jeunes comme ça, où j'aurais pu m'adresser... Bon le fait est que maintenant, ça va, mais ça je pense que c'est un truc dont les jeunes peuvent avoir besoin... **Et vous savez qu'ici, il existe le SMPU ? Non, je sais pas... C'est le Service médico-psychologique universitaire... C'est dans Grenoble, c'est rue Augereau, c'est pour les étudiants et c'est gratuit... Ben maintenant, je saurais** »*

Le constat s'est porté aussi sur l'absence de visibilité des associations qui accompagnent le deuil, alors même qu'elles sont facilement repérables grâce à internet. Les participants aux ARC s'accordaient pour dénoncer l'absence d'espaces de parole sur le deuil, nous avons pu les leur présenter. La plupart des interviewés ne les connaissaient pas non plus, tout comme plusieurs professionnels, notamment une assistante sociale scolaire, particulièrement mobilisée lors de certains événements mortels, qui n'était pas au courant de l'existence des associations locales d'écoute et d'accompagnement.

En regard de ces constats, la démarche "d'aller vers" que mène la CAF de l'Isère apparaît d'autant plus essentielle. Au-delà, quand les orphelins proposent des idées pour améliorer l'accompagnement des orphelins et/ou la visibilité des acteurs ressources, ce qu'ils pointent renvoie à un travail de maillage du territoire : rendre les structures/acteurs ressources visibles entre eux pour que, quelle que soit la porte d'entrée (école, funérarium, hôpital, notaire, médecin traitant, etc.), chacun puisse orienter les orphelins et leur famille vers des interlocuteurs pertinents.

Alicia :

« Que les personnes qui s'occupent des, enfin les funérariums les choses comme ça puissent proposer que ben "On sait que c'est difficile pour vous. Si vous voulez pouvoir en parler je sais pas y a ces aides-là, ces personnes-là que vous pouvez aller voir. Enfin peut-être proposer ce genre de solution sans pour autant mettre en lumière les orphelins, parce que c'est pas... Enfin je sais que moi j'aurais pas aimé. »

Élodie :

« Quand un enfant perd un parent, par l'école, qu'on lui fasse faire une consultation avec la psy du collège ou du lycée, etc., obligatoire, juste pour s'assurer que tout va bien, ne serait-ce qu'une seule, même s'il rechigne à y aller, juste pour qu'on lui dise : ben voilà, si un jour dans ta vie tu as besoin de poser des questions, tu peux t'adresser là, si tu as envie de changer d'air tu peux t'adresser là, si ton père ou ta mère qui reste a besoin d'argent, ben il y a un fond, un truc qui pourra te payer plus facilement tes études, t'auras pas de souci à te faire pour ça... Des trucs comme ça ouais... Je pense que ça, ce serait un truc à mettre en place, au moins à l'école ».

Julier-Costes M., Feige C., Grange J. et coll., 2019, « Comprendre l'expérience vécue d'enfants de parent(s) décédé(s) », rapport final IFTS - La Critic, Fondation OCIRP, Échirolles, 187 p..

Conclusion

Face au désordre de la perte de leur(s) parent(s), les interviewés et participants aux ARC déploient une énergie impressionnante pour tenir face à cet événement qu'ils subissent, mais aussi, dans les mois et les années qui suivent, pour continuer à avancer, malgré tout. Nous avons constaté que ce qui fait soutien pour les uns peut être un frein, voire une entrave, pour les autres : les tentatives de réconfort ; les funérailles (y aller ou pas, être impliqué ou pas) ; la famille (resserrement/délitement des liens ; présence/absence de la famille élargie ; aider son parent) ; l'école (le retour, les enseignants, la scolarité) ; les psychologues ; les pairs, les proches ; le village ou le quartier. Par contre, ce qui n'a pas fait soutien à une période de leur vie peut le devenir plus tard : consulter un thérapeute, reproduire un temps rituel, rencontrer un enseignant qui aura les mots justes ou la bonne attention au bon moment.

Unaniment, le fait d'être écouté et plus précisément de se sentir écouté, pouvoir déposer ce qu'on a dire, quand on a besoin de le dire et sans jugement, n'est jamais perçu comme un frein. Face à un événement destructeur, l'enjeu permanent est de « reprendre la main sur sa vie », de retrouver un certain équilibre, pour en faire un élément fondateur/créateur de quelque chose de « positif », malgré la persistance et les retours toujours possibles du trouble. Cette expérience est structurante et a des répercussions sur le plan de la construction de soi, des relations à autrui et de la construction de son rapport au monde.

L'expérience du décès d'un parent, ou des deux, a des répercussions notables, à court moyen et long terme, sur la vie psychique et sociale des personnes concernées. Il impacte le parcours scolaire et professionnel et finalement la trajectoire sociale des individus. Ces répercussions prennent des formes différentes, elles n'ont rien de mécanique, d'univoque ou d'unilatéral, ni de continu. Dans tous les cas, tous sont un peu en lutte avec la vie, avec leur vie. Leurs difficultés à vivre et leurs problèmes existentiels d'orphelins sont aussi le point de départ d'une transformation du décès, événement destructeur et subi, en un événement fondateur, et moteur de l'action. Poussés par la nécessité de donner sens au décès et à leur expérience, les individus tendent ainsi à retrouver prise sur leur vie, à en (re) devenir acteur, dans le mouvement même par lequel ils trouvent – à certains moments clés de leur existence, mais finalement tout au long de leur vie et sous différents aspects – à « en faire quelque chose ».

Constats

- 1.- Il existe des dispositifs, des accompagnements et des associations de soutien, mais les orphelins rencontrés n'en ont pas/peu bénéficié
- 2.- Les orphelins sont visibles pour ceux qui veulent bien les voir (fiches à l'école, CAF Isère, médecin traitant, etc.).
- 3.- Il y a un manque de visibilité pour les orphelins et leurs familles des acteurs et des institutions ressources, notamment les associations autour du deuil, alors qu'elles sont implantées depuis longtemps. Les orphelins ne les connaissent pas.
- 4.- À part les professionnels de la CAF, rares sont les autres travailleurs sociaux connaissant les institutions et associations ressources sur le sujet. Elles sont donc invisibles entre elles.
- 5.- Les travailleurs sociaux de la CAF Isère interviennent sur la cellule familiale avec un « fait générateur » qui est le décès. Si nécessaire, des prises en charge spécifiques pour les orphelins peuvent être mises en place (aides au déménagement, activité sportive, vacances, psychologue).
- 6.- Les services du Crous sont aussi concernés par l'accompagnement d'orphelins jeunes adultes (voir annexes 5), ce qui serait un sujet en soi.
- 7.- Les travailleurs sociaux sont déjà impliqués auprès des orphelins. Leurs besoins relèvent plus de la formation (deuil, religions, famille) et des occasions de développer leur réflexivité en équipe.
- 8.- À l'école, on retrouve plutôt des initiatives individuelles d'accompagnement que des dispositifs pensés collectivement (comme à l'académie de Rouen).

9.- À double tranchant, ces initiatives peuvent fonctionner, comme générer des conséquences délétères pour l'orphelin et les élèves. Par manque de mutualisation des connaissances et des outils, et de formation, les équipes pédagogiques se sentent en difficulté.

10.- Cette recherche s'est révélée être un outil pour les orphelins rencontrés, car elle répondait à différents enjeux et besoins personnels : être mobilisé en tant qu'acteur (et non patient) ; pouvoir parler et être écouté ; faire quelque chose de son histoire en la rendant utile pour d'autres ; partager son expérience avec des pairs (prise de conscience de ce qui les sépare et les rassemble) et remettre au travail à nouveau leur histoire.

11.- Les orphelins rencontrés sont ambigus lorsqu'ils revendiquent le besoin d'être considérés et perçus comme « normaux » tout en bénéficiant à certains endroits, à certains moments, avec certaines personnes, d'une attention particulière qui signifie à leurs yeux qu'ils sont un peu « extra » ordinaires, car ils ont vécu un événement qui les différencie des autres. Pour ceux à côté d'eux (parents, amis, professionnels), il est souvent malaisé de se positionner de manière adéquate.

12.- Le terme orphelin et celui de visibilité posent problème/question (voir partie IV)

Préconisations pour l'action

1.- Intervenir auprès de la famille permet de penser l'orphelinage en termes systémiques. Axer l'action uniquement sur l'orphelin individualise l'intervention et risque d'invisibiliser la famille, acteur clef de l'orphelinage. Le retour à une « allocation orphelin » étant donc à débattre.

2.- Penser les accompagnements AVEC les personnes concernées, au premier chef le parent survivant, la fratrie et les orphelins.

3.- Rester vigilant à la possibilité de mobiliser les aides/soutiens en discontinu et à long terme.

4.- Penser les soutiens/accompagnements en termes de catégories d'actions, celles qui justement (ré) inscrivent l'orphelin, son parent et la fratrie, en position d'acteur.

5.- Rendre visibles aux yeux des orphelins les associations (Jalmaalv, Écoute Deuil, Locomotive, etc.) et les institutions (CAF, Crous, école, CCAS, SMPU, etc.) déjà existantes.

6.- Étayer en local le maillage entre les associations et les différents professionnels (médecins traitants, planning familial, PIJ, Mairie, MDH, Centres Sociaux, notaires, pompes funèbres, etc.).

7.- Encourager ces structures ressources à se manifester auprès des orphelins et de leur famille (démarche d'aller-vers, courrier, téléphone, support de communication commun, rencontres, etc.)

8.- Associer à l'école les orphelins, les parents avec l'enseignant référent - pour échanger sur que faire, ou non, quoi dire ou non, et à qui, notamment en amont du premier retour à l'école.

9.- Multiplier des initiatives qui sortent des cadres thérapeutiques et de soin (production de recherche, activités culturelles, etc.) qui finalement répondent aux mêmes objectifs, mais par d'autres voies.

10.- Préférer la proposition/suggestion à la prise de parole, accepter le refus de l'orphelin et la répéter à intervalle régulier afin d'éviter l'injonction.

11.- Développer la formation des travailleurs sociaux, des professionnels de l'Éducation nationale sur le deuil et les rapports à la mort (rites, religion, fin de vie), l'évolution des contextes familiaux et encourager leur réflexivité.

Préconisations pour la communication

1.- Éviter de communiquer sur l'orphelinage dans un registre compassionnel⁶⁹ en l'associant par exemple aux termes « invisibles » et « oubliés » qui alimentent un imaginaire victimaire, voire misérabiliste. Le propos peut-être aussi mal accueilli par ceux (proches par exemple) qui justement ne

⁶⁹ Sirota Régine, « L'enfance au regard des Sciences sociales », AnthroChildren [En ligne], N° 1 AnthroChildren janvier 2012 / Issue 1 AnthroChildren, January 2012, URL : <https://popups.uliege.be:443/2034-8517/index.php?id=921>.

les oublient pas. Un message n'insistant que sur le manque, l'oubli, l'invisibilité pourrait rater son destinataire et son objectif.

2.- Favoriser la diversité des parcours et des classes d'âges. Par exemple, une communication trop axée sur l'enfance renforce le côté compassionnel, mais aussi certains stéréotypes. En outre, les adolescents et jeunes adultes risquent de ne pas s'y reconnaître.

3.- Favoriser une communication qui recense les acteurs et structures ressources déjà existantes.

Pistes de recherches

Cette enquête a interrogé des orphelins précoces aujourd'hui adultes. Nous serions prêts à réitérer la même démarche, en l'adaptant :

1.-auprès de mineurs. Ceci interroge évidemment le cadre du recueil de la parole des enfants⁷⁰.

2.-auprès de jeunes qui perdent leur(s) parent(s) entre 18 et 25 ans, en regard de la faiblesse des dispositifs d'accompagnement pensés pour eux (notamment pour ceux qui ne font pas d'études), alors qu'ils sont à moment charnière de leur vie.

Le dispositif de recherche-action serait très pertinent pour :

1.- Initier le maillage des associations et institutions ressources en matière de deuil (faire émerger le besoin des institutions, leurs freins/leviers, leurs problématiques spécifiques et communes) afin d'harmoniser et de coordonner les accompagnements auprès des personnes en deuil.

2.- Participer à l'évaluation du dispositif d'accompagnement des familles endeuillées proposé par la CAF Isère

3.- Mettre au travail, au sein de l'Éducation nationale, la circulation et la prise en compte des informations, la place de l'orphelin, des élèves et des équipes pédagogiques, ce qui va de pair avec la formation et le maillage des ressources internes et externes au sein des académies.

⁷⁰ Sirota Régine, *ibid.*,

Julier-Costes M., Feige C., Grange J. et coll., 2019, « Comprendre l'expérience vécue d'enfants de parent(s) décédé(s) », rapport final IFTS - La Critic, Fondation OCIRP, Échirolles, 187 p..

Références bibliographiques indicatives

- Belin Emmanuel, *Une sociologie des espaces potentiels. Logique dispositif et expérience ordinaire*, De Boeck Supérieur, 2001
- Becker Howard, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Métailié, Paris, 1985 (éd. originale 1963).
- Blanpain Nathalie, « Perdre un parent pendant l'enfance : quels effets sur le parcours scolaire, professionnel, familial et sur la santé à l'âge adulte ? », *Études et Résultats*, n°668, 2008
- Castra Michel, *Bien mourir : Sociologie des soins palliatifs*, PUF, 2003
- Clavandier, Gaëlle, *La mort collective: Pour une sociologie des catastrophes*, CNRS Sociologie, 2004
- Clavandier, Gaëlle, *Sociologie de la mort, Vivre et mourir dans la société contemporaine*, Paris : Armand Colin, 2009
- Déchaux, Jean-Hugues, « L'intimisation de la mort », in *Ethnologie française*. Paris, PUF, n°30(1), 2000, pp. 153-162
- Déchaux, Jean-Hugues, « La mort n'est jamais familière. Propositions pour dépasser le paradigme du déni social », in « *Des vivants et des morts. Des constructions de la « bonne mort* ». Brest, CDRBEC, 2004
- Delaunay Isabelle, « L'autre veuvage : les concubins face à la mort en France », *Enfances Familles Générations* [En ligne], 24 | URL : <http://journals.openedition.org/efg/983>
- Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie, L'anti-Œdipe*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1972
- Denéchère Yves, « Histoires croisées des orphelins et de l'adoption », dans Magali Molinié (dir.), *Invisibles orphelins*, Paris, Autrement, 2011
- Despret, Vinciane, « Les morts utiles », *Terrain*, 62, 2014, pp. 4-23
- De Singly François, *Sociologie de la famille contemporaine*, Paris, Armand Colin, 2014
- Durand Gilbert, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, 1^{re} édition, P.U.F., 1960
- Fawer Caputo Christine, Julier-Costes Martin, *La mort à l'école. Annoncer, accueillir, accompagner*, De Boeck Supérieur, 2015
- Hamilton Gordon, *Théorie et pratique du case-work*, Ecole psychologique et sociale, 1972
- Hanus Michel et Sourkes Barbara, *Les enfants en deuil : portraits du chagrin*, Éditions Frison-Roche, 1997
- Erving Goffman, *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux*, Éditions de Minuit, 1968
- Erving Goffman, *Les cadres de l'expérience*, Les Editions de Minuit, 1991
- Élise Guillermet, « Itinéraires d'enfants orphelins de mère à Zinder (Niger) : Un vade-mecum ethnologique », *Face à face* [En ligne], 10 | 2007, URL : <http://journals.openedition.org/faceaface/154>
- Julier-Costes, Martin, « Le monde des morts chez les jeunes », in *Études sur la mort*, 142, 2013, p. 125-144
- Julier-Costes, Martin, « Le mort en mosaïque ou comment recomposer l'identité d'un(e) jeune disparu(e) », in *Regard sur la construction identitaire des jeunes*. Québec, PUL, 2013
- Le Breton David, *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF, 1990
- Le Breton David, *L'interactionnisme symbolique*, Paris, PUF, 2012
- Lévi-Strauss Claude, *Anthropologie structurale*, Tome I, Librairie Plon, 1974
- Linhart Danièle, *La Comédie humaine du travail. De la déshumanisation taylorienne à la sur-humanisation managériale*, Toulouse, Éditions Érès, 2015
- Linhart Danièle, « Une précarisation subjective du travail ? », *Annales des Mines - Réalités industrielles*, vol. février 2011, no. 1, 2011, pp. 27-34
- Martuccelli Danilo, *La société singulariste*, Armand Colin, 2010
- Michel, Barbara, « Imagination et fiction : ferment et clôture de la pensée », in *Désir de penser, peur de penser*, E. Enriquez, Cl. Haroche, J. Spurk (dir.), Ed. Parangon/Vs, 2006, pp. 188-222
- Molinié, Magali, *Soigner les morts pour guérir les vivants*, Paris, Les empêcheurs de tourner en rond/Le Seuil, 2006
- Molinié Magali, « Grandir orphelin ou l'invisible gestation du parent défunt », in Ben Soussan, *L'enfant confronté à la mort d'un parent*, Toulouse, Érès, 2013, p. 87-102
- Molinié Magali, *Invisibles orphelins ? : Reconnaître, comprendre, accompagner*, Paris, Éditions Autrement, 2011

Monnier Alain et Pennec Sophie, "Trois pour cent des moins de 21 ans sont orphelins en France", *Population et sociétés*, n°396, 2003

Nizet Jean, Natalie Rigaux, *La sociologie de Erving Goffman*, Editions La Découverte, Paris, 2005

Payet Jean-Paul, Battegay Alain (dir.), *La reconnaissance à l'épreuve. Explorations socioanthropologiques*, Villeneuve d'Ascq, PU du Septentrion, 2008

Rennesson Marina et al., "Accompagner le deuil en milieu scolaire ? : des ressources pour les professionnels", in *Études sur la mort*, 1er décembre 2013, n°144, pp. 147-163

Robin Isabelle, Walch Agnès, « Géographie des enfants trouvés de Paris aux XVIIe et XVIIIe siècles », in *Histoire, économie et société*, 1987, 6^e année, n°3

Romano Hélène, "La mort en face : réactions immédiates des enfants et des adolescents confrontés à la mort d'un proche", *Études sur la mort*, n°138, 2010, pp. 89-103

Roudaut, Karine, *Ceux qui restent. Une sociologie du deuil*, Rennes, PU Rennes, 2012

Sirota Régine, « L'enfance au regard des Sciences sociales », *AnthropoChildren* [En ligne], N° 1 *AnthropoChildren* janvier 2012 / Issue 1 *AnthropoChildren* January 2012, URL : <https://popups.uliege.be:443/2034-8517/index.php?id=921>.

Rapports, dossiers, livrets

Analyse des pratiques. Un temps pour les professionnels, École des parents et des éducateurs, 2014

Dossier : « L'enfant face à la mort de son parent. Comment l'accompagner ? », *L'école des parents*, n°616, 2015

Haut Conseil de la Famille, « Ruptures et discontinuités de la vie familiale », Note N°1 Veuvage, séparations et isolement du père ou de la mère, 2010

Actes du colloque OCIRP du 11 octobre 2011 : « Être jeune orphelin, se construire sans son père ou sans sa mère », *La parole aux orphelins, Enquête nationale*, Favet, Unaf et Ocirp, 2011

INED, « L'orphelinage en France : une approche démographique », Cécile Flammant, Sophie Pennec, Laurent Toulemon, 2015

ONPES, « L'invisibilité sociale : publics et mécanismes. L'entourage familial des enfants placés dans le cadre de la protection de l'enfance », Kertudo Pauline, Sécher Régis, Tith Florence, 2016

ONED, « La situation des pupilles de l'État Enquête au 31 décembre 2013 », Paris, La Documentation Française, 2016

Annexes

Annexe 1 : Appel à témoignages

Perdre son père et/ou sa mère Appel à témoignages

Dans le cadre d'une étude en sciences humaines et sociales*, nous réalisons des entretiens de recherche auprès d'orphelins.

Si vous habitez le département de l'Isère, que vous avez perdu votre père, votre mère, ou vos deux parents avant l'âge de 25 ans, que vous avez aujourd'hui entre 18 et 50 ans, et que vous souhaitez faire part de votre témoignage, vous pouvez nous contacter au numéro ou à l'adresse suivante :

Martin Julier-Costes

04 56 59 90 64

m.juliercostes@ifts-asso.com

* Projet de recherche soutenu et financé par la Fondation OCIRP, étude réalisée par l'Institut de Formation en Travail Social d'Échirolles en partenariat avec La Critic (coopérative de recherche en sciences humaines et sociales).

Annexe 2 : Formulaire Consentement Éclairé – Liste Personnes Ressources

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT ECLAIRE

Titre du projet : Orphelinage et accompagnements – Penser la formation des professionnels en travail social à partir de l'expérience vécue

Ce projet est soutenu financièrement par la fondation OCIRP (www.fondation-ocirp.fr) et le comité d'éthique du CHU de Grenoble Alpe a étudié ce projet de recherche et a émis un avis favorable à sa réalisation le 8 décembre 2016.

Responsable du projet : Martin JULIER-COSTES, docteur en Sociologie, chercheur-formateur à l'Institut en Travail Social d'Échirolles (38), m.juliercostes@ifts-asso.com ; 04 56 59 90 64

Lieu de recherche : IFTS, 2 avenue Victor Hugo, 38432 Échirolles

Présentation du projet :

Malgré leur poids statistique, environ 500.000, les orphelins sont *invisibles* dans l'espace public, médiatique et politique. Pourtant, on sait que l'orphelinage peut entraver le processus de socialisation (rapports à soi et à autrui) et créer des inégalités à différents niveaux de la vie sociale. Cette invisibilité sociale complique la compréhension de leurs parcours et rend délicate la mise en place de dispositifs et de moyens d'action adaptés.

Des travaux récents pointent d'ailleurs les manques et les besoins des professionnels, notamment en matière de formation, pour les accompagner et agir sur les conséquences psychologiques et sociales de l'orphelinage. Face à ces constats, notre projet de *recherche-action* ambitionne de co-construire des contenus de formation (initiale et continue), en interrogeant à un niveau local (Isère) les types d'accompagnement et les pratiques existantes à destination des orphelins. Notre approche est inspirée de la sociologie qualitative. Elle consistera en un premier recueil d'expériences vécues, par des orphelins, des professionnels et des intervenants, via des entretiens individuels et collectifs. Ensuite, la mise en place d'ateliers de réflexion collective permettra de faire émerger des pistes d'actions, d'interventions et de formations.

Objectifs et résultats attendus :

La combinaison des approches permettra :

- d'identifier les différentes formes d'accompagnement et leur place/rôle dans le parcours des orphelins,
- d'éclairer comment la mort d'un parent est vécue par les orphelins, en relevant leurs difficultés, mais aussi leurs ressources,
- de co-construire des pistes d'intervention et d'accompagnement auprès des orphelins pour les professionnels/intervenants,
- de poser les bases de contenus de formation, initiale et continue.

Témoignage par écrit

Si vous acceptez de participer à cette étude, plusieurs questions concernant votre parcours d'orphelins vous seront posées, parfois intimes, mais toujours dans la limite de ce dont vous souhaitez nous faire part. Votre témoignage est rédigé à la main ou par ordinateur, sur autant de pages que nécessaire. Il sera renvoyé par fichier numérique au responsable de projet ou par voie postale (voir plus haut).

Vos droits à la confidentialité

Toutes les informations recueillies dans ce témoignage seront traitées de façon anonyme et resteront confidentielles. Les résultats obtenus à l'issue du traitement de ce témoignage pourront faire l'objet de publications scientifiques, mais l'identité des participants ne sera pas révélée, et aucun renseignement pouvant révéler votre identité ou celles d'autres personnes ne sera dévoilé.

Vos droits de vous retirer de la recherche en tout temps

La participation à cette étude est entièrement volontaire. Sachez qu'à tout moment, il est possible de demander à ce que votre témoignage soit retiré des données à traiter dans cette étude.

Diffusion

Les résultats de cette recherche pourront être publiés dans le cadre des formations initiales et continues ainsi que dans des revues scientifiques et/ou spécialisées et lors de congrès scientifiques et/ou professionnels.

Vos droits de poser des questions en tout temps

Vous pouvez poser des questions au sujet de la recherche à tout moment en communiquant avec le responsable du projet par courrier électronique à Martin JULIER-COSTES : m.juliercostes@ifts-asso.com

Avec ce formulaire de consentement éclairé, vous trouverez une liste des associations d'écoute et d'accompagnement autour de la mort et du deuil ainsi que les coordonnées de deux psychologues cliniciens compétents sur ces sujets.

Consentement à la participation

En signant ce document, vous certifiez que vous avez lu et compris les renseignements ci-dessus et que l'on vous a informé que vous êtes libre d'annuler votre consentement ou de vous retirer de cette recherche en tout temps, sans préjudice.

J'ai lu et compris les renseignements ci-dessus et j'accepte de plein gré de participer à cette recherche.

Je soussigné(e) Madame/Monsieur.....

.....

Adresse complète.....

.....

.....

Signature (date et lieu)

LISTE ASSOCIATIONS ET PERSONNES RESSOURCES

ECOUTE DEUIL : ACCOMPAGNEMENT DES PERSONNES ENDEUILLÉES

La perte d'un proche est une épreuve qui ébranle profondément notre vie, notre identité et le sens de notre existence. Cette traversée du deuil peut nous faire ressentir une urgence de parole et de partage. Les bénévoles de l'espace Écoute Deuil sont là pour vous accueillir et vous proposent, si vous le désirez, de vous exprimer (en toute confidentialité) au téléphone, en face à face ou en groupe. Ils adhèrent aux principes de base de l'association : laïcité, gratuité, confidentialité.

CONTACT : 04 76 03 13 11

Vous pouvez nous laisser un message avec vos coordonnées. Nous interrogeons le répondeur régulièrement.

JALMALV GRENOBLE

4 bis rue Hector Berlioz

38000 GRENOBLE

Tél : 04 76 51 08 51

Permanence : mardi de 14 h à 17 h en dehors des vacances scolaires.

Présidente : Fanchette LUGAN

APPRIVOISER L'ABSENCE - Grenoble - Antenne Rhône Alpes

Accueil des Frères et Sœurs uniquement

Chantal Rémond

Tél. : 06 30 52 93 77

Courriel : fratrie-rhonealpes@apprivoiserlabsence.com

LOCOMOTIVE

2, rue Sainte Ursule

38000 Grenoble

04 76 54 17 00

<http://www.locomotive.asso.fr/>

Lundi Mardi Jeudi Vendredi :

9 h-12h * 14 h-16h

PERSONNES RESSOURCES - Psychologues

Anne Laure Mersaoui

2 place de l'Étoile

38000 Grenoble

tél : 06.11.19.53.24

Claire Pinet

4 rue de Chamrousse

38600 Fontaine

tél: 04.76.27.59.17

Annexe 3 : Guide d'entretien - Orphelin

Thématiques	Sous-thématiques	Questions	Informations
Présentation, situation et relations familiales	Perso	<ul style="list-style-type: none"> Se présenter en quelques mots ? Âge ? Situation familiale/maritale ? Lieu d'habitat ? situation pro/étude ? Enfants? 	-Informations socio-démographiques
	De sa famille	<ul style="list-style-type: none"> Fratrerie? Position dans la fratrie (aîné-e, cadet-te...?) D'autres décès dans l'entourage proche avant/après le décès du/des parents? 	-Autres morts marquantes dans le parcours
	Relations familiales avant le décès	<ul style="list-style-type: none"> Avec le/les parents décédés Avec le parent survivant Avec la fratrie 	-Interroger la vie au coeur de la cellule familiale avant le décès, tenter de repérer les "conditions de départ", les "biens partis" dans la vie (cf. Résilience - Cyrulnik)
Décès du / des parent(s)	Circonstances du décès	<ul style="list-style-type: none"> Causes? Circonstances? (Accident? Maladie? Suicide? Lieu?) Âge du parent au décès ? Âge de l'interviewé-e au décès? 	-Mort soudaine ou non: "Préparation" ou non au décès -Présence de l'interviewé ou non au moment du décès
	Annonce du décès	<ul style="list-style-type: none"> Qui ? Comment vous a-t-on annoncé le décès de votre parent?(surtout si bien jeune) Est-ce qu'à votre tour vous avez dû l'annoncer à un proche? Comment? A qui...? Ressenti? Que s'est-il passé après l'annonce? (entre le moment de l'annonce du décès et celui des funérailles) 	-Comment (en personne, tel, RSN, etc.)? -Seul / accompagné + ressenti -Rôle dans diffusion annonce + déroulé après l'annonce (les différents temps ou moments entre l'annonce et les funérailles)
	Funérailles /cérémonies	<ul style="list-style-type: none"> Vu le corps ou non? Veillée ? Contribuer/participer à l'organisation de la cérémonie? Comment? La cérémonie. Présent-e ? Quels souvenirs? Impressions? Quelque chose qui a fait du bien ou non? 	-Quels rites? présence du corps ? Quels sens? Rituautés parallèles? et qui? -Vu le corps ou non ? + veillée ? -Objets/ gestes auprès du corps -Mise en bière ? (objet conservés ? donnés ?)
	Ressenti(s) par rapport au décès	<ul style="list-style-type: none"> Sur le moment et la période qui a suivi? et maintenant? Par rapport aux réactions des proches 	-Parcours émotionnel (colère, tristesse...)
Répercussions sur les relations familiales	Dans la cellule familiale	<ul style="list-style-type: none"> Avec le parent survivant ? Avec la fratrie ? Âge des frères/soeurs au moment du décès? Des réactions différentes dans la fratrie? Réactions opposées? Ressouder/éclater la famille? 	-Interroger le lien entre : réactions face au décès et recomposition des relations familiales -Recomposition des relations? Oui, non comment? -Reconfiguration vie sociale de la famille, des relations

	Dans famille au sens plus large	<ul style="list-style-type: none"> Est ce que dans votre famille, au sens plus large (tante, oncle, grands-parents...), il y a eu des conséquences, un impact particulier du décès... Rapprocher/séparer (générer du conflit ou pas...) Remariage du parent survivant?Vers une famille recomposée ensuite? 	intergénérationnelles, proches/lointaines? -Réactions de type: peur/contagion/gêne...?
	Transformation comportement de l'interviewé	<ul style="list-style-type: none"> Est ce que pour vous, avec le recul, vous avez l'impression que quelque chose a changé dans votre comportement à la suite du décès de votre/vos parent-s ? Plus effacé, ou non? 	-En référence à l'idée qu'après certains ont fait en sorte d'être "lisses"
On s'interroge sur la manière dont le/les décès a impacté très concrètement la vie de la famille, que ce soit au niveau économique, au niveau de l'organisation de la vie quotidienne (parent survivant qui devient parent solo): est-ce que le décès a généré des difficultés économiques, comment ça s'est passé tant du côté des tâches quotidiennes (répartitions...) que du côté du suivi scolaire de la part du parent survivant (aides devoirs, réunions parents/profs...)			
Répercussions sur l'organisation et les conditions de vie de la famille	Niveau de vie de la famille	<ul style="list-style-type: none"> Dans quelle mesure le décès du parent a affecté le niveau de vie de la famille? Ampleur de la baisse de revenu (Restrictions sur les dépenses? déménagement après le décès? logement adéquat?...) Profession du parent décédé Profession du parent survivant 	Il s'agit d'interroger - les conséquences économiques du décès (difficultés, précarité, situation de pauvreté?), -"l'exercice de la parentalité" du parent survivant -l'organisation pour accomplir le travail domestique et le soin des enfants - les forces et les difficultés au sein de la cellule familiale, commencer à cerner le soutien de proches (membres familles, amis...)
	Organisation quotidienne	<ul style="list-style-type: none"> Ecole et suivi scolaire: aide aux devoirs, réunion parent/prof... Répartition des tâches quotidiennes: cuisine, lessive, ménages, bricolage... Soin aux enfants (interviewé-e et fratrie) : ??? 	
	Ressources et difficultés de la famille	- Selon vous quels ont été/quels sont les points forts de votre famille pour faire face au décès de votre parent? - Selon quelles ont été/quelles sont les difficultés majeures auxquelles votre famille a dû faire face?	
On s'intéresse aussi dans cette étude aux relations que les orphelins entretiennent avec leur(s) parent(s) décédé(s), à travers différentes choses : ça peut être par exemple à travers les récits, les histoires racontées dans la famille au sujet du parent décédé, les souvenirs que vous en gardez, des objets que vous avez pu conserver, des photos, ou des rêves, des activités particulières, des manières de faire, des manières d'être...			
Relation avec le(s) parent(s) décédé(s)	Souvenirs	<ul style="list-style-type: none"> Quels souvenirs du parents? Des moments? Souvenirs marquants? 	
	Récits familiaux sur le parent décédé	<ul style="list-style-type: none"> Ce qui se raconte sur le parent décédé? Qu'est ce que vous gardez/prenez de cette histoire? Est-ce qu'il vous est facile de parler de votre parent décédé avec les membres de votre famille? Des photos dans la maison? Des albums photo/des films regardés en famille? 	-Matière à identification ou pas (billes a construction de soi) Pour/contre? -Savoir s'il y a silence/ possibilité d'en parler?

	Des objets	<ul style="list-style-type: none"> Des objets conservés? Lesquels? Qu'est-ce que ces objets ont de particulier pour vous? 	Pourquoi comment, et quel "usage"?
	Des pratiques	<ul style="list-style-type: none"> Goût/activités "en commun" avec le parent décédé (le faire vivre à travers soi - études, voyage, musique, vêtement, etc.) 	Support pratique à l'élaboration symbolique de la relation/perte
	Présence du mort	<ul style="list-style-type: none"> Est-ce que vous allez au cimetière ou sur le lieu où sont les cendres? Ou sur le lieu du décès ? À des moments particuliers (dates anniversaires...)? Parler avec lui, rêver de lui, le voir, le ressentir : présence, à quel moment, à travers quoi...? <p>nb. idée du "contact" : animaux "totem", actions du mort dans réalité (voir des médium, "ange gardien"...), le faire vivre à travers soi...</p> <ul style="list-style-type: none"> Rituels perso à destination/reliés aux morts (lieu spécifique, non ? quoi-comment? avec qui?seul?) Prière-recueillement? Entretien de la tombe 	relire texte Martin sur le monde des morts
On s'intéresse aussi plus spécifiquement à l'accompagnement au sens large des orphelins, aux soutiens (familiaux, amicaux, etc.) aux prises en charges (allocation, bourses, aides...) dont vous avez pu bénéficier.			
Accompagnement	Prise en charge et dispositifs	<p>Pour commencer est-ce que vous vous souvenez des prises en charge dont vous avez pu bénéficier</p> <ul style="list-style-type: none"> Suivi juridique (juge des affaires familiales / juge des tutelles) Accompagnement social par la Caf, Assistante sociale de secteur ou autre, Allocation de Soutien Familial, pension de réversion/allocation veuvage pour le parent, pension de réversion pour l'interviewé-e/capital décès...? Suivi psycho: Démarche perso ? Conseils ? Parent survivant qui a encouragé ou « imposé » le suivi? Accompagnement du parent survivant 	Type d'allocations, aides diverses, info sur la situation économique et éventuel soutien financier.
Identifier Les soutiens	École	<ul style="list-style-type: none"> Comment ça s'est passé à l'école à la suite du décès de votre parent? (retour à l'école rapide?) Avec le corps enseignant (prévenu? Annonce, qui l'a fait? Comment?), l'infirmière, psy scolaire, assistante sociale, d'autres adultes ? qui ? comment l'avez-vous vécu ? quelque chose de spécifique a été fait ? par qui ? Ressenti?) Réaction des petits copains de l'école Les moments qui te rappellent que tu as perdu un parent: fêtes des père/mère fêtes de Noel, travaux scolaires, questions en philo sur la mort, + fiche renseignements 	Niveau de relation avec les services et structures de prise en charge.
//			
et prises en charge			

		<ul style="list-style-type: none"> est-ce qu'il y a eu d'autres choses faites/dites dans le cours de l'année ? 	
	Soutien en général	<ul style="list-style-type: none"> Avez-vous bénéficié d'un soutien / de soutiens ? Représentation du soutien ? Bon et mauvais soutien / soutien « maladroit » ? Qu'est-ce qui selon vous a été le meilleur soutien ? <ul style="list-style-type: none"> Entourage familial Entourage amical 	Savoir s'il y a eu soutien ou non? lequel, comment? Et ce qu'il en ressort? notamment financier Renseignements sur situation économique de la famille et l'orphelin - D'où est-il venu et comment? Se construire son "propre soutien"
	Autres	<ul style="list-style-type: none"> Autres Personnes ressources d'autres orphelins rencontrés? Asso ? Activités, loisirs Religion 	Justement, découvrir ce dont on n'a pas idée!? Et si en fait les soutiens c'était pas tant par "catégories d'acteurs" qu'il fallait organiser le questionnement, mais à partir des actions (ex: pouvoir parler/ne pas pouvoir; être écouté/ne pas l'être; pouvoir ne pas en parler/y être "forcé"...)
<p>Selon plusieurs études, la mort d'un parent ou des deux parents a des effets/des conséquences dans le parcours de vie des enfants et finalement tout au long de sa vie, nous souhaitons ici aborder ces conséquences, nous commencerons par le parcours scolaire :</p>			
Impacts / Conséquences sur le parcours de vie	Parcours scolaire	<p>- On a déjà parlé de la question de l'école lors du décès et l'année qui a suivi, mais plus largement est-ce qu'il y a d'autres moments dans votre scolarité où le décès de votre parent a joué un rôle important ?</p> <ul style="list-style-type: none"> Des études semblent démontrer un désengagement de la scolarité ou au contraire un surinvestissement, qu'en est il pour vous ? 	Désengagement/difficulté/ surinvestissement Attention aussi sur: concentration/mémorisation
	Parcours professionnel	<p>Et aujourd'hui, que diriez-vous de votre parcours professionnel ?</p> <ul style="list-style-type: none"> Parcours insertion pro (parcours école/étude et travail), transition compliquée? Quel métier? choix? Sens pour l'interviewé-e? Sens du métier? 	Comme les familles monoparentale/orph cumulent des difficultés (éco), insertion pro facile ou pas? choix du métier en rapport avec le parcours/ l'expérience de l'orphelinage
	Parcours amoureux / conjugal + Parentalité	<p>- En couple? Célibataire?</p> <p>- Est-ce que les personnes avec qui vous avez pu être en relation ont aussi connu l'orphelinage? directement ou indirectement?</p> <p>- Est-ce que c'est quelque chose dont vous parlez? Que vous pouvez partager facilement?</p>	

		<ul style="list-style-type: none"> Fonder une famille: fait/projet? Avoir des enfants? Est-ce que votre histoire parcours, travaille quelque part en arrière fond ou plus clairement la manière dont vous envisagez le fait de fonder une famille? 	Et puis quoi? ça vous fait peur de laisser des enfants orphelins à leur tour/ Et si déjà parent, de voir leurs enfants arriver à l'âge où ils ont perdu leur parent...
	Socialisation féminine/masculine	<ul style="list-style-type: none"> Quand on perd parent du même sexe? (fille/mère: question sur ado - pilule, gynéco, tampax...) Une personne qui a endossé la figure de mère/père? Comment on parvient à devenir une femme / un homme dans ces conditions? Plus largement est-ce que vous avez le sentiment que cela a pu jouer dans vos relations aux personnes du même sexe / de l'autre sexe (même âge que vous / plus âgées que vous)? 	<p>“Socialisation sexuée”, moments-clés... Des père/mère “de substitution”? figures d'identification? À quels moments, de quelles manières ça peut créer une différence vis-à-vis d'autrui? être ressenti comme un “handicap”? (dans l'entre-soi d'un groupe de pairs féminin / masculin notamment...) +quelque chose qui se rejouerait plus ou moins inconsciemment dans les relations...</p>
Parcours de santé	Physique	<ul style="list-style-type: none"> Perception de son état de santé général, et santé physique en particulier? 	<p>Interroger : - l'état de santé et sa perception - le prendre soin de soi (négligence, quelque chose dont on s'occupe ou non) Sur partie Psy: -on aura déjà des info avec question sur s'ils sont allés chez un psy/ -attention sur: isolement, dépression, angoisse, insécurité</p>
	Psychologique	-Est-ce que vous avez connus des difficultés de type: angoisses, dépression ou autre, ou pas du tout?	
	Conduites à risque	On sait que le vécu de la perte peut être très déstabilisant et que parfois, pour s'en sortir, ou ne serait ce que pour tenir, faire face, certains ont des conduites/pratiques à risque”, est-ce que cela a été votre cas ?	
Question conclusive de ces thématiques sur les parcours :			
Est ce qu'il y a d'autres moments dans votre vie, votre parcours ou l'absence de votre parents décédé a été particulièrement vivement ressentie, difficile à vivre? sa présence a été importante			
Parcours	<ul style="list-style-type: none"> Comment vous voyez votre parcours avec le recul? Vous diriez que vous en reprenez quoi au final? Et l'avenir, comment vous le voyez? (interroger une tendance à la confiance ou non dans l'avenir ? 	Événement destructif/ constructif / fondateur ?	
Rapport au monde	<ul style="list-style-type: none"> Est-ce que vous pensez que votre expérience en tant qu'orphelin a marqué votre rapport au monde/manière de voir la vie, manière de vivre? Et en regard de ceux qui n'ont pas perdu de parents, lorsqu'ils étaient enfant ou jeune adulte, est-ce que vous pensez avoir un regard différent sur la vie? en quoi? 		
mise en discussion Catégorie et débats actuels sur “orphelin” et “invisibilité sociale”	orphelin	<ul style="list-style-type: none"> Parmi les personnes qui ont répondu à notre annonce pour la réalisation des entretiens, il apparaît qu'un certain nombre ne s'étaient pas pensés avant en tant qu'orphelins, est-ce que c'est votre cas, qu'en pensez-vous ? 	Réflexion sur la catégorie orphelin (représentations et sens pour les orphelins)

	<p>Invisibilité sociale</p>	<ul style="list-style-type: none"> • Les débats actuels mettent en avant la question de l'invisibilité sociale des orphelins dans l'espace public et au sein des politiques publiques, qu'en pensez-vous ? • Faudrait-il les rendre plus visibles selon vous ? Pourquoi ? Comment? • Quels sont les avantages et inconvénients ? est-ce une contrainte ? une ressource ? 	<p>Les plus et les moins de la visibilité/invisibilité ?</p>
<p>Préconisations des orphelins</p>	<p>Notre recherche comporte une partie centrée aussi sur la formation des professionnels (du travail social, mais aussi plus largement soignants, psychologues, enseignants), qu'auriez-vous à dire/retenir aux différents professionnels que vous avez pu rencontrer ? Quelles seraient pour vous les choses :</p> <ul style="list-style-type: none"> • à garder, • à consolider, • à améliorer, • à surtout éviter ? 		

Annexe 4 : Le point de vue de Valérie Breysse

Le point de vue de la psychologue : une place pour de l'analyse des pratiques en recherches sociologiques

Mon propos se veut juste, en toute humilité, un témoignage et quelques constats concluant ma participation en tant qu'intervenante en analyses des pratiques professionnelles auprès d'un groupe ou équipe de chercheurs en sociologie. Leur objet d'étude portait sur la question de l'orphelinage ou plus exactement à la mort de parents et face au deuil d'un individu : quels vécus, quels éprouvés, quels accompagnements celui-ci avait-il pu observer, repérer et obtenir pour traverser cet événement de vie. Formée à l'analyse des pratiques professionnelles sur un courant psychodynamique, j'interviens dans ce cadre auprès de travailleurs sociaux et depuis quelques années en institutions médico-sociales, quels que soient les publics.

L'analyse des pratiques est un dispositif connu et utilisé depuis près de 50 ans en France principalement dans le champ du travail social, avec des périodes fastes et d'engouement pour ce type d'intervention dans les établissements et des périodes de remise en question du sens et de leurs apports. L'origine historique et le mouvement tirent leurs sources de deux auteurs : les travaux de M Balint, initiateur des espaces de parole pour les médecins à propos de la clinique de leurs patients à la Tavistock Clinic de Londres en 1946 et l'influence de G. Hamilton (1972), dans les années 70, de sa « théorie et pratique du case-work » : « Une partie intégrante de l'effort du travailleur social pour acquérir connaissances et compétences, consiste à avoir au plus haut degré la volonté de se voir lui-même en action et d'observer comment ses actes affectent autrui au cours de ses fonctions professionnelles » (p 47). Hamilton pose le caractère essentiel du travail sur soi du travailleur social, de ce que lui fait vivre autrui, la nécessité d'un travail réflexif pour un ajustement professionnel.

L'ensemble de leurs travaux a mené à la naissance des temps d'analyse des pratiques professionnelles dont l'objet et les finalités peuvent se résumer ainsi :

- L'objet de l'A P : la pratique du métier et les situations qui posent un problème ou interrogent. Cette définition cerne le domaine d'application : ce sur quoi l'analyse des pratiques doit porter et ce sur quoi elle ne doit pas le faire.
- Les finalités de l'analyse des pratiques visent l'amélioration de l'action professionnelle dans l'accompagnement d'autrui en difficultés.

Elle vise à amener le professionnel à mesurer la justesse de sa position auprès des personnes concernées sur les différents terrains d'intervention. Ouvrir un espace de parole aux professionnels dans lequel les obstacles rencontrés dans la relation d'aide pourront être élaborés entre pairs. Ce dispositif permet aux professionnels de s'engager dans la co-construction du sens de leur pratique et/ou dans l'amélioration de leur technique. Sa finalité est de permettre un meilleur accompagnement des personnes concernées à travers l'interprétation des situations concrètes.

La démarche peut être assimilée à de la professionnalisation. L'analyse des pratiques remplit à la fois des fonctions de formation des personnes à partir du travail réel, d'évaluation des pratiques de chacun et de constitution d'identités professionnelles communes. Ces interventions sont à destination de groupes de professionnels, soit issus de la même équipe ou de la même institution dans des configurations diverses. L'intervenant et les participants lors d'une première rencontre établissent des règles définissant leur fonctionnement et l'objet de leur travail. Le respect et l'écoute de chacun sont un des principes fondamentaux des échanges.

Il m'a semblé nécessaire de définir le cadre d'intervention de l'analyse des pratiques afin de saisir à la fois comment la question de ce dispositif dans la recherche ou cette recherche en particulier, prenait tout son sens. Et comment dans un premier temps nous pouvions co-construire cette intervention pour qu'elle soit

ressource à plusieurs niveaux auprès des chercheurs-professionnels dans le cadre de leur objet d'étude « si particulier ».

Aller à la rencontre d'individu éprouvé par le deuil et ses conséquences, les amener à parler de leur histoire, même dans les cas de participation volontaire, vient convoquer nos représentations et souvent celles des manifestations des émotions, de la souffrance. Comment accueillir, recevoir les manifestations élaborées comme à l'état brut de ces orphelins? Comment demander à approfondir leurs propos, comment leur demander de se dévoiler toujours plus et entrer dans le plus intime d'eux-mêmes ?

Comment la question de l'orphelinage vient convoquer la question de la mort ? Seule certitude de notre vie et notre rapport complexe à celle-ci qui nous amène à gérer le mieux que l'on peut notre angoisse existentielle ainsi que la perte et l'abandon. L'objet de la recherche elle-même et le cadre des entretiens en face à face pouvaient-ils laisser le chercheur-professionnel neutre dans sa posture et dans une écoute toujours disponible ?

Face à l'expression de la souffrance des personnes interviewées, le chercheur-professionnel pourrait-il garder son cadre méthodologique de la passation exhaustive du guide d'entretien? Quelles attentes, demandes, et représentations de l'apport de ce dispositif pouvaient émaner des trois professionnels ?

Rencontre et dispositif

À notre première rencontre : spontanément, c'est très certainement la question de la mort et du deuil qui sont venus faire commun dans nos échanges. Il me semblait aussi important d'être au fait du protocole de recherche, des méthodologies, du cadre des entretiens, du temps de la recherche et des postures et positionnements des professionnels. Après ma présentation, celle du dispositif de l'AP et un certain nombre d'échanges, nous avons convenu d'un temps d'analyse des pratiques d'une heure trente une fois par mois. Ce temps se déroulerait le plus possible en présence des 3 professionnels. Le travail de chaque séance se mobiliserait sur le matériel que chacun aurait envie d'apporter selon les éprouvés et ressentis lors des entretiens et venant interroger leur positionnement professionnel.

La régularité des rencontres a été un socle du travail de recherche, un temps de prise de recul et de travail d'auto critique de chacun des chercheurs. Il pouvait se réinterroger tant la question du protocole de recherche comme de repérer ses points de pertinence ou ce qui devait être un invariant. Les deux temps de la recherche : individuel et échange de groupe ont été beaucoup questionnés ainsi que la posture et le positionnement de chacun dans la recherche d'une distance permettant l'échange de confiance des participants sans négliger la posture scientifique.

Ces temps furent les réceptacles des éprouvés et émois des chercheurs-professionnels face aux histoires de vie de certains participants venant impacter la part personnelle et intime des professionnels. Pouvoir s'écouter et reprendre les éléments de manière plus distanciée que chacun puisse avec ses mots soutenir et évoquer du similaire dans ses entretiens pour toujours aider son pair à se repositionner dans sa mission et posture ajustée scientifique.

Certaines séances ont permis de travailler à ne pas se faire emporter par la forme des propos ou des entretiens, mais à se recentrer sur le fond. Une jeune femme, lors du premier échange téléphonique avec le chercheur-professionnel, n'avait eu de cesse de demander des modifications sur le lieu, le cadre, le temps de l'entretien faisant naître un doute sur sa participation à la recherche venant déjà complexifier une relation à peine construite et amenant des éprouvés pouvant faire apparaître un biais dans le recueil de données. Cette situation mise au travail dans le cadre de l'AP a permis d'ébaucher des hypothèses quant au comportement de cette participante et d'aider le professionnel à se dégager de ses éprouvés pour retrouver une disponibilité bienveillante dans une posture professionnelle.

Ces temps réguliers ont permis aux professionnels de déposer et de se départir de la part de souffrance évacuée et transmise lors des entretiens, (véritable temps clinique) auprès des professionnels venant également convoquer leur propre part de souffrance, peut être à l'origine de leur investissement dans cette recherche consciemment, voire inconsciemment. D'ailleurs la question de leur implication et du sens de cette recherche avec la question du propos introductif à l'endroit des participants a été interrogée, venant parler de la part d'identification de chacune des partis dans l'exercice difficile de cette recherche.

Le temps d'analyse des pratiques dans son cadre et fonctionnement a construit et unifié un groupe de pairs traversé et éprouvé par des éléments et des témoignages proches et différents, configurant un co-soutien entre eux. Le groupe ou l'équipe étant la configuration de ce dispositif. Ce qui s'est révélé à l'intervenant en analyse des pratiques tout au long de ces mois, c'est comment le protocole de recherche, quelle que soit sa forme du fait du cadre et des contenus, convoque la dimension de travail clinique. Si les analyses des pratiques tendent à se « démocratiser » et commencent à être sollicitées par des entreprises privées afin de soutenir ses salariés, il semble que l'ensemble du dispositif ait pris toute sa place ou une place dans un cadre de recherche sociologique afin de garantir posture et positionnement professionnels pour un recueil de données et d'analyse des plus ajustées.

Annexe 5 : Texte - Assistante de Service social (ASS)

Ma participation à une recherche-action sur l'accompagnement des jeunes adultes orphelins

« Bonjour Julie, toi qui travailles avec des jeunes, tu rencontres parfois des jeunes adultes orphelins ? » Je crois que c'est par cette question que tout a commencé.

Une recherche-action sur les jeunes adultes orphelins financée par L'OCIRP se mettait en place et mon interlocuteur était en quête de personnes à interviewer.

Un constat d'incompétence

Alors oui, je travaille avec des jeunes adultes. Je suis assistante sociale à l'université et je reçois des étudiants confrontés à toutes sortes de difficultés. Régulièrement, je reçois des étudiants qui ont perdu un parent. Le plus souvent, ils viennent me rencontrer avec des questions très pratiques, administratives ou financières, conséquences directes du décès. Il s'agit d'un droit à bourse à ouvrir, un financement d'obsèques à trouver, une succession à régler, un appartement à vider. Les entretiens sont généralement très factuels et j'essaie de me positionner dans un échange « efficace » qui réponde aux attentes du jeune assis face à moi.

Je crois généralement avoir une attitude empathique et j'essaie d'être dans l'écoute. Je propose mon accompagnement dans les situations les plus compliquées. J'essaie de connaître les circonstances du décès. Mort brutale ? Décès suite à une longue maladie ? J'y voyais une différence dans la confrontation au malheur. En bonne professionnelle, j'ai toujours demandé au jeune rencontré comment il vivait la situation, s'il était entouré, s'il pouvait parler à son entourage, des proches, des amis. Quasi systématiquement, je propose une orientation vers un psychologue à solliciter en cas de besoin. À vrai dire, je ne me suis jamais vraiment interrogée sur ces entretiens. Pour l'étudiant qui vient de perdre un parent, je percevais le décès comme une violence, un cataclysme dans sa vie. Bien que ce soit dans l'ordre des choses, il y a un âge « acceptable » pour perdre un parent. Quand on est à l'aube de sa vie d'adulte, c'est trop tôt. Au-delà de ces considérations de « comptoir », je n'ai jamais engagé de réflexion sur ces situations.

Cependant, je me suis toujours fait la réflexion qu'il s'agissait d'entretiens particuliers. Quand on vient voir une assistante sociale, c'est généralement que l'on rencontre une difficulté. Des étudiants impactés par ce qui traverse leur vie, j'en vois. Je suis en capacité d'accueillir des émotions, des pleurs, une colère, une agitation. Si je me remémore toutes les situations d'étudiants que j'ai rencontrés pour un premier entretien suite au décès d'un parent, je crois n'avoir jamais eu accès à une émotion. Généralement, les étudiants se présentent cuirassés, comme blindés avec très souvent un sourire affiché. À mes sollicitations sur leur vécu de la situation de deuil, même en prenant toutes les précautions dans l'échange, je n'ai toujours eu accès qu'à des formules toutes faites « ça va aller, il faut bien ». « Je fais avec ». Une fin de non-recevoir qui m'a ramené à ma fonction de professionnelle experte, là pour répondre aux questions posées.

Une motivation pour s'engager à réfléchir

« Tu rencontres parfois des jeunes adultes orphelins ? » Cette seule question m'a fait réagir. On associe des mots à des images. À l'énoncé du mot « Orphelin », des images en noir et blanc d'un autre temps affleurent. Des images de guerre, des pupilles de l'État ou des enfants victimes, là-bas de l'autre côté des frontières et de la mer. Orphelin égal orphelinat et je revois ces bébés ouvrant leurs bras au fond de landaus dans l'attente d'une adoption.

Ainsi, je fais le premier chemin : Je reçois des étudiants qui ont perdu un parent et on les appelle « orphelins ». Nommer les choses permet d'identifier, rendre visible une réalité. J'ai voulu mesurer cette réalité et j'ai regardé les situations suivies d'un œil neuf. Je reçois en moyenne 5 à 10 étudiants par an qui viennent de perdre un parent ou les deux. Dans ma file active de situations, je reçois aussi des étudiants en séjour pour études. Des étudiants étrangers qui viennent en France grâce à un visa. Depuis plusieurs années, je m'interroge sur ces parcours. Pour certains, ils sont dans des situations de très grande précarité et ils ont une force qui ne leur fait jamais envisager le retour au pays malgré les difficultés. Ils sont venus pour étudier, ils

auront un diplôme. Simple curiosité, j'ai commencé à regarder le statut des parents dans les dossiers de demandes d'aides financières. Près de 10 % des étudiants en séjour pour études qui font des demandes d'aides financières sont orphelins. Je n'ai rien fait de ce constat, mais il m'interroge et m'a engagé à accepter de participer la recherche-action sur les jeunes adultes orphelins.

Des rencontres

Deux samedis à parler de la mort, de la souffrance et du deuil en plein milieu de l'hiver. Je ne sais pas trop pourquoi j'ai dit « oui ». Sans doute la petite musique de la curiosité et de mon incompétence assumée. Oui, je viens en tant que professionnelle, mais justement, je viens apprendre et découvrir. Et j'ai rencontré, des hommes et des femmes de tous milieux avec comme point commun d'avoir été confrontés à la mort d'un de leur parent au début de leur vie. Nous nous sommes présentés. L'émotion était là. Intense. Je pense à cette jeune femme qui reprenait une voix enfantine dès qu'elle évoquait le décès de son père. Le traumatisme peut remonter en un instant. Ils étaient malgré tout, heureux d'être là pour participer à ce travail de recherche. Tous se plaignaient de leur invisibilité sociale. Ils regrettaient de ne pas exister en tant qu'orphelins, une réalité cachée qui n'avait pas été spécifiquement prise en charge quand ils en avaient besoin.

Chacun a souhaité utiliser les espaces de paroles comme des lieux de témoignage et a pu exprimer les besoins de prise en charge. Dans la constitution des groupes, on m'a inscrite avec les plus jeunes, plusieurs sont encore étudiants. Lors de nos échanges, les images évoquées sont fortes. Je me souviens de ce jeune homme qui se vivait depuis le décès de ses parents comme en chute libre. Il disait avoir perdu ses harnais. Il évoquait sa vie sans savoir s'il avançait, reculait. Il exprimait la perte de repères et d'appuis. Il disait qu'il avait eu la chance de croiser des personnes qui lui avait servi de tendeur. Tout en souplesse, ces personnes lui avaient évité la chute. Il évoquait un professeur qui avait pu l'ancrer dans un quotidien d'études en lui fixant des objectifs à sa mesure. Une autre nous parle de sa rage, de sa colère à fleur de peau, de sa peur d'user ses proches. Du temps qui passe pour les autres et qui reste figé pour elle. Tous disent la pauvreté des mots pour expliquer la souffrance et le besoin de préserver leurs interlocuteurs du malheur qu'ils portent. Le sourire affiché est là pour s'éviter d'avoir à porter les réactions de l'interlocuteur. Ils s'épargnent d'avoir à expliquer, susciter la pitié ou la peur de la contagion du malheur. Ils reviennent aussi sur le deuil et ses étapes, notions qu'ils jugent inopérantes et qui les enferment dans une nouvelle norme. « Si je n'ai pas fait le deuil de mon parent, suis-je normal ? »

Dans les groupes d'échanges, le temps passe vite. On se compare, on se confronte, on essaye d'expliquer. Cette étudiante évoque ce père qu'elle a perdu à l'âge de 2 ans, idéalisé. Pour elle, il n'a pas de réalité autre que celle des souvenirs de ses proches. Elle nous dit cette boule au ventre qui s'allègera quant à sa demande, sa famille et les amis de son père renouvellent une cérémonie d'adieu. Dans ces groupes d'échanges, les propositions fusent aussi. Comment trouver des relais dans les territoires ? Former les professionnels de l'action sociale ? Adapter des cellules de crise et d'écoute suite au décès d'un parent ? Je repars avec davantage de questions que de réponses.

Et depuis...

Ma pratique s'est-elle modifiée ? Qu'ai-je appris qui soit transposable dans mon quotidien d'assistante sociale ?

Depuis, j'ai reçu des étudiants qui ont perdu un parent. Je me mets toujours à disposition en cas de besoin, je les informe aussi, toujours de la possibilité de solliciter un psychologue. Je ne pense pas avoir changé grand-chose dans ma pratique, c'est sans doute mon regard sur ces situations qui a changé.

Maintenant, quand je reçois ces jeunes, j'ai en tête tous les témoignages reçus lors de ces temps de recherche-action. Je prends la mesure du cataclysme intervenu dans la vie de ces jeunes en nommant davantage les choses de façon simple. Je prends garde de les écouter dans leur singularité et leur temporalité. Je m'assure que chacun ait pu trouver ses propres tendeurs pour remplacer le harnais perdu.

J'ai dans mes fichiers, les ressources locales d'accompagnement de ces situations que je tiens à leur disposition.

Julier-Costes M., Feige C., Grange J. et coll., 2019, « Comprendre l'expérience vécue d'enfants de parent(s) décédé(s) », rapport final IFTS - La Critic, Fondation OCIRP, Échirolles, 187 p..

Autant de petites pierres qui se rajoutent à l'édifice de mes compétences, mais je sais que j'ai encore un bout de chemin à faire...

Julie NOT MICHEL

Annexe 6 : Les ateliers de réflexion collective (ARC)

LES TOURS DE PRÉSENTATION : QUELQUES ÉLÉMENTS DE SYNTHÈSE

Chaque matinée de groupe de travail a débuté par un tour de présentation, moments plus ou moins longs selon les sessions et les groupes, et moments nécessaires, puisque chaque samedi étaient accueillis de nouveaux participants.

Il apparaît important de noter que la qualité d'écoute et d'échange entre participants a été particulièrement remarquable : laisser parler, écouter, découvrir et prendre en compte la diversité des vécus, des réactions, des avis, accepter les émotions (fortes) des autres, et pour autant, savoir aussi rebondir, intervenir, introduire de la contradiction. Ceci dit, nous avons aussi pu relever certaines ambiguïtés que nous développerons peu après.

Pour lancer les temps de présentation, nous demandions aux participants de se présenter certes, mais aussi de dire quelques mots sur les motivations qui les ont conduits à rejoindre les groupes de travail. Et pour ceux présents à titre professionnel, nous leur demandions de dire en quoi, dans le cadre de leur métier, ils ont pu être concernés par les orphelins.

Pour ce qui concerne les motivations des orphelins, elles sont plutôt claires et unanimes : témoigner et contribuer à améliorer la prise en compte et la prise en charge des enfants et jeunes orphelins. En tout cas, au cœur de ces motivations, il y a la manifestation d'attentes très fortes : si Richard, particulièrement, répète aux trois sessions qu'il faut de « l'opérationnel », tout le monde s'accorde sur l'urgence à produire des solutions concrètes et rapides pour améliorer l'accompagnement des jeunes touchés par le décès d'un ou des deux parents.

Pour ce qui concerne les professionnelles, à comprendre ici, comme celles présentes uniquement à titre professionnel, il était question pour elles de découvrir et de comprendre le vécu des orphelins pour réfléchir, nourrir leur posture professionnelle. À la première session, l'ASS du CROUS annonce par exemple qu'elle est là « au titre de son incompétence » en la matière, alors même que les orphelins constituent une « réalité » de son métier. Se disant surprise par l'absence d'affect ou d'effondrement de la part des étudiants qu'elle rencontre, elle s'interroge sur la manière dont elle-même « accueille » la situation et s'inquiète d'éventuellement « nuire ». Elle pointera aussi un effet quasi vertueux de la complexité administrative puisqu'elle lui permet d'instaurer une sorte de suivi a minima des étudiants orphelins, là où aucun accompagnement spécifique n'est prévu, dans la mesure où ils doivent, en général, revenir plusieurs fois en rendez-vous pour compléter leur dossier.

Les temps de présentation ont été l'occasion, notamment pour les participants orphelins ou veuves et qui, par ailleurs, sont potentiellement concernés professionnellement par le sujet de préciser en quelle qualité ils participaient aux ateliers : plutôt tant que professionnels ou orphelins, ou les deux. Alors, la plupart des enseignants-orphelins présents sont venus d'abord au titre d'orphelin. Cette clarification de positionnement n'était pas une demande de notre part, mais a spontanément fait partie des modalités de présentation. Et si un positionnement n'excluait pas pour autant d'intervenir à double titre selon les moments et les envies, elle a permis à chacun de mieux situer la parole des autres, de mieux comprendre les postures de chacun. Ces positionnements ont pu aussi évoluer au fil des sessions : par exemple, une participante (Édith) orpheline et enseignante se positionnant d'abord en tant qu'orpheline, se positionnera sur les deux lors de la dernière séance. Cet effort de positionnement nous a aussi conduits à repenser la constitution des groupes et sous-groupes de travail, puisque cherchant à ventiler au mieux des professionnels plus rares qu'initialement prévu.

Pour le reste, ces moments de présentation étaient volontairement laissés libres, notre animation consistant essentiellement à assurer la distribution de la parole tout en prenant des notes dans la mesure du possible. Notre objectif était de laisser-faire et d'observer quels sujets pourraient spontanément émerger et comment ils

seraient saisis par les participants. Ces moments ont été particulièrement riches, complétant notre travail de recueil de données, et dont il nous semblait important d'en présenter les éléments saillants.

Plus que des présentations, ces moments ont donc été des temps ouvrant vers des échanges, des débats aussi, sur des sujets jugés clés par les participants : place et rôle de la parole, de l'écoute, du parent survivant et du parent décédé, des soutiens ou de leur absence, pertinence du mot orphelin, etc.

Les deux dernières sessions, ces moments ont aussi été, pour certains, l'occasion de dire ce que leur faisait, ce que mettait au travail leur participation aux groupes et de débriefer en quelque sorte, aussi bien la session précédente que la manière dont ils avaient vécu la semaine écoulée. Sandrine (enseignante et orpheline) explique à la seconde session qu'elle a été à la fois « remuée » par la session précédente et contente de l'avoir vécue, que durant la semaine, elle en a parlé « à l'extérieur ». Et, elle qui imaginait avoir une « étiquette » d'orphelin en entrant dans la salle, constate que non, que : « c'est comme une autre famille qui correspond au statut d'orphelin », que « ça fait du bien ». Richard, qui rappelons-le cherche de « l'opérationnel », s'est dit obnubilé par le sujet la semaine durant, il y a réfléchi et travaillé, et arrive à la seconde session avec des articles de recherche et d'informations compilés, imprimés qu'il utilise comme support de discussions.

L'ensemble des échanges qui a occupé les participants au cours de ces moments introductifs peut être rassemblé en 3 grands thèmes :

- La mise en partage de son expérience vécue
- Les accompagnements et soutiens
- Les répercussions tout au long de la vie

La mise en partage de son expérience vécue :

Témoigner, comme moteur de la participation aux groupes de travail

Le besoin de témoigner a été une des motivations essentielles qui ont conduit nombre de participants à venir aux groupes de travail. Si ce besoin de témoigner n'a pas toujours été explicité, il a pu être souvent palpable au travers des manières de se présenter, de se raconter, d'intervenir.

Nous avons prévu un temps plutôt large dédié aux présentations en regard des 3 heures que nous avons ensemble. Pour autant, nous avons choisi de poursuivre certains échanges au-delà du temps imparti pour ne pas couper des échanges riches et respecter ce besoin de témoigner. Laisser un temps spécifique aux participants pour déposer leur histoire devait aussi nous aider à cadrer ce besoin de témoigner et faire en sorte qu'il ne submerge pas le principe et l'enjeu des groupes de travail, à savoir : la prise de recul, la mise au travail de cette expérience pour nourrir la réflexion collective sur différentes problématiques.

Partager son expérience dans le cadre de groupes de travail : légitimation et transformation

Les groupes de travail impliquaient de fait un processus de légitimation et de transformation :

Les participants étaient mobilisés à titre d'experts de leur propre réalité,

Les témoignages devaient être mobilisés comme base de travail dont il s'agissait de tirer des enseignements à même de bénéficier à d'autres enfants et jeunes orphelins.

Autrement dit, la participation aux ARC a été saisie par beaucoup comme une démarche permettant aussi de répondre à (au moins) trois enjeux intimes : le sentiment de reconnaissance, le besoin de faire quelque chose de son expérience (ici en la rendant utile pour d'autres) et aussi de renouveler, pour soi, réflexions et compréhension de son propre vécu.

Alors, un peu à la manière des entretiens réalisés en phase 1, si les groupes de travail n'avaient pas de visée thérapeutique (puisque ce n'est ni notre métier, ni l'objectif de ce projet), il ressort encore, et de manière plutôt claire, qu'ils ont souvent été saisis comme tels.

Partager son expérience avec des pairs : découverte de la diversité des vécus et des points de vue

Partager son expérience, dans le cadre de moments justement dédiés à la prise de parole sur son histoire (du moins sur cette part-ci de son histoire), hors de son cercle de proches et de surcroît avec des « pairs », s'il renvoyait à un besoin, il a été une grande première pour la plupart.

Comme cela pourra apparaître de manière notable dans la synthèse des ateliers de réflexion collective, cette mise en partage de l'expérience au sein d'un groupe de pairs a généré une prise de conscience de la pluralité des vécus, des ressentis, des avis, des réactions, des impacts, des besoins, même quand les parcours apparaissent a priori plutôt similaires. Plus précisément, ces échanges ont été l'occasion, pour les participants de découvrir à la fois ce qui rapproche et sépare, ce qui fait écho à son propre vécu et ce qui en détonne : avoir eu un parent survivant défaillant ou étayant, avoir eu une famille soutenance ou étouffante ou encore absente, se sentir aujourd'hui particulièrement fragilisé (« bancal », « boiteux », « j'ai l'impression d'être handicapée »...) par ce parcours ou au contraire plus fort (« plus droit », comme le dira Nadia ; « c'est pas une chance, mais une force pour a vie », Karine). Ce qui a été valable pour les orphelins, l'a aussi été pour deux mères veuves participant au même groupe : si, par exemple, l'une a trouvé très aidant l'idée d'avoir à reprendre le dessus pour ses enfants, pour l'autre, au contraire, les premiers temps, elle ne pouvait que « survivre » pour elle-même, être là pour eux, était dans un premier temps trop lourd.

Le mot orphelin aussi a généré un débat dans un groupe lors de la seconde session. Reprenant peu ou prou ce que nous avons déjà recueilli lors des entretiens : l'une mentionnera la crainte d'une étiquette orphelin ; une autre reviendra sur le fait qu'elle ne s'était jamais dit orpheline en 30 ans et que ce mot lui fait du bien : « c'est pas du pipeau », « je suis légitime à en parler » ; une autre dira que « le mot est trop fort », qu'elle ne se considère par ailleurs pas orpheline, car trop âgée au moment du décès : « pour moi on est orphelin quand on est enfants ».

La prise en compte de cette diversité par les groupes a pu se voir en action au sein même des modalités d'échanges. Là, où à la première session, il n'était pas rare d'entendre des phrases du type : « quand on vit ceci, on se sent de telle manière, on a besoin de ceci », dès la deuxième session, il était plus courant d'entendre : « j'ai vécu ceci, je me suis sentie de telle manière, j'ai eu besoin de ça, je le vis comme cela aujourd'hui, et toi ? »

Si cette découverte a pu susciter étonnement ou surprise, si elle a suscité aussi des interrogations sur les manières de la prendre en compte dans les modalités d'intervention et d'accompagnement auprès des orphelins, si elle a été explicitement appréciée comme enrichissement par certains, elle a de fait suscité une remise au travail de la manière de considérer son vécu.

Sa parole et celle des autres : pouvoir dire, être écouté, répondre

Thème récurrent à chaque session, sa parole et celle des autres s'inscrivent tantôt dans des expériences meurtrissantes, tantôt dans des expériences soutenance (plus rarement mentionnées). Alors si le besoin de témoigner a été aussi prégnant, c'est parce que pouvoir dire et être écouté sur ce sujet a été clairement pointé comme un manque et un problème de la part des participants, au sein de sa propre famille (parent survivant, fratrie, famille élargie), mais pas seulement.

Si formuler ce que l'on ressent apparaît déjà comme une démarche pas toujours évidente (« comment dire l'indicible », s'interroge Sonia), pouvoir parler de ce que l'on a sur le cœur ou de son parent décédé, suppose d'avoir autour de soi des personnes prêtes à entendre, prêtes à écouter. Et c'est souvent là que le bât blesse, notamment avec les proches, qui, eux-mêmes pris dans leur chagrin, ont été (voire sont toujours) dans l'incapacité de répondre à ce besoin d'écoute : « j'ai jamais pu en parler [...] ma mère ne pouvait pas faire plus », dira Lise. « Non-dits », « silences », « mutisme », « tabou », ont souvent été évoqués pour dénoncer ce qui fait ou a fait problème.

Or, il y a été évoqué à plusieurs reprises que ce dont les participants auraient eu besoin (et/ou ont besoin), c'est de se sentir libre d'exprimer ce qu'ils ont à dire et d'être simplement écoutés, sans attendre que l'autre ait à répondre et/ou à reconforter : « celui qui t'écoute sans rien en dire spécialement, c'est bien plus puissant ». À noter que certains marquent clairement un refus d'être reconfortés, dans le sens où l'enjeu n'est pas là, mais bien dans la possibilité de juste pouvoir dire ce qu'ils ont à dire et d'être écoutés pour ça.

Et c'est d'ailleurs aussi la parole des autres qui marquent. Blessantes, agaçantes, voire choquantes, les phrases qui agacent ou mettent en colère sont régulièrement venues ponctuer les discussions. Il y a les phrases qui marquent un refus la légitimité de la peine : « c'est pas comme si tu avais perdu ta fille », aura-t-on dit à Aurore. Celles qui sont censées remonter le moral, donner du courage ou encore réinscrire dans le faire du quotidien, mais qui, au mieux tombe à côté, au pire sonnent comme une injonction à la responsabilité et/ou culpabilisent voire censurent le chagrin : « sois forte pour ta mère, tes sœurs... », s'énerve Brigitte qui estime que ce genre de propos ont « enfermés dans un rôle trop lourd » sa fille aînée et « retardé (son) deuil » ; « heureusement que t'as des enfants », « occupe-toi de... » s'agace Christelle. Et puis, il y a les phrases qui expriment des tentatives de compassions, mais qui horripilent : les « je suis désolé », « ça doit être dur » (phrase que ne supporte pas Nicolas, car « Non ! C'est dur ! », dira-t-il). Il y a les paroles non tenues, celles qui témoignent d'un engagement de soutien dans l'immédiat après décès et qui finalement sont comme oubliées le temps passant : Brigitte reste plutôt amère des « on sera toujours là », « on fera si ou ça » qu'elle a reçus à la suite du décès de son mari de la part de proches, qui s'estimant finalement trop pris par leur quotidien n'honorent pas leurs paroles. Pour elle, dans ces circonstances, chaque mot compte et engage. Il y a aussi l'évocation des paroles qui actent la fatalité : « c'est la vie », comme le dira Édith, ou encore celles dites à sa mère pour la soulager : « t'inquiète pas pour les filles ». Sans oublier les phrases qui vantent les vertus naturellement apaisantes du temps, « avec le temps, ça passe », alors que justement rien ne semble moins sûr. Vécus comme une double peine, la colère générée par ce genre de propos renvoie à la violence de la délégitimation croissante de la peine et du mal-être à mesure que le temps passe.

En quelques plus rares occasions ont été aussi évoquées les paroles justes et essentielles des autres, qui résonnent, font du bien et qui ont pu parfois changé la donne. Brigitte, encore, évoque le gendarme qui l'a accueillie et accompagnée juste après le décès de son mari : croyant, engagé dans une paroisse, ce gendarme apportera spiritualité et espérance dans sa famille pourtant non croyante.

En tout cas, pour répondre au manque de tact, aux maladresses, aux paroles que les orphelins accueillent avec violence, il a été mentionné le développement d'un humour cynique ; humour cynique visant souvent à signifier de manière tout aussi brusque à l'autre qu'il a commis une belle bêtise. Christelle, veuve, rapportera par exemple, le cas d'un enseignant exigeant la signature des deux parents sur un cahier ; exigence à laquelle sa fille répondra qu'elle pourrait effectivement se rendre au cimetière et vérifier si son père veut bien signer.

Des échanges autour des phrases qui énervent ont pu donner lieu aussi à une discussion dans un groupe lors de la seconde session. Le point de départ est venu de l'ASS du Crous qui consignait les phrases à bannir et qui, semblant un peu dépourvue face à l'allongement de la liste, voulait en quelque sorte faire un point, s'assurer qu'elle n'en avait pas oublié. Alors, s'il était convenu qu'il était légitime que ce type d'interactions blessantes marquent parfois profondément, il a aussi été suggéré, notamment par une participante (Nicole) qu'il y avait peut-être à prendre en compte la dimension exigeante des attentes que peuvent avoir les orphelins, à accepter que les proches, entre autres, ne peuvent pas toujours répondre à ces attentes, qu'ils peuvent faire preuve de maladresse ou qu'ils ne savent pas toujours comment réagir et qu'il y a peut-être à faire preuve parfois d'indulgence. Cette proposition rejoint en partie les conclusions de Nicolas, orphelin complet, pour qui « on attend beaucoup des autres... ou trop » ; conclusions qu'il tire de ses expériences relationnelles (amicales et amoureuses) de ses dernières années et dont il s'estime plutôt responsable de leur échec parce que, justement, il attendait trop d'eux, alors que c'est à lui d'être sa propre « clé de voûte ».

Quelques ambiguïtés de la mise en partage d'expérience

Une grande écoute, mais des moments justes, justes : le groupe, dynamique collective (david/clémentine // se positionner sur l'échelle de la résilience ou l'échelle de la souffrance.//

Dans les groupes de travail, comme nous le disions, l'écoute, le respect de la parole ont été remarquables. Pour autant, certains échanges ont fait émerger certaines ambiguïtés, voire de légers malaises.

On ne peut pas comprendre, tant qu'on ne l'a pas vécu

Dans la suite de ce que nous venons de présenter quant à la difficulté à pouvoir dire et être écouté, se joue en filigrane l'enjeu de l'empathie et le besoin (l'envie?) de sentir compris par autrui. Lors du tour de présentation de la première séance, dans un des groupes, des échanges sur la difficulté à formuler ce que l'on ressent, à pouvoir dire et être écouté, à devoir faire face à des paroles inconvenantes ou blessantes, ont introduit une suite d'échanges sur l'incapacité de ceux qui ne l'ont pas vécu à comprendre ce que vivent les orphelins.

La dimension plutôt affirmative (vindicative?) de certains échanges pouvait suggérer un refus de donner une chance à ceux qui ne l'ont pas vécu de pouvoir comprendre. Léger malaise, surtout de notre part en tant qu'animateurs. Nous ne pouvions pas ne pas penser à la seule non-orpheline présente parmi les participants : l'ASS du Crous, venue de Chambéry sur son temps libre, justement pour pouvoir comprendre. Avant que nous n'intervenions, le dénouement est venu d'une participante (directrice d'école et orpheline), rappelant que si d'autres ne sont pas orphelins, cela ne signifie pas pour autant qu'ils n'ont pas vécu d'événements douloureux. Affirmant l'existence d'une « universalité du chagrin », elle appuiera sur le fait que chacun pioche dans ces expériences antérieures pour pouvoir faire preuve d'empathie.

Alors que le sujet revient lors de la troisième session, une participante orpheline, peu convaincue par le « on ne peut pas comprendre, tant qu'on ne l'a pas vécu », fera un parallèle avec son métier : travaillant depuis de nombreuses années dans la petite enfance, elle estime qu'elle a su être une bonne professionnelle avant d'avoir elle-même un enfant et ne pense pas être devenue meilleure parce qu'elle est devenue mère.

Et enfin, lors de la seconde session, au milieu d'échanges dans un atelier de réflexion, un participant orphelin et enseignant, témoignera de sa stupéfaction face à la réaction d'une élève dont la mère s'est suicidée il y a peu. Celle-ci n'a pas manqué l'école et est revenue en cours avec une attitude de « comme si de rien n'était ». L'interprétant comme une absence d'émotion, il est choqué, il ne comprend pas du tout la réaction de cette élève. Dans l'idée de suggérer que la grille de lecture de cette attitude peut être élargie, que cette attitude peut traduire autre chose qu'une absence d'émotion (au contraire peut-être d'ailleurs), l'un d'entre nous lui propose l'hypothèse qu'elle ne peut peut-être pas faire autrement dans l'immédiat, qu'elle est peut-être elle-même en état de choc, peut-être tellement en proie à des émotions qui la dépassent (dévastent?) que cette mise à distance est son seul recours pour le moment. Ou peut-être encore cette attitude n'est-elle qu'une façade qu'elle tient à l'école... Comment savoir ? Ces propositions ne semblent pas faire sens pour le participant, il revient sur la stupeur que provoque chez lui ce « comme si de rien n'était ». Ce témoignage n'est pas sans nous rappeler celui de l'ASS du Crous lorsqu'elle se dit surprise de ne pas voir les orphelins qu'elle accueillent s'effondrer en rendez-vous. En tout cas, ce témoignage nous semble mettre en exergue qu'être soi-même orphelin n'implique pas de fait une compréhension (acceptation?) spontanée de ce que vit un autre orphelin et de ce qu'il en montre. Et, qu'orphelin ou non, il y a fréquemment des attentes en termes de réactions (expression obligatoire des sentiments – M. Mauss), notamment que le chagrin doit à un moment ou un autre, d'une manière ou d'une autre, être signifié.

Partager, comparer, se positionner : glissements latents vers la hiérarchisation, le jugement

Comme les groupes de travail ont permis de mettre en partage des expériences singulières, ils ont été l'occasion de comparer (parcours, ressenti, impacts...), mais aussi de se positionner soi par rapport à autrui, soi dans le groupe. Or, ce processus de positionnement, latent pour l'essentiel, a pu en certains moments toucher aux limites de la hiérarchisation et du jugement. Ces glissements vers la hiérarchisation et le jugement ne sont pas rares lors d'exercices de mise en partage d'expériences et ce ne sont pas l'apanage des groupes

de travail-ci, d'autant plus que ceci est resté marginal parmi l'ensemble des échanges que nous avons pu avoir.

Il a été évoqué quelquefois qu'il était nécessaire de prendre en compte la spécificité de la perte d'un parent pendant l'enfance, que ce n'est pas pareil que de vivre le décès d'un parent à la fin de l'adolescence ou jeune adulte, que les besoins ne sont pas les mêmes. Or, si dire qu'il y a des spécificités ou des différences ne signifie pas hiérarchiser (les besoins, les douleurs, la gravité des cas, etc.), en tant qu'animateurs, quelques échanges remarques, nous sont parus assez ambigus. Si jamais rien n'a été explicitement dit, il ressort de certains échanges, comme un flottement autour de la légitimité de ceux qui sont devenus orphelins plus tardivement : notamment légitimité à être aussi impactés, touchés. Alors, si suite à une session nous sommes inquiétés pour rien des manières dont un participant avait pu accueillir ce genre de propos, ce flottement a été perceptible au travers des modalités d'expression utilisées par les orphelins les moins précoces en diverses occasions, notamment à l'aide de « même si » et de « malgré tout » : « même si » le décès de leur parent est arrivé plus tardivement, « malgré tout on se construit de manière bancale » (Vanessa) ; « ça fait quelque chose sur les fondations » (Mélanie). Lors d'un échange autour de la pertinence du mot orphelin, Lise, devenue orpheline de père à l'âge de 14 ans, interviendra pour dire qu'elle avait lu dans un livre qu'on pouvait être profondément affecté par le décès d'un parent à n'importe quel âge. Ce type de rappels, effectués parfois ici ou là par d'autres, ont semblé acter qu'il y avait bien quelque chose de flottant autour de la légitimité des orphelins les moins précoces.

Explicites ou moins, certains échanges ou remarques ont fait état d'un positionnement sur l'échelle de la résilience en quelque sorte ; positionnement qui renvoie à la mesure du « chemin » qu'on estime avoir soi-même parcouru par rapport à d'autres, à l'évaluation de sa capacité à avoir finalement su/pu « avancer ». S'il est arrivé que des participants l'évoquent dans des moments informels, parfois ce fut de manière bien claire : « Ça (participation aux groupes de travail) a été pour moi une source de satisfaction, car - même si je n'aime pas ce terme - je me suis rendu compte que j'avais énormément "avancé", que j'avais parcouru beaucoup de chemin par rapport à d'autres » (retours d'une participante par mail).

Les accompagnements et soutiens

Nombre de lacunes, pourtant...

La problématique des soutiens et des accompagnements a très rapidement été abordée, dès les tours de présentation. Là encore, ce qui a été discuté en groupes de travail rejoint dans les grandes lignes ce que nous avons pu déjà constater lors des entretiens.

De manière unanime a été pointée la difficulté de savoir à qui s'adresser, à quelle porte frapper et la grande absence des accompagnements/soutiens spécifiques passés et actuels, sur le court et le long terme. Constat qui amènera Édith à dire que « personne ne s'intéresse aux orphelins » ; quand pour Alicia, c'est clair : « tout le monde est désolé pour toi, mais ça s'arrête là ». La question du long court semble primordiale, dans le sens où, il a été longtemps discuté lors de la troisième session du soutien des proches, de la famille qui s'étiolle au fil du temps, voire très vite, une fois les funérailles passées : « après c'est le vide » (Laura), alors même que la famille endeillée commence son nouveau chemin et qu'il y a justement un fort besoin d'étayage. Et quand bien même les proches restent présents : « ça suffit pas » (Alicia).

Pour ce qui concerne plus particulièrement l'école, les participants enseignants et étudiants poseront le même constat : « rien n'est fait ». Tout, ou presque, semble laissé à l'initiative très locale et/ou individuelle : une participante orpheline et directrice d'école qui tient à ne « jamais laisser les familles se débrouiller seules » quel que soit le sujet et notamment s'il y a décès dans la famille ; c'est un professeur de français qui donnera des « clés » à la fille de Brigitte en l'initiant à « la force de l'écriture » ; une mère veuve par ailleurs enseignante fait figure de référente mort/deuil dans son école ; une autre participante, enseignante, constatant l'absence d'actions spécifiques dans son établissement, décidera d'aller au-devant d'un de ses élèves dont un parent vient de mourir pour lui signifier que s'il le souhaite, il peut lui parler, ce qu'il fera...

Le manque d'accompagnement du parent survivant a très souvent été abordé. En effet, le parent survivant a régulièrement été présenté comme une figure à double-tranchant, à la fois premier soutien potentiel ou pire des problématiques à gérer. À noter que ceci est valable pour l'ensemble des proches : membres de la famille, pairs, amis... En tout cas, le parent survivant a régulièrement pu apparaître comme une menace : en proie à la dépression, capable de chantage affectif ou au suicide, « mutique », incapable de parler (du parent mort, ou de quoi que ce soit d'ailleurs), il peut être source d'aggravation de la situation, du processus de deuil (Franck) et générer un très fort mal-être. Sans compter la déception de l'enfant face à la réaction des adultes (« ça veut dire que l'enfant se sent doublement abandonné et le seul qui reste... », Nadia), si le parent restant « tente de sauver sa peau » (Karine), qu'il « faut comprendre son deuil et sa tristesse » (Franck), la « défaillance du parent » survivant est un véritable « risque » (Karine). Lorsque, « effondré », il n'assume plus ou que partiellement sa parentalité, l'enfant (ou un des enfants de la fratrie) peut être amené à compenser et à être « parentalisé » (Lise). Laura, dont la mère « a touché des profondeurs » après le suicide très préparé de son père, n'a eu d'autre choix que d'être responsable (fille « modèle ») « pour ne pas faire de souci à sa mère », tandis que son frère vivait « une crise d'adolescence carabinée ». Elle a quitté le foyer familial le plus rapidement possible.

L'accompagnement souhaitable du parent survivant, dont il a été question, renvoie à la fois à la dimension de soutien à la parentalité (soutien psychologique surtout, mais aussi social, éducatif...), mais aussi à celle de la vigilance au long cours, voire du contrôle de ses capacités à assumer sa parentalité (« vérifier que », « s'assurer de »).

Les participants sont aussi revenus de nombreuses fois sur l'absence d'espace de parole, d'écoute, de groupe de paroles. Nous rappelons alors que des associations spécialement dédiées à l'écoute des deuilés existaient depuis de nombreuses années, que ce soit sur le territoire national, isérois ou grenoblois. Force est de constater que personne ne les connaissait. Étonnés, des participants se sont interrogés sur les stratégies de communication de ces associations, restées invisibles à leurs yeux.

De ces premiers constats sur les lacunes des accompagnements et soutiens, nous nous interrogeons sur ce que peut signifier ce « rien n'est fait » unanime, et ce, particulièrement dans le cadre de la scolarité (Éducation nationale et Enseignement supérieur). Il nous semblerait nécessaire d'étudier ce « rien », d'en faire un état des lieux : qu'en est-il vraiment sur le terrain ? Car malgré tout, il y a des professionnels (psychologues, médecine scolaire, ASS...) qui peuvent (sont censés) travailler avec les équipes pédagogiques pour parer aux situations complexes des élèves. Nous gardons aussi en tête l'invisibilité des associations d'écoute qui nous paraît particulièrement problématique. Et il semble que se confirme le fait qu'il est probablement plus pertinent d'aborder les soutiens en termes de catégories d'actions (pouvoir parler/pouvoir ne pas parler, être écouté, expliquer...), plutôt qu'en termes de catégories d'acteurs dont on voit bien qu'ils portent tous en eux un fort potentiel de soutien, ou au contraire, d'affliction supplémentaire.

Entretenir la relation au(x) parent(s) décédé(s)

Lié à la capacité à pouvoir parler avec ses proches et notamment avec son parent restant, le travail de la relation au(x) parent(s) décédé(s) a fait l'objet de nombreux échanges. Ce sujet a surtout été évoqué par le prisme du manque, autrement dit, en regrettant de ne pas avoir pu en parler.

Ambiguïtés des attentes quant à l'accompagnement et aux soutiens

Dans les suites d'échanges, il ressort que les attentes en termes d'accompagnement et de soutien apparaissent complexes. D'un côté, les critiques sont donc plutôt vives face aux lacunes, aux manques, face au fait qu'il faille soi-même chercher les informations, les personnes ressources, etc. : « personne n'est venu me voir » (Édith). Et, rappelons-le, les attentes sont fortes quant à la nécessité de mettre en place des accompagnements spécifiques.

Pour autant, les démarches d'accompagnement proactives, les démarches « aller vers » pour reprendre le vocable du travail social ne font pas l'unanimité. Lors de la première session, la présentation de la démarche du pôle travail social de la CAF de l'Isère, par exemple, n'a pas été accueillie avec enthousiasme. Au-delà d'un malentendu sur ce type d'accompagnement social, manifeste dans la crainte de certains qu'il soit obligatoire, les retours des participants marquent une certaine circonspection, voire méfiance. Certains ont évoqué que la prise de contact avec la famille paraît potentiellement intrusive, a été noté aussi une réticence face au fait leur soit signifiée qu'ils ont été repérés comme orphelin par une institution. Pour Nicolas : « si on vient me proposer directement une solution, j'envoie péter [...] Il faut que ça vienne de moi ». Lors de la troisième session, un peu dans la lignée des propos de Nicolas, se discutera la question du « timing » de l'accompagnement. Christelle, veuve depuis 11 ans, se souvient avoir été contactée quelque temps après le décès de son compagnon. Elle n'a pas donné suite parce que c'était trop tôt, pas le moment. Son propos semble plutôt souligné le côté étonnant, incongru, de cette prise de contact. En tout cas, à ce moment-là, ça ne fait pas sens pour elle, frôle l'intrusion et n'est pas associé à un soutien potentiel si besoin.

Nous retenons de ces échanges que la proposition et/ou la mise en place d'un accompagnement auprès des orphelins et de leur famille est un moment potentiellement délicat, notamment parce que les démarches proactives sont susceptibles de heurter, voire de générer un clair rejet chez certains. Pour autant, il apparaît essentiel que des institutions se manifestent auprès de ces familles pour porter à leur connaissance les droits, accompagnements et soutiens dont elles peuvent bénéficier, comme la CAF peut le faire en Isère. Alors, que ces institutions aient à faire dans un premier temps à une absence de réponse, à des réticences, voire du rejet, apparaissent comme un possible, une donnée avec laquelle doit composer l'accompagnement. Mais, comme il n'en demeure pas moins que le besoin d'accompagnement peut émerger plus tard, ce qui nous interroge, c'est comment, dans ces circonstances, ces institutions, comme la CAF, peuvent rester des structures ressources clairement identifiées pour ces familles sur la durée.

Des répercussions tout au long de la vie : un événement qui imprègne son rapport au monde sur le long terme

Si nous interrogeons sur les manières dont les structures ressources peuvent être et rester visibles pour les orphelins et leur famille sur la durée, c'est aussi parce que les répercussions du décès d'un de ses parents ou des deux doivent être pensées sur le temps long.

Des impacts multiples et au (très) long court

Dès les présentations de la première session, les participants ont fait part des manières, dont le décès de leur(s) parent(s) a pu et peut toujours marquer/imprégner l'ensemble de leur vie ou presque. Si selon chacun, l'intensité des impacts et leur modalité varient, si le retentissement se fait sentir plus spécifiquement sur telle ou telle dimension de leur vie, malgré tout, la liste des répercussions est longue : famille et relations familiales, mise en couple et vie de couple, relations amicales, choix de faire des enfants, parentalité, sexualité, rapport à soi ou à l'avenir... Et puis, il faut noter que pour les orphelins les plus âgés, répercussions et chagrin sont toujours d'actualité, même si, là encore, avec des intensités et des modalités variables.

Lors de sa première présentation, une participante (Sonia) énumère d'office de multiples conséquences du décès de sa mère alors qu'elle a 10 ans, sur sa vie actuelle, avec un focus sur : sa vie de couple, sa manière d'être de mère, sa sexualité. Elle se dit en proie à une dépendance affective qui nuit clairement à ses relations, notamment avec sa compagne. Elle a vécu et vit toujours le décès de sa mère comme quelque chose de très physique, telle l'amputation d'un membre, et que peu à peu : « je me refais un corps ». Une participante (Karine) expliquera comment le décès de son père a été un enjeu dans la relation avec son ex-mari : orphelins de père tous les deux, ce fut un point commun qui les a rapprochés ; ils se marient en catimini à l'étranger pour ne pas faire face à l'absence des pères décédés (envoi des faire-part aux proches après), ils ont été des parents angoissés, leurs enfants ont été suivis en consultations psychologiques (transmission des angoisses) et pour finir, ils divorcent, ce qu'elle lie aussi à ces répercussions multiples du décès précoce de

leurs pères respectifs. Nous avons noté aussi que, pour beaucoup, même parmi les participants les plus âgés, l'idée de perdre son second parent génère une forte angoisse. Au-delà d'une angoisse, d'une crainte qui peut éventuellement concerner tout le monde, il semble que c'est plutôt l'angoisse terrifiante vécue durant leur jeunesse qui ne cesse de se rejouer.

Angoisse et contrôle : construction d'un rapport au monde spécifique ?

Dès la première session encore, émergera dès le tour de présentation le sujet des angoisses et du besoin de contrôle généré par le décès précoce du ou des parent(s), et l'un alimentant l'autre.

Karine relie clairement son envie de tout contrôler au décès de sa mère, au fait d'avoir eu à subir, ne pas choisir et affirmant que « sa confiance en la vie est entamée ». Se disant pleinement consciente des conséquences délétères pour ces proches et elle-même de besoin de contrôle, elle travaille sur le « lâcher-prise », mais visiblement non sans peine. Nicolas, lui, dira : « je suis un maniaque du contrôle » en expliquant comment il ne peut plus s'engager dans quelque chose (projet, relation) sans savoir en amont si tout va bien se dérouler ou aboutir. Conscient pourtant : « on ne contrôle pas », il ne peut pas en l'état actuel laisser place à l'aléa, l'incertitude. Si ce sujet a clairement été abordé et discuté dans ce groupe, il faut noter déjà que tous les participants n'ont pas pris part à cette discussion, néanmoins ce sujet est revenu, ici et là, au cours des sessions. Nous devons dire que nous avons été un peu surpris que ce thème arrive si vite et avec autant d'intensité pour certains. Cela confirme aussi qu'il y a, suite au décès d'un parent tôt dans le cours de la vie, un enjeu important de l'ordre d'une construction d'un rapport au monde, générant des conséquences tout à fait concrètes et multiples pour le quotidien des orphelins devenus adultes.

Impacts au long cours, quelques ambiguïtés

La première que nous pourrions noter est l'impression suscitée chez les plus jeunes participants ou aussi les mères veuves à l'écoute des témoignages des orphelins les plus âgés quant aux conséquences toujours d'actualité du décès de leur parent. Mélange d'étonnement, de choc, de dépit, en plusieurs occasions sera dit par les plus jeunes ou les mères veuves qu'ils ne s'attendaient pas à découvrir que la plaie pouvait rester aussi vive autant d'années après, impacter à ce point, si longtemps. **Aurore**, qui a perdu son père il y a 2 ans, non seulement considère qu'elle a eu « la naïveté de croire que ça allait passer », mais à l'écoute des autres témoignages elle dit se sentir quelque peu découragée.

La mise en partage de l'expérience, si elle a eu la vertu d'ouvrir la parole, de donner le sentiment d'être moins seul avec ses douleurs et difficultés, elle a aussi pu fonctionner pour certains telle une douche froide, oserions-nous dire. En même temps qu'elle pouvait donner un second souffle vis-à-vis de cette problématique, elle insinuait aussi quelques doutes quant à la possibilité de s'extraire du poids du décès de son parent. Nous nous sommes interrogés sur la teneur implicite de certaines réactions : en les reliant au fameux enjeu auquel s'accroche la plupart des orphelins que nous avons rencontrés, à savoir la nécessité absolue de se sentir « avancer », ces orphelins les plus âgés toujours si touchés n'ont-ils pas parfois été envisagés comme des figures repoussoirs, en incarnant soit une certaine impossibilité ou incapacité à « avancer » ou les limites du « avancer ».

Il est particulièrement complexe, même après les groupes de travail, de comprendre pour chacun ce que peut signifier « avancer ». D'ailleurs est-il plus juste de parler de sentiment d'avancer. Se sentir aux commandes de sa vie, en capacité de faire des choix et les faire, construire des projets... Et puis, c'est aussi « aller mieux ». Or, là, encore, nous avons pu recueillir des éléments assez significatifs. C'est compliqué d'aller mieux ou d'aller bien. Ridicule peut-être au premier abord, ce que nous voulons dire ici, c'est qu'aller mieux ou aller bien, c'est quelque part trahir : « si tu t'arrêtes d'être triste, c'est comme si tu le faisais mourir une seconde fois » ; « dire qu'on va bien, c'est comme dire qu'on oublie » (Nicolas).

